

Rosa Montero

Des larmes sous la pluie

Métailié 

Des Larmes Sous La Pluie

Montero, Rosa

Editions Métailié (2012)

Etiquettes:General, Fiction

États Unis de la Terre, 2109. Les réplicants meurent dans des crises de folie meurtrière tandis qu'une main anonyme corrige les Archives Centrales de la Terre pour réécrire l'histoire de l'humanité et la rendre manipulable. Bruna Husky, une réplicante guerrière, seule et inadaptée, décide de comprendre ce qui se passe et mène une enquête à la fois sur les meurtres et sur elle-même. Aux prises avec le compte à rebours de sa mort programmée, elle n'a d'alliés que marginaux ou aliens, dans ce tourbillon répressif de vertige paranoïaque. Rosa Montero choisit un avenir lointain, hérité de Philip K. Dick et de Blade Runner, pour nous parler de ce qui fait notre humanité, , la certitude de notre mort et de celle de ceux que nous aimons. Ses personnages sont des survivants qui s'accrochent à la morale politique, à l'éthique individuelle, à l'amitié et à l'amour. Elle construit pour nous un futur cohérent, une intrigue vertigineuse et prenante pour nous parler de notre mort et de l'usage que nous faisons du temps qui nous est imparti. Elle écrit avec passion et humour, les outils essentiels pour comprendre le monde.

Rosa Montero

Des larmes sous la pluie

Etats-Unis de la Terre, 2109. Les réplicants meurent dans des crises de folie meurtrière tandis qu'une main anonyme corrige les Archives Centrales de la Terre pour réécrire l'histoire de l'humanité et la rendre manipulable. Bruna Husky, une réplicante guerrière, seule et inadaptée, décide de comprendre ce qui se passe et mène une enquête à la fois sur les meurtres et sur elle-même. Aux prises avec le compte à rebours de sa mort programmée, elle n'a d'alliés que marginaux ou aliens, les seuls encore capables de tendresse dans ce tourbillon répressif, vertige paranoïaque qui emporte la société.
Rosa Montero choisit un avenir lointain, hérité de Philip K. Dick et de *Blade Runner*, pour nous parler de ce qui fait notre humanité, notre mémoire et notre identité, la certitude de notre mort et de celle de ceux que nous aimons, de l'usage que nous faisons du temps qui nous est imparti. Ses personnages sont des survivants qui s'accrochent à la morale politique, à l'éthique individuelle, à l'amitié et à l'amour. Elle construit pour nous un futur cohérent, une intrigue vertigineuse et prenante qui nous touche et nous fait réfléchir. Elle écrit avec passion et humour, des outils essentiels pour comprendre le monde.

Rosa MONTERO est née à Madrid où elle vit. Après des études de journalisme et de psychologie, elle travaille au journal *El País*. Elle est l'auteur de plusieurs romans traduits dans de nombreuses langues, parmi lesquels *La Fille du cannibale* (Prix Primavera et best-seller en Espagne), *Le Roi transparent* et *Instructions pour sauver le monde*.


© Philippe Matsas

Rosa MONTERO

Des LARMES
SOUS LA PLUIE

Traduit de l'espagnol
par Myriam Chirousse

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com

Titre original : *Lágrimas en la lluvia*

ISBN numérique : 978-2-86424-981-8
ISSN : 1264-3238

À la mémoire de Pablo Lizcano

Non ignoravi me mortalem genuisse.
(J’ai toujours su que j’étais mortel.)

Marcus Tullius Cicéron,
philosophe romain

Akk’ié nakné ‘ekkins anyk k nein’yié.
(C’est ce que je fais qui m’apprend ce que je cherche.)

Soulakniès,
artiste plasticien de la planète Knio

Il y a un moment pour tout et un temps pour chaque chose sous le soleil :
un temps pour naître et un temps pour mourir,
un temps pour planter et un temps pour arracher ce qui a été planté ;
un temps pour tuer et un temps pour guérir,
un temps pour abattre et un temps pour bâtir ;
un temps pour pleurer et un temps pour rire,
un temps pour se lamenter et un temps pour danser ;
un temps pour lancer des pierres et un temps pour les ramasser,
un temps pour s’embrasser et un temps pour se séparer ;
un temps pour chercher et un temps pour perdre,
un temps pour garder et un temps pour jeter ;
un temps pour déchirer et un temps pour coudre,
un temps pour se taire et un temps pour parler ;
un temps pour aimer et un temps pour haïr,
un temps pour la guerre et un temps pour la paix.

Ecclésiaste 3, 1-8

Bruna se réveilla en sursaut et se rappela qu'elle allait mourir.

Mais pas maintenant.

Une douleur intense fouetta ses tempes. L'appartement était plongé dans la pénombre et, de l'autre côté de la vitre, le soir tombait. Elle regarda hébétée le paysage urbain familier : les tours et les terrasses et les fenêtres par centaines sur lesquelles l'obscurité s'endormait lentement, tandis qu'elle sentait les élancements retentir dans sa tête. Elle mit quelques instants à se rendre compte que ce tambourinement n'était pas juste sous son crâne. Quelqu'un martelait la porte. Le réveil affichait 19h21. Elle prit une inspiration et se redressa en grognant. Assise au bord du lit dans ses habits froissés, ses pieds nus par terre, elle attendit quelques secondes que son cerveau transformé en masse liquide cesse de barboter et se stabilise à la verticale. Quatre ans, trois mois et vingt-neuf jours, calcula-t-elle mentalement avec rapidité : même la gueule de bois ne l'empêchait pas de répéter cette habitude maniaque. S'il y avait quelque chose qui la déprimait encore plus que de se soûler, c'était de le faire dans la journée. La nuit, l'alcool semblait moins nocif, moins vil. Mais se mettre à boire à onze heures du matin, c'était pitoyable.

Les coups persistaient, désordonnés, furieux. Bruna se crispa : plus qu'une visite inattendue, on aurait dit une attaque. *Maison, voir porte*, murmura-t-elle, et sur l'écran principal apparut le visage de l'envahisseur. De l'envahisseuse. Elle mit quelques instants à reconnaître ses traits hagards et tremblants, mais cette horrible chevelure teinte en orange criard était reconnaissable entre mille. Il s'agissait d'une de ses voisines, une réplicante qui vivait dans l'aile est de l'immeuble. À peine si elles s'étaient saluées au cours des derniers mois, et Bruna ne connaissait même pas son nom : elle n'aimait pas trop fréquenter les autres reps. Même si, en vérité, elle ne fréquentait pas beaucoup non plus les humains. *Tu vas t'arrêter, bon sang*, gémit-elle pour elle seule, torturée par le bruit. C'est à cause de ce raffut insupportable qu'elle se leva pour aller ouvrir.

– Qu'est-ce que c'est ? bougonna-t-elle.

Sa voisine stoppa son poing en l'air au milieu d'un coup et sursauta, surprise par son apparition soudaine. Elle se mit de profil, comme si elle était sur le point de partir en courant, et fixa sur Bruna le regard suspicieux de son œil gauche. Un œil louche et jaunâtre, fendu par la très repérable pupille verticale des reps.

– Tu es Bruna Husky…

Ça n’avait pas l’air d’une question, mais elle y répondit quand même.

– Oui.

– Il faut que je te parle d’une chose très importante…

Bruna la regarda de haut en bas. Elle avait les cheveux en bataille, les joues souillées de noir, les vêtements sales et chiffonnés comme si elle avait dormi avec. Ce qui, par ailleurs, était ce que Bruna elle-même venait de faire.

– C’est d’ordre professionnel ?

La question parut déconcerter un instant sa voisine, mais elle secoua aussitôt la tête en acquiesçant et sourit. Un demi-sourire de profil.

– Oui. C’est ça. Professionnel.

Il y avait quelque chose d’inquiétant, quelque chose qui ne tournait pas rond chez cette rep ébouriffée et tremblante. Bruna soupesa la possibilité de lui dire de revenir un autre jour, mais la gueule de bois était en train de l’achever et elle soupçonna qu’il allait être bien plus difficile et fatigant de renvoyer une personne aussi clairement débordante d’anxiété que de l’écouter. Elle s’écarta donc pour la laisser passer.

– Entre.

L’androïde obéit. Elle marchait en sautillant nerveusement, comme si le sol était brûlant. Bruna referma la porte et se dirigea vers le coin cuisine. Elle était déshydratée et avait un besoin urgent de boire quelque chose.

– J’ai de l’eau purifiée. Est-ce que tu veux…

Elle n’acheva pas sa phrase car elle pressentit en quelque sorte ce qui allait se passer. Elle entreprit de se retourner, mais c’était déjà trop tard : un filin s’enroula autour de son cou et commença à l’étrangler. Elle porta ses mains à sa gorge, là où le câble mordait sa peau, et tenta de se libérer, mais la femme serrait et serrait encore avec une ardeur inattendue. Funestement collées l’une à l’autre, attaquante et attaquée dansèrent à travers la pièce une frénétique valse de violence, se cognant contre les murs et renversant les chaises, pendant que le nœud se refermait et que l’air venait à manquer. Jusqu’à ce que Bruna, dans une de ses gesticulations désespérées, réussisse à planter son coude dans un point sensible de son ennemie, qui relâcha momentanément sa prise. L’instant d’après, la femme était à terre et Bruna s’était laissée tomber dessus pour l’immobiliser. Ce qu’elle parvint à faire avec difficulté, bien qu’elle soit une réplicante de combat et, par conséquent, plus grande et athlétique que la moyenne. Sa voisine semblait posséder une énergie inhumaine, une vigueur désespérée d’animal sauvage.

– Stop ! cria Bruna exaspérée.

Et, à sa surprise, la femme obéit et arrêta de se tortiller, comme si elle avait attendu que quelqu'un lui ordonne ce qu'elle devait faire.

Elles se regardèrent l'une l'autre pendant quelques secondes, à bout de souffle.

– Pourquoi m'as-tu fait ça ? demanda Bruna.

– Pourquoi m'as-tu fait ça ? balbutia l'androïde.

Ses yeux félins avaient une expression hallucinée et fébrile.

– Tu as pris quoi ? Tu es droguée…

– C'est vous qui m'avez droguée… Vous qui m'avez empoisonnée, gémit la femme.

Et elle se mit à pleurer avec une tristesse infinie.

– Nous ? Qui ça, nous ?

– Vous… les techno-humains… les reps… Vous m'avez kidnappée… Vous m'avez infectée… Vous m'avez implanté vos sales trucs pour me transformer en l'une des vôtres. Pourquoi vous m'avez fait ça ? Qu'est-ce que je vous avais fait de mal ?

Le volume de ses gémissements était allé en augmentant et elle hurlait à présent comme une possédée. À coup sûr les voisins allaient encore se plaindre, pensa Bruna avec lassitude. Elle fronça les sourcils.

– C'est quoi ces âneries ? Tu es folle ou tu fais semblant ? Toi aussi, tu es une réplicante… Regarde-toi dans la glace… Regarde tes yeux ! Tu es aussi techno-humaine que moi. Et tu viens d'essayer de m'étrangler.

La femme s'était mise à trembler violemment et semblait en proie à une crise de panique.

– Ne me fais pas de mal ! S'il te plaît, ne me fais pas de mal ! Au secours ! Pitié !

Sa terreur flagrante était insupportable. Bruna relâcha légèrement sa prise.

– Du calme… Je ne vais rien te faire… Tu vois ? Je suis en train de te relâcher… Si tu restes calme et bien gentille, je te relâche.

Elle la libéra peu à peu, avec la même prudence que si elle libérait un serpent, puis elle se rejeta en arrière, hors de la portée de ses mains. En pleurnichant, l'androïde se traîna sur une cinquantaine de centimètres jusqu'à s'adosser contre le mur. Bien qu'elle eût l'air un peu plus calme, Bruna regretta de ne pas avoir sur elle son petit pistolet à plasma. Mais elle le cachait derrière le four et, pour le sortir de là, il aurait fallu qu'elle cesse de surveiller sa voisine pendant quelques instants. C'était vraiment totalement stupide de ranger tellement bien une arme qu'il n'y avait pas moyen de s'en servir ensuite. Elle regarda l'intruse qui haletait avidement dans son coin.

– Tu as pris quoi ? Tu es dans un sale état.

– Je suis humaine… Je suis humaine et j'ai un fils !

– C'est ça. Je vais appeler la police pour qu'ils t'embarquent. Tu as

essayé de me tuer.

– Je suis humaine !

– Ce que tu es, c'est un foutu danger !

L'androïde regarda Bruna avec une fixité obnubilée. Un regard féroce et provocant.

– Vous ne réussirez pas à me duper. Vous ne réussirez pas à me tromper. Je vous ai découverts. Voilà ce que j'en fais de vos sales implants.

À ces mots elle pencha un peu la tête, plongea ses doigts rapides et violents dans son orbite oculaire et s'arracha l'œil. Il y eut un bruit mou et humide, une respiration étouffée, des filets de sang. Il y eut un instant de folie angoissée, pétrifiée. Puis Bruna recouvra le mouvement et se rua sur la femme, qui s'était effondrée au milieu des convulsions.

– Par le grand Morlay ! Qu'est-ce que tu as fait, malheureuse ? Maudites soient toutes les espèces ! Urgences ! Maison, appelle les Urgences !

Elle était si bouleversée que l'ordinateur ne reconnut pas sa voix. Elle dut respirer profondément, faire un effort et réessayer.

– Maison, appelle les Urgences… Tu vas appeler, bon sang !

C'était une connexion à haut débit, audio uniquement. On entendit une voix d'homme :

– Service des Urgences.

– Une femme vient de se… Une femme vient de perdre un œil.

– Numéro de l'assurance, s'il te plaît.

Bruna retroussa les manches de la robe de sa voisine et découvrit deux poignets osseux et nus : elle ne portait pas de bracelet-ordinateur. Elle fouilla alors ses poches en quête de sa plaque civile et regarda même à son cou, au cas où elle aurait porté sa puce d'identification pendue à une chaîne, comme beaucoup le faisaient. Elle ne trouva rien.

– Je ne le connais pas, on ne peut pas laisser ça pour plus tard ? Son œil est par terre, elle se l'est arraché…

– Très triste, mais si elle n'est pas assurée et à jour dans ses cotisations, nous ne pouvons rien faire.

L'homme coupa la connexion. Bruna sentit la colère s'enclencher en elle, un spasme de fureur qu'elle connaissait très bien et qui fonctionnait avec la précision d'un mécanisme automatique : quelque part au fond de son cerveau, les écluses de la haine s'ouvraient et ses veines étaient submergées par ce poison épais. “Tu es tellement remplie de fureur que tu finiras par devenir froide comme de la glace”, lui avait dit un jour le vieux Yiannis. Et c'était vrai : plus elle était en colère et plus elle semblait se contrôler, plus elle paraissait calme et impassible, dénuée d'émotions à l'exception de cette haine

aride et pure qui se condensait dans sa poitrine comme une lourde pierre noire.

– Maison, appelle Samaritains, articula-t-elle.

– Samaritains à ton service, répondit aussitôt une voix robotique invariablement mélodieuse. Merci de bien vouloir nous excuser pour cette attente, nous sommes la seule association civile offrant des prestations de santé à la population non assurée. Si tu souhaites collaborer financièrement à notre projet, dis *faire un don*. Si c'est pour une urgence médicale, merci de bien vouloir patienter.

La femme geignait doucement dans les bras de Bruna et son œil était effectivement par terre, rond et bien plus gros qu'on n'aurait pu l'imaginer, une boule gluante avec un long panache de filandres pâles, comme une méduse morte ou un polype marin arraché à son rocher et jeté sur la plage par la marée.

– Samaritains à ton service. Merci de bien vouloir nous excuser pour cette attente, nous sommes…

Bruna avait vu pire au cours de ses années de milice. Bien pire. Pourtant le geste inattendu et féroce de sa voisine lui paraissait particulièrement troublant. La douleur et le désordre qui faisaient irruption chez elle en début de soirée.

– … dis *faire un don*. Si c'est pour une urgence médicale, merci de bien vouloir patienter.

Et c'est ce qu'ils faisaient tous, patienter et patienter encore, car Samaritains était saturé par les demandes des marginaux et se retrouvait tout le temps bloqué. Probablement que sa voisine disposait d'une assurance, mais elle demeurait inconsciente ou peut-être profondément aliénée. Quoi qu'il en soit, elle ne répondait ni aux secousses ni aux appels de Bruna et, dans un sens, il valait mieux, car sa perte de conscience la protégeait de l'horreur de l'acte qu'elle avait commis. C'était peut-être pour ça qu'elle ne reprenait pas ses esprits : Bruna avait vu ça à de nombreuses reprises dans la milice, des évanouissements salvateurs pour ne pas sentir. La nuit était tombée et l'appartement se trouvait pratiquement dans le noir, juste éclairé par la lueur de la ville et les phares fugaces du tramway aérien.

– Maison, lumières.

Les lampes s'allumèrent docilement, effaçant le paysage urbain derrière la fenêtre et jetant un éclat visqueux, humide et sanglant sur le globe oculaire collé par terre. Bruna détourna la vue de cet organe et son regard tomba sur le visage de sa voisine et l'orbite vide. Un trou ténébreux. Alors, pour avoir quelque chose à contempler, elle regarda l'écran principal. Le son était coupé, mais c'étaient les actualités et on voyait Myriam Chi, la présidente du MRR. Elle devait être dans un meeting et parlait du haut d'une estrade avec sa virulence habituelle. Ni Myriam ni son Mouvement Radical Réplicant ne plaisaient à Bruna.

Elle se méfiait profondément de tous les groupes politiques et elle éprouvait une répugnance particulière envers cette autocomplaisance victimiste, cette mythification hystérique de l'identité rep. Quant à Myriam, Bruna connaissait bien les personnes comme elle, des êtres enterrés dans leurs émotions comme des scarabées dans du fumier, accros à la sentimentalité la plus exacerbée et la plus mensongère.

– Samaritains, je t'écoute.

Enfin.

– Il y a eu un accident dans le quartier cinq, avenue Dardanelos, appartement 2334. Une femme a perdu un œil. Je veux dire qu'elle l'a complètement perdu, elle se l'est arraché, le globe oculaire est par terre.

– Âge de la victime ?

– Trente ans.

Tous les reps avaient aux alentours de trente ans. Pour être exact, entre vingt-cinq et trente-cinq ans.

– Humaine ou techno-humaine ?

De nouveau la colère, de nouveau la fureur.

– Cette question est anticonstitutionnelle et tu le sais bien.

Il y eut un court silence à l'autre bout de la liaison. De toute façon, pensa Bruna exaspérée, avec sa réponse elle s'était déjà trahie.

– Nous viendrons dès que possible, dit l'homme. Merci d'avoir appelé Samaritains.

Tout le monde savait qu'ils donnaient la priorité aux humains, naturellement. Ce n'était pas une pratique légale, mais ça se faisait. Et le pire, se dit Bruna, c'est qu'il y avait une certaine logique à faire ça. Quand un service médical était débordé, peut-être qu'il était plus judicieux de privilégier ceux qui disposaient d'une espérance de vie bien plus longue. Ceux qui n'étaient pas de précoces condamnés à mort, comme les reps. Qu'est-ce qui était le plus rentable : sauver une humaine qui pourrait vivre encore cinquante ans, ou une techno-humaine qui n'en avait peut-être plus que pour quelques mois ? Un ressentiment amer et glacé monta dans sa bouche. Elle regarda le visage grotesquement incomplet de sa voisine et éprouva une rancœur lancinante à son égard. Idiote, idiote, pourquoi est-ce que tu as fait ça ? Et pourquoi est-ce que tu es venue faire ça chez moi ? Bruna ignorait les motifs de cette femme, la raison de son étrange comportement. Peut-être qu'elle était droguée, ou malade. Mais il ne faisait aucun doute que cette pauvre cinglée se haïssait, voilà qui était clair, et la haine était une émotion que Bruna pouvait comprendre. Rien de tel qu'une haine froide pour contrecarrer la brûlure du désespoir.

Archives Centrales des États-Unis de la Terre
Version Modifiable

ACCÈS STRICTEMENT RESTREINT
ÉDITEURS AUTORISÉS UNIQUEMENT

Madrid, le 14 janvier 2109, 09h43
Bonjour Yiannis,

> SI TU N'ES PAS YIANNIS LIBEROPOULOS, ARCHIVISTE CENTRAL FT711, ABANDONNE IMMÉDIATEMENT CES PAGES

ACCÈS STRICTEMENT RESTREINT
ÉDITEURS AUTORISÉS UNIQUEMENT

> L'INTRUSION NON AUTORISÉE CONSTITUE UN DÉLIT PÉNAL POUVANT ÊTRE SANCTIONNÉ PAR UNE PEINE ALLANT JUSQU'À VINGT ANS DE RÉCLUSION

Techno-humains

Tags : histoire, conflits sociaux, Guerre rep, Pacte de la Lune, discrimination, biotechnologie, mouvements civils, suprématisme.

#376244

Article en édition

Au milieu du XXIe siècle, les projets d'exploitation géologique de **Mars** et de deux satellites de **Saturne, Titan et Encelade**, encouragent la création d'un androïde capable de résister aux dures conditions atmosphériques des colonies minières. En 2053, l'entreprise brésilienne de bio-ingénierie **Vitae** développe un organisme à partir de cellules mères, cultivé en laboratoire de manière accélérée et pratiquement identique à l'être humain. Il est mis sur le marché sous le nom d'**Homolab**, mais devient très vite connu comme *réplicant*, un terme tiré d'un vieux film futuriste très populaire au XXe siècle.

Les réplicants jouissent d'un succès immédiat. Ils sont utilisés non seulement dans les exploitations minières de l'espace intersidéral, mais aussi dans celles de la Terre et dans les fermes marines abyssales. Des versions spécialisées se mettent à voir le jour et, en 2057, quatre gammes distinctes d'androïdes existent déjà : exploitation minière, calcul, combat et plaisir (cette dernière spécialité est interdite quelques années plus tard). À l'époque, on ne conçoit pas que les homolabs disposent d'une forme de contrôle sur leurs vies : en réalité, ce sont des travailleurs esclaves exempts de droits. Cette situation abusive se révèle de plus en plus intenable et finit par exploser en 2060, quand un peloton de réplicants de combat est envoyé sur Encelade pour y étouffer une révolte des mineurs, androïdes eux aussi. Les soldats s'unissent aux rebelles et assassinent

tous les humains de la colonie. L'insurrection se généralise rapidement, donnant lieu à ce qu'on a appelé la **Guerre rep**.

Bien que les androïdes se trouvent e.net désavantage numérique, leur résistance, leur force et leur intelligence sont supérieures à la moyenne humaine. Au cours des seize mois que dure la guerre, de nombreuses pertes sont à déplorer, autant humaines que techno-humaines. Par chance, en septembre octobre 2061, **Gabriel Morlay**, le grand philosophe et réformateur social androïde, prend le commandement des rebelles, et propose une trêve afin de négocier la paix avec les pays producteurs de réplicants. Ces difficiles conversations sont sur le point de tomber à l'eau un nombre incalculable de fois. Parmi les humains se trouve une faction radicale qui refuse toute concession et plaide pour prolonger la guerre jusqu'à ce que les réplicants finissent par mourir, puisqu'ils ne vivent à l'époque qu'environ cinq ans. Toutefois, il existe aussi des humains qui condamnent les us esclavagistes et défendent le bien-fondé des revendications des rebelles. Appelés avec mépris *lèche-reps* par leurs adversaires, ces citoyens partisans des androïdes se révèlent très actifs dans leurs campagnes en faveur des négociations. Ceci, ajouté au fait que les rebelles ont pris le contrôle de diverses chaînes de production et sont en train de fabriquer davantage d'androïdes, finit par aboutir à la signature du **Pacte de la Lune** de février 2062, un accord de paix en échange de l'attribution d'une série de droits aux insurgés. Il s'avère que le leader androïde Gabriel Morlay ne peut pas signer ce traité qui est son grand œuvre, car il parvient au terme de son cycle vital quelques jours plus tôt et décède, achevant ainsi son existence fugace de papillon humain.

Dès lors, les réplicants conquièrent progressivement leurs droits civils. Ces progrès ne vont pas sans problèmes. Les premières années qui suivent l'**Unification** sont particulièrement conflictuelles et de graves soulèvements ont lieu dans différentes villes de la Terre (Dublin, Chicago, Nairobi), avec de violents affrontements entre les mouvements pro-reps **antiségrégationnistes** et les groupes **suprématistes** humains. Finalement, la **Constitution de 2098**, première Grande Charte des **États-Unis de la Terre**, actuellement en vigueur, reconnaît aux techno-humains les mêmes droits qu'aux humains.

C'est aussi dans cette Constitution que le terme *techno-humain* est employé pour la première fois, étant donné que le mot *réplicant* est chargé de connotations insultantes et offensantes. Aujourd'hui, *techno-humain* (ou familièrement *techno*) est le seul terme officiel et accepté, bien que cet article ait aussi employé le vocable *réplicant* pour des raisons de clarté historique. Par ailleurs, il existe des groupes d'activistes technos, comme le MRR (**Mouvement Radical Réplicant**), qui revendiquent l'ancienne appellation comme étendard de leur identité propre : "Être rep est une fierté, je préfère être rep qu'être humaine, ou même techno-humaine" (**Myriam Chi**, leader du MRR).

L'existence et l'intégration des techno-humains ont créé un important débat éthique et social qui est loin d'être clos. Certains soutiennent que, puisqu'à l'origine la création de réplicants comme main-d'œuvre esclave a été un acte incorrect et immoral, il faudrait simplement cesser d'en fabriquer. Cette possibilité est pleinement rejetée par les technos, qui la considèrent comme une option génocidaire : "Ce qui un jour a existé ne peut pas revenir aux limbes de la non-existence. Ce qui est inventé ne peut pas être désinventé. Ce que nous avons appris ne peut pas cesser d'être su. Nous sommes une nouvelle espèce et, comme tous les êtres vivants, nous aspirons à continuer de vivre" (Gabriel Morlay). À l'heure actuelle, les chaînes de production d'androïdes (aujourd'hui appelées

centrales de gestation) sont dirigées à 50 % par des technos et par des humains. Un androïde met quatorze mois à naître, mais, quand il le fait, il a un âge physique et mental de vingt-cinq ans. Malgré les progrès technologiques, on n'a réussi à le faire vivre qu'une dizaine d'années : plus ou moins vers trente-cinq ans, la division cellulaire de ses tissus s'accélère de façon dramatique et il est victime d'une sorte de processus cancéreux massif (connu comme TTT, **Tumeur Totale Techno**) contre lequel il n'a pas encore été trouvé de traitement et qui cause son décès en quelques semaines.

Les réglementations spéciales techno-humaines s'avèrent également polémiques, surtout celles concernant la mémoire et la période de travail civil. Une commission paritaire d'humains et de technos détermine combien d'androïdes doivent être créés chaque année et avec quelle spécification : calcul, combat, exploration, exploitation minière, administration et construction. Étant donné que la gestation de ces individus est économiquement très coûteuse, il a été décidé que tout techno-humain servira l'entreprise qui l'a fabriqué pendant une période maximum de deux ans et à un poste conforme à la spécialité pour laquelle il a été construit. À partir de là, il sera affranchi avec une somme d'argent modérée (la **paie d'installation**) pour l'aider à débuter sa propre vie. Enfin, tout androïde se voit implanter un jeu complet de mémoire avec le support documentaire réel suffisant (photos, holographies et enregistrements de son passé imaginaire, vieux jouets de sa supposée enfance, etc.), car diverses recherches scientifiques ont démontré que la cohabitation et l'intégration sociale entre les humains et les techno-humains sont bien meilleures lorsque ces derniers disposent d'un passé, et que les androïdes sont plus stables quand ils sont dotés de souvenirs. La **Loi sur la Mémoire Artificielle** de 2101, actuellement en vigueur, réglemente de manière exhaustive cet épineux dossier. Les mémoires sont uniques et distinctes, mais toutes possèdent une version plus ou moins semblable de la fameuse **Scène de la Révélation**, populairement connue comme *le bal des fantômes* : il s'agit d'un souvenir implanté, censé s'être déroulé aux alentours des quatorze ans du sujet, dans lequel les parents de l'androïde lui annoncent qu'il est un techno-humain et qu'eux-mêmes sont dénués de réalité et sont de simples ombres, des images vides, un crépitement neuronal. Une fois la mémoire installée dans l'androïde, elle ne peut en aucun cas être modifiée. La Loi interdit et poursuit toute manipulation ultérieure ainsi que le trafic illégal de mémoires, ce qui n'empêche pas ce trafic d'exister ni d'être un coquet marché souterrain. La réglementation en vigueur sur la vie techno a été contestée par divers bords et aussi bien le MRR que différents groupes suprématistes ont actuellement déposé plusieurs recours contre la Loi. Lors de la dernière décennie, de nombreuses chaires universitaires d'études techno-humaines ont été créées (comme celle de l'Universidad Complutense de Madrid), qui tentent de répondre aux multiples interrogations éthiques et sociales posées par cette nouvelle espèce.

Il y eut un temps où les relations sexuelles entre humains et reps étaient interdites. À présent elles étaient juste mal vues, sauf lorsqu'il s'agissait de l'antique et vénérable commerce de la prostitution, naturellement. Pablo Nopal eut un sourire amer et contempla le dos nu de la femme guerrière. Une ligne de chair élastique, une courbe parfaite sur sa brève hanche. En s'asseyant sur le lit, comme il l'avait fait maintenant, Nopal pouvait également voir l'un de ses minuscules seins. Qui montait et descendait doucement au rythme paisible de sa respiration. Tout endormie qu'elle semblât – et elle l'était certainement – il aurait suffi qu'il effleure sa taille d'un doigt pour qu'elle exécute un bond formidable et même, qui sait, aille jusqu'à lui asséner une bonne trempe. Nopal avait couché avec suffisamment de reps de combat pour bien connaître leurs habitudes et leurs inquiétants réflexes de défense. Il valait mieux ne pas les embrasser dans le cou au milieu de la nuit.

En fait, le mieux à faire au milieu de la nuit après avoir copulé avec une femme pareille, c'était s'en aller.

L'homme glissa hors du lit, ramassa ses vêtements éparpillés par terre et se mit à s'habiller.

L'humeur sombre.

Il était déprimé par cette heure du petit matin, sale, délavée, où la nuit mourait et le jour nouveau ne pointait pas encore. Cette heure si nue qu'il n'y avait pas moyen de déguiser l'absurdité du monde.

Pablo Nopal était riche et il était malheureux. Le malheur faisait partie de sa structure fondamentale, comme les cartilages sont une partie des os. Le malheur était le cartilage de son esprit. C'était une chose dont il ne pouvait pas se détacher.

Comme l'avait dit un écrivain d'autrefois que Pablo admirait, le bonheur était toujours semblable, mais l'infortune différente pour chacun. Le malheur de Nopal se manifestait par une nette incapacité à vivre. Il abhorrait la vie. Voilà pourquoi, entre autres choses, les androïdes lui plaisaient : ils étaient tous si désireux, si désespérés de continuer à vivre. Quelque part, il les enviait.

Ce qui avait soutenu Nopal ces dernières années, la seule chose qui réchauffait en vérité son cœur, c'était sa quête. Il appuya sur son ordinateur portable, chargea à l'écran la liste des androïdes et barra cette femme guerrière à la lourde chevelure ondulée avec qui il venait de faire l'amour. De toute évidence, ce n'était pas la techno-humaine qu'il recherchait. Il regarda presque avec affection son profil camus. Il

avait eu du mal à gagner sa confiance, mais il espérait à présent ne plus jamais avoir à la revoir. Comme d'habitude chez lui, la misanthropie revenait triompher.

L'avantage d'avoir affaire à des morts reps, pensa Bruna tandis qu'elle entrait dans l'Institut médicolégal, c'est qu'on n'avait pas à supporter la famille en larmes : les parents détruits par la douleur, les enfants anéantis de se retrouver brusquement orphelins, les conjoints, les frères et sœurs et autre marmaille familiale pleurnicharde. Les androïdes étaient des êtres solitaires, des îles habitées par un unique naufragé au milieu d'un océan bigarré de gens. Ou du moins presque tous les reps étaient comme ça, bien qu'il y en eût quelques-uns qui s'acharnaient à se croire pleinement humains et qui établissaient des relations sentimentales stables malgré la mort qui rôdait, et qui réussissaient même à adopter un enfant, toujours des créatures malades ou avec un problème, car la date de péremption précoce des réplicants les empêchait de réunir les points nécessaires pour accéder à une adoption normale. Quant à sa propre histoire, pensa Bruna, en réalité ç'avait été une erreur. Ni Merlin ni elle n'avaient voulu se mettre en couple, mais ils s'étaient finalement pris au piège des sentiments. Quatre ans, trois mois et vingt-sept jours.

Il était trois heures du matin et l'endroit était désert et spectral, plongé dans une pénombre bleutée. Elle était venue tard pour trouver Gándara, le médecin légiste vétéran, qui travaillait dans le service de nuit et était une vieille connaissance qui lui devait deux ou trois services. Mais quand elle entra dans le bureau annexe à la salle de dissection numéro 1, elle tomba sur un jeune homme qui contemplait sans ciller un hologramme pornographique. En s'apercevant de son arrivée, le type éteignit la scène d'un coup de main et se retourna vers elle.

– Qu'est-ce… que tu fais là ?

Bruna put déceler le flottement, le sursaut, la méfiance soudaine dans son regard. Elle avait l'habitude que sa présence impressionne, pas seulement parce qu'elle était une techno athlétique et grande, mais, surtout à cause de son crâne rasé et de son tatouage, une fine ligne noire qui parcourait tout son corps verticalement, descendait sur son front et au milieu de son sourcil et de ses paupières et de sa joue du côté gauche, puis sur son cou, sa poitrine, son estomac et son ventre, sa jambe gauche, l'un de ses orteils, sa voûte plantaire, son talon, et remontait ensuite le long de cette même jambe mais derrière, sur sa fesse, sa taille, son dos, sa nuque, pour traverser finalement la rondeur chauve de son crâne jusqu'à se fondre avec la ligne descendante et boucler la boucle. Naturellement, quand Bruna était

habillée on ne pouvait pas voir que le trait se refermait sur lui-même, mais elle avait constaté que cette ligne qui semblait lui découper un tiers de la figure et disparaissait sous ses vêtements causait un choc indéniable chez les humains. Qui plus est, elle trahissait sa condition de rep combattante : dans la milice, presque tous se faisaient des tatouages élaborés.

– Gándara n'est pas là ?

– Il est en vacances.

L'homme parut se détendre un peu en voyant que Bruna connaissait le médecin légiste en titre. C'était un jeune homme petit et avachi, et il avait l'un de ces visages en série de la chirurgie plastique bon marché, un modèle choisi sur catalogue, le cadeau habituel de parents aux revenus modestes à la remise des diplômes. La retouche faciale était tout à coup devenue à la mode et il y avait une demi-douzaine de visages qui se répétaient jusqu'à satiété sur des milliers de personnes.

– Bon. Alors je vais parler avec toi. Je m'intéresse à l'un des cadavres. Cata Caïn. C'est une techno-humaine à qui il manque un œil. Elle est morte hier.

– Ah, oui. J'ai fait son autopsie il y a quelques heures. C'était une parente ?

Bruna le regarda pendant une demi-seconde, imperturbable. Un rep parent d'un autre rep. Ce type était un imbécile.

– Non, dit-elle finalement.

– Eh bien, si tu n'es pas de la famille et que tu n'apportes pas un mandat du juge, tu ne peux pas la voir.

– Je n'ai pas besoin de le faire. Je voudrais juste que tu me dises quel est le résultat de l'autopsie.

L'homme dessina sur son visage en plastique une grimace outrancière de scandale.

– Et puis quoi encore ! C'est une information hautement confidentielle. Et d'ailleurs, si tu n'es pas de la famille, comment est-ce que tu as pu entrer ici ?

Bruna inspira profondément et s'efforça de prendre une expression amicale et rassurante, son expression la plus amicale et rassurante possible étant donné son crâne rasé, ses pupilles félines et l'estafilade d'encre qui fendait son visage. Elle ne considéra pas prudent de raconter que le vieux Gándara lui avait procuré un passe permanent de l'Institut, mais elle sortit sa licence professionnelle de détective privé et la montra au type.

– Écoute, cette femme était ma voisine… Et ma cliente… Elle m'avait engagée pour que je la protège, car elle soupçonnait que quelqu'un voulait la tuer, improvisa-t-elle au fur et à mesure. Je ne peux pas t'en dire plus, tu le comprendras, c'est une question de secret

professionnel. C'est moi qui ai alerté Samaritains, elle était avec moi quand elle s'est arraché l'œil. Si tu as le rapport de police par là, tu verras mon nom, Husky… Caïn a perdu la tête et j'ai bien peur qu'elle ait été intoxiquée avec quelque chose… En fait, j'ai bien peur qu'on l'ait empoisonnée. Il faut que je sache au plus vite… Écoute, je ne devrais pas te raconter ça, mais peut-être qu'il y a d'autres personnes intoxiquées… Et peut-être que nous avons encore le temps de les sauver. Je ne te demande même pas de rentrer dans les détails… Dis-moi la conclusion finale et voilà. Ou bien laisse-moi voir le rapport une seconde. Personne ne le saura.

Le médecin remua négativement la tête avec une lenteur pompeuse. On voyait qu'il profitait de son petit pouvoir pour casser les pieds.

– Je ne peux pas faire ça. Demande une autorisation au juge.

– Ce serait trop long. Tu vas courir le risque d'être responsable de la mort possible d'autres gens ?

– Je ne peux pas faire ça.

Bruna fronça les sourcils, pensive. Puis elle fouilla dans son sac à dos et en sortit deux billets de cent gaïas.

– Naturellement, je suis prête à dédommager le dérangement…

– Pour qui tu me prends ? Je n'ai pas besoin de ton argent.

– Prends-le. Ça t'aidera à réparer ce nez cassé.

L'homme toucha son appendice nasal dans un geste réflexe. Il palpa avec une délicatesse amoureuse ses ailes siliconées, son arête profilée en cartilage plastique. Les émotions défilèrent sur son visage dans une claire succession, comme des nuages traversant un ciel venteux : d'abord le soulagement de vérifier que son nez synthétique demeurait intact, puis la lente et accablante compréhension du sens de la phrase. Ses yeux s'arrondirent d'inquiétude.

– C'est… c'est une menace ?

Bruna se pencha en avant, posa ses mains sur la table, approcha son visage de celui de l'homme jusqu'à frôler pratiquement son front et sourit.

– Bien sûr que non.

Le médecin légiste avala sa salive et réfléchit un instant. Il se tourna ensuite vers l'écran et grommela :

– Ouvrir rapport final, ouvrir Caïn…

L'ordinateur obéit et l'écran commença à se remplir d'images successives de la rep borgne, un pauvre corps nu et éventré dans les différentes phases de la dissection. Pour finir, le couteau laser fendit son crâne comme on coupe une orange en deux et une pince robotique sonda soigneusement la masse grise, qui était trop rose. C'était le cerveau le plus rougeâtre que Bruna avait jamais vu et elle en avait vu quelques-uns. La pince émergea de la masse neuronale graisseuse avec

une petite proie attrapée dans son bec : c'était un disque minuscule de couleur bleue. Une mémoire artificielle, pensa Bruna dans un frisson, et ce n'était sûrement pas l'implant d'origine. Depuis l'écran, la voix du médecin légiste était en train de réciter les résultats : "Étant donné que le sujet techno-humain était âgé de 3/28 ans et se trouvait encore loin de sa TTT, nous pouvons écarter un décès naturel. Par ailleurs, l'implant de mémoire trouvé est dépourvu de numéro de registre et provient certainement du marché noir. Nous travaillons avec l'hypothèse que cet implant est adultéré et a provoqué les œdèmes et hémorragies cérébrales, causant des signes cliniques d'instabilité émotionnelle, délires, convulsions, perte de conscience, paralysie et en dernier lieu la mort du sujet par collapsus des fonctions neuronales. L'implant a été envoyé au laboratoire de bio-ingénierie de la police judiciaire afin qu'il puisse être analysé."

Pauvre Caïn. Elle avait l'impression de pouvoir revoir sa voisine en train de s'arracher l'œil dans ce bruit mou et horrible comme de chiffons déchirés. Elle entendait encore ses paroles hallucinées et ressentait son angoisse. Quand les gens de Samaritains étaient arrivés, elle était déjà rigide, ça ne l'avait donc pas surprise qu'on l'appelle quatre heures plus tard pour lui communiquer qu'elle était morte. Entre-temps, Bruna s'était rendue dans la loge de l'immeuble et elle était entrée dans l'appartement de la femme avec l'un des concierges. C'est comme ça qu'elle avait appris qu'elle s'appelait Cata Caïn, qu'elle était employée de bureau, que cette maison était son premier domicile après sa paie d'installation, qu'elle n'avait que trois ans rep, ou vingt-huit virtuels, trop jeune pour mourir. D'après le contrat de location, cela faisait onze mois qu'elle occupait l'appartement, mais l'endroit avait l'air aussi vide et impersonnel que si personne ne l'habitait. En fait, on n'y voyait aucun de ces petits souvenirs artificiels toujours si fréquents, l'inévitable photo des parents, l'hologramme de l'enfance, la bougie sale d'un vieux gâteau, le poster électronique avec les dédicaces des amis de l'université, l'anneau que les adolescents avaient coutume de s'offrir quand ils cessaient d'être vierges. Tous les réplicants gardaient cette collection de vieilleries. Même s'ils en connaissaient la fausseté, ces objets conservaient encore une sorte de magie, ils offraient encore réconfort et compagnie. Tout comme les paraplégiques rêvaient de marcher lorsqu'ils utilisaient des lunettes virtuelles, les reps rêvaient d'avoir des racines quand ils regardaient les pièces artificiellement vieillies de leur équipement. Et dans les deux cas, tout en sachant la vérité, ils étaient heureux. Ou moins malheureux. Même Bruna, si rétive aux effusions émotionnelles, n'avait pas été capable de se séparer de tous ses souvenirs préfabriqués. Enfin, elle avait détruit les photos de famille et l'hologramme de l'anniversaire de sa grand-mère (celle-ci fêtait ses

cent un ans et mourut peu après, ou plutôt mourut supposément), mais elle n'avait pas pu jeter le collier du chien de son enfance, Zarco, gravé au nom de l'animal, ni une photo d'elle-même petite, quand elle avait aux alentours de cinq ans, déjà parfaitement reconnaissable et avec des yeux aussi fatigués et tristes que maintenant.

Mais Caïn ne possédait pas un seul objet personnel dans son appartement. À quel degré terrible de désespoir et de désolation avait-elle dû en arriver. Elle l'imagina arpentant la nuit avec une anxiété de toxico, fouinant dans les recoins les plus sombres de la ville à la recherche d'un soulagement, d'une mémoire à laquelle elle pourrait croire, de souvenirs qui lui permettraient de se reposer un moment. Bruna pensait pouvoir la comprendre, car elle-même s'était sentie assez souvent comme ça, elle aussi était parfois partie de chez elle comme si elle s'enfuyait, sortant incendier la nuit en quête d'une chose impossible à trouver. Et plus d'une fois avant l'aube, elle avait été tentée de se mettre dans le nez un tir de mémoire, un shoot de vie artificielle. Elle ne l'avait pas fait et s'en félicitait. Cata Caïn s'était brûlé la cervelle avec une dose de souvenirs fictifs. Peut-être qu'un lot d'implants adultérés était arrivé en ville : ça s'était déjà produit par le passé, quoique jamais de façon si mortelle. Si c'était le cas, il y aurait d'autres morts de reps dans les prochains jours. Mais cela n'était pas son problème. Elle, tout ce qu'elle voulait, c'était savoir ce qui était arrivé à sa voisine, et ça c'était réglé.

Elle se retourna pour regarder le jeune médecin légiste. Il paraissait couvert de sueur et très essoufflé, probablement à cause du conflit émotionnel de devoir obéir à quelqu'un par peur, ce qui provoquait généralement, surtout chez les jeunes mâles, un court-circuit de colère refoulée et d'humiliation, un embrouillamini hormonal de testostérone et d'adrénaline. Il se détestait maintenant d'avoir été lâche, donc il ne la dénoncerait pas. Et puis, que pourrait-il dénoncer ? Elle ne lui avait rien fait. Bruna poussa les deux billets de cent sur la table et sourit.

– Merci beaucoup, très aimable. C'est tout ce que je voulais savoir. Mes amitiés à Gándara.

Sur le visage rougi du médecin, les implants esthétiques en silicone ressortaient dans un ton blanchâtre. Bruna en éprouva presque un pincement de compassion pour lui, une ébauche de faiblesse aussitôt dominée. Jamais elle ne lui aurait cassé le nez, naturellement, jamais elle n'aurait touché un seul cheveu de sa tête, mais ça, ce pauvre type ne le savait pas. C'était l'un des rares avantages de sa différence : elle était méprisée à cause de ça, mais aussi redoutée.

Trois jours plus tard, un autre réplicant mourut dans des circonstances semblables, sauf que cette fois-ci il assassina deux technos auparavant. L'attaque eut lieu dans un tramway aérien, de sorte que l'incident fut filmé par les caméras de sécurité de la compagnie des transports. Bruna vit la vidéo aux actualités : c'était un androïde d'exploration, de petite taille et squelettique, mais il maîtrisa facilement deux personnes plus corpulentes que lui. L'agresseur était assis dans le fond du tram ; tout à coup il se levait, se dirigeait d'un pas rapide vers les premiers rangs et, attrapant un rep par les cheveux, il tirait sa tête en arrière pendant qu'il l'égorgeait proprement avec son autre main. Comme l'arme utilisée avait une lame si fine qu'elle en était presque invisible, l'effet était déconcertant, plus incompréhensible que violent : un jet de sang jaillissait subitement et on n'arrivait pas à comprendre pourquoi. Le corps de la victime était encore dressé sur son siège et ses voisins n'avaient pas encore ouvert la bouche pour crier que l'assassin empoignait pareillement une femme qui se trouvait de l'autre côté du couloir et lui tranchait aussi le gosier. Puis le petit techno se plantait le couteau ou poinçon dans l'œil et s'effondrait. Toute la scène durait moins d'une minute. C'était une tuerie étonnamment rapide, une boucherie spectaculaire, tant de sang en si peu de temps. Bruna pensa : c'est très difficile de couper une gorge avec une telle rapidité et dextérité, la chair est incroyablement dure, les muscles se raidissent, le corps se rétracte sur la défensive, la trachée est un obstacle tenace. Et pourtant les cous étaient presque sectionnés, les têtes grotesquement renversées en arrière montraient le rire obscène de la grande entaille, ce qui n'était pas facile même avec un bistouri de chirurgien, peut-être avec un couteau laser, mais ça avait l'air d'une lame normale. Et elle pensa aussi : moi, il n'aurait pas pu m'attraper par les cheveux. C'est pour ça que beaucoup de réplicants de combat se rasaient. Pour n'offrir aucun avantage à l'ennemi. À cette différence que, contrairement à d'autres, elle avait continué à se raser le crâne après avoir fini la milice. Après tout, elle avait encore un travail à risque.

Un travail, par ailleurs, dans le rouge. Cela faisait presque deux semaines que Bruna avait terminé son précédent contrat et elle n'avait pas trop d'économies dans lesquelles puiser. Les États-Unis de la Terre traînaient une perpétuelle crise économique depuis l'Unification, mais ces derniers temps il y avait comme une crise à l'intérieur de la crise et toutes les affaires étaient à l'arrêt. Il fallait qu'elle trouve d'urgence

un client, si bien qu'elle décida de sortir faire ce qu'elle appelait "une tournée d'information" : aller faire un tour et essayer de parler avec ses contacts habituels, pour voir ce qui se mijotait dans le coin et s'il y avait quelqu'un à qui elle pourrait offrir ses services. Elle regarda l'heure : 23h10. Elle pouvait se rendre à la gargote d'Oli Oliar et manger un morceau au passage. Malgré la frénésie de sang et d'égorgement qu'elle venait de voir, elle avait faim. Ou peut-être qu'elle avait faim justement à cause de ça. Rien n'ouvrait autant l'appétit que le spectacle de la mort des autres. Quatre ans, trois mois et vingt-quatre jours.

C'était le mois de janvier, le mois le plus frais d'un hiver bref et doux, et il faisait une nuit parfaite pour marcher. En utilisant les tapis roulants pour certains tronçons, Bruna arriva au bar d'Oli en vingt minutes. C'était un local étroit et rectangulaire, occupé dans sa quasi-totalité par un vaste comptoir qui, à son tour, était presque totalement occupé par l'énorme personnalité d'Oli. Par ses formes opulentes et par son hospitalité également démesurée. Oli ne faisait jamais la fine bouche devant personne, qu'on soit techno, *bestiole* ou mutant. Sa clientèle était donc instructivement variée.

– Salut, Husky, quel bon vent t'amène ?

– La faim, Oli. Sers-moi donc une bière et un de ces sandwichs aux algues et aux pignons que tu réussis si bien.

La femme sourit au compliment avec une placidité de baleine et se mit à préparer la commande. Ses mouvements étaient toujours étonnamment lents, mais elle se débrouillait inexplicablement pour servir avec efficacité tout le local à elle seule. Certes, le bar était petit, dix tabourets le long du comptoir et huit autres collés au mur d'en face, sous une maigre étagère d'appui qui courait le long de la cloison, mais l'endroit avait son succès, et dans les moments forts il pouvait s'entasser là-dedans jusqu'à une trentaine de clients. À présent, cependant, il était à moitié vide. Bruna regarda autour d'elle : il n'y avait qu'une seule personne qu'elle avait déjà vue par ici auparavant. Elle était assise à l'autre bout du comptoir et c'était une femme-publicité de Texaco-Repsol. Elle portait un uniforme horrible aux couleurs de la firme, couronné d'un bonnet ridicule, et les écrans de sa poitrine et de son dos reproduisaient les stupides messages publicitaires de l'entreprise dans une boucle sans fin. Normalement, on ne laissait pas les gens-publicité entrer dans les bars parce qu'ils étaient très gênants, mais Oliar avait le cœur aussi gros que ses gigantesques seins et leur permettait de se mettre au fond, à condition qu'ils baissent le plus possible le volume de la publicité. Ce qui était généralement très peu, hélas, car ces écrans ne pouvaient pas être réduits au silence ni déconnectés. Il fallait être un pauvre malheureux et n'avoir vraiment pas eu de chance dans la vie pour finir dans un

emploi pareil. Les gens-publicité ne pouvaient retirer leurs vêtements que neuf heures par jour. Le reste du temps ils devaient se trouver dans des lieux publics, ce qui signifiait, comme ils n'étaient admis dans aucun bar, qu'ils passaient leurs journées à errer dans la rue comme des âmes en peine, avec ces slogans publicitaires assourdissants perpétuellement dans les oreilles. On leur donnait à peine quelques centaines de gaïas pour cette torture, même si dans le cas présent, avec Texaco-Repsol, cette femme devait sans doute avoir aussi l'air gratis. Ce qui était important, car de plus en plus de gens ne pouvaient plus se payer un air respirable et devaient partir s'installer dans une des zones polluées de la planète. En réalité, beaucoup auraient tué pour avoir ce travail à la con. Bruna se rappela son maigre compte en banque et se tourna vers la propriétaire du bar.

– Quoi de neuf dans les parages ?

– Rien. À part la mort des reps.

Une autre chose que Bruna aimait chez la grosse Oli, c'était qu'elle ne donnait pas dans l'euphémisme chichiteux. Elle appelait toujours un rep un rep, et se montrait bien plus amicale et respectueuse que ceux qui n'arrêtaient pas de parler de techno-humains.

– Et qu'est-ce qu'on en raconte, Oli ? Le type du tram, par exemple. Pourquoi tu crois qu'il a fait ce qu'il a fait ?

– On dit qu'il avait pris quelque chose. De la drogue. De la dalamine, peut-être. Ou une mémoire artificielle.

– Il y a eu un cas semblable la semaine dernière, tu te rappelles ? Cette techno qui s'est arraché un œil. Et je sais qu'elle avait un implant de mémoire.

Oli posa le sandwich devant Bruna, puis elle se pencha en avant, déversant son abondante poitrine sur le comptoir, et baissa la voix.

– Les gens ont peur. J'ai entendu dire qu'il peut y avoir beaucoup de morts.

– Qu'est-ce qu'il y a, un lot de *mémos* adultérées est arrivé ?

– Je ne sais pas. Mais on dit que ce n'est qu'un début.

Bruna frissonna. C'était un sujet désagréable, une affaire qui l'inquiétait particulièrement. Et pas seulement parce qu'elle n'avait pas encore réussi à se sortir de la tête l'incident troublant avec sa voisine, mais aussi parce que tout ce qui avait à voir avec la mémoire l'avait toujours écœurée. Parler de mémoire avec un rep, c'était comme mentionner quelque chose d'obscur et de sale, quelque chose d'indicible qui, quand on l'étalait en plein jour, se révélait presque pornographique.

– Tu sais qui est en train d'écouler la marchandise défectueuse ? demanda-t-elle, intriguée malgré elle.

Oli haussa les épaules.

– Aucune idée, Husky… Ça t'intéresse ? Peut-être que je peux

demander autour de moi…

Bruna réfléchit un instant. Elle n'avait pas le moindre client pour payer ses factures et ne pouvait pas se permettre de perdre du temps à fouiner dans une affaire qui n'allait lui rapporter aucun bénéfice.

– Non, en réalité ça ne m'intéresse pas du tout.

– Alors, mange ton sandwich. Ça refroidit.

C'était vrai. Il était bon, avec les algues bien frites, pas du tout huileuses, croustillantes. Merlin adorait les sandwichs aux algues et aux pignons. Le visage du rep, un visage déformé par la maladie, flotta un instant dans sa mémoire et Bruna sentit son estomac se tordre. Elle respira profondément, essayant de défaire le nœud de son ventre et de pousser une nouvelle fois le souvenir de Merlin dans l'abîme. Si au moins elle pouvait se le rappeler en bonne santé et heureux, et pas toujours rattrapé par la douleur. Elle mordit furieusement son sandwich et revint à ses problèmes de travail. Elle décida de jouer cartes sur table.

– Oli, je suis au chômage, marmonna-t-elle avec la bouche pleine. Tu as entendu parler de quelque chose qui pourrait m'aller ?

– Comme quoi ?

– Eh bien, tu sais… quelqu'un qui voudrait trouver quelque chose… ou quelqu'un. Ou au contraire, quelqu'un qui ne voudrait pas qu'on le trouve… Ou quelqu'un qui voudrait savoir quelque chose… ou qui voudrait que j'enquête sur quelqu'un. Ou qui voudrait réunir des preuves contre quelqu'un… ou qui voudrait savoir s'il y a des preuves contre lui…

Oli avait interrompu ses lentes et majestueuses besognes derrière le bar et regardait Bruna fixement, avec son imperturbable visage sombre.

– Si c'est ça ton travail, c'est un sacré sac de nœuds.

Bruna eut un sourire en coin. Elle ne souriait pas très souvent, mais la grosse Oli l'amusait.

– Sac de nœuds ou pas, si tu me dégotes un client je te donnerai une commission.

– Ça alors, Bruna, justement j'ai un contrat pour toi. Et tu n'as pas à me payer quoi que ce soit.

L'androïde se retourna et se retrouva face au nouveau venu. C'était Yiannis. Comme presque toujours avec lui, elle éprouva une sensation contradictoire. Yiannis était le seul ami que Bruna possédait, et ce poids émotionnel était parfois un peu étouffant pour elle.

– Salut, Yiannis, comment ça va ?

– Vieux et fatigué.

Il le disait pour de vrai et il en avait l'air. Vieux comme autrefois, vieux comme toujours, vieux comme les autoportraits de Rembrandt vieux que Yiannis lui avait appris à admirer dans les merveilleuses

holographies du musée des Beaux-Arts. Il y avait peu de gens qui, comme Yiannis, se passaient complètement des innombrables traitements que le marché offrait contre la vieillesse, depuis la chirurgie plastique ou bionique jusqu'aux rayons gamma ou à la thérapie cellulaire. Certains les refusaient par pur immobilisme, parce que c'étaient des rétrogrades récalcitrants, nostalgiques d'un passé lumineux qui n'avait jamais existé, mais la plupart de ceux qui n'utilisaient pas ces thérapies ne pouvaient tout simplement pas se les payer. Comme, en général, les gens préféraient se faire un traitement avant de se payer de l'air propre, avoir des rides était devenu l'indice clair d'une pauvreté extrême. Le cas de Yiannis, toutefois, était un peu différent. Il n'était pas pauvre et ce n'était pas non plus un réactionnaire, bien qu'il fût un tantinet vieux jeu, un anachronique gentleman du XXIe siècle. S'il n'utilisait pas de thérapie rajeunissante, c'était surtout pour une raison esthétique : les ravages de la vieillesse ne lui plaisaient pas, mais les retouches faciales lui paraissaient plus laides encore, et Bruna le comprenait très bien. Elle aurait donné beaucoup pour pouvoir vieillir.

– Tu dis que tu as quelque chose pour moi ?

– Ça se peut. Mais je ne sais pas si tu le mérites.

Bruna fronça les sourcils et le regarda étonnée.

– Je ne sais pas de quoi tu parles.

– Tu n'as rien à me raconter ?

La rep sentit se mettre en marche les petits engrenages de la mauvaise humeur, le mécanisme denté de son irritation. Yiannis lui faisait toujours le même coup, il l'interrogeait et la titillait, il voulait tout savoir d'elle. Il ressemblait à son père. À ce père inexistant qu'un assassin inexistant avait tué quand elle avait neuf ans. Neuf années elles aussi inexistantes. Elle regarda son ami : il possédait un visage flasque aux traits imprécis. Dans sa jeunesse il avait été assez beau, Bruna avait vu des images de lui, mais d'une beauté sans extravagance, avec de petits yeux, un petit nez et une petite bouche. Le temps était tombé sur lui comme si quelqu'un avait fait fondre son visage, et ses cheveux blancs, sa peau pâle et ses yeux gris se noyaient dans une monochromie délavée. Pauvre vieillard, pensa Bruna, en constatant que sa colère s'évanouissait. Mais quoi qu'il en soit elle n'allait rien lui raconter, naturellement.

– Rien de spécial, que je sache.

– Allons. Tu as déjà oublié Cata Caïn ?

Bruna se glaça.

– Comment tu sais ça ? Je ne l'ai dit à personne.

Et, tout en parlant, elle pensa : mais j'ai donné mes coordonnées à Samaritains, et j'ai parlé avec la police et avec le concierge de l'immeuble, et j'ai dû m'identifier pour entrer à l'Institut médicolégal,

et nous vivons dans une satanée société de pipelettes avec information centralisée et instantanée. Elle se mit à transpirer.

– Ne me dis pas que je suis passée aux actualités ou sur les écrans publics…

Yiannis tordit sa bouche vers le bas. C'était, Bruna le savait, sa façon de sourire.

– Non, non… Je l'ai su par quelqu'un qui est venu chercher mon aide. Une personne qui m'a demandé de te parler. Elle a un travail à te proposer. Je te passe sa carte.

Yiannis toucha l'ordinateur portable qu'il avait au poignet et celui de Bruna reçut le message dans un bip. L'androïde regarda son petit écran : Myriam Chi, la présidente du MRR, l'attendait à 10 heures le lendemain matin dans son bureau.

Le courage est une habitude de l'âme, disait Cicéron. Yiannis s'était raccroché à cette phrase de son auteur préféré comme on s'agrippe à une branche sèche quand on est sur le point de tomber dans un abîme. Depuis des années, il essayait de développer et de conserver cette habitude, et le pli du courage avait en quelque sorte durci peu à peu à l'intérieur de lui, formant une espèce de squelette alternatif qui avait réussi à le tenir debout.

Quarante-neuf ans avaient passé. Presque un demi-siècle depuis la mort du petit Edu, et il en portait encore les cicatrices. Le temps, évidemment, avait peu à peu atténué ou plutôt émoussé l'insupportable densité de la souffrance. C'était naturel, il aurait été impossible de vivre constamment à l'intérieur de ce paroxysme de douleur, Yiannis le comprenait et se pardonnait. Il se pardonnait de continuer à respirer, de continuer à savourer la nourriture, la musique, un bon livre, alors que son enfant devenait poussière sous la terre. De plus, il avait la sensation que, quelque part, une partie de lui-même était encore en deuil. C'était comme si la disparition d'Edu avait fait un trou dans son cœur, si bien que depuis il ne vivait qu'à moitié. Jamais il ne pouvait se concentrer tout à fait sur la réalité des choses car la peine bourdonnait constamment dans le fond, comme l'un de ces sifflements à rendre fou que certains sourds entendent. Quelque chose s'était définitivement brisé en lui, et Yiannis trouvait ça bien. Il trouvait ça juste et nécessaire, car il n'aurait pas pu supporter que sa vie reste inchangée après la mort de son fils.

Cependant, avec les années, quelque chose de terrible s'était produit, quelque chose que Yiannis n'aurait pas pu prévoir. Tout d'abord, le visage de l'enfant s'était peu à peu estompé dans sa mémoire : à force d'utiliser ce souvenir, il l'avait usé. À présent, il ne pouvait visualiser Edu que d'après les photos et les films qu'il conservait de lui. Toutes les autres images avaient été effacées de sa tête comme on efface un tableau. Mais le pire, c'est qu'à un moment donné de ce demi-siècle écoulé, le fil intérieur qui l'unissait à ce père qu'il avait été s'était cassé. Quand le vieux Yiannis se souvenait maintenant de ce Yiannis de vingt et quelques années qui jouait et riait avec son petit, c'était comme s'il se remémorait une connaissance de l'époque lointaine de sa jeunesse, un ami très proche peut-être mais radicalement différent et qu'il ne fréquentait plus depuis longtemps. De sorte qu'il voyait tout ça de l'extérieur, la joie de la paternité et l'horreur de la mort absurde, la lente agonie de l'enfant de deux ans,

la maladie stupide qui n'avait pas pu être soignée à cause des pénuries imposées par la Guerre rep. Une bien triste histoire, oui, si tragique que ses yeux s'humidifiaient parfois lorsqu'il s'en souvenait, mais une histoire qu'il n'arrivait plus à ressentir comme sienne, plutôt comme un drame dont il avait peut-être été un jour le témoin, ou comme un conte que quelqu'un lui aurait raconté.

Et cette distance était ce qu'il y avait de plus dévastateur, de plus insupportable.

Cette distance était la seconde mort, définitive, de son enfant. Car s'il n'était pas capable, lui, de garder son petit Edu vivant dans ses souvenirs, qui d'autre pourrait le faire ?

Qu'elle était faible, mensongère et infidèle, la mémoire des humains. Yiannis savait qu'au cours de ces quarante-neuf années écoulées la moindre cellule de son corps s'était renouvelée. Il ne restait pas même une miette organique originelle de ce Yiannis qu'il avait un jour été, rien, à l'exception de ce souffle qui traversait ses cellules et le temps, et qui était sa mémoire, ce fil désincarné qui tissait son identité. Mais si ce fil se rompait lui aussi, s'il n'était pas capable de se souvenir de lui-même dans une pleine continuité, qu'est-ce qui différenciait son passé d'un rêve ? Cesser de se rappeler détruit le monde.

C'est pour ça, parce qu'il avait toujours ressenti envers la mémoire cette méfiance vertigineuse, qu'il avait décidé de devenir archiviste professionnel. Et c'est pour ça que, de temps en temps, il essayait de se souvenir d'Edu pour de bon, de l'intérieur. Il fermait les yeux et, dans un effort improbable, il tentait de reconstruire une scène lointaine. Visualiser de nouveau la vieille chambre, le profil des meubles, la densité exacte de la pénombre. Sentir la chaleur de l'après-midi, la quiétude de l'air qui collait à sa peau. Écouter le silence à peine rompu par un souffle paisible et ténu. Respirer l'arôme si tiède et si charnel, ce savoureux effluve de petit animal. Et alors, alors seulement, voir l'enfant en train de dormir dans son berceau. Et même pas l'enfant en entier, mais peut-être reconstruire dans toute sa pureté et sa véracité cette petite main épaisse, encore moelleuse, de bébé, cette main parfaite aux doigts enroulés, abandonnée au repos et ignorant sa vulnérabilité absolue. Par chance, arrivé à ce point, le souvenir revenait du passé comme l'éclair et traversait Yiannis, rallumant d'un coup toute la vivacité de la souffrance et faisant pleurer le vieillard. Pleurer de douleur, mais aussi de gratitude, car en quelque sorte, et pour un instant, il avait réussi non pas à se souvenir d'Edu, mais à ressentir à nouveau qu'il avait un jour vécu.

Archives Centrales des États-Unis de la Terre
Version Modifiable

ACCÈS STRICTEMENT RESTREINT
ÉDITEURS AUTORISÉS UNIQUEMENT

Madrid, le 19 janvier 2109, 13h10
Bonjour Yiannis,

> SI TU N'ES PAS YIANNIS LIBEROPOULOS, ARCHIVISTE CENTRAL FT711, ABANDONNE IMMÉDIATEMENT CES PAGES

ACCÈS STRICTEMENT RESTREINT
ÉDITEURS AUTORISÉS UNIQUEMENT

> L'INTRUSION NON AUTORISÉE CONSTITUE UN DÉLIT PÉNAL POUVANT ÊTRE SANCTIONNÉ PAR UNE PEINE ALLANT JUSQU'À VINGT ANS DE RÉCLUSION

Téléportation

Tags : histoire de la science, désordre TP, Fièvre du Cosmos, Guerres Robotiques, Jour Un, les Autres, Paix Humaine, Accords Globaux de Cassiopée, êtres sentants.

#422-222

Article en édition

La téléportation ou télétransport (TP) est l'un des plus vieux rêves de l'être humain. Bien que la téléportation quantique ait été testée depuis le XX[e] siècle, la première expérience significative a lieu en 2006 quand le professeur **Eugène Polzik**, de l'Institut Niels Bohr de l'Université de Copenhague, réussit à téléporter un objet minuscule, mais macroscopique, à une distance de cinquante centimètres, en utilisant la lumière comme véhicule transmetteur des informations de l'objet. Toutefois, ce n'est qu'à partir de 2067, avec la découverte des qualités inimaginables d'augmentation lumineuse de l'**astate**, un élément extrêmement rare sur la Terre mais relativement abondant dans les mines de Titan, que la téléportation effectue un bond en avant. En 2073, grâce à ce qu'on a appelé la ***lumière dense***, capable de véhiculer cent mille fois plus d'informations et d'une façon cent mille fois plus stable que la **lumière laser**, la professeur **Darling Oumou Koité** est téléportée ou tépée, comme on dit aussi actuellement, de Bamako (Mali) au satellite saturnien Encelade. C'est la première fois qu'un être humain est tépé à travers l'espace.

À partir de là, une authentique fureur d'exploration et de conquête de l'Univers se déchaîne dans les pays de la Terre. Étant donné que la téléportation annule les distances et que parcourir un kilomètre ou un million revient au même, les puissances terriennes s'embarquent dans une course pour coloniser

des planètes lointaines et exploiter leurs ressources. C'est ce qu'on a appelé la **Fièvre du Cosmos**, une des causes principales du déclenchement des **Guerres Robotiques**, qui ravagent la Terre entre 2079 et 2090. Le télétransport a toujours eu un coût économique élevé, si bien que l'on ne tépait en général que des équipes d'exploration de deux ou trois personnes. Comme on ne disposait d'informations plus ou moins fiables que pour une petite centaine de planètes susceptibles de s'avérer colonisables, il n'était pas rare que les envoyés de plusieurs pays se retrouvent sur un même objectif, par l'effet du hasard ou grâce à l'espionnage, avec des conséquences souvent violentes. De nombreux explorateurs tombent au combat ou sont assassinés, et les incidents diplomatiques à répétition accroissent peu à peu la tension mondiale. À mesure que les destinations les mieux connues sont prises ou transformées en territoires âprement disputés, les puissances se mettent à courir davantage de risques et à envoyer leurs explorateurs dans des endroits plus lointains et méconnus, ce qui augmente la mortalité déjà élevée des téléportés. En 2080, dernière année de la Fièvre du Cosmos, 98 % des explorateurs de la Terre décèdent (environ 8 200 individus, techno-humains dans leur quasi-totalité), la plupart disparaissant juste après le saut, peut-être désintégrés par erreur dans l'obscurité de l'espace intergalactique, peut-être volatilisés sur le coup pour avoir été tépés sur une planète étonnamment brûlante.

À cette époque, on a déjà rendu public un fait que scientifiques et gouvernements ont su depuis le début de l'utilisation de cette technologie : le télétransport est un processus atomique imparfait et peut avoir des effets secondaires très graves. Il s'agit d'une conséquence du **principe d'incertitude d'Heisenberg**, selon lequel une partie de la réalité ne peut être mesurée et se trouve soumise à des changements infinitésimaux mais essentiels. Ce qui signifie que tout organisme téléporté subit une altération atomique : le sujet qui est reconstruit à destination n'est pas exactement le même que le sujet d'origine. En général, ces mutations sont minimes, subatomiques et inappréciables. Mais un nombre significatif de fois, les changements sont importants et dangereux : un œil qui se déplace sur la joue, un poumon défectueux, des mains sans doigts et même des crânes dépourvus de cerveau. Cet effet destructeur de la téléportation s'appelle **désordre TP**, mais les individus affligés de déformations visibles sont familièrement connus comme les ***mutants***. Par ailleurs, il a été démontré que le télétransport répété finissait par produire inévitablement des dégâts organiques. La possibilité d'être victime d'un désordre TP sévère augmente vertigineusement à l'usage, jusqu'à atteindre un taux de cent pour cent à partir du saut numéro onze. À l'heure actuelle, nous sommes régis par les **Accords Globaux de Cassiopée** (2096), qui interdisent que des êtres vivants (humains, techno-humains, **Autres** et animaux) soient téléportés plus de six fois au cours de leur existence.

Les risques des sauts, la mort et la disparition massive des explorateurs, le coût économique élevé et le début des Guerres Robotiques mettent un terme à la Fièvre du Cosmos et à l'enthousiasme pour la téléportation. À partir de 2081, cette forme de transport n'est plus utilisée que pour assurer l'exploitation de la lointaine planète **Potosi**, seul corps céleste découvert pendant la Fièvre du Cosmos dont les ressources se révèlent suffisamment rentables pour développer une industrie minière au-delà du système solaire. Au cours des premières années, la propriété de Potosi est répartie entre l'Union européenne, la Chine et la Fédération américaine. Après l'Unification elle appartient aux États-Unis de la Terre, bien que les mines les plus productives aient été vendues au **Royaume de**

Labari et à **l'État Démocratique du Cosmos**.

C'est sur Potosi que se produit la première rencontre documentée entre les êtres humains de la Terre et les Autres ou ET, extraterrestres. Le 3 mai 2090, date désormais appelée le **Jour Un**, un vaisseau extraterrestre se pose dans le secteur chinois de la colonie minière. Ce sont des explorateurs **kniès**, un peuple originaire de la planète **Knio**, proche de Potosi : toutes deux orbitent autour de la même étoile, **Fomalhaut**. Leur vaisseau est très rapide et techniquement très avancé, bien que leur méthode de déplacement soit conventionnelle et qu'ils voyagent à des vitesses très inférieures à celle de la lumière. Ils ignorent le télétransport matériel, mais ont développé une technique de communication ultrasonique à l'aide de faisceaux lumineux qui atteint des distances prodigieuses en un temps record. Grâce à ces messages ou **télékniès**, les Kniès ont établi un contact non visuel avec deux autres civilisations extraterrestres lointaines : les **Omaas** et les **Balabis**. Les êtres humains cessent d'être seuls dans l'Univers.

L'impact d'une découverte aussi sensationnelle est absolu. Trois jours plus tard, la **Paix Humaine** est signée, mettant un terme aux Guerres Robotiques. Bien que cet accord soit sans doute suscité par la peur que les extraterrestres inspirent aux habitants de notre planète (le terme même de Paix Humaine semblant vouloir souligner l'unité de notre espèce contre les étrangers de l'espace), en quelques années un sentiment positif de collectivité se développe, aboutissant au processus d'Unification et à la création des États-Unis de la Terre en 2098. En parallèle, des contacts sont établis avec les trois civilisations extraterrestres, et il ne fait aucun doute que l'existence de la téléportation constitue l'élément essentiel qui permet un véritable échange politique et culturel entre les quatre mondes : pour la première fois, tous peuvent se rencontrer physiquement. Il s'ensuit des études, des rapports, la formation intensive de traducteurs, des négociations, des accords de principe, l'envoi d'émissaires par TP, des myriades de télékniès sillonnant les galaxies et une activité diplomatique frénétique à travers l'Univers. Il apparaît bientôt que les quatre espèces ne rivalisent aucunement entre elles et ne peuvent constituer un danger les unes pour les autres : la distance entre leurs planètes d'origine est trop vaste et le télétransport est aussi nocif pour les uns que pour les autres. La grandeur du Cosmos semble en quelque sorte stimuler la grandeur humaine et les discussions avancent vite et bien, donnant naissance, en 2096, aux Accords Globaux de Cassiopée, premier traité interstellaire de l'Histoire. Ces Accords régulent l'utilisation et le copyright des technologies (par exemple, nous leur achetons des télékniès et ils nous achètent des téléportations, mais la propriété intellectuelle ainsi que les droits d'exploitation appartiennent exclusivement à la civilisation qui a développé l'invention), les échanges commerciaux, le type de devise, l'utilisation du télétransport, les conditions d'immigration, etc. Devant la nécessité de consacrer une terminologie qui définirait nos nouveaux compagnons de l'Univers et nous identifierait à eux, l'expression d'**êtres sentants**, issue de la tradition bouddhiste, est acceptée. Les êtres sentants (**k'naym**, en langue kniès ; **laluala**, en balabi ; **amoa**, en omaanais) forment un nouvel échelon dans la taxonomie des êtres vivants. Si l'être humain appartenait jusqu'à présent au règne *Animalia*, à l'embranchement *Chordata*, à la classe *Mammalia*, à l'ordre *Primates*, à la famille *Hominidae*, au genre *Homo* et à l'espèce *Homo sapiens*, à partir des Accords un nouveau rang est ajouté : la ligne *Sentant*, située entre la classe et l'ordre, car, bizarrement, tous les extraterrestres semblent être des mammifères et posséder des poils d'une façon ou d'une autre.

Bien que la téléportation ait permis aux quatre civilisations d'échanger des ambassadeurs, il n'est pas très habituel de pouvoir voir sur la Terre un extraterrestre en chair et en os. Chaque délégation diplomatique se compose de trois mille individus, répartis dans les villes les plus importantes des États-Unis de la Terre. À cela, il convient d'ajouter une dizaine de milliers d'Omaas qui se sont tépés sur la Terre, fuyant une guerre religieuse dans leur monde. Au total, il y a donc moins de vingt mille extraterrestres sur notre planète, une quantité insignifiante face aux quatre milliards de Terriens. Toutefois, leurs apparences singulières sont très largement connues grâce aux images des actualités. Le nom officiel des extraterrestres est **les Autres**, mais on les appelle communément les *bestioles*.

– J’ai trouvé ceci sur mon bureau il y a deux jours, dit Myriam Chi.

Elle se pencha en avant et remit à Bruna une petite boule holographique. La rep la plaça sur sa paume et appuya sur le bouton. Immédiatement, une image tridimensionnelle de la présidente du MRR se forma dans sa main. Elle ne mesurait pas plus de dix centimètres de haut, mais montrait nettement Myriam de pied, en train de sourire et de saluer. Tout à coup une main minuscule armée d’un couteau surgissait du néant et la lame, énorme par comparaison, fendait le ventre de la rep de haut en bas et en sortait habilement l’appareil intestinal en faisant levier avec la pointe de l’arme. Les tripes se répandaient et l’hologramme s’éteignait. C’était tout et c’était bien assez.

– Merde, murmura Bruna malgré elle.

Elle avait ressenti l’impact de la scène dans son estomac, mais un millième de seconde plus tard elle parvint à retrouver son aplomb. Elle appuya de nouveau sur le bouton et regarda maintenant avec plus d’attention.

– Tu souris tout le temps. Ça doit être une image des actualités, ou de…

– C’est la fin d’un meeting de l’année dernière. Nous l’avons holographié en entier et il est vendu dans notre boutique de souvenirs. Les sympathisants l’achètent. C’est une façon d’obtenir des fonds pour le mouvement.

– N’importe qui peut donc se le procurer…

– Nous avons beaucoup de sympathisants et cet hologramme est l’une de nos pièces les plus vendues.

Bruna décela un ton étrange dans les paroles de Myriam, un tintement ironique, et releva les yeux. La femme lui renvoya un regard impénétrable. Longue chevelure châtain ondulée, tailleur cintré, visage maquillé. Pour la présidente d’un mouvement radical, elle avait une allure étonnamment classique. Bruna appuya de nouveau sur la boule. L’image superposée de l’éventrement semblait réelle, pas virtuelle. C’était probablement un animal dans un abattoir.

– En fait, Chi, c’est un montage assez grossier. Je dirais que c’est du fait maison. Mais très efficace, car toute cette boucherie inattendue et terrible empêche de remarquer les défauts. Je peux la garder ?

– Bien sûr.

– Je te la rendrai une fois analysée.

– Comme tu peux le comprendre, je ne la veux pour rien au monde… Mais oui, j'imagine que c'est une preuve à conserver.

Ah, se dit Bruna, je t'y prends. Myriam avait accompagné sa phrase d'un petit soupir, et son attitude ferme et vaguement arrogante de leader mondial qui est au-dessus de ces broutilles s'était un peu fendillée, révélant une lueur de peur. Oui, bien sûr qu'elle était effrayée, et non sans raison. Husky se souvint confusément d'autres incidents survenus auparavant, de violents fauteurs de troubles dans ses meetings et même des suprématistes qui avaient essayé de lui tirer dessus (ou était-ce de poser une bombe ?). En arrivant au siège du MRR, elle avait dû passer par plusieurs contrôles, y compris un scanner du corps entier.

– Et tu dis que, à part toi, il n'y a que deux personnes autorisées à entrer dans ce bureau.

– Exact. Mon assistant et la chef de la sécurité. Et aucun des deux n'a ouvert la porte. Dans le registre des activités de la serrure, il figure que personne n'est entré ici depuis que j'en suis sortie la veille au soir jusqu'à ce que je revienne le lendemain matin. Et à ce moment-là, la boule holographique était déjà sur mon bureau.

– Ce qui signifie que quelqu'un a manipulé ce registre… Peut-être quelqu'un de l'intérieur. La chef de la sécurité ?

– Impossible.

– Tu serais étonnée de connaître les infinies possibilités de l'impossible.

Myriam se racla la gorge.

– C'est ma compagne. Nous vivons ensemble depuis trois ans. Je la connais. Et nous nous aimons.

Bruna eut une vision fugace de Myriam comme objectif amoureux. Cette froide confiance en elle teintée par la fragilité de la peur. Cet activisme claironnant et impertinent uni à son aspect traditionnel. Allons bon, elle avait même les ongles vernis à la mode rétro ! Toutes ces contradictions augmentaient son charme. L'espace d'un instant, Bruna se dit qu'elle pouvait comprendre la chef de la sécurité. Trouver Myriam sexy l'agaça.

– Et qu'en est-il de ton assistant ? Tu l'aimes aussi au point de le disculper ? demanda-t-elle avec une grossièreté inutile.

Myriam Chi ne broncha pas.

– Il est également au-dessus de tout soupçon. Cela fait trop d'années que nous travaillons ensemble. Ne te méprends pas, Husky. Ne perds pas ton temps à regarder là où tu ne dois pas. Je te répète que ceci est lié au trafic des mémoires adultérées, j'en suis sûre. C'est là-dessus que tu dois enquêter et c'est précisément pour ça que j'ai fait appel à toi : parce que tu as vu l'une des victimes.

Oui, à peine venait-elle d'arriver qu'elle le lui avait dit d'un ton

impérieux. La présidente du MRR lui avait expliqué qu'il y avait eu, avant Cata Caïn, quatre autres morts de reps dans des conditions semblables. Et que, dès qu'elle s'était intéressée à l'affaire et était allée parler avec les amis et collègues des victimes, elle avait commencé à recevoir des pressions bizarres : des coups de fil anonymes qui ne laissaient pas de traces lui conseillaient d'oublier tout ça, des messages sur son ordinateur dont le ton menaçant allait crescendo et, enfin, cette boule holographique, plus intimidante du fait d'être apparue dans son bureau que pour son contenu effroyable. Bruna n'avait pas l'habitude que ses clients lui ordonnent ce qu'elle devait faire, plutôt le contraire. Les gens engagent un détective privé lorsqu'ils sont perdus. Lorsqu'ils se sentent menacés mais ne voient pas clairement la nature du danger, ou lorsqu'ils ont besoin d'établir la preuve d'un obscur soupçon, si obscur qu'ils ne savent même pas de quel côté commencer à chercher. Les clients d'un détective privé sont toujours plongés dans la confusion, autrement ils s'adresseraient à la police ou aux juges, et Bruna savait d'expérience que plus la personne qui l'engageait était désorientée, mieux leur relation professionnelle fonctionnait : la liberté que le client laisse à son limier n'en est que plus grande et il ne l'en remercie que davantage pour chaque information qu'il trouve. En réalité, un détective privé est un pourvoyeur de certitudes.

– Pourquoi tu n'es pas allée à la police ?

Chi sourit moqueusement.

– À la police humaine, tu veux dire ? Tu veux que j'aille leur demander pourquoi il y a quelqu'un dans le coin en train de tuer des reps ? Tu crois vraiment que ça va les intéresser ?

– Il y a aussi des agents techno-humains…

– Oh, oui. Quatre pauvres imbéciles qui servent d'alibi. Arrête, Husky, tu sais bien que nous sommes totalement discriminés. Nous sommes une espèce subsidiaire et des citoyens de troisième classe.

Oui, Bruna le savait. Mais elle pensait que la discrimination contre les reps était englobée dans une discrimination plus grande, celle des puissants contre les pigeons. Comme cette pauvre humaine du bar d'Oli, la femme-publicité de Texaco-Repsol. Le monde était intrinsèquement injuste. Les reps devaient peut-être endurer des conditions pires, mais pour une raison ou pour une autre, la détective ne supportait pas de se sentir appartenir à une communauté de victimes. Elle préférait penser que l'injustice était démocratique et flanquait ses formidables beignes à tout le monde.

– Qui plus est, je me méfie de la police, car il est probable que l'ennemi a des infiltrés à l'intérieur… Je suis persuadée que, derrière cette affaire de mémoires adultérées, il y a quelque chose de bien plus important. Quelque chose de politique…

Ben tiens, pensa Bruna avec irritation : à coup sûr elle va dire maintenant qu'il s'agit d'un complot. Elles étaient en train de pénétrer dans la zone de parano propre à tous ces mouvements radicaux.

– Quelque chose qui pourrait être même une conspiration.

– Eh bien, Chi, permets-moi d'en douter. En règle générale, je ne suis pas du tout partisane des théories du complot, s'exclama Bruna sans pouvoir s'en empêcher.

– Ça me semble très bien, mais les complots existent. Regarde ces révélations récentes sur l'assassinat du président John Kennedy. On a finalement réussi à savoir ce qui s'était passé.

– Et maintenant, un siècle et demi après l'assassinat, la vérité n'intéresse personne. Je ne dis pas que les conspirations n'existent pas : je dis qu'il y en a bien moins qu'on ne l'imagine, et qu'il s'agit en général de bidouillages improvisés, pas de parfaites structures machiavéliques… Les gens croient aux conspirations parce que c'est une façon de croire que, dans le fond, l'horreur répond à un ordre et possède un sens, même lorsqu'il s'agit d'un sens malveillant. Nous ne supportons pas le chaos, mais le fait est que la vie est une pure folie. Simple bruit et fureur.

Myriam la regarda avec une certaine surprise.

– Shakespeare… Une citation très érudite pour quelqu'un comme toi.

– Et je suis quelqu'un comme quoi ?

– Une détective… Une rep de combat… Une femme au crâne rasé avec un tatouage qui lui fend la figure.

– Ouais. Et moi, ça m'étonne qu'une responsable politique reconnaisse les mots de Shakespeare. Je croyais que les activistes comme toi consacraient leur vie à leur cause. Pas à lire et à se vernir les ongles.

Myriam eut un sourire en coin et baissa la tête un instant, pensivement. Quand elle la releva, son visage affichait de nouveau cette fragilité inattendue que la détective avait cru entrevoir quelques instants auparavant.

– Pourquoi est-ce que je ne te plais pas, Husky ?

La détective s'agita sur son siège, mal à l'aise. En réalité, elle regrettait d'avoir tant parlé. Elle ne savait pas pourquoi elle était en train de réagir de cette façon si inhabituelle. Discuter du chaos de la vie avec un client ? Elle avait sûrement perdu la tête.

– Il ne s'agit pas de ça. Disons que le victimisme me barbe.

Elle remettait ça ! s'étonna Bruna. Elle continuait de polémiquer irrésistiblement avec Chi.

– Tu trouves que c'est du victimisme quand je dis, par exemple, que les laboratoires n'étudient pas le traitement contre la TTT ? J'ai les chiffres : il n'y a que 0,2 % du budget de la recherche médicale qui est

investi pour trouver une cure à la tumeur totale techno, alors que les reps représentent 15 % de la population et que nous mourons tous de la même chose…

Quatre ans, trois mois et vingt-trois jours, pensa Bruna sans pouvoir l'éviter. Tout comme elle ne put éviter l'impulsion fatidique de poursuivre la discussion.

– Le victimisme consiste à croire que l'univers entier est en train de conspirer contre toi. Comme si on était le centre de tout. Le sentiment de supériorité est un défaut qui accompagne souvent le victimisme… Comme si on avait un quelconque mérite à être comme le hasard nous a faits.

– Le hasard et l'ingénierie génétique des humains, dans notre cas… murmura Myriam.

Les deux femmes se turent et les secondes passèrent avec une lenteur embarrassante.

– Je te connais, Bruna, dit finalement la présidente du MRR d'une voix douce.

Si douce que l'utilisation inopinée de son prénom parut nécessaire et naturelle.

– Je connais les gens comme toi. Tu es tellement débordante de colère et de peine que tu ne peux pas mettre en mots ce que tu ressens. Si tu admets ta douleur, tu as peur de finir par n'être qu'une victime. Et si tu admets ta fureur, tu as peur de devenir un bourreau. Le problème, c'est que tu détestes être une rep, mais tu ne veux pas le reconnaître.

– Tu m'en diras tant…

– C'est pour ça que je te trouble et que je t'intrigue tant… continua Myriam imperturbable. Parce que je représente tout ce dont tu as peur. Cette nature rep que tu abhorres. Ne t'inquiète pas : en réalité, c'est un problème très commun. Regarde ceux de la Plateforme Trans… Tu sais, cette association qui englobe tous ceux qui veulent être ce qu'ils ne sont pas… Des femmes qui veulent être hommes, des hommes qui veulent être femmes, des humains qui veulent être reps, des reps qui veulent être humains, des noirs qui veulent être blancs, des blancs qui veulent être noirs… Apparemment, il n'y a pas encore eu de *bestioles* qui veuillent être des Terriens et vice-versa, mais ça viendra, le contact avec les extraterrestres est encore très récent. Je crois que les humains comme les reps sont des créatures malades. Nous avons toujours l'impression que notre réalité ne nous suffit pas. C'est pour ça que nous consommons des drogues et que nous prenons des mémoires artificielles : nous voulons fuir l'enfermement de nos vies. Mais je t'assure que la seule façon de résoudre le conflit, c'est d'apprendre à s'accepter et de trouver sa place dans le monde. Et c'est ce que nous faisons au MRR. C'est pour ça que notre mouvement est

important, parce que…

Malgré elle, Bruna avait suivi les paroles de Chi avec une certaine attention, mais lorsque la femme cita le MRR, une bulle de sarcasme irrésistible et libérateur monta aux lèvres de la détective :

– Une éloquente homélie, Chi. Un meeting magnifique. Tu devrais l'holographier et le vendre dans votre boutique de souvenirs. Mais que dirais-tu de revenir à nos moutons ?

Myriam sourit. Une petite moue serrée et froide.

– Naturellement, Husky. Je ne sais pas où j'avais la tête. J'avais oublié que je venais de t'engager et que tu te faisais payer à l'heure. Mon assistant te donnera les documents que nous avons réunis sur les cas précédents et il verra avec toi pour tes honoraires. Tu peux lui demander d'ajouter quelques gaïas pour le temps que tu as perdu pour ce meeting.

Bruna sentit la brûlure d'une petite humiliation. C'était comme d'avoir été giflée. Et, quelque part, à juste titre.

– Pardon si je t'ai paru grossière, Chi, mais…

Myriam l'ignora royalement et continua de parler. Ou plutôt d'ordonner :

– Une chose encore : je veux que tu ailles voir Pablo Nopal.

– Qui ?

– Nopal. Le mémoriste. Tu ne sais pas qui c'est ? Pourtant tu devrais. Malheureusement pour lui, il est assez connu…

Le nom de Pablo Nopal éveilla en effet de vagues échos dans la tête de la détective. Est-ce que ce n'était pas ce type qui avait été accusé de meurtre ?

– Il a eu des ennuis avec la justice, n'est-ce pas ?

– Exact.

– Je ne me souviens pas bien. Je n'aime pas trop les mémoristes.

– Tant pis pour toi, car il me semble que dans cette affaire tu vas devoir parler avec quelques-uns d'entre eux. Va tout de suite voir Nopal. Peut-être qu'il sait qui a rédigé les mémoires adultérées. Voyons ce que tu en tires. Ça, en premier lieu. Et ensuite viens me raconter. Tes rapports, je veux que tu ne les fasses qu'à moi seule. Ça sera tout pour le moment, Bruna Husky. J'espère avoir bientôt de tes nouvelles.

– Un moment, nous n'avons pas parlé de ta sécurité… Je crois que tu devrais changer tes habitudes et prendre certaines mesures supplémentaires, peut-être que nous devrions…

– Ce n'est pas la première fois que je suis menacée de mort et je sais très bien comment me défendre. Qui plus est, je dispose d'une excellente chef de la sécurité, comme je te l'ai déjà dit. Et maintenant, si tu n'y vois pas d'inconvénient, j'ai une matinée très compliquée…

Bruna se leva et serra la main de la femme. Une main à la texture

dure et râpeuse, en dépit de ses ongles vernis d'une délicate nuance de bleu pastel. Au mur, derrière la chaise de Myriam, se trouvait un portrait encadré de l'incontournable Gabriel Morlay, le légendaire réformateur rep. Il semblait si jeune. Trop jeune par rapport à sa célébrité. Chi, en revanche, présentait de petites rides aux commissures de la bouche et un certain manque général de fraîcheur. Elle devait déjà approcher de sa TTT, bien qu'elle soit encore une belle femme. Le charme de Myriam revint frapper Bruna comme une bourrasque d'air. La détective se sentit insatisfaite et mal à l'aise. Elle pressentait qu'elle s'était comportée comme une imbécile. Elle chassa cette pensée dérangeante de sa tête et tenta de se concentrer sur son nouveau travail. Il faudrait qu'elle parle avec cette chef de la sécurité si excellente, se dit-elle. Le fait qu'elle soit la petite amie de Myriam Chi non seulement ne la disculpait pas, mais la transformait en suspecte. Il était statistiquement prouvé que l'argent et l'amour étaient les causes principales des délits violents.

Après cet entretien avec Chi, la détective rentra chez elle en tram aérien et, avant de monter dans son appartement, passa par le supermarché du coin et acheta des provisions et une nouvelle carte d'eau purifiée. Dans les périodes où elle n'avait pas de travail, l'androïde ne trouvait jamais le moment de s'occuper de ces nécessités quotidiennes, bien qu'elle disposât en principe de tout son temps. La réserve se vidait, les surfaces se couvraient peu à peu d'une couche de poussière et les draps s'éternisaient dans le lit jusqu'à prendre une odeur presque solide. Toutefois, lorsqu'elle recevait un contrat, Bruna avait besoin de mettre de l'ordre autour d'elle afin de sentir sa tête bien ordonnée. Avoir un esprit clair était une condition fondamentale dans son métier, car un bon détective n'est pas celui qui enquête le mieux, mais celui qui pense le mieux. De sorte que, après avoir rangé ses courses dans la cuisine et inséré sa carte d'eau dans le compteur, Bruna consacra deux ou trois heures à nettoyer et à mettre en ordre sa maison, laver son linge sale et jeter les bouteilles vides qui s'alignaient comme un jeu de quilles à côté de la porte.

Elle se servit ensuite un verre de vin blanc, s'assit en face de l'écran principal et, pendant quelques minutes, savoura la propreté paisible de son appartement. Elle se mit à réfléchir à sa nouvelle affaire et à la manière de l'envisager. Les premiers mouvements d'une enquête étaient importants : si on se trompait, on pouvait parfois finir par perdre beaucoup de temps et rajouter de la confusion à la confusion. Elle s'empara de sa tablette électronique, car prendre des notes à la main semblait l'aider à penser, et commença à consigner les idées qui tournaient dans sa tête. Bien qu'il ne s'agît pas d'une liste des priorités, un penchant rebelle lui fit laisser le mémoriste pour plus tard, faisant fi des paroles de la présidente rep, qui lui avait enjoint de commencer par là. Mais elle écrivit sur sa tablette : "Pourquoi Chi intéressée par Nopal ?" En dessous, elle ajouta d'autres phrases au stylet : "Hologramme", "Menaces à Chi", "Registre serrure : MRR", "Trafiquants", "Se documenter quatre cas précédents", "Les victimes, hasard ou choix ?". Après une courte hésitation, elle ajouta : "Pablo Nopal." Elle se dit que le mettre à la huitième place constituait une désobéissance suffisante à l'ordre de Myriam.

Elle ouvrit la boule holographique et en sortit la puce. Elle la plaça dans l'ordinateur et se mit à examiner l'image en détail avec un programme d'analyse. C'était le même programme que celui utilisé par la police, un outil puissant qui reconstitua aussitôt le fragment

original de Myriam et afficha les crédits de l'image, qui correspondaient naturellement au MRR. Quant à l'effroyable ajout, le système ne put trouver la séquence d'origine sur le web, si bien qu'il la reconstruisit hypothétiquement. Il s'agissait de l'étripage d'un porc et il provenait peut-être d'un abattoir légal, car l'animal semblait avoir été préalablement exécuté selon la méthode réglementaire d'anesthésie et d'électropuncture. Les crédits avaient été soigneusement effacés, ainsi que tout traçage électronique, ce qui rendait l'endroit pratiquement impossible à localiser. Bien que le nombre d'abattoirs ait grandement diminué, en partie grâce à la sensibilité animaliste croissante et en partie parce que, pour réduire les émissions de CO2, le gouvernement obligeait à obtenir une autorisation extrêmement chère pour manger de la viande, il en restait encore des centaines en fonctionnement sur la planète, et, qui plus est, ce film avait pu être réalisé n'importe quand au cours des trois dernières années, ce qui était, d'après le programme, la durée maximum du support. Quant à la puce elle-même et à la boule holographique, c'étaient des produits rudimentaires et totalement ordinaires, ceux qu'un écolier pourrait acheter au bazar du coin pour préparer un hologramme pour sa classe. Il allait être très difficile de tirer quoi que ce soit d'utile dans tout ça. Cependant, elle lança une analyse exhaustive de la séquence du porc et la laissa travailler en arrière-plan. Ça allait prendre des heures.

Elle décida de faire une pause pour grignoter quelque chose. Elle mit une portion individuelle de croquettes au poisson compressé dans le robot express et, en une minute, c'était cuisiné. Elle ôta le couvercle, se servit un autre verre de vin et revint devant l'écran principal pour manger directement dans l'emballage.

– Cherche Pablo Nopal, dit-elle à haute voix.

Plusieurs possibilités s'affichèrent et Bruna en toucha une, salissant légèrement l'écran avec la graisse de son repas. L'image de l'homme apparut immédiatement, une photo tridimensionnelle de sa tête, en grandeur nature, à droite de l'écran, et plusieurs vidéos en mouvement à gauche. Brun, svelte, avec un nez étroit et allongé, des lèvres fines, de grands yeux noirs. Un type séduisant. Il avait trente-cinq ans. L'âge de la TTT, s'il avait été rep. Mais il ne l'était pas. Nopal, disait la fiche, était dramaturge et romancier, en plus d'être mémoriste. Et, en effet, il jouissait d'une certaine célébrité, pas seulement pour ses livres, assez appréciés, mais également à cause de deux ou trois scandales qu'il traînait derrière lui. Sept ans plus tôt, il avait été accusé du meurtre d'un vieil oncle à lui, un patricien âgé et millionnaire dont par hasard il se trouvait être l'unique héritier. Il avait même fait plusieurs mois de prison préventive, mais il y avait finalement eu une sombre histoire de contamination d'échantillons et

Nopal avait été acquitté par manque de preuves. Toutefois, sa réputation s'en était trouvée salie et beaucoup continuaient à le croire coupable. De fait, le gouvernement avait arrêté de lui commander des mémoires suite à ça, si bien que l'homme n'avait pas recommencé à exercer ce travail. Du moins officiellement, se dit Bruna, car les mémoires du marché noir avaient bien besoin elles aussi d'un mémoriste pour les écrire. Trois ans après son acquittement, Nopal s'était de nouveau vu impliqué dans une autre mort violente, celle de son secrétaire particulier cette fois-ci. Il avait été le dernier à voir la victime en vie et était resté un certain temps dans la ligne de mire de la police, mais n'avait finalement même pas été inculpé. Naturellement, tous ces incidents troubles avaient augmenté les ventes de ses livres. Rien de tel qu'une réputation abominable pour devenir célèbre en ce monde.

Bruna regarda attentivement le visage de Nopal. Oui, il était séduisant mais inquiétant. Un sourire simple mais trop moqueur, trop dur. Des yeux à l'expression indéchiffrable. Il avait publié trois romans, le premier quelques mois après la mort de son oncle. Il s'intitulait *Les Violents* et sa parution avait été saluée comme un petit événement culturel. Bruna marqua son mot de passe et son numéro de crédit, paya cinq gaïas pour le livre et téléchargea le texte sur sa tablette électronique. Elle pensait juste y jeter un œil, mais commença à lire et ne put s'arrêter. C'était un roman court et dérangeant, l'histoire d'un garçon qui vivait dans une zone d'Air Zéro. Bruna était allée dans l'un de ces secteurs ultra pollués et marginaux pendant la milice, et dut reconnaître que l'auteur savait rendre l'atmosphère désespérée et toxique de ce trou maudit. Le fait est que le garçon devenait l'ami d'une adolescente, nouvelle arrivée et fille d'une juge. Les magistrats, tout comme les médecins, les policiers et autres professionnels nécessaires à la société, qui étaient affectés aux secteurs d'air sale pour une durée maximum d'un an afin d'éviter les répercussions sur la santé, étaient payés le double, mais malgré ça, Bruna le savait, beaucoup refusaient d'y aller. Le roman racontait la relation des jeunes gens durant ces douze mois. À la fin, la nuit juste avant le départ de la juge et de sa famille, les deux ados tuaient la mère de la fille à coups de marteau. La scène était brutale, mais le roman était écrit d'une façon si convaincante, si vraie et angoissante, que Bruna éprouva clairement une grande empathie pour les assassins et souhaita qu'ils échappent à la justice. Ce à quoi ils ne parvenaient pas : la fin de l'histoire était déprimante.

Bruna éteignit sa tablette, ankylosée d'avoir passé des heures dans la même position et avec une étrange sensation d'abattement. Il y avait quelque chose dans ce foutu roman qui semblait n'avoir été écrit que pour elle. Quelque chose de terriblement proche, reconnaissable.

Quelque chose qui frôlait l'insoutenable. Quatre ans, trois mois et vingt-trois jours.

Elle se leva d'un bond et marcha fébrilement d'un bout à l'autre de l'appartement. Celui-ci n'avait que deux pièces, le séjour-cuisine et la chambre, et aucune des deux pièces n'était très grande, de sorte qu'en deux enjambées elle butait contre une limite et devait faire demi-tour. Elle regarda à travers la vitre : la ville brillait et bourdonnait dans l'obscurité. Elle s'approcha du grand plateau du puzzle : voilà plus de deux mois qu'elle était en train de faire ce casse-tête et il lui restait encore un trou central de presque une centaine de pièces. C'était l'un des plus durs de tous ceux qu'elle avait faits : il s'agissait d'une image de l'Univers, et il y avait beaucoup de ténèbres et peu de corps célestes d'après lesquels s'orienter. Elle regarda pendant un moment les bords dentés du trou et tripota les pièces volantes, en essayant d'en trouver une qui s'emboîterait. L'ordre caché à l'intérieur du chaos. En règle générale, quand elle finissait un puzzle, elle se sentait plus proche de la sérénité qu'à aucun autre moment de sa vie convulsive, mais elle n'arrivait pas à se concentrer aujourd'hui et finit par abandonner sans avoir réussi à placer un seul morceau de plus. C'était de la faute de Nopal, se dit-elle, et de ce roman écœurant qu'elle avait senti si proche d'elle : ces satanés mémoristes étaient tous aussi pervers, aussi répugnants les uns que les autres. Alors, comme tant d'autres fois où le mal-être explosait dans son corps, Bruna décida d'aller courir : la fatigue physique était le meilleur des tranquillisants. Elle enfila un vieux pantalon de sport et une paire de baskets, et sortit de chez elle. Quand elle mit le pied dehors, il était minuit pile.

Elle partit comme une flèche en direction du parc, d'abord si vite et n'importe comment qu'elle se retrouva aussitôt à bout de souffle. Elle réduisit sa foulée et tâcha d'adopter une allure équilibrée, de respirer correctement, de placer son corps. Elle entra peu à peu dans la cadence apaisante et hypnotique des bonnes courses, ses pieds presque en apesanteur touchant le trottoir au rythme des pulsations de son cœur. Sur sa tête, les écrans publics déversaient leurs éternels messages crétins, des pitreries d'enfants, des clips musicaux, les images privées des dernières vacances de quelqu'un ou des actualités couvertes par des journalistes amateurs. Sur un écran, elle vit un Inst exploser dans la Gran Vía, sans causer heureusement d'autre mort que la sienne. Par chance, les Terroristes Instantanés étaient pour l'heure si incompétents et si empotés qu'ils ne réussissaient presque jamais à causer de gros dégâts, pensa l'androïde, mais quand ces détraqués antisystèmes auraient appris à s'organiser et à bien fabriquer leurs bombes d'arrière-cuisine, les Inst allaient devenir un cauchemar : chaque semaine, il y en avait un qui s'immolait dans Madrid pour on ne savait trop quelle raison. Bruna entra dans le parc par la porte à

l'angle de la rue et traversa l'enceinte en diagonal. Ce n'était pas un parc végétal, mais un poumon. La rep aimait courir entre les rangées d'arbres artificiels parce qu'il était plus facile d'y respirer : ils absorbaient beaucoup plus d'anhydride carbonique que les parcs authentiques et leur concentration élevée en oxygène se constatait vraiment. Yiannis lui avait raconté que, des dizaines d'années auparavant, les arbres artificiels étaient construits plus ou moins à l'imitation des vrais arbres, mais depuis longtemps maintenant on avait abandonné ces formes absurdement mimétiques pour rechercher un design plus efficace. L'androïde connaissait au moins une demi-douzaine de modèles d'arbres, mais ceux de ce parc-poumon, propriété de Texaco-Repsol, étaient comme d'énormes banderoles en très fine résille métallique presque transparente, des lanières flottantes d'un mètre de large sur peut-être dix de haut qui se balançaient dans le vent et produisaient de petites stridulations de cigale. Passer à travers le parc était comme franchir les fanons d'une immense baleine.

Quand elle sortit à l'autre bout, Bruna se surprit à tourner à droite, au lieu de prendre à gauche pour rentrer chez elle par l'avenue Reina Victoria comme elle l'avait prévu. Elle trotta pendant une minute sans savoir très bien où elle allait, avant de comprendre qu'elle se dirigeait vers Nuevos Ministerios, un des repaires marginaux de la ville, une zone de prostitution et de vente de drogue : peut-être qu'elle pourrait y trouver un dealer de mémoires. Ce n'était pas l'endroit le plus recommandé pour se promener la nuit et sans armes, mais, d'un autre côté, une rep de combat en train de faire du sport ne devait pas être non plus l'objectif rêvé des malfaiteurs.

Malgré son nom, les Nuevos Ministerios[1] étaient très vieux. Ils avaient été construits deux siècles plus tôt en tant que centre officiel : il s'agissait d'un ensemble de bâtiments reliés entre eux, qui formait une gigantesque masse en zigzag et avait dû être un mastodonte de béton hideux et inhospitalier dès l'instant de son inauguration. Pendant les Guerres Robotiques, les Nuevos Ministerios avaient été utilisés pour reloger les personnes déplacées, et ensuite il n'y avait plus eu moyen de les sortir de là. Les réfugiés du début avaient sous-loué illégalement des chambres à d'autres locataires et le cadre s'était rapidement dégradé. Les fenêtres étaient cassées, les portes brûlées et les anciens jardins étaient devenus des esplanades crasseuses et vides. Mais il y avait aussi des bars grouillants, de sordides fumeries de dalamine, des cabarets miteux. Tout un monde de plaisirs illégaux gouverné par les bandes du coin, qui se chargeaient de payer les droits de l'air.

Bruna arriva au périmètre extérieur de Nuevos Ministerios et passa devant le Cometa, le club le plus célèbre du coin, un antre à la croisée des mondes où se rendait une certaine clientèle huppée désireuse de

faire un tour du côté sombre de la vie. La musique était assourdissante et il y avait pas mal de monde aux abords de la porte. Des corps à louer pour la plupart, évalua la détective d'un rapide coup d'œil. Juste à ce moment, un gars à l'allure adolescente se plaça à son niveau et se mit à trottiner à ses côtés.

– Salut, l'athlète… je vois que tu aimes le sport… T'as envie de faire de la gym avec moi à l'intérieur ? Je fais des merveilles…

Bruna le regarda : il avait les yeux caractéristiques à pupille verticale, mais semblait bien trop jeune pour être un androïde. Bien sûr, il avait pu se faire faire une opération esthétique… Mais le plus probable était qu'il portait des lentilles pour ressembler à un rep. Beaucoup d'humains éprouvaient une curiosité sexuelle malsaine à l'égard des androïdes, et les prostitués en profitaient.

– Tu es humain ou techno ?

Le garçon la regarda, perplexe, soupesant la réponse qui conviendrait le mieux.

– Tu préfères que je sois quoi ?

– En vérité, je m'en fous complètement. C'était de la curiosité, pas de l'intérêt.

– Allez, laisse-toi aller. J'ai des *bonbons*. Qualité top.

Des *bonbons*. Comprendre de l'ocytocine, la drogue de l'amour. Une substance légale que les couples stables achetaient en pharmacie pour améliorer ou reverdir leur relation. Toutefois, les *bonbons* étaient des cocktails explosifs d'ocytocine à forte dose combinée à d'autres neuropeptides synthétiques. Une véritable bombe, interdite bien sûr, que Bruna avait déjà prise, et qui avait un effet fulminant. Mais ce n'était ni le lieu ni le moment.

– Ne perds pas ton temps. Je parle sérieusement. Je ne veux rien de ce que tu proposes.

Le jeune homme fronça légèrement les sourcils, quelque peu contrarié mais assez professionnel pour demeurer charmant. Comme il se le répétait toujours, le *non* catégorique d'aujourd'hui pouvait devenir le *oui-prends-moi* de demain.

– D'accord, gueule rayée… Ce sera pour une autre fois. Et moi à ta place, ma jolie, j'arrêterais de courir par là… C'est une zone dangereuse, même pour les filles musclées.

Ils étaient arrivés au premier bâtiment, là où les esplanades sombres de l'intérieur commençaient. Le type tourna les talons et se mit à trotter vers la lumière déjà lointaine du Cometa. Bruna eut alors une idée.

– Attends !

Le garçon revint, souriant et plein d'espoir.

– Non, ce n'est pas ça, s'empressa de dire la rep. Juste une question : tes *bonbons*, tu les achètes bien à quelqu'un, n'est-ce pas ?

– Tu veux que je t'en passe un ?

– Non, ce n'est pas ça non plus. Mais les vendeurs de drogues m'intéressent. Tu connais les dealers du coin ?

Le sourire s'effaça du visage du garçon.

– Écoute, je ne veux pas d'histoires. Je me tire.

Bruna l'attrapa par le bras.

– T'inquiète pas. Je ne suis pas de la police ni trafiquante, n'aie pas peur. Je te donnerai cent ges si tu réponds à quelques questions très simples.

Le prostitué réfléchit.

– Donne-moi d'abord l'argent et après je te réponds.

– D'accord. Je n'ai pas de liquide, alors mets-toi en mode récepteur.

Ils activèrent leurs portables et Bruna tapa sur le sien la quantité de cent gaïas et envoya l'ordre. Un bip signala le virement de l'argent.

– Ok. Je t'écoute.

– Je suis intéressée par les mémoires artificielles. Tu connais quelqu'un qui en vend par ici ?

– Des *mémos* ? Je ne sais pas. Je n'en prends pas. Mais là-bas au fond, de l'autre côté de ce kiosque à moitié détruit, là, avec le réverbère rouge, il y a une fumerie. Et on m'a dit que les dealers se mettaient là, après la fumerie, sous les arcades.

– On t'a dit ? Allons bon. Et tu les sors d'où, tes *bonbons* ?

– Écoute, je suis un professionnel… J'ai un fournisseur personnel qui me livre à domicile, un vrai monsieur, rien à voir avec ça, et il ne vend que de l'ocytocine. Ici, c'est des drogues dures, des *fraises*, des *mémos*, du *gel*… Je n'y connais rien à ça, moi, je ne me drogue pas. Sauf les *bonbons*, parce que ça fait partie de mon travail. Désolé, mais je ne peux pas t'en dire plus. Va jusqu'au réverbère rouge et regarde sous les arcades qui se trouvent à gauche.

L'androïde soupira.

– Cette information ne vaut pas l'argent que je t'ai donné.

– Que veux-tu ? Je suis un gentil garçon ! répondit l'autre avec un sourire charmant.

Et, faisant demi-tour, il se mit à courir vers le bar.

Bruna commença à traverser l'esplanade sordide. La moitié des lampadaires étaient cassés et les ombres s'amassaient de façon irrégulière, des grumeaux de ténèbres dans la pénombre. Heureusement, elle pouvait assez bien voir dans l'obscurité, grâce aux yeux améliorés des reps. Les pupilles verticales étaient censées servir à ça, même si Myriam Chi et d'autres extrémistes disaient que les yeux félins n'étaient qu'un truc ségrégationniste pour que les reps puissent facilement être reconnus. Quoi qu'il en soit, la vision nocturne permit à la détective de distinguer plusieurs dizaines de personnes qui, seules

ou en groupe, déambulaient dans les parages. Elle en croisa trois ou quatre, des êtres furtifs qui s'écartaient sur son passage. Il y avait aussi des types qui dormaient par terre, ou qui étaient peut-être évanouis, ou morts, qui sait, des junkies au cerveau cramé par la drogue : ils n'étaient que des masses noirâtres, à peine reconnaissables dans les gravats et autres déchets qui couvraient l'endroit. Près de la porte de la fumerie, elle vit deux réplicants de combat, sans doute embauchés comme gorilles. Ils la regardèrent passer avec un air furieux, comme des chiens de garde désespérés de ne pas pouvoir abandonner leur poste pour aller mordre l'intrus. Laissant la fumerie dans son dos, Bruna pénétra sous les arcades. La lumière rouge du réverbère teintait la pénombre d'une lueur sanguinolente et fantomatique. Elle marcha lentement sous les arches : devant elle s'épaississait l'obscurité. Quelques pilastres plus loin, elle crut voir une silhouette. Elle se concentrait pour discerner l'aspect de la personne, quand quelqu'un se jeta brusquement sur elle. Dans un réflexe de défense automatique, la rep attrapa son agresseur par les bras et était déjà prête à lui écraser la tête contre le mur quand elle comprit que ce n'était pas un assaillant, mais un pauvre imbécile qui s'était cogné contre elle sans le vouloir. Pire : c'était un enfant. Un véritable enfant. Le gamin la regardait, terrorisé. Bruna réalisa qu'elle le tenait presque soulevé dans les airs et le relâcha doucement. Merde, il ne semblait même pas avoir l'âge réglementaire.

– Quel âge as-tu ?

– Qu… quatorze ans, bafouilla le garçon en frottant ses avant-bras avec une moue de douleur.

Quatorze ans ! Qu'est-ce qu'il fabriquait dans la rue, enfreignant le couvre-feu pour adolescents ?

– Qu'est-ce que tu fiches ici ?

– J'ai ren… rendez-vous avec un ami…

L'androïde observa le tremblement de ses mains, les taches de son visage, ses dents grisâtres. C'étaient les effets de la *fraise*, la dalamine, la drogue synthétique à la mode. Si jeune, et c'était déjà une loque. L'ombre que Bruna avait vue plus loin sous les arcades approchait maintenant d'un pas tranquille. Elle arriva à leurs côtés et sourit sereinement. C'était une femme d'une cinquantaine d'années avec une oreille beaucoup plus haute que l'autre : sans doute s'agissait-il d'une mutante déformée par la téléportation. L'oreille déplacée apparaissait au milieu de ses cheveux grêles, presque au sommet de sa tête, comme celles des chiens.

– Bonjour… Que cherches-tu par ici, amie techno ?

Elle avait une voix étonnamment belle, modulée et douce comme une caresse soyeuse.

– Je veux une *fraise*… Je veux une *fraise*, interrompit le gamin,

agité par le besoin.

– Tais-toi, petit… Pour qui tu me prends ?

– Sarabi, donne-moi une pastille, s'il te plaît, gémit-il.

La mutante regarda Bruna de haut en bas, en essayant de deviner si la rep représentait un risque.

– Donne sa foutue drogue à ce garçon. Ça m'est égal, dit la détective.

Et c'était vrai, parce que ce gamin était déjà accro et avait besoin de sa dose pour pallier le manque, et parce que cette créature au corps émacié avait certainement volé et frappé et peut-être même tué pour obtenir l'argent de cette dose. Des bandes de mômes ensauvagés terrorisaient la ville et même le couvre-feu n'arrivait pas à les contenir efficacement. Quand elle pensait à ces adolescents féroces, Bruna était un peu moins triste de savoir qu'elle ne pouvait pas avoir d'enfant.

– Mais je ne te connais pas, grogna la femme.

– Moi non plus, je ne te connais pas, rétorqua Bruna.

– Je peux utiliser un traque-mensonge ?

– Ce gadget ridicule ? Ma foi, pourquoi pas ?

La femme sortit une espèce de petite loupe et la plaça devant l'un des yeux de Bruna.

– As-tu l'intention de me causer du tort ? demanda-t-elle d'un ton emphatique.

– Bien sûr que non, répondit la détective.

La mutante rangea sa loupe, satisfaite. Les traque-mensonges étaient censés capter certains mouvements de l'iris lorsque quelqu'un ne disait pas la vérité. Ils étaient vendus dix gaïas par catalogue et constituaient une véritable arnaque.

– S'il te plaît, s'il te plaît, Sarabi, donne-moi une *fraise*…

– Du calme, mon petit. Il se peut que j'aie quelque chose pour toi, mais toi, avant, tu dois aussi me donner quelque chose…

– Oui, oui, bien sûr… Tiens…

Le môme tira de sa poche plusieurs billets froissés que la mutante déplia et compta. Elle fouilla ensuite dans son sac à dos en similicuir marron et en sortit un blister transparent contenant un petit comprimé de couleur fuchsia. Le gamin le lui arracha des mains et partit en courant. La mutante se retourna vers Bruna.

– Tu ne m'as toujours pas dit ce que tu voulais…

Cette voix magnifique semblait une anomalie de plus venant d'un personnage tellement sinistre.

– Je veux une *mémo*. Tu en vends ?

La femme grimaça.

– Mmm, une mémoire artificielle… C'est un bien grand mot. Tout d'abord, c'est très cher…

– Aucune importance.

– Et en plus, je n'en vends pas.
– Zut. Et où je peux trouver quelqu'un qui en vend ?
La femme regarda aux alentours comme si elle cherchait quelqu'un et Bruna suivit la ligne de ses yeux. Il n'y avait apparemment personne sous les arcades, mais quelques mètres plus loin l'endroit demeurait enseveli dans les ténèbres même pour la vision améliorée de la détective.
– À dire vrai, je ne sais pas. Avant, deux ou trois vendeurs de *mémos* avaient l'habitude de venir par ici, mais ça fait des semaines que je ne les vois plus. On dirait que les choses ne tournent pas très rond dans le marché des mémoires… Tu sais, à cause de la mort de ces reps… Pardon, de ces technos.
– Oui, ces deux victimes récentes… dit Bruna, en sondant le terrain.
– Mmm, plus que deux, plus que deux. Il y en a eu d'autres avant.
– Comment le sais-tu ?
– Ma foi, j'ai des oreilles… comme tu peux le voir, dit la mutante dans un éclat de rire.
Puis elle redevint subitement sérieuse :
– Combien es-tu prête à payer pour une *mémo* ? Une de première qualité, écrite par un véritable artiste mémoriste.
– Combien ça coûterait ?
– Trois mille gaïas.
Bruna en eut le souffle coupé mais tenta de garder un visage impassible. Après tout, elle espérait que le MRR ne contesterait pas ses notes de frais.
– D'accord.
– Alors écoute, tu as de la chance. Parce que je n'en vends pas, mais il se trouve que j'ai là par hasard une très bonne *mémo* qu'un ami m'a donnée pour payer une dette. Tu as les trois mille gaïas ?
– Pas en liquide. Je te fais un virement.
La femme agita ses mains devant elle comme si elle effaçait la buée d'un miroir.
– Je n'aime pas utiliser les portables. Ça laisse des traces.
– Eh bien, c'est comme ça. C'est à prendre ou à laisser.
La mutante réfléchit et ronchonna pendant une demi-minute. Puis elle sortit de son sac un tube métallique étroit et allongé, et le montra à Bruna. Elle aurait tout aussi bien pu lui montrer un thermomètre pour poulets, car la rep n'avait jamais vu un tel applicateur de mémoires. La femme manipula son bracelet-ordinateur.
– D'accord. Je suis prête. Fais l'opération.
Quand le bip retentit, elle vérifia les données de la transaction puis remit le tube à la détective. Il mesurait environ cinq millimètres de diamètre sur une vingtaine de centimètres de long, et était peut-

être en titane, car il ne pesait rien. Bruna le fit tourner entre ses doigts.

– Comme tu le sais, la *mémo* est à l'intérieur. Ici. Regarde. Et ça, c'est le pistolet d'insertion. Tu sais comment ça marche ?

– Je crois que oui, mais les applicateurs que je connais sont différents. Plus grands. Et ils ressemblent davantage à un vrai pistolet.

– Alors ça fait un bail que tu n'as pas vu de *mémo*. Il faut que tu t'enfonces l'extrémité la plus fine dans le nez, enfonce-la le plus possible et appuie en même temps sur ces deux boutons… Le pistolet prendra alors ses mesures et placera la mémoire pour qu'elle ait la trajectoire correcte. Une fois que ça sera fait, il y aura un bip pour te prévenir et ça se déclenchera. Ça prendra environ une minute. Tu dois rester le plus immobile possible pendant tout le processus. Appuie ta tête quelque part. Et regarde bien quel bout tu te mets dans le nez, ou tu vas te planter ta *mémo* dans la main… Amuse-toi bien.

Elle avait donné ses explications avec une nuance de moquerie dans sa voix soyeuse, comme si l'ignorance de Bruna l'amusait. Ou peut-être, soupçonna l'androïde en regardant la femme disparaître sous les arcades, comme si elle se réjouissait de lui avoir soutiré plus que la normale. Rira bien qui rira le dernier, se dit vindicativement la rep : si jamais elle découvrait que cette mutante était impliquée d'une façon ou d'une autre dans ces cas de décès, fini la rigolade. L'androïde respira profondément, en essayant de dissoudre une certaine oppression dans sa poitrine, et prit le chemin du retour. Au milieu de l'esplanade, elle se mit à courir et ne réduisit l'allure que lorsqu'elle arriva chez elle. Quand elle entra dans son appartement, elle serrait le tube métallique si fort qu'elle avait la marque de ses ongles dans sa paume.

Elle était moite de sueur et avait l'estomac retourné. Elle regarda la *mémo* et pensa : c'est comme avoir un cadavre dans ma main. Pire encore : c'est comme avoir une personne vivante enfermée là-dedans. Une existence entière qui attendait anxieusement sa libération, comme le génie de la lampe des *Mille et une nuits*. Elle se remémora les quelques reps de combat qu'elle avait vus prendre une mémoire, pas mal de temps auparavant, dans la milice. Ça n'avait pas l'air très agréable, du moins au début : les types avaient vomi. Mais il devait y avoir quelque chose de bon pour que tant de gens le fassent. Bruna introduisit le tube dans son nez. Elle était debout, au milieu de la pièce, ne s'appuyant nulle part. Elle n'allait pas tirer, c'était juste pour essayer. Le métal était froid et avoir ça là-dedans s'avérait un peu asphyxiant. Est-ce que ça ferait mal ? Rien qu'en appuyant sur deux boutons elle aurait une autre vie, elle serait quelqu'un d'autre. Elle ressentit un début de nausée. Elle sortit le tube et le jeta sur la table. Elle allait devoir chercher quelqu'un pour analyser cette *mémo*. C'était

peut-être l’un de ces implants adultérés.

Le métro comme le tramway étaient en grève, et les tapis roulants étaient tellement bondés que le poids excessif ralentissait leur marche et, dans certains cas, en venait même à les arrêter. Il était impossible de trouver un taxi libre et certaines personnes, désespérées, essayaient de faire du stop auprès des véhicules privés. Mais il était bien connu que les rares individus autorisés à posséder une voiture personnelle n'étaient généralement pas des plus solidaires.

Bruna était sortie de chez elle en avance en prévision de la longue trotte et de la pagaille habituelle des jours de grève, mais elle avait malgré tout du mal à se frayer un chemin au milieu des centaines de vélos et de piétons. Il était 17h10, une heure de pointe, et elle arrivait avec dix minutes de retard à son rendez-vous avec Pablo Nopal. Le mémoriste lui avait proposé de se rencontrer au musée d'Art moderne, un endroit inconfortable et inapproprié pour parler. Mais Bruna ne pouvait pas imposer ses conditions : c'était elle qui avait demandé cette réunion. Elle monta deux à deux la centaine de petites marches qui semblaient dégouliner comme une cascade de béton autour de l'énorme cube lumineux du musée, colla son bracelet-ordinateur sur l'œil encaisseur de l'entrée et traversa le hall en coup de vent, en direction de la salle des expositions temporaires. Là, sur le seuil, elle vit le mémoriste. Chemise blanche sans col, large pantalon noir, sombre frange raide sur le front. L'image même de l'élégance négligée. Ces cheveux si brillants étaient-ils le résultat d'un traitement capillaire de luxe, ou l'héritage génétique de plusieurs générations d'ancêtres riches ? L'écrivain était adossé contre le mur avec une indolence badine. En constatant l'arrivée de la détective, il eut un sourire en coin et se redressa. Ils ne s'étaient vus que sur écran quand ils avaient fixé le rendez-vous, mais l'androïde était assurément facile à reconnaître.

– Tu arrives en retard, Husky.

– La grève. Désolée.

Bruna jeta un coup d'œil autour d'elle. Dans le hall principal qu'elle venait de traverser se trouvaient quelques fauteuils. Et, au fond, une cafétéria.

– Où veux-tu qu'on parle ? On s'assoit là ? Ou tu préfères peut-être prendre quelque chose au café ?

– Attends ! Tu es pressée ? On pourrait d'abord jeter un œil à l'exposition.

La rep l'observa avec inquiétude. Elle ne savait pas ce que Nopal

avait derrière la tête et ne comprenait pas très bien à quoi il jouait, et ça la mettait toujours mal à l'aise. L'homme avait plus ou moins la même taille qu'elle et ses yeux se trouvaient juste en face des siens. Trop près, trop inquisiteurs. Par le grand Morlay, qu'est-ce qu'elle détestait les mémoristes ! La détective détourna le regard sans pouvoir s'en empêcher et fit mine de s'intéresser à l'affiche annonçant l'exposition. Elle la lut trois fois avant de prendre conscience de ce qu'elle disait.

– "Histoire des Faux : de la fraude comme art révolutionnaire", dit-elle à haute voix.

– Intéressant, n'est-ce pas ? commenta Nopal.

L'androïde le regarda. À quoi est-ce que tout cela rimait ? Est-ce que ça recelait un message ? Une intention cachée ? La détective avait entendu parler de cette exposition et jamais elle ne serait allée la voir d'elle-même. Elle était irritée par le phénomène des Faux, qui représentaient la dernière mode dans le monde des arts plastiques. Des critiques pédants et des esthètes délirants avaient décrété que l'imposture constituait l'expression artistique la plus pure et radicale de la modernité, l'avant-garde du XXII[e] siècle. Les artistes les plus cotés du moment étaient tous des faussaires à succès, dont les œuvres étaient passées pour authentiques pendant un temps. Car, comme lui avait expliqué Yiannis, qui savait toujours tout, pour être un véritable Faux il fallait non seulement imiter à la perfection le tableau ou la sculpture d'un artiste célèbre, mais encore réussir à ce que quelqu'un y croie : un acheteur, un galeriste, un musée, les critiques, les médias. Plus la supercherie était grande, plus le prestige de la falsification gagnait en importance une fois l'imposture démasquée. Et si personne ne remarquait l'artifice et que c'était l'artiste lui-même qui devait le révéler au bout d'un certain temps, l'objet était alors considéré comme un chef-d'œuvre. Cette mode avait changé le monde de l'art : à présent, dans les ventes aux enchères, beaucoup de gens surenchérissaient comme des fous sur un Goya, ou un Bacon, ou un Gabriela Lambretta, dans l'espoir secret qu'on découvre, quelques mois plus tard, que c'était un Faux, faisant tripler sa valeur.

– Eh bien, à la vérité, c'est un sujet qui ne m'intéresse pas du tout, ronchonna Bruna.

– Non ? C'est bizarre, je pensais que ça te plairait.

– Pourquoi ? Parce que moi aussi je suis une copie, une imitation, une falsification d'être humain ?

Pablo Nopal sourit d'une manière charmante. Charmante et pas fiable du tout. Il se mit à marcher dans la salle et Bruna se vit obligée de le suivre. C'était un homme svelte et il se déplaçait d'une façon légère et comme désarticulée à l'intérieur de ses larges habits flottants.

– Absolument pas. Je n'ai pas dit ça. J'ai pensé que ça te plairait

parce qu'on dit que tu es une personne intelligente, je me suis un peu informé sur toi. Et les personnes intelligentes savent que, d'une certaine façon, nous sommes tous une fraude. C'est pour ça que les Faux me paraissent la représentation la plus parfaite de notre temps. Ce n'est pas de l'art, c'est de la sociologie. Nous sommes tous des imposteurs. En tout cas, je te trouve drôlement hypersensible, tu ne crois pas, Husky ? Moi, à ta place, j'essaierais d'analyser la cause de cette susceptibilité exacerbée.

Parce que tu es un foutu mémoriste condescendant et pédant, aurait aimé lui répondre Bruna. Elle rumina ses mots pendant quelques secondes, en essayant de les apprivoiser un peu.

– Eh bien, je ne crois pas que ce soit de l'hypersensibilité. C'est plutôt de la lassitude face au préjugé. C'est comme si, à toi, on t'attribuait un intérêt pour l'imposture à cause de ton passé. Je veux dire que tu dois être habitué à ce que les gens te regardent et se demandent qui tu es vraiment… Pablo Nopal, le mémoriste et écrivain ? Ou un individu qui a assassiné son oncle et qui est sorti de prison parce que les preuves étaient abîmées ?

Elle le guetta du coin de l'œil, un peu effrayée par ses propres paroles. Peut-être qu'elle était allée trop loin et que leur entrevue allait s'achever à l'instant même. Mais cet air de supériorité ennuyée paraissait demander le stimulant d'une pique. Bruna connaissait ce genre de types : ils aimaient être défiés, voire humiliés. Au moins, un peu.

– Mauvais exemple, Husky. Je n'avais aucun préjugé. C'est toi qui as imaginé l'offense et qui t'en es offensée ensuite. C'est aussi quelque chose qu'on raconte sur toi. On dit que tu es facilement inflammable et assez insupportable. À propos, mon oncle était un homme mauvais et je suis innocent. Mon imposture se réfère à autre chose.

Ils contemplèrent l'exposition en silence pendant quelques minutes. *Les Faux reprennent le legs artistique historique et le transmuent en intervention sociale, réaffirmant et niant tout à la fois sa signification. Il n'existe pas d'acte plus fort de subversion culturelle*, récitait un texte écrit au mur en lettres tridimensionnelles. Le baratin habituel, pensa Bruna. Il y avait des œuvres de différentes époques, depuis un tableau d'Elmyr D'Ory, du XXe siècle, jusqu'à deux pièces de la célèbre Mary Kings, l'artiste la plus saluée du moment, qui avait créé un hétéronyme, un soi-disant peintre *bestiole* nommé Zapulek, et s'était ensuite employée à copier des Zapulek, c'est-à-dire à se copier elle-même.

– Bon, reprenons depuis le début, dit Nopal. Pourquoi voulais-tu me voir ? Asseyons-nous là.

À l'autre bout de la salle se trouvait un puits de lumière et, en dessous, deux fauteuils moelleux. Le fait est que c'était un bon endroit

pour parler, isolé et à la fois tellement visible qu'il semblait faire de cette rencontre quelque chose d'improvisé et d'innocent. Le lieu parfait pour un rendez-vous difficile, se dit Bruna, en notant l'information mentalement au cas où elle aurait un jour besoin d'un espace comme celui-ci. Pourquoi Nopal l'avait-il choisi ? Il était évident qu'ils n'avaient pas atterri là par hasard.

– Pourquoi m'as-tu fait venir dans ce musée ?

– Je n'aime pas que les gens entrent chez moi. Et cet endroit est confortable. Je t'écoute.

C'était à coup sûr un type extrêmement réservé. D'une certaine façon, il s'était débrouillé pour escamoter une partie de sa biographie sur le web. L'androïde avait eu beau chercher, elle n'avait pas réussi à trouver la moindre information sur son enfance. Nopal paraissait surgir du néant à l'âge de dix ans, quand il avait été officiellement adopté par son oncle. Un tel mystère constituait une vraie prouesse de désinformation dans cette société surinformée.

– Mon client, je ne t'ai pas encore dit son nom, c'est Myriam Chi…

Bruna marqua une pause microscopique pour voir si la nouvelle produisait une réaction, mais l'homme demeura imperturbable.

– Elle pense que tu pourrais nous aider dans cette enquête.

– Quelle enquête ?

– Sur ces reps qui semblent tout à coup devenir fous, qui tuent d'autres androïdes et se suicident.

– L'affaire du tramway…

– Pas seulement. En réalité, il y a au moins quatre autres affaires semblables.

– Et je viens faire quoi là-dedans ?

– Cela n'a pas été dit publiquement, mais ils perdent la raison parce qu'ils prennent des mémoires artificielles adultérées. Quelqu'un s'est mis à vendre des *mémos* mortelles.

Nopal plia ses lèvres fines dans un sourire acide, s'inclina jusqu'à se trouver à quelques centimètres du visage de la femme et répéta avec une lenteur ironique :

– Et-je-viens-faire-quoi-là-dedans ?

Quel casse-pied ce type, pensa Bruna. C'était l'un de ces moments où la détective aurait aimé que soit encore en vigueur l'utilisation du *vous*, une formule qui à l'origine était apparemment polie, mais qui finalement, avant de devenir obsolète, avait servi à éloigner dédaigneusement son interlocuteur, comme elle l'avait vu si souvent dans les vieux films. Oui, un *vous* glacial lui aurait tout à fait convenu en cet instant. *Vous* êtes un mémoriste dégoûtant, lui aurait-elle dit. *Vous* êtes peut-être l'ordure qui a écrit ces *mémos* mortelles. Reculez-*vous* sur *votre* siège et arrêtez d'essayer de m'impressionner.

– Eh bien, tu es un mémoriste…

L'écrivain se vautra sur son fauteuil et soupira.

– J'ai arrêté, ou plutôt on m'a viré, il y a des années, comme tu le sais sûrement. Et avant que tu ne commettes l'erreur de me balancer une nouvelle grossièreté, je te dirai que non, je ne passe pas mon temps à écrire des mémoires illégales. Je n'en ai pas besoin. Mes romans se vendent très bien, au cas où tu ne le saurais pas. Et j'ai l'argent que j'ai hérité de mon cher oncle.

– Mais peut-être que tu sais quelque chose à propos d'autres mémoristes… Il n'y en a pas beaucoup. Qui pourrait être impliqué dans ce trafic ?

– J'ai rompu toute relation avec ce monde quand j'ai été viré. Disons qu'à cette époque il n'était pas très agréable pour moi de rester en contact avec eux.

– Pourtant Myriam Chi croit que tu sais peut-être quelque chose.

Nopal sourit de nouveau. Cette fois, à la surprise de Bruna, presque avec tendresse.

– Myriam m'a toujours cru plus puissant que je ne suis…

Il fronça les sourcils, pensif. Bruna demeura silencieuse, soupçonnant que l'homme était sur le point de dire quelque chose. Mais elle ne s'attendait pas à ce qu'il lâche finalement :

– Quel âge as-tu, Husky ?

– Qu'est-ce que ça peut faire ?

– Je dirais que tu dois avoir dans les 5/30… Peut-être 6/31. Et, dans ce cas, ça se pourrait.

– Qu'est-ce qui se pourrait ?

– Que ce soit moi qui aie écrit ta mémoire.

Bruna en fut estomaquée. Une vague de sueur humidifia sa nuque.

– C'est une idée répugnante, murmura-t-elle.

Et elle serra les dents pour contenir sa nausée.

– Tu sais, Husky ? Il y a une autre raison qui fait que je t'ai donné rendez-vous ici au lieu de te faire venir chez moi… J'ai eu des problèmes avec certains reps. En général, les techno-humains n'apprécient pas trop les mémoristes, et dans un sens je le comprends.

– Il est interdit de s'identifier comme l'auteur d'une mémoire. C'est interdit. Tu ne peux pas faire ça.

– Je sais, je sais. Calme-toi, Bruna. Pardon pour ma question d'avant. En réalité, jamais je ne te le dirais. Même si ça n'était pas interdit, si je le savais, je ne te le dirais pas. Je te le promets.

Le petit soulagement que l'androïde éprouva aux paroles de Nopal lui fit réaliser à quel point elle était terrorisée. Et, avec ce soulagement, elle ressentit quelque chose de semblable à de la gratitude. C'était une émotion stupide, injustifiée et trop proche d'un syndrome de Stockholm, mais elle ne pouvait pas s'en empêcher. Quatre ans, trois mois et vingt-deux jours.

– Pourtant, nous, les mémoristes, non seulement nous ne ressentons pas d'antipathie envers les reps, mais nous avons même pour vous une affection particulière. Moi, du moins. Pouvoir construire la mémoire d'une personne est un privilège indescriptible. Tu imagines ? La mémoire est la base de notre identité, alors je suis d'une certaine façon le père de centaines d'êtres. Plus que leur père. Je suis leur petit dieu particulier.

Bruna tressaillit.

– Moi, je ne suis pas ma mémoire. En plus, je sais qu'elle est fausse. Je suis mes actes et mes jours.

– Bon, bon, ça se discute… Et, de toute façon, ça ne change pas ce que je te disais… Parce que je te parlais de mes sensations, de comment je vois la chose. Et je te disais que j'aime les reps. Vous m'inspirez une émotion spéciale. Une profonde complicité.

– Ouais. Alors excuse-moi de ne pas ressentir la même chose. Excuse-moi de ne pas remercier mon petit dieu, quel qu'il soit, pour toute cette cochonnerie arbitraire de faux souvenirs.

– Cochonnerie arbitraire ? La vie réelle, elle, est arbitraire. Bien plus arbitraire que nous. J'ai toujours essayé de faire de mon mieux… Je concevais et j'écrivais avec une application absolue chacune des cinq cents scènes…

– Cinq cents ?

– Tu ne le savais pas ? Une vie est composée de cinq cents souvenirs… Cinq cents scènes. Et ça suffit. J'ai toujours essayé de compenser certaines choses par d'autres, d'offrir une illusion de sens, l'intuition finale d'une totalité harmonieuse… Ma spécialité, c'étaient les scènes de la révélation…

– Ce foutu bal des fantômes.

– Mes scènes de révélation étaient pleines de compassion, voilà le mot. Instructives, pleines de compassion. Elles encourageaient la maturité du réplicant.

– Mon mémoriste a tué mon père quand j'avais neuf ans. Je l'adorais, et un délinquant l'a assassiné bêtement un soir dans la rue.

– Ce sont des choses qui arrivent, hélas.

– J'avais neuf ans ! Et j'ai passé cinq ans à souffrir comme un chien, avant d'avoir quatorze ans et d'arriver à mon bal des fantômes. Avant d'apprendre que mon père n'était pas réel et qu'il n'avait donc pas non plus été assassiné.

– Ce n'est pas vrai, Bruna. Tu le sais bien, ces cinq ans dont tu parles n'ont pas existé. Ce n'est qu'un faux souvenir. Toutes les scènes ont été insérées simultanément dans ton cerveau.

Un lasso de larmes furieuses et brûlantes serra la gorge de la détective. Elle dut faire un effort pour parler et sa voix fut rauque :

– Et la douleur ? Toute cette douleur que j'ai à l'intérieur ? Toute

cette souffrance dans ma mémoire ?

Nopal la regarda avec gravité.

– C’est la vie, Bruna. C’est comme ça. La vie est douloureuse.

Il y eut un petit silence et puis l’homme se leva.

– Je vais passer quelques coups de fil et essayer de savoir ce qui se passe chez les mémoristes. Je te contacterai si j’obtiens quelque chose.

Nopal se pencha un peu et effleura d’un doigt la joue tatouée de Bruna. Un geste si léger que la rep crut presque l’avoir imaginé. Puis le mémoriste lissa sa frange raide, retrouva son sourire charmant et peu fiable et, tournant les talons, s’en alla. L’androïde le regarda s’éloigner, encore assise, encore anéantie, les pensées bourdonnant dans sa tête comme un essaim d’abeilles. Cinq cents scènes, une misère, c’était donc ça sa vie ? Elle essayait de rassembler ses forces pour se lever quand elle entendit un signal d’appel. Elle regarda son bracelet-ordinateur : c’était Myriam Chi.

– Il faut qu’on parle, dit la leader rep sans se donner la peine de saluer.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Je te le dirai en personne. Viens me voir demain à neuf heures.

Et elle coupa la communication. Bruna contempla l’écran vide en se détestant. Devoir obéir à une cliente comme Myriam Chi, qui trompetait ses ordres comme si elle était son esclave, la remplissait d’aigreur, et avoir perdu la tête avec le mémoriste la rendait littéralement malade. Le fauteuil dans lequel elle était assise se trouvait au fond de la salle des expositions et le fleuve lent des visiteurs passait devant elle, allant d’un mur à l’autre et amorçant son chemin de retour vers la porte. Mais, bizarrement, personne ne la regardait. Personne n’avait l’air de remarquer cette techno-humaine imposante et tape-à-l’œil : trop invisible pour que ce soit naturel. Oui, ce perfide Nopal avait tapé dans le mille en lui donnant rendez-vous ici : éclairée verticalement par la lumière froide de la verrière, Bruna se sentit un Faux de plus. Sûrement le moins cher de toute l’exposition.

– Bruna ! Bruna ! Lève-toi ! Réveille-toi !

La rep ouvrit un œil et vit une forme humaine se jeter sur elle. Elle exécuta un bond sur son lit, un cri, une gifle défensive, et son bras fendit proprement l'air bariolé sans rencontrer de résistance. Elle ajusta mieux sa vue et reconnut le vieux Yiannis.

– Mince, Yiannis ! Je t'ai déjà dit cent fois de ne pas me faire ça ! grogna-t-elle, la langue engourdie et la bouche sèche.

La forme holographique de l'archiviste flottait dans la chambre, en pied. C'était la seule personne à qui Bruna avait octroyé l'autorisation de réaliser des holo-communications.

– Je ne supporte pas que tu rentres comme ça chez moi ! Je vais te mettre sur la liste des non-autorisés !

– Pardonne-moi, il n'y avait pas moyen de te réveiller et Myriam Chi…

– Oh, merde ! Myriam !

Avant que le vieil homme ne mentionne la présidente rep, Bruna avait vu l'heure au plafond, 10h20, et ses neurones malmenés par la gueule de bois avaient péniblement commencé à s'allumer, rapportant le souvenir d'un rendez-vous manqué. Le jour d'avant se reconstruisit confusément dans sa mémoire : sa rencontre avec Nopal, le coup de fil de Chi, les trop nombreux verres qu'elle avait bus à son retour chez elle. Boire seule, ou plutôt se torcher seule, c'était l'avant-dernier échelon de l'alcoolisme. Elle avait sûrement un problème avec l'alcool, et maintenant un problème aussi avec son unique cliente, à qui elle avait posé un lapin. Bruna sortit du lit dans un bond, si rapidement, en fait, que son cerveau gélatineux parut cogner contre son crâne et qu'elle dut cramponner sa tête entre ses deux mains et fermer un instant les yeux. C'était fini : elle ne boirait plus un seul verre de sa vie.

– Je sais que je suis en retard à mon rendez-vous avec Chi ! Je sais que j'ai tout foiré ! grogna-t-elle, les paupières encore fermées.

– Non. Tu te trompes, Bruna. Tu n'es pas en retard.

La rep releva la tête et vit que Yiannis s'était retourné. Bien sûr, pensa-t-elle, parce que je suis nue. Pauvre gentleman vieillot, se dit-elle, en éprouvant pour lui une sorte de tendresse agacée. Son peignoir chinois traînait par terre, Bruna le ramassa et l'enfila.

– Tu peux regarder. Pourquoi tu dis que je ne suis pas en retard ?

Yiannis, ou son holographie, se retourna. Son visage était tendu et pâle : il était à coup sûr porteur de mauvaises nouvelles. Une vague

d'adrénaline parcourut la colonne vertébrale de Bruna et arrangea d'un coup de baguette magique sa gueule de bois.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Chi est morte.

– Quoi ?

– Elle a attaqué une secrétaire du ministère du Travail dans le métro, tôt ce matin. Elle lui a arraché les yeux et brisé la trachée. Inutile de dire que la fille était techno. Après, Chi s'est jetée sur les voies devant une rame. Elle est morte sur le coup.

– Comment tu sais ça ?

– C'est aux actualités.

Bruna ordonna à la maison d'allumer l'écran et se trouva nez à nez avec l'image de la leader androïde. Myriam dans un meeting, Myriam dans la rue, Myriam en train de sourire, de parler, de donner une interview. Belle et pleine de vie. Aux actualités, on ne disait pas qu'elle avait une *mémo* adultérée, mais ça ne voulait rien dire, car, pour autant que Bruna le sache, le détail des mémoires illégales n'avait pas encore été divulgué, pour aucune des morts. Est-ce que le comportement de Myriam était dû lui aussi aux ravages causés par un implant mortel ? Et dans ce cas-là, fortement probable, qui le lui avait mis dans le nez ? Parce qu'elle ne pouvait pas croire que la présidente du MRR aurait volontairement fait ça. C'était un meurtre. Et aussi le plus gros échec de sa carrière. Elle n'avait pas réussi à garder sa cliente en vie plus de vingt-quatre heures.

– Je le lui avais dit, je lui avais dit qu'elle devait faire attention, je lui avais dit que nous devions…

– Tais-toi, Bruna, tais-toi et écoute…

L'hologramme de Yiannis semblait maintenant assis dans l'air et regardait fixement non pas l'écran de Husky, mais un autre point plus à droite, probablement l'écran de sa propre maison. Mais tous deux voyaient la même chose. Le journaliste, un individu désagréable et célèbre à la chatoyante chevelure blonde nommé Enrique Ovejero, commentait l'affaire avec une emphase avide et sensationnaliste :

– … Et ce que les gens se demandent, c'est : que se passe-t-il donc avec les technos ? Est-ce qu'ils sont malades ? Est-ce qu'il y a une épidémie ? Est-ce qu'elle peut être contagieuse pour les humains ? Pourquoi sont-ils si violents ? Pour l'heure, ils n'ont attaqué que d'autres androïdes, mais peuvent-ils représenter un danger pour les gens normaux ? Avec nous se trouve José Hericio, un homme controversé que beaucoup d'entre vous connaissent certainement, avocat et secrétaire général du PSH, le Parti Suprématiste Humain. Bonjour Hericio, comment ça va ? En premier lieu, je ne sais pas si pour toi la mort de l'un de tes plus grands ennemis, la présidente du MRR, peut être une bonne nouvelle…

– Non, Ovejero, pour l'amour de Dieu, je ne me réjouis de la mort de personne… Qui plus est, non seulement je ne trouve pas que ce soit une bonne nouvelle, mais je crois bien que c'est très préoccupant. Sais-tu qu'il y a déjà eu d'autres cas de violence ?

– Oui, bien sûr, il y a eu celui du tram aérien de jeudi dernier et celui de cette femme qui s'est arraché un œil… Avec Chi, trois cas très ressemblants en moins d'une semaine.

– Non, non, je veux dire avant ça… Il y a eu avant ça quatre autres cas semblables. C'est-à-dire sept au total. Mais ils sont passés inaperçus parce qu'ils se sont produits de façon plus espacée… Au cours des six derniers mois. Mais ces sept affaires sont clairement liées… et pas seulement par cette manie de s'arracher ou d'arracher les yeux. Elles ont aussi d'autres éléments en commun.

– Quels autres éléments ?

– Mon cher Ovejero, permets-moi de garder cette information pour moi.

En effet, il y avait eu avant ça quatre suicidaires qui n'avaient attaqué personne, sauf eux-mêmes. Trois d'entre eux s'étaient arraché les yeux, et les quatre avaient pris une mémoire adultérée. C'est du moins ce qu'elle avait lu dans les documents que Chi lui avait donnés. Hericio devait être en train de faire allusion aux *mémos* quand il parlait d'éléments en commun. D'où avait-il tiré toutes ces informations ? Le chef suprématiste était un type répugnant aux joues siliconées, avec des implants capillaires et une bouche molle et baveuse, une de ces bouches en permanence humides. Bruna avait toujours pensé que son extrémisme fanatique faisait de lui une sorte de clown et que personne ne pouvait prendre ses énormités au sérieux, mais aux dernières élections régionales le PSH avait étonnamment obtenu 3 % des votes.

– Allons bon, Hericio, et comment se fait-il que le citoyen moyen ne sache rien de ces autres incidents ? demandait l'onctueux Ovejero avec une indignation feinte.

– Parce que, une fois encore, notre gouvernement, et je parle du gouvernement régional, mais aussi du gouvernement planétaire, nous cache l'information. Il nous la cache ou bien, ce qui serait encore pire, il se peut qu'il ne la connaisse pas, parce que nous sommes entre les mains des politiciens les plus incompétents que l'Humanité ait eus dans toute son histoire. Et c'est très grave, car au PSH nous avons des informations tout à fait fiables qui indiquent qu'une conspiration rep est en marche, un plan secret pour prendre le pouvoir contre les humains…

– Mais attends, attends, qu'est-ce que tu es en train de me dire ? Que les techno-humains sont en train de préparer un coup d'État ? Pourtant, jusqu'à présent les victimes n'étaient que des technos…

– Naturellement, parce que ce n'est qu'un début… Tout ça fait partie d'un plan machiavélique que je ne peux pas révéler maintenant. Mais je t'assure, et écoute bien ce que je te dis, je t'assure que d'ici très peu de temps les victimes commenceront à être humaines.

– Mais, Hericio, ce sont là des affirmations très audacieuses et très extrémistes et je ne…

– Hélas, nous verrons bien. Nous verrons très vite ! Parce que ce gouvernement composé de débiles mentaux et de *lèche-reps* ne sera pas capable de faire quoi que ce soit pour l'empêcher.

– Mais, selon toi, que faudrait-il faire ?

– Écoute, les reps sont notre erreur. En réalité, j'ai pitié d'eux, ils me font même de la peine, car ce sont des monstres que nous avons créés, nous autres humains. Ce sont les fruits de notre orgueil et de notre avarice, mais ça n'empêche pas que ce sont des monstres. Il faut en finir au plus vite avec cette aberration et le programme de notre parti dit clairement comment faire. En premier lieu, fermer pour toujours toutes les centrales de production. Ensuite, étant donné que leur vie est si courte, il suffira d'interner tous les reps jusqu'à leur mort.

– Oui. Les fameux camps de concentration des années 60. Je te rappelle que la terrible Guerre rep a éclaté pour bien moins que ça.

– C'est pour ça qu'il faut agir vite, par surprise et avec une main de fer. Nous sommes bien plus nombreux qu'eux. Nous ne pouvons pas les laisser nous attaquer en premier.

– Si tant est qu'ils attaquent, Hericio. Enfin, dans cette émission nous ne sommes pas toujours d'accord avec les opinions de nos invités, mais nous sommes de fermes partisans de la liberté d'expression et, en tout cas, c'étaient là les idées bien arrêtées du président du Parti Suprématiste Humain. Un grand merci.

Bruna était abasourdie. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas entendu quelque chose d'aussi violent. Et le plus coupable lui semblait être Ovejero, qui avait invité un crétin pareil dans une émission à forte audience, et qui l'avait laissé débiter son pamphlet paranoïaque sans le contredire ni le couper, en simulant juste une pantomime de dissension. Mais, bien sûr, que pouvait-on espérer d'un individu qui parlait des humains comme des "gens normaux" ?

– C'est inouï… Je crois qu'il faudrait porter plainte contre eux pour incitation à la violence entre espèces… balbutia Yiannis.

Peut-être qu'Hericio avait payé Ovejero, pensa Bruna. Ou peut-être que le fanatisme antirep était en train de croître beaucoup plus rapidement qu'elle ne le pensait. Elle frémit. "Arrête, Husky, tu sais bien que nous sommes totalement discriminés", avait dit Myriam. Et elle avait elle aussi parlé de conspirations et de complots… vus de l'autre camp. Ce n'était pas possible, ils étaient tous cinglés. Il

s'agissait certainement de quelque chose de plus stupide et de plus simple. D'un lot de *mémos* endommagées. Elle constata un petit point de brûlure dans sa tête, une petite idée qui se débattait pour sortir. Elle décida de ne pas lui accorder d'attention : en général, les idées affleuraient toutes seules à la surface si elle se détendait.

– Il faut que j'aille au MRR, Yiannis.

– Oui. Et moi, il faut que je me mette à travailler.

L'hologramme du vieil homme disparut. Bruna prit une courte douche de vapeur, enfila une jupe métallisée de couleur violette et un tee-shirt bleu et sortit du frigidaire un double gobelet de café pour le boire en chemin. Elle prit un taxi et arriva très vite à destination. De fait, elle avait juste eu le temps d'agiter le gobelet pour qu'il se réchauffe et d'en boire le contenu qu'ils s'arrêtaient déjà devant le siège du Mouvement Radical Réplicant.

– À cause de toi, maintenant ma voiture pue le café, grogna la conductrice du taxi.

– Et c'est une odeur très agréable. Tu devrais me faire un prix pour la course, répondit tranquillement Bruna.

Mais, en descendant, une idée inquiétante la traversa : cette femme a été antipathique avec moi parce que je suis une rep. Bruna secoua la tête, en colère contre elle-même. Elle détestait avoir ce genre de pensées de persécution. Et il était bien connu que les chauffeurs de taxi détestaient généralement que les gens mangent ou boivent dans leur véhicule. Quatre ans, trois mois et vingt et un jours.

En plus des agents de la sécurité habituels, il y avait deux voitures de police à la porte du MRR. Bruna dut s'identifier à plusieurs reprises et passer au scanner avant qu'on la laisse monter. Elle demanda Valo Nabokov, la chef de la sécurité et amante de Chi, et, à sa surprise, celle-ci la reçut aussitôt. Lorsqu'elle entra dans son bureau, Valo, de dos, était en train de regarder par la fenêtre. Elle était aussi grande que Bruna et elle aussi était probablement une réplicante de combat, mais elle était habillée d'une façon bien plus féminine et sophistiquée : un pantalon moulant, une vaporeuse mini-jupe à volants à motifs tridimensionnels représentant des boutons de rose, des chaussures à plateforme très haute. Sa chevelure, très noire et épaisse, formait un chignon compliqué au sommet de son crâne.

– Assieds-toi, Husky, ordonna-t-elle sans se retourner.

Il y avait un fauteuil en skaï et une chaise rouge en acrylate. La détective choisit la chaise : elle s'enfoncerait moins. Des secondes interminables s'écoulèrent sans que rien ne se passe, puis Valo se retourna. Elle n'était pas laide, bien sûr. Tous les technos avaient des traits réguliers et harmonieux (Bruna pensait parfois que c'était l'une des raisons de l'antipathie des humains à leur égard), bien qu'ils ne soient pas tous aussi séduisants. La chef de la sécurité, par exemple,

s'avérait plutôt désagréable. Les réplicantes de combat avaient peu de poitrine parce que c'était plus opérationnel au moment de se battre, mais Nabokov s'était fait implanter deux énormes seins qu'elle portait très relevés et très dénudés, comme un grand plateau de chair sous son visage rectangulaire et pâle.

– Raconte-moi, bredouilla-t-elle.

– Raconter quoi ?

– Tu travailles pour nous depuis deux jours. Raconte-moi ce que tu as découvert. Raconte-moi qui lui a fait ça.

– Je ne sais rien encore.

La femme riva sur elle des yeux de braise. De grands cernes ternissaient son visage.

– C'est toi qui l'as perdue. C'est de ta faute. Tu avais cette responsabilité et tu n'as rien fait.

– Chi ne m'avait pas engagée pour que je la protège, mais pour enquêter sur la mort des reps. En réalité, sa sécurité dépendait de toi.

La techno ferma les yeux dans une grimace de douleur presque imperceptible. Puis elle regarda de nouveau Bruna avec un visage de folle. Son chignon était à moitié défait et elle ressemblait à l'un de ces vieux médaillons des Furies que Yiannis lui avait montrés un jour.

– Va-t'en.

– Attends un peu, Nabokov, je partage ta douleur, mais il est important que nous parlions…

– Va-t'en !

– Myriam m'a appelée hier. Je crois qu'elle avait quelque chose à me dire, peut-être qu'elle avait découvert quelque chose. Elle m'a dit de venir la voir ce matin à neuf heures.

Valo se mit à la regarder fixement et Bruna finit par baisser les yeux. Elle observa les mains de l'androïde : grandes, osseuses, tremblantes. Des mains crispées qui, fait étrange, semblaient couvertes de taches de rousseur régulières et sombres. Non, ce n'étaient pas des taches de rousseur : c'étaient de petites blessures en cours de cicatrisation, peut-être des brûlures.

– Mais tu n'es pas venue… murmura Valo.

– Quoi ?

– À ce rendez-vous à neuf heures. Tu n'es pas venue.

Bruna se troubla.

– C'est vrai. Je… j'étais en retard. Et puis j'ai vu les actualités.

Et c'est à ce moment-là, absolument inapproprié, que la petite pensée que la détective avait éludée un peu plus tôt atterrit dans sa tête : ce n'était pas seulement le fait qu'Hericio détienne toutes ces informations qui était étrange. C'était tout aussi bizarre que Chi les possède. Comment la présidente rep en était-elle venue à savoir tout ça ? Et comment diable pouvaient-ils savoir, l'un comme l'autre, que

toutes les personnes impliquées s'étaient inséré une mémoire adultérée ? Qui avait bien pu leur fournir une information que seule la police détenait ? Après tout, peut-être que les théories du complot avaient une base réelle… De plus, cette obsession des victimes pour les yeux ne pouvait pas être l'effet d'une détérioration accidentelle des *mémos*.

Tout ceci, Bruna le pensa en un instant pendant que Valo contournait son bureau et se laissait péniblement tomber dans le fauteuil à côté de l'écran. Puis elle releva la tête et la regarda avec sévérité.

– Tu es renvoyée.

– Renvoyée ?

– Tire-toi. Tout de suite.

Merde, les trois mille ges que la mémoire artificielle a coûtés vont être pour ma pomme, se préoccupa illico la détective dans un pincement d'angoisse financière. Et aussitôt après elle se dit : mais ce n'est pas possible, je ne veux pas abandonner cette histoire, je dois tirer au clair ce qui s'est passé. Je dois poursuivre cette enquête.

– D'accord, je m'en vais. Mais avant, s'il te plaît, dis-moi juste une chose : comment Chi savait-elle pour… ?

– Nous n'avons plus rien à nous dire. Tu ne travailles plus pour nous. Cette affaire ne te concerne plus. Garde l'argent de l'avance. Comme ça, nous sommes quittes. Et maintenant… dehors !

Non, elles n'étaient pas quittes car Bruna avait commis la folie d'acheter une *mémo* au marché noir, mais ce n'était pas le meilleur moment pour parler de ses notes de frais : Valo paraissait vraiment hors d'elle. La détective se leva et quitta la pièce, plus irritée par toutes les questions qu'elle n'avait pas réussi à poser que par l'âpreté de son renvoi soudain. Elle était en train de marcher à toute allure dans le couloir vers la sortie, tout absorbée à ruminer ses doutes et ses dettes, quand elle tomba sur Habib, l'assistant personnel de la présidente rep. Elle avait fait sa connaissance deux jours plus tôt : c'était lui qui lui avait fourni les informations sur les premières morts et la provision de fonds. Il s'agissait d'un techno d'exploration brillant et charmant. Si Bruna n'avait pas décidé de ne plus se lier intimement avec d'autres androïdes, il eût été facile de flirter avec lui.

– Tiens, Husky, où cours-tu comme ça ? Je venais te chercher.

– On vient de me renvoyer. Si tu venais pour ça, c'est fait.

Habib ouvrit des yeux surpris.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? C'est Valo ? Ne l'écoute pas. Elle est comme folle, et je le comprends. Nous sommes tous un peu ébranlés. C'est un coup épouvantable.

Sa voix vibra un peu, comme si elle allait se briser.

– Oui… Moi aussi, ça m'a touchée.

– Ne t’en va pas, Bruna. Nous avons besoin de toi, maintenant plus que jamais. Viens, allons dans mon bureau.

Toutes les pièces du MRR étaient identiques, des cellules militantes austères et monacales, comme si les ornements étaient interdits par l’idéologie. Mais, au moins, sur le bureau d’Habib il y avait un bouquet de mimosa dans un vase.

– Il est naturel ?

L’homme eut un sourire en coin.

– C’est une holographie. À ce propos, je crois que tu as encore la boule holographique de Myriam… celle avec la menace…

Bruna se rappela qu’elle avait laissé tourner une analyse exhaustive des images. Elle devait être achevée et elle n’avait pas encore vu les résultats.

– Oui. J’étais en train de faire un dernier test. Je te la rendrai cet après-midi. Alors, je continue ou pas avec cette affaire ?

– Bien sûr que tu continues. Je parlerai à Valo. Par ailleurs, elle n’a pas autorité pour te renvoyer.

– Et toi ?

– Moi oui, mais je ne vais pas le faire. Mais si ce que tu veux savoir, c’est comment ça se passe pour le pouvoir au MRR après la mort de Myriam, je peux te dire que je suis son successeur jusqu’à ce qu’ait lieu l’assemblée extraordinaire que je viens de convoquer. Elle se tiendra dans quinze jours.

– Et à ce moment-là, il se passera quoi ?

– Le plus probable est que je sois confirmé à ce poste. Mais ça ne veut pas dire que j’ai assassiné Myriam pour occuper sa place, affirma-t-il dans un rire sec et dénué de toute joie.

– Assassinée ?

– Je suis convaincu qu’elle n’aurait jamais pris une *mémo*.

– Moi aussi. Au fait, à propos des mémoires adultérées, comment avez-vous été informés des cas précédents ?

– Par Myriam. Un jour, elle est arrivée avec ces informations. Elle était très inquiète.

– Mais qui les lui avait fournies ?

– Je ne sais pas. Elle m’a seulement dit qu’une personne de confiance les lui avait données.

– Ça ne t’a pas surpris qu’elle soit au courant pour les *mémos* ? C’est une chose qu’on ne peut savoir qu’en ayant accès aux rapports officiels des autopsies…

– Eh bien non, ça ne m’a pas du tout surpris. Myriam était toujours incroyablement bien informée. Elle avait des confidents et des contacts partout. Elle avait même un ami mémoriste. C’était une femme extraordinaire.

En réalité, ce n’était pas si difficile, songea Bruna : elle-même

avait eu accès au rapport sur Cata Caïn… Quant au mémoriste, elle ne put s'empêcher de penser à Pablo Nopal.

– Quand est-ce que tu l'as vue pour la dernière fois, Habib ?

– Elle est venue me voir ici, dans mon bureau, hier après-midi. Nous avions des questions du MRR à décider, des questions de travail. Mais je l'ai trouvée très nerveuse, très peu concentrée. Je lui ai demandé ce qu'elle avait et nous avons parlé des morts. Puis elle s'est levée et elle est partie. Elle a dit qu'elle était très fatiguée et qu'elle avait envie de rentrer tôt chez elle pour dormir. Mais elle n'est pas partie, du moins pas par la porte principale. Ses gardes du corps sont restés là à attendre jusqu'à 00h00 et, quand ils sont montés la chercher, ils ne l'ont trouvée nulle part.

– Pourquoi est-ce qu'ils ont attendu si longtemps ?

– Elle restait souvent seule à travailler jusque très tard.

– Et ça ne les a pas inquiétés de ne pas la trouver ?

– Ça les a inquiétés et ils m'ont prévenu. Et moi, j'ai prévenu Nabokov, qui ne savait rien non plus parce que Chi n'était pas rentrée à la maison. Alors nous sommes devenus fous d'inquiétude. À juste titre.

Ils se turent pendant quelques secondes, tandis que de violentes images de la mort de Myriam traversaient leurs deux têtes en grinçant et que l'air qui se trouvait entre eux semblait prendre un éclat de sang.

– À quelle heure a eu lieu ta conversation avec Chi ?

– Nous sommes restés ensemble de 18 heures à 19 heures, plus ou moins. Et je suis le dernier à l'avoir vue en vie.

Bruna tenta de contenir un petit sursaut. Le coup de fil de Chi avait eu lieu à 18h30.

– Tu en es sûr ?

Habib sourit. Il avait lui aussi de grands cernes et un aspect émacié.

– Tout à fait. Et tu n'as pas besoin de cacher ta surprise. J'étais devant elle quand elle t'a appelée, Husky. Et je sais même ce qu'elle voulait te dire.

Il marqua une pause théâtrale que Bruna eut du mal à supporter.

– Il n'est pas impossible… Tu dois me promettre de garder un secret absolu sur tout ça, Husky. Il y a trop d'enjeux. Enfin, malheureusement, il n'est pas impossible que certains reps soient impliqués dans ces tueries. Ce n'est pas exactement la meilleure des nouvelles pour notre mouvement, mais j'ai bien peur qu'il y ait suffisamment de preuves.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? Comment ça, impliqués ? De quelles preuves est-ce que tu parles ?

– Il y a toujours eu des reps violents, comme tu le sais. Et, si tu veux que je te dise la vérité, je le comprends très bien, car la

marginalisation et le mépris auxquels les humains nous soumettent sont difficiles à supporter. Mais, au MRR, nous ne sommes pas partisans de la violence, ni éthiquement ni stratégiquement parlant. Notre mouvement essaie précisément de donner une plateforme démocratique à la lutte pour la dignité et l'égalité de notre espèce.

Bruna réprima une moue d'impatience.

– Oui, oui, je sais. Mais nous parlions de preuves…

– La serrure du bureau de Myriam a été manipulée par un rep de *Complet*, notre entreprise de maintenance. Sa porte a été trafiquée afin de ne pas enregistrer le code de la personne qui a déposé la boule holographique sur sa table.

– Vous avez parlé avec cette entreprise ?

– Nos techniciens ont découvert la manipulation de la serrure hier matin, et nous nous sommes aussitôt rendus au siège de *Complet*. Nous sommes arrivés quelques minutes trop tard. À l'évidence, ils avaient pris la fuite en toute hâte après avoir effacé leurs bases de données.

– Une fuite à point nommé…

Habib soupira.

– Oui… Moi aussi, c'est ce que j'ai pensé. J'ai beaucoup de mal à y croire, mais il est possible que quelqu'un du MRR les ait prévenus de notre visite… Le problème, c'est que ça pourrait être quasiment n'importe qui, car beaucoup de gens le savaient : les techniciens, certains membres du conseil, les hommes de Valo…

– Les hommes de Valo ?

– Les reps de combat qui composent notre équipe de sécurité. Tu sais que nous avons subi de nombreuses agressions. Hier, nous sommes allés au siège de *Complet* avec dix des nôtres. Au cas où.

– Depuis quand est-ce que vous travaillez avec cette entreprise ?

– Quatre ou cinq mois. Je te chercherai l'information exacte. Quoi qu'il en soit, l'implication de cette entreprise semble indiquer qu'il ne s'agit pas d'un acte isolé de violence individuelle, mais d'une affaire bien plus complexe, plus sophistiquée et méticuleusement organisée… Et encore une chose. Tu as vu ce fanatique d'Hericio aux actualités ?

– Oui.

– Est-ce que ça n'est pas étonnant qu'il apparaisse justement maintenant en racontant tout ça ? Et tu ne trouves pas ça bizarre qu'il soit si bien informé ? Nous savons qu'Hericio a parlé avec un rep.

– Comment vous savez ça ?

Habib tordit les commissures de sa bouche vers le bas dans une grimace vague et agita mollement sa main dans l'air.

– Eh bien… Disons que nous essayons d'être au courant de ce que fait l'ennemi. Et l'un des nôtres a vu Hericio s'entretenir avec un rep dans un lieu public mais discret.

Les fauteuils sous le puits de lumière du musée d'Art moderne

s'allumèrent dans la mémoire de Bruna.

– Où se sont-ils vus ?

– À un arrêt de tram. C'est important ?

La détective fit non de la tête en se trouvant vaguement stupide.

– En fait, nous croyons que c'était peut-être l'un des employés de *Complet*. C'est une compagnie intégralement composée d'androïdes. Nous essayons toujours de travailler avec les nôtres. Enfin, Myriam pensait que le PSH avait réussi à acheter ces misérables d'une façon ou d'une autre. Et que tout est un plan pour discréditer notre mouvement et créer un climat d'opinion antitechno qui favorise son parti.

Bruna réfléchit un instant.

– C'est plausible. L'embêtant, Habib, c'est qu'on ne peut pas exclure qu'il s'agisse peut-être d'un nouveau groupe de terroristes reps.

– Mais pourquoi est-ce qu'ils auraient attaqué d'autres techno-humains ?

– Pour effrayer les androïdes, pour leur faire croire qu'il s'agit d'un complot des suprématistes, comme tu le dis toi-même… Pour radicaliser les reps et déchaîner la violence entre les espèces.

– Mmm… oui… Peut-être. Quoi qu'il en soit, il faut que nous tirions au clair ce qui se passe au plus vite. Car c'est vrai que la tension sociale augmente de plus en plus. Myriam était consciente de cette urgence et c'est pour ça qu'elle t'a appelée hier. Je sais ce qu'elle voulait te demander : que tu enquêtes sur le PSH, en particulier sur Hericio. Et, en fait, je crois que le fait qu'il soit apparu ce matin aux actualités renforce la théorie de Chi.

Bruna acquiesça lentement.

– D'accord. Je vais voir ce que je peux faire.

Ils se levèrent et Habib l'escorta jusqu'à la porte de son bureau. Deux pas à peine dans une pièce si petite. Avant de sortir, Bruna se retourna vers lui :

– Juste une question encore : qu'est-ce qui est arrivé aux mains de Nabokov ?

L'homme fronça les sourcils et la regarda, comme s'il soupesait quelle réponse lui donner.

– Valo ne va pas bien, dit-il finalement. Sa… sa TTT s'est déclarée. Du moins c'est ce qu'on croit, car elle n'a pas voulu aller chez le médecin. Au lieu de ça, elle se rend chez une guérisseuse… Ces marques sont des morsures de vipère. D'une vipère africaine, on dit que son venin soigne le cancer rep. Enfin, tu sais ce que c'est.

Oui, Bruna le savait. L'inéluctabilité et la férocité de la TTT faisaient que beaucoup d'androïdes recherchaient des guérisons miracle, et tout un commerce confus et bigarré de traitements alternatifs et de thérapeutes roublards fleurissait autour des technos.

Comme tous les androïdes, elle recevait elle aussi chez elle les indésirables publicités d'une horde de charlatans qui promettaient d'en finir avec les tumeurs au moyen du magnétisme, des rayons gamma, des thérapies chromatiques ou des venins d'animaux, comme dans le cas de Nabokov. Mais, pour autant qu'elle le sache, personne n'avait encore pu échapper à cette mort précoce.

La détective rentra chez elle terrassée par un profond découragement. Il y avait des jours qui semblaient partir de travers dès le matin et où la vie se mettait à peser sur ses épaules comme une couverture mouillée. L'arnaque des morsures de vipère lui avait rappelé qu'elle n'avait pas regardé son courrier depuis des jours, si bien qu'elle ouvrit la boîte à lettres et tomba sur un charivari de messages publicitaires tridimensionnels et holographiques. Ils étaient programmés pour se mettre en marche au moindre rayon de lumière, et maintenant, à peine activés, ils remplissaient la petite boîte d'un tohu-bohu gesticulant de formes et de couleurs, de voix nasillardes et de musiques grinçantes. Voilà pourquoi elle détestait aller chercher le courrier, se dit-elle avec agacement. Et elle se mit à sortir les publicités à pleines mains et à les balancer dans le container jaune placé au pied des boîtes à lettres : des publicités pour des vacances à la mer, pour les vélos solaires Torres, pour des clubs de gym, pour des traitements esthétiques au lipolaser et pour ces inévitables cures miracle de merde contre le cancer techno. La publicité tombait en criant dans le container et là, dans l'obscurité retrouvée, se taisait à nouveau. Quel soulagement, pensa Bruna. Dans sa rage de nettoyage, elle fut également sur le point de jeter un petit étui de messagerie. Heureusement, elle le vit à temps et l'ouvrit : c'était la *mémo* qu'elle avait achetée à la trafiquante. Elle avait fait analyser la mémoire par un laboratoire et maintenant les résultats arrivaient. Elle était impatiente de savoir ce qu'il en ressortait et se mit à lire le rapport sur place, debout à côté des boîtes à lettres. Il s'agissait d'une *mémo* illégale, d'après eux, mais elle n'était pas adultérée, et bien sûr elle n'incitait pas à la violence et n'était pas mortelle. Après le rapport d'expertise venait la description détaillée des scènes contenues dans la mémoire : cinq cents, en effet, comme le lui avait dit Nopal. Elle les survola en diagonale avec la même répugnance que si elle avait regardé les tripes écrasées d'un cafard. À la fin, le laboratoire joignait la facture pour son travail : trois cents gaïas. Manquait plus que ça. Le seul point positif de cette histoire était qu'elle n'aurait pas à retourner voir cette désagréable mutante à l'oreille de chien : c'était une piste qui ne menait plus nulle part.

La première chose qu'elle fit en rentrant dans l'appartement fut d'aller au frigo se servir un verre de vin blanc et de le boire d'une traite. Elle ordonna à la maison de lever les stores et d'ouvrir les

fenêtres de part en part. Elle avait besoin d'air et de lumière. Elle était tenaillée par le souvenir de Myriam : imaginer son accès de folie, la violence de l'attaque contre cette femme, les roues du métro détruisant son corps. Puis il lui semblait revoir les mains de Nabokov, avec leurs petites blessures régulières et violacées. Elle se servit un autre verre, réchauffa deux hamburgers de soja aux algues et les grignota en mâchouillant avec concentration, lentement et rythmiquement. En se focalisant sur le fait de manger afin de vider sa tête des images obsédantes et oppressantes. Une fois son assiette finie, elle s'était suffisamment rasséréné pour se mettre à travailler. Elle se versa un autre verre de vin, s'assit devant l'écran et vérifia qu'Habib lui avait bien envoyé les documents de l'entreprise de maintenance. Elle passa un bon bout de temps à remonter la trace de ses coordonnées commerciales dans les divers départements de l'administration régionale. Finalement, il s'avéra que l'entreprise *Complet* était sortie du néant une semaine avant que le MRR ne l'engage, qu'elle n'avait que deux employés fixes, les deux androïdes, et que le Mouvement Radical Réplicant avait été son seul client. Plutôt bizarre, tout ça.

Pensive, Bruna chercha dans l'ordinateur l'analyse du film de l'étripage. L'exploration était terminée depuis des heures et les résultats étaient là, en effet. Le programme n'avait pas pu identifier le lieu, ni reconstruire les références effacées, ni fournir d'autres indices sur l'enregistrement, mais l'analyse de fond indiquait une probabilité de 51 % pour que l'éviscération de l'animal ait été réalisée de manière privée et non dans un abattoir. Il n'y avait rien de nouveau, sauf une image : à un moment donné, la lame du couteau reflétait fugacement une partie du visage de la personne qui était en train de filmer l'hologramme. Une moitié de sourcil, un fragment de pommette, une moitié d'œil… et une pupille verticale, de rep. La détective s'assombrit : la culpabilité ou du moins la collaboration des techno-humains s'avérait de plus en plus évidente. Elle fit une copie des images, sortit la puce de l'ordinateur et la rendit à la boule holographique, appela un service de messagerie instantanée et, quand le petit robot sonna à sa porte vingt minutes plus tard, introduisit la sphère, la *mémo* et la facture astronomique de sa note de frais dans la boîte du messager automatique et envoya tout ça à Habib.

Ceci fait, elle consacra le reste de son après-midi à perdre son temps.

Elle essaya de relire la documentation qu'Habib lui avait fournie sur les quatre premières morts, mais elle était trop fatiguée et les verres de vin la plongèrent dans une léthargie pâteuse et insurmontable. Elle tenta de se mettre au lit et de dormir un peu, mais elle était trop tendue pour parvenir à se reposer. Elle songea à faire un

peu de gymnastique, mais rien qu'à imaginer l'effort elle se sentit épuisée. Elle se vautra, presque catatonique, sur le canapé, un autre verre de vin à la main, mais quelques minutes plus tard une démangeaison intérieure la poussa à se relever et à déambuler sans but dans la pièce. Elle parvint à emboîter une pièce du puzzle, mais il lui en coûta tant qu'elle l'abandonna immédiatement. Elle lut quelques pages du dernier roman de Malencia Piñeiro sans réussir à y comprendre quoi que ce soit. Elle chaussa ses lunettes tridimensionnelles et commença à jouer à des jeux virtuels, concours de tir à l'arc, course de fusées et slalom géant, des distractions vertigineuses et obsédantes qui lui vidaient généralement la tête et parvenaient à l'abrutir agréablement, mais ce jour-là ces jeux répétitifs lui tapèrent sur les nerfs.

Alors elle regarda l'heure, 21h50, et comprit qu'en réalité elle avait passé le temps pour atteindre ce moment, l'arrivée de la nuit et le début probable du tour de garde de Gándara, pour pouvoir aller à l'Institut médicolégal et voir le cadavre de Myriam Chi.

La température avait pas mal baissé, si bien que Bruna enfila une veste thermique sur son tee-shirt et sa jupe courte métallisée puis sortit. Elle était vaguement nauséeuse : trop de verres de vin pour deux hamburgers de soja seulement dans son estomac. Mais une demi-heure plus tard, tandis qu'elle pénétrait dans les couloirs lugubres de l'Institut, avec ses pas qui retentissaient sur la pierre usée du sol, elle craignit d'être encore trop sobre et regretta de ne pas avoir bu quelques verres de plus.

Par chance, c'était bien le vieux Gándara qui était présent cette nuit-là. Elle le vit à travers la vitre qui séparait le bureau et la salle d'autopsie n°1, en train de fourrager en personne dans le cadavre de quelqu'un. Bien qu'avec les robots et la téléchirurgie toucher les corps ne soit pas nécessaire, Gándara continuait de plonger ses mains dans presque tous ses morts : il disait qu'aucune technologie ne pouvait remplacer la complexité et la subtilité de l'étude directe. Et il était donc là, penché sur quelque chose qui un jour avait été quelqu'un, avec cet air si approprié de vautour, ce visage relativement sans rides typique d'un traitement esthétique régulier, mais un nez effilé et proéminent, des sourcils plumeux, des cheveux hirsutes, un cou allongé et maigre et des yeux très noirs, ronds et intenses. Gándara leva la tête, vit la détective et lui fit un signe de la main pour qu'elle rentre. Bruna hésita un instant et le médecin légiste agita de nouveau son bras poisseux, avec les caillots qui brillaient comme une laque de Chine sous le puissant projecteur. Alors la rep entrevit le visage basané et joufflu du cadavre éventré sur la table : c'était le corps d'un inconnu. Elle soupira et poussa la porte de la salle d'autopsie. Elle ne savait pas si elle aurait pu supporter que Gándara soit en train de

tripatouiller la dépouille de Chi.

– Salut, Husky, quoi de neuf ? Je crois que tu es venue par ici l'autre jour…

– Oui.

– Tu as effrayé mon assistant.

– Il s'effraie facilement.

– C'est un crétin. Tu viens pour Chi ?

– En effet. Toujours aussi perspicace.

– C'était évident. Ce crétin de Kurt m'a dit que tu t'intéressais à l'affaire Caïn.

– Oui.

Gándara parlait sans cesser de tripatouiller le corps dépecé. Un corps que Bruna s'obligea à regarder, parce que ça n'était plus rien. Cette chair exsangue, ce sang si sombre, ces kilos de matière organique n'étaient plus rien. Ç'avait été un être humain, mais la mort mettait tout sur le même pied.

– Et pour Chi, effectivement, c'est pareil. Elle avait elle aussi une mémoire létale à l'intérieur, la même chose que Caïn. Tu veux la voir ?

– La mémoire ?

– Non. Chi. La *mémo*, je l'ai envoyée au labo de bio-ingénierie.

Non, pensa Bruna. Je vais lui dire que non, que je ne veux pas qu'il me montre la leader rep. Mais elle ne put piper mot.

– Morgue, sors Myriam Chi, ordonna le médecin légiste au système central. Attends une seconde que je me lave un peu.

Gándara nettoya ses mains gantées à un jet de vapeur pendant que la chambre frigorifique s'ouvrait et qu'un chariot-robot apportait le corps de la femme. Je ne veux pas la voir, se répéta Bruna. Mais elle approcha de la capsule avec des pas d'automate.

– Elle est un peu abîmée. Elle s'est jetée sous le métro, comme tu le sais. Mais, d'un autre côté, pour quelqu'un qui a été écrasé elle s'en est sortie plutôt entière, à part l'amputation d'une jambe. Le coup l'a fait éclater de l'intérieur. Ouvrir capsule.

Le cylindre métallique transparent fit coulisser son couvercle dans un sifflement d'air. À l'intérieur, enveloppé par la brume subtile de l'azote liquide, se trouvait le cadavre de Myriam Chi. Bleutée, nue, rasée, avec les cicatrices de l'autopsie sur son crâne et son thorax. Mais aucune déformation au visage. Et pas de maquillage. Enfantine et fragile. Plus bas, le fatras grotesque des jambes. Le membre amputé, en morceaux, soigneusement remis en place comme les pièces d'un puzzle. L'image menaçante de la boule holographique traversa comme un spasme l'esprit de Bruna : le corps de Chi fendu et outragé. À ce moment-là, quand elle l'avait vu pour la première fois, c'était encore un mensonge. Elle ferma les yeux et chassa ce souvenir de sa tête. Je

ne ressens rien, pensa-t-elle. Ce n'est qu'un morceau de chair congelée.

– Elle est assez belle malgré tout, pas vrai ? Demain, je rendrai le cadavre aux gens du MRR et ils pourront monter un joli spectacle revendicatif avec l'enterrement.

– Gándara, il faut que tu me passes les analyses du laboratoire sur les *mémos*… J'ai besoin de savoir ce que contiennent ces foutus implants.

– Moi aussi je voudrais bien le savoir, mais les gars de la bio-ingénierie ne m'ont rien donné… Ni celle-ci, ni celle de Caïn, ni celle de ceux du tram. Bizarrement, la police judiciaire a décidé que tous ces rapports étaient secrets…

– Une décision judicieuse, j'ai l'impression, dit une voix dans leurs dos.

Bruna et le médecin légiste se retournèrent. C'était un bonhomme énorme, plus grand que Husky et deux fois plus large. Son corps massif obstruait la porte.

– Parce que j'ai bien peur que si toi, le médecin légiste Gándara je suppose, tu avais ces rapports, tu les aurais donnés à cette androïde. Et elle, je ne sais pas qui c'est, dit encore le type.

Il parlait lentement, en traînant ses mots, comme à moitié endormi. Il y avait quelque chose de léthargique chez lui, dans ses yeux verts à demi voilés par ses lourdes paupières, qui ne semblaient pas capables de s'ouvrir tout à fait, et dans la façon dont son corps solide reposait d'aplomb sur le sol, comme s'il voulait se visser dans la pierre.

– Nous non plus, nous ne savons foutrement pas qui tu es, dit Bruna avec une grossièreté étudiée.

Mais elle mentait, car son costume trois pièces conventionnel et bon marché, chemise, pantalon gris et veste thermique un peu plus foncée, trahissait le fonctionnaire. À tous les coups, c'était un policier.

– Inspecteur Paul Lizard, de la Judiciaire, dit le bonhomme en montrant sa plaque. Et tu es…

– Je suis la sœur de la victime, dit Bruna sarcastique.

– Tu dois être la détective engagée par les types du MRR, non ? Bruna… Bruna Husky, dit Lizard, imperturbable, en consultant les notes de son bracelet-ordinateur.

– Quelle clairvoyance.

– Eh bien, je me réjouis de te voir. Je voulais justement parler avec toi.

– De quoi ? De la raison pour laquelle vous cachez à tout le monde l'histoire des mémoires adultérées ?

– Peut-être. Tu peux passer demain à la Judiciaire ? Je crois que tu sais où nous sommes. À 13 heures ?

– Et pourquoi je devrais faire ça ?

– Parce que ça vaut mieux pour toi. Parce que nous pouvons nous aider. Parce que tu es une femme curieuse. Parce que si tu ne viens pas, je ferai en sorte qu'on t'arrête et qu'on t'amène.

Tout en parlant, l'homme s'était approché d'eux. Il était maintenant debout à côté du cylindre et observait le corps de Chi avec des yeux étonnamment attentifs sous ses paupières somnolentes. C'est un regard qui cache et dissimule sa férocité, pensa Bruna.

– Si personne n'explique qu'il y a des *mémos* adultérées qui sont en train d'aliéner les reps, alors on a simplement l'impression que les technos sont des assassins dangereux. C'est con, mais ça marche.

Les mots étaient sortis tout seuls de la bouche de Husky, comme si quelqu'un d'autre les lui avait dictés. Et à peine Bruna les avait-elle prononcés qu'elle comprit que c'était vrai, que Myriam Chi avait raison, qu'il existait un complot, que cet inspecteur inébranlable et sournois faisait peut-être lui aussi partie de la machination. La présidente du MRR l'avait bien dit : on ne pouvait pas faire confiance à la police.

– Et pourquoi est-ce que ça marche ? Parce que dans le fond, vous autres humains, vous avez tous peur de nous… Vous nous méprisez et, en même temps, vous avez peur de nous. Toi aussi, inspecteur ? Je te fais peur ? Je te répugne ?

– Husky, qu'est-ce que tu racontes… grogna Gándara avec un embarras évident.

Ah, se dit Bruna, toi aussi. Même le vieux médecin légiste se rangeait aussitôt du côté du nouveau venu. L'espèce était un lien trop puissant. Mais non, ce n'est pas ça ! pensa encore la rep en faisant un effort de rationalité : il n'était pas surprenant que Gándara ait été dérangé par ses paroles, car elle ne débitait jamais de tels discours. C'était comme si elle s'était sentie dans l'obligation de parler pour Myriam Chi. Comme s'il avait fallu qu'elle dise ce qu'à sa place elle aurait dit.

– La seule chose qui me fait peur c'est la bêtise, dit Lizard.

– Combien d'inspecteurs reps y a-t-il dans la police judiciaire ?

L'homme soupira avec une grimace de lassitude.

– Réponds ! Combien d'inspecteurs techno-humains y a-t-il ? répéta Bruna, en criant presque.

Lizard la regarda avec un calme détendu.

– Aucun, répondit-il.

Bruna en fut abasourdie. Elle ne s'attendait pas à cette réponse. À vrai dire, avant cet instant elle n'aurait même jamais eu l'idée de poser une question pareille. Quelque chose lui fit mal dans sa tête. Une pensée lancinante comme un sentiment. Une reconnaissance rationnelle de la marginalisation. Elle sentit s'enclencher en elle le mécanisme aveugle de la colère. Elle fit volte-face et, sans un mot,

abandonna la salle. Elle entendit la grosse voix de Paul dans son dos :

– N'oublie pas, demain 13 heures à la Judiciaire.

Bruna remonta les couloirs sombres au pas de charge, traversa le hall sans saluer les veilleurs de nuit et sortit de l'Institut comme on fuit. Mais à peine eut-elle abandonné l'édifice que sa course perdit de son élan. Elle s'arrêta à quelques mètres de la porte, au milieu de la nuit et de la rue déserte, sans savoir que faire ni où aller. Elle se sentait trop agitée pour rentrer chez elle. Trop furieuse pour se rendre dans un lieu habituel, comme le bar d'Oli, et supporter le bavardage banal d'une vague connaissance. Trop angoissée pour réfléchir. Trop remplie de mort pour rester seule. Quatre ans, trois mois et vingt et un jours.

L'air froid était un soulagement pour ses joues ardentes. Elle était plantée sur le trottoir, les pieds un peu écartés, à ressentir tout le poids de son corps. Son cou moite, ses bras ballants, son ventre lisse et tendu, ses jambes agiles. De la chair en alerte, avide. Un corps enragé de vivre. Une inquiétude aiguë commença à poindre en elle, comme un nuage d'orage dans un ciel d'août. Elle se rappela soudain quelque chose et se mit à fouiller ses poches. Enfin, dans un papier froissé glissé dans une boîte d'analgésiques à l'intérieur de son sac à dos, elle trouva ce qu'elle cherchait : un *bonbon*. Un cocktail d'ocytocine. Le petit comprimé avait dû passer des mois oublié dans sa cachette et il était un peu collant. Bruna le nettoya sommairement en le frottant entre ses deux doigts et le plaça sous sa langue pour accroître la rapidité de la drogue. Et, pendant quelques minutes, elle se contenta de respirer et d'attendre. De savourer l'haleine froide de la nuit. De vider sa tête et se faire tout entière chair.

Une voiture était stationnée devant la porte de l'Institut médicolégal. Ce n'était pas un véhicule de police réglementaire, mais ses plaques grises indiquaient qu'il s'agissait d'un transport officiel. Sans doute était-ce la voiture de l'inspecteur Paul Lizard, le Lézard, le Caïman, ce Goliath peu fiable. Bruna prit une profonde inspiration. Sa peau brûlait, mais de l'intérieur maintenant. Dans quelques instants, la rep allait faire quelque chose de tout ça. De toute cette énergie et de ce feu. Dans un instant, Bruna se mettrait à sillonner la ville, elle naviguerait dans la nuit en quête de sexe : d'une explosion de chair capable de vaincre la mort. La seule éternité possible était entre ses jambes. Comme la plupart des humains et des techno-humains, Bruna était plus ou moins bisexuelle : seuls quelques rares individus étaient exclusivement hétérosexuels ou homosexuels. Mais, en général, la rep aimait davantage les hommes. Et cette nuit-là, quoi qu'il en soit, elle avait envie d'un mâle. Éventuellement d'un type aussi grand que Lizard le lézard, un humain géant qui devrait l'implorer pour son sexe d'androïde. Bruna lâcha un petit éclat de rire. Son rythme cardiaque

s’était accéléré, son corps semblait bouillir, l’air était lourd de phéromones. Ah, l’ivresse de la nuit. Elle était une étoile sur le point d’exploser, un quasar irradiant. Elle décrivit quelques pas, jouissant de sa vigueur et de son agilité, de sa faim et de sa santé. De cette joie féroce. Elle glissa une main sous sa courte jupe métallisée et, en s’appuyant sur le véhicule stationné, ôta sa culotte. Cette nuit, elle voulait arpenter la ville sans sous-vêtement. Ce n’était pas la première fois qu’elle le faisait et ce ne serait pas la dernière. Quel plaisir de se sentir tout ouverte, débarrassée de ses entraves, disponible. Avant de partir, elle laissa son string sur le pare-brise de la voiture du policier. Le monde bourdonnait autour d’elle et un battement de vie faisait trembler ses veines, son cœur et, surtout, le centre de sa fleur dévêtue, là, juste en dessous.

Archives Centrales des États-Unis de la Terre
Version Modifiable

ACCÈS STRICTEMENT RESTREINT
ÉDITEURS AUTORISÉS UNIQUEMENT

Madrid, le 22 janvier 2109, 11h06
Bonjour Yiannis,

> SI TU N'ES PAS YIANNIS LIBEROPOULOS, ARCHIVISTE CENTRAL FT711, ABANDONNE IMMÉDIATEMENT CES PAGES

ACCÈS STRICTEMENT RESTREINT
ÉDITEURS AUTORISÉS UNIQUEMENT

> L'INTRUSION NON AUTORISÉE CONSTITUE UN DÉLIT PÉNAL POUVANT ÊTRE SANCTIONNÉ PAR UNE PEINE ALLANT JUSQU'À VINGT ANS DE RÉCLUSION

Terres Flottantes

Tags : Histoire de la Science, Culte Labariste, Aristopopulisme, Plaies, Guerres Robotiques, accords bilatéraux, Deuxième Guerre Froide.

#63-025

Article en édition

Les Terres Flottantes existant à l'heure actuelle sont l'**État Démocratique du Cosmos** et le **Royaume de Labari**. Ces deux structures artificielles gigantesques maintiennent des orbites fixes par rapport à la Terre et sont de véritables mondes dotés d'une totale autonomie. Bien que, pour des raisons stratégiques, Cosmos et Labari cultivent l'un comme l'autre une politique cryptique d'occultation de l'information, il existe supposément sur chacune de ces Terres Flottantes entre cinq cents et sept cents millions d'habitants. Tous sont humains, puisque la résidence en ces deux endroits est interdite aux technos et aux extraterrestres, ce qui fait de ces Terres des sites indubitablement plus sûrs pour notre espèce.

Les premières mentions d'un éventuel besoin de construire un monde artificiel dans la stratosphère qui, en cas de catastrophe, pourrait héberger au moins une part de l'Humanité, remontent à l'**Ère atomique**, nom donné aux décennies qui suivent l'explosion, au milieu du XXe siècle, des premières bombes à fission nucléaire sur des populations civiles (**Hiroshima** et **Nagasaki**). Mais c'est au cours du XXIe siècle, avec les ravages du **Réchauffement climatique**, qui élève de deux mètres le niveau des océans et inonde 18 % de la surface terrestre, et, surtout, avec la forte mortalité, le désespoir et l'insécurité provoqués par les **Plaies**, la **Guerre rep** et les **Guerres Robotiques**, que l'idée de construire des mondes alternatifs dans l'espace devient une nécessité sociale et une possibilité réelle.

Le Royaume de Labari tire son nom du fondateur de l'**Église du Credo Unique**, l'argentin **Heriberto Labari** (2001-2071). Podologue de son métier, Labari naît le 11 septembre 2001, date à laquelle se produit le célèbre attentat contre les Tours Jumelles de New York, une coïncidence qu'il tiendra plus tard comme une preuve de sa prédestination. À l'âge de trente ans, Labari dit recevoir un message divin. Il abandonne son travail, fonde l'Église du Credo Unique et se consacre à prêcher le **Culte Labariste**, qui, d'après lui, est la religion originelle et primitive, apportée sur la Terre par les extraterrestres en des temps reculés, puis déformée et fragmentée, par ignorance et cupidité, en différentes croyances à travers le globe. Ce Culte présente un mélange syncrétique des religions les plus connues, en particulier du christianisme et de l'islam, ainsi que des ingrédients des jeux de rôle et de fantasy, avec l'évocation d'un monde médiévalisant, hiérarchique, sexiste, esclavagiste et très ritualisé. Afin de divulguer ses enseignements, Heriberto Labari écrit une vingtaine de romans de science-fiction qui deviennent rapidement très populaires : "Mes récits fantastiques sont les paraboles chrétiennes du XXIe siècle." Il ne faut pas oublier que la fondation de l'Église du Credo Unique coïncide avec les terribles années des Plaies, une des époques les plus violentes et tragiques de l'histoire de l'Humanité, et le message de Labari semble offrir des certitudes et une possibilité de salut. Quand le prophète meurt en 2071, assassiné par un fanatique chiite, les **Uniques** se chiffrent déjà à plusieurs centaines de millions à travers toute la Terre et comptent parmi eux de grandes fortunes, depuis des cheiks arabes du Golfe jusqu'à d'importants chefs d'entreprise occidentaux.

Quelques années avant sa mort, Labari commence à parler de la construction d'un monde stratosphérique, non seulement afin de fuir une Terre de plus en plus convulsive, mais aussi pour y créer la société parfaite, selon les paramètres rigides du Culte Labariste. Son roman posthume, *Le Royaume des Purs*, expose dans le détail comment serait cet endroit. Labari a la forme d'un gros anneau ou plutôt d'un énorme pneu. Tout indique qu'il a été généré par des bactéries semi-artificielles capables de s'autoreproduire dans l'espace à une vitesse vertigineuse, formant une matière semi-organique poreuse, légère, indéformable et pratiquement indestructible. Les clefs de cette technique hautement innovante demeurent secrètes. Il est frappant qu'une société officiellement antitechnologique ait été capable d'une découverte scientifique d'un tel calibre, mais il est vrai que tous les procédés utilisés sont naturels ou semblent imiter la nature dans une certaine mesure. Les habitants du Royaume vivent à l'intérieur des parois de l'anneau. Dans le creux interne, un immense réservoir d'eau et d'algues libératrices d'hydrogène fournit l'énergie nécessaire.

Si Labari est le résultat d'une nouvelle religion, Cosmos est le produit d'une idéologie. Encore que les deux choses reviennent peut-être au même. Quand, en 2062, le Pacte de la Lune est signé, mettant un terme à la Guerre rep, un seul État refuse de le ratifier : la Russie. L'ancien Empire russe traverse alors le pire moment de son histoire. C'est un pays en faillite, dévasté par les gangs et drastiquement réduit quant à sa superficie, car plusieurs guerres successives et des conflits acharnés avec ses voisins ont peu à peu rétréci ses frontières. Comme la Russie est si pauvre et à la traîne qu'elle ne dispose même pas de centres de production de techno-humains, le fait qu'elle ne signe pas le Pacte de la Lune n'affecte en rien l'effectivité du traité. Mais du jour au lendemain, ce refus rend célèbre **Amaia Elescanova**, qui vient d'être élue Présidente de cette nation en ruine.

Elescanova (2013-2104) est la présidente et fondatrice du parti

Регенерация, **Régénération**. Elle soutient que tous les maux de la Terre sont le résultat de l'abandon des utopies et d'une résignation face aux abus du capitalisme. Tout en assurant que le marxisme comme le modèle soviétique sont obsolètes, elle revendique la création d'un front commun révolutionnaire pour en finir avec les inégalités du monde. Dans son essai *Minorités responsables et masses heureuses*, pierre angulaire de son idéologie, Elescanova propose une société gouvernée par les plus aptes et les plus sages, semblable à la République platonicienne mais étayée par les progrès scientifiques : "Les qualités optimales des nouveaux dirigeants pourront même être favorisées dès le zygote au moyen des techniques eugéniques […]. La Science et la Conscience Sociale Unies pour Créer les Surhommes et Surfemmes du Futur (majuscules dans le texte original)."

Le régénérationnisme ou **aristopopulisme**, comme il est aussitôt appelé, prend comme de la paille sèche dans le monde entier, surtout quand, à partir du milieu des années 60, différents pays commencent à instaurer le paiement de l'air et que les citoyens ayant le moins de ressources se voient obligés d'émigrer massivement vers les zones les plus polluées. Mais ce ne sont pas seulement les franges économiquement faibles qui adoptent les doctrines d'Elescanova : de puissants partis issus de divers pays et aux idéologies distinctes, de l'extrême gauche jusqu'à l'extrême droite, s'allient à la présidente russe et forment, en 2077, le **Mouvement International Aristopopulaire (MIA)**, antibourgeois, antireligieux et anticapitaliste, bien que, paradoxalement, le MIA dispose d'un capital considérable.

Un tel mouvement aspire naturellement à dominer le monde, mais la Terre ne lui semble peut-être pas un lieu d'un grand avenir. Que ce soit pour cette raison ou parce qu'ils apprennent que les labaristes vont construire un royaume flottant, il est sûr en revanche que la première décision du MIA est de créer sa propre plateforme extraterrestre. De fait, une sorte de compétition féroce s'engage entre les Uniques et les Aristopopulistes afin de voir qui finalisera son projet en premier, comme si l'énorme réussite d'un monde artificiel pouvait servir de slogan publicitaire à leurs visions respectives et antithétiques de la vie. Bien qu'il se soit lancé dans la course plus tard, c'est le MIA qui la remporte : l'État Démocratique du Cosmos est inauguré en 2087, alors que les premiers sujets du Royaume de Labari n'arrivent qu'en 2088.

Dans ce cas aussi, on ignore les détails et les plans, mais Cosmos est sans l'ombre d'un doute une construction technologiquement éblouissante. Une multitude de pyramides réalisées en nanofibres de carbone sont unies les unes aux autres pour former une structure méga pyramidale. Le résultat est une espèce de réseau tubulaire, un échafaudage où sont accrochés les édifices ou centres d'habitabilité, reliés par des *rues* qui passent à l'intérieur des tubes. Quant aux sources d'énergie, il semblerait qu'une technologie secrète permettant de tirer un rendement élevé du vent solaire soit utilisée.

Bien que la construction de ces mondes artificiels soit suivie depuis la Terre avec une méfiance et une appréhension croissantes, le fait que ces deux projets soient portés par des mouvements sociaux multinationaux et, surtout, le chaos et la mortalité causés par les **Guerres Robotiques** (2079-2090) empêchent qu'une opposition efficace à la création de ces nations flottantes puisse s'affirmer. Et, quand elles sont enfin inaugurées, des millions de Terriens désespérés tentent d'être admis dans l'un de ces deux mondes afin de fuir la terrible désolation de la guerre. Cosmos et Labari sont absents des **Accords Globaux de Cassiopée**, car ils refusent d'octroyer aux techno-humains et aux extraterrestres les mêmes

droits qu'aux humains. Par la suite toutefois, aussi bien les uniques que les aristopopulistes signent des **accords bilatéraux** avec les États-Unis de la Terre, bien que les relations ne soient jamais faciles. Cette coexistence pleine de soupçons, de secrets et de tensions est baptisée **Deuxième Guerre Froide** par les analystes. Par ailleurs, étant donné que ces deux mondes demeurent l'un pour l'autre des ennemis obstinés et n'entretiennent pas de relations diplomatiques, les EUT se voient parfois obligés d'agir comme une sorte d'intermédiaire extra-officiel.

Enfin, certaines sources parlent de l'existence d'un troisième monde flottant, une structure bien plus petite, peut-être même autopropulsée, plus un super-vaisseau qu'une plateforme orbitale, où une société démocratique, tolérante et libre mènerait une vie raisonnablement juste et heureuse. Cette collectivité aurait débuté sa pérégrination clandestine durant les années confuses des Guerres Robotiques et, depuis ce temps-là, se serait débrouillée pour se cacher dans l'espace. Son nom serait ***Avalon***, mais tout semble indiquer qu'il s'agit là d'une légende urbaine.

La première chose dont elle eut conscience, comme toujours, fut cette pulsation lancinante de ses tempes. La gueule de bois perforant sa tête avec une vis brûlante.

Elle perçut ensuite une clarté rougeâtre à travers la membrane de ses paupières. Des paupières qui pesaient encore trop pour avoir la force de se soulever. Mais cette clarté semblait indiquer qu'il y avait beaucoup de lumière. Peut-être qu'il faisait jour.

Une douleur intense fouetta son front. Penser était une torture.

Néanmoins, Bruna fit l'effort de penser. Et de se rappeler. Un trou noir paraissait engloutir son passé le plus récent, mais à l'autre bout de ce grand vide la rep commença à retrouver des images entremêlées de la nuit d'avant, des paysages entrevus à travers un brouillard. Des endroits bruyants et remplis de gens. Des pistes de danse bondées. Avant ça, l'Institut médicolégal. Le cadavre de Chi. La rue, la lune. Et elle en train de se mettre un *bonbon* sous la langue. Elle entrevit de nouveau le tumulte des bars. Un type sans visage qui l'invitait à un verre. Les écrans publics qui bavassaient sur le ciel noir. Un groupe de musiciens. Une main qui montait dans son dos. Elle tressaillit, et ceci lui fit prendre conscience du reste de son corps, outre sa tête omniprésente et tambourinante. Elle était sur le ventre, dans ce qui semblait un lit. Les bras repliés de chaque côté du tronc. Le visage appuyé sur la joue gauche.

Bruna soupira lentement pour ne pas attiser le monstre de la migraine. Elle ne se rappelait pas comment la nuit avait fini et n'avait aucune idée de l'endroit où elle pouvait être. Elle détestait se réveiller dans une maison étrangère. Elle ne supportait pas de se lever dans un quartier inconnu et de devoir regarder ses coordonnées spatiales sur son portable pour savoir où elle était. Elle palpa le drap avec sa main droite. Impossible de reconnaître juste au toucher si c'était son lit ou pas. Elle n'allait pas avoir d'autre choix que d'ouvrir les yeux. Quatre ans, trois mois et vingt et un jours. Non : quatre ans, trois mois et vingt jours.

Elle souleva très lentement ses paupières, redoutant de voir. En effet, il y avait beaucoup de lumière. Une impitoyable clarté diurne qui blessa sa rétine. Elle mit un instant à dominer l'éblouissement, puis reconnut le petit fauteuil en skaï à moitié recouvert par le fatras de ses vêtements : sa jupe métallisée, sa veste thermique. Et son tee-shirt jeté sur le sol familier en bois synthétique. Elle était chez elle. Dieu merci.

Cette bonne nouvelle lui donna des forces et, prenant appui sur ses mains, elle parvint à soulever son corps. Ce faisant, elle aperçut du coin de l'œil que la couverture à côté d'elle formait un monticule sur ce qui semblait être une autre personne. Elle n'était pas seule. Tout n'allait pas être aussi simple, naturellement.

La nudité totale n'était pas la meilleure façon de se présenter devant un inconnu, si bien qu'elle attrapa sa veste sur le fauteuil à proximité et l'enfila maladroitement, encore assise sur le lit. Puis elle respira profondément, s'arma d'énergie et se leva. Debout à côté du lit, les tempes lancinantes, elle regarda le visiteur. Qui, à en juger par le monticule, était très grand. Un grand corps allongé sur le côté, lui tournant le dos, complètement recouvert par le drap. Enfin, pas complètement. En haut, on voyait quelques cheveux… râpeux… et une nuque… verte.

Bruna en eut le souffle coupé.

Ce n'était pas possible.

Ce n'était pas possible.

Elle posa une main sur sa tête pour atténuer sa migraine et contenir un tumulte d'idées épouvantées, puis fit discrètement le tour du lit jusqu'à se rapprocher du visage du dormeur : un nez plat et large, des sourcils en bataille, une peau verdâtre.

Elle avait couché avec une *bestiole*.

Elle eut envie de vomir.

Mais est-ce qu'elle avait vraiment couché avec une *bestiole* ? C'est-à-dire, est-ce qu'elle avait… ? La simple déambulation mentale vers cette idée impensable fit flancher ses jambes. Elle dut s'asseoir sur le lit pour ne pas tomber. Et ce mouvement réveilla l'extraterrestre.

La *bestiol*e ouvrit les yeux et la regarda. Des yeux couleur miel à l'expression mélancolique. C'était un Omaa. Fébrile, Bruna tenta de se souvenir de toutes les informations qu'elle possédait sur les Omaas. Que c'étaient les Autres qui abondaient le plus sur la Terre car, en plus de leur représentation diplomatique, il y avait des milliers de réfugiés qui avaient fui les guerres religieuses de leur monde. Que ces réfugiés étaient les extraterrestres les plus pauvres, justement à cause de leur condition d'apatrides, et que cela faisait d'eux les êtres les plus méprisés parmi les *bestioles*. Qu'ils étaient… hermaphrodites ? Ou bien c'étaient les Balabis ? Quel merdier. Devoir voir son compagnon de lit en entier plongeait Bruna dans la terreur.

Avec une lenteur minutieuse et un calme infini, de la même façon qu'un humain bougerait devant un animal des bois pour ne pas l'effrayer, la *bestiole* s'assit sur le lit, le torse nu et le reste du corps caché par le drap. Ah oui, et par-dessus le marché c'est eux les translucides, pensa Bruna avec une pâle répugnance. Le plus troublant avec les extraterrestres, c'était leur aspect à la fois si humain et si

étranger. L'impossible ressemblance de leur biologie. L'Omaa était grand et musclé, une version robuste d'un corps masculin, avec ses bras, ses mains et ses ongles au bout de ses… Bruna s'arrêta pour compter… de ses six doigts. Mais sa tête, avec ces cheveux hirsutes et ces sourcils épais, ce nez large qui ressemblait à une truffe et ces yeux tristounets, rappelait trop celle d'un chien. Et ensuite venait le pire, qui était la peau, à moitié bleutée, verdâtre dans les rides, et surtout semi-transparente, si bien que, selon les mouvements et la lumière, elle laissait entrevoir des bouts des organes internes, des soupçons rosâtres de viscères palpitants. Bon sang, quelle texture cette foutue chose pouvait-elle bien avoir ? Elle ne se souvenait absolument pas d'avoir touché cette peau et, à dire vrai, ne voulait pas non plus s'en souvenir. Et maintenant qu'est-ce qu'ils allaient faire ? Échanger leurs prénoms ?

La *bestiole* sourit timidement.

– Bonjour. Je m'appelle Maio.

Sa voix avait un grondement rauque de mer battant les rochers, mais on la comprenait très bien et son accent était plus qu'acceptable.

– Je… suis Bruna.

– Enchanté.

Un silence hérissé de questions non posées s'installa entre eux. Et maintenant ? se demanda la rep.

– Tu te souviens… tu te souviens de quand nous sommes arrivés ici hier soir ? demanda-t-elle enfin.

– Oui.

– Donc tu… Hum, je veux dire, tu te souviens de tout ?

– Oui.

Bon sang, pensa Bruna, je préfère ne pas creuser davantage.

– Bon, Maio, je dois y aller. C'est-à-dire, nous devons y aller. Tout de suite.

– D'accord, dit la *bestiole* avec une amabilité qui confinait à la douceur.

Mais il ne bougeait pas.

– Allez, il faut qu'on y aille.

– Oui, mais je dois me lever et m'habiller. Et je suis nu.

Ah, oui. Évidemment ! Les Omaas étaient donc aussi pudiques que ça ? Quoique, bien entendu, elle ne se sentait pas prête à le voir elle non plus.

– Moi aussi, je vais m'habiller. Dans la salle de bain. Et pendant ce temps, tu…

Bruna laissa sa phrase en suspens, attrapa les mêmes vêtements que la nuit d'avant pour ne pas s'attarder à chercher davantage et s'enferma dans la salle de bain. Abasourdie, la tête encore fendue en deux par la douleur, elle prit une courte douche de vapeur puis enfila

de nouveau sa jupe métallisée et son tee-shirt. Elle grogna de contrariété en constatant qu'elle n'avait pas de sous-vêtement à portée de main et en se rappelant ce qu'elle avait fait de son string la veille au soir. Se retrouver maintenant sans cet effet l'embarrassait énormément. Elle se mouilla le visage avec un petit jet de son eau ultra chère pour tenter de se réveiller, puis elle ouvrit discrètement la porte. Devant elle, debout à côté du lit, docile comme un chien avide de plaire, l'extraterrestre attendait. Il devait mesurer plus de deux mètres. Il portait une espèce de jupe tubulaire qui lui allait de la taille jusqu'au milieu du mollet. Bruna se rappela alors que c'était la façon de s'habiller des Omaas, avec ces jupes en toile semblable à de la laine spongieuse et aux couleurs terreuses et chaudes, ocre, vin, moutarde. Un accoutrement élégant, même si la jupe utilisée par Maio était assez râpée. Mais le pire était qu'il portait, en haut, un épouvantable tee-shirt terrien, de ceux qu'on offre en publicité, avec un dessin tape-à-l'œil sur la poitrine qui montrait une bière mousseuse. Il faisait environ deux tailles de moins que ce qu'il aurait fallu et semblait sur le point de craquer sur son thorax robuste.

– C'est pour me couvrir. Le tee-shirt. J'ai remarqué que les Terriens n'aimaient pas voir les transparences de la peau sur le corps, dit l'extraterrestre de sa voix océanique.

Oui, bien sûr, pensa Bruna, les Omaas vivaient normalement la poitrine nue, simplement traversée par des courroies dont la rep ignorait l'utilité. Peut-être qu'il s'agissait d'un simple ornement. Quoi qu'il en soit, il était horrible avec ce tee-shirt. C'était comme un mendiant intersidéral.

– Bon. Ok. D'accord. Alors allons-y, bredouilla la détective.

Ils sortirent de l'appartement et croisèrent quelques voisins en descendant. Bruna put voir la stupéfaction dans leurs yeux, la peur, la répugnance, la curiosité. Manquait plus que ça, pensa-t-elle : en plus d'être une rep, maintenant je suis avec une *bestiole*, et par-dessus le marché une *bestiole* qui a une allure pouilleuse de vagabond. En arrivant dans la rue, ils demeurèrent immobiles l'un en face de l'autre. Est-ce qu'il aurait fallu que je lui propose de passer dans la salle de bain ? pensa Bruna en ressentant une égratignure de culpabilité. Et est-ce que j'aurais dû lui donner quelque chose pour le petit-déjeuner ? Si c'était un réfugié, et c'en était certainement un, peut-être qu'il avait faim. Et qu'est-ce que ça mange, ces créatures ? Le problème, c'était l'air tristement canin de cet extraterrestre, ces yeux si humains qu'on ne les trouvait que chez les clébards, ce fichu aspect d'animal abandonné, en dépit de l'envergure de sa carcasse. Bon sang, pensa Bruna, elle avait couché avec des gens imprésentables dans ses nuits les plus folles, mais se réveiller avec une *bestiole*, là, c'était trop.

– Bon. Eh bien adieu, dit la rep.

Et elle se mit à marcher sans attendre de réponse, grimpant sur le premier tapis roulant qu'elle trouva. Quelques mètres plus loin, un peu avant que le tapis ne décrive une vaste courbe pour tourner au coin de la rue, elle ne put résister à la tentation et regarda en arrière. L'extraterrestre demeurait debout à côté de l'entrée, à la contempler avec une mine désemparée. Allez, va te faire cuire un œuf, pensa Bruna. Et elle se laissa emporter par le tapis jusqu'à perdre de vue la *bestiole*. Fini. Jamais plus.

Et maintenant où est-ce que je vais ? se demanda-t-elle. Et juste à ce moment son portable reçut un appel entrant. C'était l'inspecteur Paul Lizard. Curieusement, se dit Bruna, elle se souvenait encore du nom du Caïman.

– Husky, nous avons rendez-vous dans vingt minutes.

– Ha-ha. Je n'ai pas oublié, mentit-elle. Je suis en route.

– Alors pourquoi tu te trouves sur un tapis qui va en sens contraire ?

La rep s'énerva :

– Il est interdit de localiser quelqu'un par satellite quand on ne dispose pas de son autorisation.

– En effet, Husky, tu as tout à fait raison, sauf quand on est inspecteur de la Judiciaire, comme moi. Je peux localiser qui ça me chante. Au fait, tu vas arriver en retard. Et si tu continues d'avancer dans le sens contraire, encore plus en retard.

Bruna coupa son portable d'une claque. Il allait bien falloir qu'elle aille voir Lizard, même si ça ne lui disait rien : sa licence de détective dépendait toujours de ses bonnes relations avec la police. Elle sauta sur le trottoir par-dessus la rambarde du tapis roulant et se mit à chercher un taxi. C'était un samedi, il faisait un temps magnifique et l'avenue Reina Victoria, avec son jardinet central arboré, était pleine d'enfants. C'étaient des enfants riches qui promenaient leurs robots en peluche aux formes animales : des tigres, des loups, de petits dinosaures. Une fillette voltigeait même à quelques centimètres du sol avec un réacteur de loisir attaché dans son dos, malgré le prix exorbitant de ce gaspillage de combustible et l'excès de pollution qui en résultait. Avec ce que coûtait une heure de vol de cette gamine, un humain adulte aurait pu se payer deux années d'air propre. Bruna avait l'habitude de supporter les injustices de la vie, surtout quand elle ne les subissait pas dans sa propre chair, mais elle se sentait particulièrement irascible ce jour-là et la vue de cette gosse accrut sa mauvaise humeur. Elle se cala dans le taxi et ferma les yeux, en essayant de se détendre. Elle avait encore mal à la tête et n'avait pas déjeuné. Quand elle arriva au siège de la police judiciaire, une demi-heure plus tard, elle commençait à se sentir véritablement affamée.

– Salut, Husky. Vingt minutes de retard.

Paul Lizard portait un sweat rose. Un sweat rose ! C'était sans doute son idée de la tenue décontractée du week-end.

– J'ai faim, dit la rep en guise de salut.

– Ah oui ? Eh bien moi aussi. Attends.

Il se connecta à la cantine de l'immeuble et commanda des pizzas, des saucisses au goût poulet, des œufs au plat, des petits pains chauds, des fruits, du fromage aux graines de tournesol grillées et beaucoup de café.

– Ils vont nous apporter ça dans la salle de tests. Suis-moi.

Ils entrèrent dans la salle, qui était vide, et s'assirent autour d'une grande table holographique. Paul ordonna aux lumières de s'atténuer. De l'autre côté du plateau, éclairé juste par une lueur laiteuse qui provenait de la table, son visage paraissait de pierre.

– Écoute, Husky… nous allons jouer à un jeu. Le jeu de la collaboration et de l'échange. Tu me racontes quelque chose et je te raconte quelque chose. Chacun son tour. Et sans tricher.

Tu n'y crois pas toi-même, pensa Bruna. Puis elle se dit aussi qu'elle avait peu de choses à raconter. Peu de jetons à jouer.

– Ah oui, Lizard ? Eh bien, moi, je veux que tu m'expliques pourquoi personne ne parle des mémoires adultérées. Et ce que ces mémoires contiennent.

L'homme sourit. Un joli sourire. Une moue étonnamment charmante qui, pendant un instant, parut le changer en quelqu'un d'autre. Plus jeune. Moins dangereux.

– Naturellement, on commence par toi. Dis-moi, comment crois-tu que ta cliente est morte ?

Bruna fronça les sourcils.

– À l'évidence, on l'a assassinée. C'est-à-dire, on lui a implanté contre sa volonté une mémoire adultérée.

– Comment peux-tu être si sûre qu'elle ne l'a pas fait volontairement ?

– Je ne pense pas que ce soit une femme qui se drogue. Et puis elle était au courant pour les *mémos* mortelles, elle n'aurait pas pris ce risque. Surtout après avoir été menacée.

– Ah, oui. Cette fameuse boule qui est apparue dans son bureau. Et il y avait quoi dans cette boule ?

– Tu ne le sais pas ? s'étonna Bruna. Le MRR ne te l'a pas fournie ?

– Habib dit qu'il ne l'a pas. Que c'est toi qui l'as.

– Je la lui ai rendue hier par messager.

– Eh bien, je viens de parler avec lui et elle n'est pas arrivée. Le robot a dû disparaître mystérieusement en cours de route. Mais tu as analysé le message…

Bruna réfléchit un instant. La boule s'était perdue ? Assez étrange, tout ça.

– Un moment, Lizard. Arrête un peu. Maintenant c'est à ton tour de me donner une information.

Paul acquiesça.

– Très bien. Regarde ces personnes…

Sur le plateau, les images holographiques de trois individus commencèrent à se former. De trois cadavres, pour être exact. Un homme avec un trou dans le front parfaitement rond et net, sûrement un tir de laser. Un autre homme avec le cou tranché et plein de sang. Et une femme avec la moitié du visage arrachée, peut-être par une balle explosive standard ou par un tir de plasma. Bruna eut un petit haut-le-corps : la demi-figure qui restait à la victime lui était vaguement familière. Oui, cette oreille déplacée était reconnaissable entre mille.

– Tu les connais ? demanda le policier.

– La dernière seulement. Je crois que c'est une revendeuse de drogue de Nuevos Ministerios. Je lui ai acheté une *mémo* il y a trois jours.

– Et tu as fait quoi avec ? Tu l'as utilisée ?

– Qui sont les autres ?

– Tous des revendeurs illégaux. Des dealers connus. Quelqu'un s'est mis à les assassiner. Peut-être pour se venger des mémoires létales ?

– Ou pour se débarrasser de la concurrence et pouvoir vendre la came adultérée ? J'ai fait analyser la *mémo*. Elle était normale. Pirate, mais inoffensive.

Paul acquiesça de nouveau. Le robot de la cantine arriva à ce moment-là avec le déjeuner. Les plats n'étaient sans doute pas très bons, mais ils étaient chauds et se révélaient suffisamment appétissants. Ils posèrent leurs plateaux sur la table et, durant quelques minutes, s'employèrent à manger avec une délectation silencieuse, pendant que les images des trois cadavres continuaient de tourner dans l'air. On aurait dit beaucoup de nourriture, mais au bout de quelques minutes Bruna constata avec un certain étonnement qu'à eux deux ils avaient réussi à tout finir. La rep se servit un autre café et regarda Lizard avec la bienveillance que produit un estomac rempli. Manger avec quelqu'un quand on a faim prédispose à la complicité et à la convivialité.

– Bon. Je crois que tu allais me parler du contenu de la boule holographique que Chi avait reçue… dit l'homme en repoussant les plats.

Bruna soupira. Elle sentait que sa gueule de bois allait bien mieux.

– Non, non. C'est à ton tour. Moi, je t'ai raconté pour la *mémo* illégale.

Lizard sourit et manipula de nouveau la table. Deux autres morts

apparurent, flottant comme des spectres devant eux. Deux reps. Inconnus.

– Je ne sais pas qui c'est, dit Bruna.

– Eh bien, ce sont deux cadavres étranges. Ils travaillaient pour le MRR. Enfin, ils travaillaient pour une entreprise externe de maintenance dont le MRR était l'unique client. Ça te dit quelque chose ?

La détective garda une expression impassible.

– Comment sont-ils morts ? demanda-t-elle pour gagner du temps.

– Deux tirs dans la nuque. Exécutés.

Fallait-il lui raconter ou pas ? Mais elle ne voulait pas révéler des détails qu'Habib lui avait donnés sans avoir l'autorisation de l'androïde. Après tout, c'était lui son client. Elle décida de donner à Lizard une autre information à la place de celle-ci.

– Aucune idée, sur ça je ne sais rien. Dans la boule holographique, on voyait Chi dans un discours de…

– Non, dispense-toi de cette partie, je sais comment était le message. Habib me l'a dit. Ce que je veux savoir, c'est le résultat de ton analyse.

– Les images de l'étripage sont celles d'un porc et il y a 51 % de probabilité qu'elles ne proviennent pas d'un abattoir légal, que ce soit du fait maison. Et je n'ai pu trouver aucune trace, aucune donnée, aucun indice, aucune référence. Juste…

– Juste ?

– Je peux utiliser ta table holographique ?

– Bien sûr.

Bruna demanda la connexion depuis son bracelet-ordinateur et Lizard la lui accorda. Quelques secondes plus tard, le message menaçant se forma devant eux. La table avait une définition magnifique et l'image était en grandeur nature : c'était assez désagréable. Quand le film s'acheva, la détective toucha l'écran de son bracelet et fit passer la vidéo originale du porc, passée au propre et reconstruite. Elle régla la mise au point sur le couteau et agrandit et redéfinit les contours de l'image jusqu'à ce que l'œil du rep se voie.

– Mmm… La séquence a donc été filmée par un techno-humain, murmura Lizard pensif. Intéressant.

– Tu peux garder une copie de l'analyse.

– Merci. Alors, ça ne te dit rien, ces deux androïdes qui travaillaient pour le MRR ?

– Je ne les ai jamais vus de ma vie, dit Bruna avec le parfait aplomb de qui dit la vérité. Mais il me vient à l'idée que tu pourrais les faire passer par un programme de reconnaissance anatomique pour vérifier si l'œil qu'on voit sur le couteau correspond à l'un d'eux. Au fait, où avez-vous trouvé les cadavres ?

Lizard racla avec son doigt le dernier grumeau de fromage frais qui restait dans l'assiette et le mangea avec délectation. Il fit une grimace de préoccupation avant de parler :

– Ça, c'est le plus étrange… Nous avons trouvé tous les morts au même endroit… Au Biocompost C.

C'est-à-dire dans l'un des quatre grands centres de recyclage d'ordures de Madrid.

– Dans la décharge ?

– Les deux technos étaient couchés sur la montagne de détritus la plus récente… Comme si on les avait soigneusement placés là. Les robots éboueurs sont programmés pour détecter les résidus sentants et avertir, ils ont donc arrêté le travail et donné l'alerte. Et les autres cadavres se trouvaient dans cette même montagne, un peu enterrés, plus anciens et à divers stades de décomposition. Sur les hologrammes que tu as vus, les corps étaient reconstruits, mais les deux hommes devaient être morts depuis au moins un mois.

– C'est-à-dire qu'ils étaient ailleurs et qu'on les a apportés à Biocompost C.

– Exact, c'est comme si quelqu'un avait voulu qu'on les découvre tous ensemble et qu'on fasse donc un lien entre les affaires. Des pistes criminelles évidentes pour détectives imbéciles.

Bruna sourit. Ce bonhomme à la voix paresseuse était plutôt drôle. Mais mieux valait ne pas s'y fier.

– Lizard, je sais qu'il y a eu avant ça d'autres cas de morts reps semblables. Avant celles qui sont sorties au grand jour cette semaine… Quatre autres. Ce fasciste d'Hericio l'a dit aux actualités… Et Chi menait son enquête à ce sujet.

Lizard haussa les sourcils, pour la première fois véritablement surpris :

– Chi le savait aussi ? Alors ça… C'était le secret le plus connu de la Région… Et elle savait quoi au juste ?

– Que c'étaient trois hommes et une femme, tous techno-humains, tous suicidaires, qu'aucun n'a assassiné personne avant de se tuer. Ils se sont ôté la vie par des méthodes diverses, toutes assez habituelles : se couper les veines, une overdose, se jeter dans le vide… Les trois derniers, je veux dire les derniers dans le temps, les plus récents, se sont arraché un œil. Et tous étaient porteurs d'une *mémo* adultérée.

– Et rien d'autre ? Elle ne connaissait pas d'autre détail qui reliait les morts entre eux ?

– Chi n'avait rien trouvé qui les unisse. On dirait des victimes choisies au hasard.

– Peut-être, Bruna. Mais en plus… tous portaient le mot “vengeance” tatoué sur le corps.

– Tous ?

– Les sept.

– Chi aussi ?

– Aussi.

– Je ne l’ai pas vu.

– Il était dans son dos.

– Gándara ne me l’a pas dit.

– Tu es partie très vite hier soir. Regarde.

Le gros plan d’un dos flotta dans l’air. Large, ondulant, blanc. Mais taché par les traits violets des ecchymoses. Près de la douce naissance des fesses, le mot vengeance était écrit dans une calligraphie très caractéristique, resserrée, encrée et ronde. Le mot devait mesurer quatre centimètres de long sur un de haut. Il avait ce ton de raisin violacé des tatouages réalisés au pistolet laser froid, comme celui de Bruna. Ils cicatrisaient à l’instant même où ils étaient faits.

– C’est Chi, expliqua Lizard. Mais tous les tatouages sont identiques et se trouvent au même endroit.

Le policier éteignit la table et regarda Bruna avec un petit sourire.

– J’ai l’impression que je suis en train de t’en dire trop, Husky.

Et c’était vrai. Il était en train de lui en dire trop.

– Dis-moi juste une chose encore, Lizard… Que contiennent les *mémos* mortelles ?

– Plus que des *mémos*, ce sont des programmes de comportement induit… Des pièces de bio-ingénierie vraiment remarquables. Et les implants ont évolué d’une victime à l’autre… C’est-à-dire que leurs programmes sont devenus de plus en plus complexes…

– Comme si les premiers morts étaient des prototypes…

– Ou des tests pratiques, oui. Les implants sont dotés d’une mémoire très courte… Trente ou quarante scènes, au lieu des milliers de scènes habituelles.

– Normalement, il y en a cinq cents.

– Si peu ? Enfin, dans ces *mémos* il n’y a que quelques scènes qui font croire à la victime qu’elle est humaine et qu’elle a fait l’objet de persécution de la part des reps… des technos. Puis il y a d’autres scènes qui sont comme des prémonitions… Des actes compulsifs que la victime se voit obligée d’accomplir. Quelque chose de semblable aux délires psychotiques. Les implants induisent une espèce de psychose programmée et extrêmement violente. L’impact est si fort qu’il détruit le cerveau en quelques heures, mais nous ne savons pas si cette dégénération organique postérieure est voulue ou si c’est un effet secondaire et indésirable de l’implant.

– Et cette obsession pour les yeux ?

– Le coup de se rendre aveugle ou de rendre aveugle quelqu’un apparaît à partir de la deuxième victime. C’est une des scènes délirantes. Sans doute quelque chose de volontairement induit.

– Une signature du criminel. Comme le tatouage.

– Peut-être. Ou un message.

Il devait y avoir quelqu'un de très malade derrière tout ça, pensa Bruna. Un esprit pervers capable de se délecter de l'énucléation d'un globe oculaire. D'un œil rep. Vengeance et haine, sadisme et mort. La détective sentit un mal-être vague tourner dans son estomac. Elle avait sûrement trop mangé.

– Et pourquoi rien de tout ça n'a été dit publiquement ? Pourquoi cacher cette histoire d'implants ?

Lizard regarda fixement Bruna.

– Il est toujours utile de garder en réserve une information que seul le criminel peut connaître, dit-il enfin de sa voix léthargique après un silence un peu excessif.

– Pour ça, vous aviez les tatouages. Pourquoi taire quelque chose qui prouve que les reps sont eux aussi des victimes et pas seulement des assassins furieux ?

Nouveau silence.

– Tu as raison. Nous ne pouvons rien dire, il y a des ordres d'en haut. Des ordres qui me dérangent. Dans cette affaire, il se passe des choses que je ne comprends pas. C'est pour ça que je me suis mis en contact avec toi. Je crois que nous pouvons nous aider mutuellement.

Bruna toucha son estomac en cachette. Sa sensation de nausée avait augmenté. Quelque chose n'allait pas. Quelque chose n'allait pas du tout. Pourquoi est-ce que Lizard lui racontait tout ça ? Pourquoi est-ce qu'il avait été si généreux dans ses confidences ? Et comment pouvait-il dire aussi ouvertement qu'il n'avait pas confiance en ses supérieurs ? Ici ? Au siège de la police judiciaire ? Dans un endroit où toutes les conversations étaient probablement enregistrées ? Elle sentit se hérisser le duvet blond qui poussait le long de sa colonne vertébrale. C'était comme une légère vague électrique qui montait dans son dos et ça lui arrivait toujours avant d'entrer dans une bagarre. Ou lorsqu'elle se trouvait dans une situation dangereuse. Et elle était maintenant en danger. C'était un piège. Elle regarda la figure charnue et lourde de Lizard et la trouva repoussante.

– Je dois y aller, dit-elle abruptement en se levant.

L'homme haussa les sourcils :

– Si vite ?

Bruna se contint et feignit un calme presque aimable.

– Nous nous sommes tout dit, non ? Je ne sais rien de plus. Et tu ne me diras rien de plus. J'ai un rendez-vous et je suis en retard. On reste en contact.

Encore assis, Lizard la saisit par le poignet.

– Attends…

L'androïde sentit la main chaude et rugueuse de l'homme sur sa

peau et dut faire appel à tout son self-control pour ne pas lui flanquer un coup de genou dans le visage et se libérer. Elle le regarda avec des yeux interrogateurs et féroces, encore de profil, sans abandonner son impulsion de partir.

– En fait, tu as encore une chose à me raconter… Tu as été attaquée par Cata Caïn…

Bruna soupira et se retourna vers lui. Lizard la relâcha.

– Oui. C'est marqué dans le rapport de police. Et ?

– Tu figurais dans l'une des scènes induites de la *mémo* de Caïn. D'après le programme, ta voisine devait t'espionner, aller chez toi, t'étrangler avec le câble jusqu'à ce que tu sois inconsciente, t'attacher, t'arracher les yeux puis t'achever.

Malgré elle, Bruna fut estomaquée par la nouvelle. Elle ouvrit la bouche, mais ne sut pas quoi dire.

– Intéressant, n'est-ce pas ? Voilà ton nom, Bruna Husky, dans la scène de la *mémo*. Ton nom, ton image et ton adresse. À ton avis, pourquoi tu es incluse dans un implant assassin ?

– Alors tu m'as fait venir pour m'interroger ?

– Je ne suis pas en train de t'interroger. Officiellement, je veux dire. Je suis juste en train de te poser une question.

– Eh bien, je te réponds que je n'en ai pas la moindre idée.

– Bizarre. Tu aurais dû être une victime, mais tu ne l'as pas été. Une question de chance ? Ou d'information préalable ?

– Qu'est-ce que tu insinues ?

– Peut-être que tu connaissais le contenu de la *mémo*. Peut-être même que tu as collaboré à la fabrication de l'implant.

– Pourquoi est-ce que j'y aurais mis la scène induite de mon assassinat ?

Lizard sourit, charmant.

– Pour avoir un magnifique alibi.

Bruna se sentit soulagée. Ah, elle le préférait comme ça, agissant contre elle à découvert, clairement hostile. Elle lui rendit son sourire.

– J'ai bien peur que, tout compte fait, nous n'allions pas finir par devenir de si bons amis… dit-elle.

Et elle fit volte-face et s'en alla. Elle était en train de franchir le seuil quand elle entendit dans son dos la réponse du policier :

– Dommage…

Ce satané Lizard paraissait être de ces hommes qui s'évertuent toujours à avoir le dernier mot.

En réalité, Bruna avait bel et bien un rendez-vous, quoiqu'elle l'eût presque oublié. Depuis trois mois, tous les samedis à 18 heures pile, elle allait chez un psychoguide. Le problème avait commencé six mois plus tôt. Un après-midi, Bruna était chez elle en train de regarder un film quand, tout à coup, la réalité était partie. Ou plutôt, c'était elle qui était sortie de la scène. L'écran, la chambre, le monde entier avaient paru s'éloigner à l'autre bout d'un long tube noir, comme si Bruna regardait les choses depuis l'extrémité d'un tunnel. En même temps, elle s'était mise à transpirer et à grelotter, ses dents à claquer, ses jambes à trembler. Elle s'était sentie subitement écrasée par une terreur panique comme elle n'en avait jamais éprouvé auparavant. Et le pire était qu'elle ne savait pas ce qui la terrorisait à ce point. C'était une peur aveugle, indéchiffrable. Folle. Une soudaine extinction de la raison. La crise avait duré quelques minutes à peine, mais l'avait épuisée, la transformant en otage permanente de la peur de la peur. De la crainte que l'attaque se reproduise. Bien sûr, elle s'était reproduite plusieurs fois, toujours dans les moments les plus inattendus : quand elle courait dans un parc, mangeait dans un restaurant, voyageait dans le tram ou le métro.

Elle s'était d'emblée rendue à une psychomachine, comme elle l'avait déjà fait à d'autres occasions au cours de ses années de milice. Les combattants avaient coutume d'utiliser les *boîtes bêtes* après un combat particulièrement dur ou à des époques de tension guerrière extrême. Vous entrez dans la petite alcôve de la psychomachine, vous vous asseyez sur le fauteuil, vous mettez le casque avec les électrodes, vous placez le bout de vos doigts sur les capteurs et vous racontez à la machine ce qui vous arrive. Et en principe la machine vous conseille verbalement, vous stimule doucement le cerveau avec des ondes magnétiques et, quand ce n'est pas suffisant, vous délivre une pilule adaptée. Les androïdes y vont en quête de ça, des pilules. Anxiolytiques, relaxantes, stimulantes, stabilisantes, euphorisantes, antidépressives. Ils savent comment parler à la boîte pour obtenir ce qu'ils désirent et les séances ne coûtent que quinze ges, drogue à part.

Mais cette fois-là, la détective n'avait pas su de quoi elle avait besoin, ce qu'elle recherchait.

– Tu as eu une crise d'angoisse, avait analysé la boîte d'un ton vibrant de baryton (Bruna avait sélectionné voix d'homme dans les options de son).

– Mais pourquoi ?

– Les crises d'angoisse sont une conséquence de la peur de la mort, avait dit la psychomachine.

Comme si ça éclaircissait quelque chose. L'androïde avait passé toute sa courte vie écrasée par la conscience de la mort, et avait bien sûr été de nombreuses fois en danger de mort sans que ça lui provoque aucune attaque, plutôt le contraire, le risque injectait dans son organisme une espèce de calme froid extrêmement lucide. C'était l'un des apports de l'ingénierie génétique, l'une des améliorations hormonales dont les reps de combat étaient dotés. Mais, tout d'un coup, un après-midi, en regardant un film stupide chez elle, elle s'était effondrée. Pourquoi ?

Puisque la *boîte bête* n'avait pas apaisé son inquiétude, elle avait envisagé la possibilité d'aller voir un psychoguide. Depuis que la psychologue péruvienne Rosalind Villodre avait développé dans les années 80 sa théorie postfreudienne du Maître, ses disciples étaient devenus très à la mode. À côté de chez Bruna, il y avait un Marché aux Médecines, une de ces galeries commerciales spécialisées en thérapies plus ou moins alternatives, et le cabinet d'un psychoguide appelé Virginio Nissen se trouvait au rez-de-chaussée. La détective y était entrée un après-midi avec la vague intention de s'informer et en était ressortie avec l'engagement de revenir tous les samedis : d'une manière un peu inexplicable, l'homme s'était arrangé pour lui imposer cette obligation. La rep ne souffrait plus de crise d'angoisse depuis deux mois, mais doutait fort que ce soit grâce à Nissen. En tout cas, peut-être que c'était dû aux quatre-vingts gaïas que la demi-heure de traitement lui coûtait : elle n'avait pas d'autre choix que de guérir pour pouvoir les économiser.

Et Bruna se trouvait maintenant allongée dans un lit de privation sensorielle, sur un matelas de légères boules d'air, avec des lunettes virtuelles qui la faisaient se sentir au milieu du cosmos. Elle flottait placidement dans les ténèbres stellaires, sans poids ni corps. En ce lieu reculé et confortable parvint la voix légèrement mielleuse de Virginio Nissen.

– Dis-moi trois mots qui te font mal.

Il fallait répondre vite, sans réfléchir.

– Blessure. Famille. Douleur.

– Éliminons le premier : sémantiquement trop pollué. Pense à famille et dis-moi trois autres mots qui te font mal.

– Rien. Personne. Seule.

– Que signifie rien ?

– Que c'est un mensonge.

– Qu'est-ce qui est un mensonge ?

– Nous en avons déjà parlé plein de fois.

– Encore une fois, Husky.

– Tout est un mensonge… Les sentiments… Le souvenir de ces sentiments. L'amour de mes parents. Mes parents eux-mêmes. Mon enfance. Tout est devenu du vent. Ça n'existe pas et ça n'a pas existé.

– L'amour que tu ressens pour ta mère, pour ton père, il existe.

– Un mensonge.

– Non, cet amour est réel. Ton désespoir est réel parce que ton sentiment est réel.

– Mon désespoir est réel parce que mon sentiment est un mirage.

– Mes parents sont morts il y a trente ans, Husky.

– Toutes mes condoléances, Nissen.

– Je veux dire que mes parents n'existent pas non plus. J'en garde juste le souvenir. Comme toi.

– Ça n'est pas la même chose.

– Pourquoi ?

– Parce que mon souvenir est un mensonge.

– Le mien aussi. Toutes les mémoires mentent. Nous inventons tous notre passé. Tu crois que mes parents ont vraiment été comme je m'en souviens aujourd'hui ?

– Ça m'est égal parce que ce n'est pas la même chose.

– D'accord, laissons ça. Et le deuxième mot, personne ? Qu'est-ce que ça signifie ?

– Solitude.

– Pourquoi ?

– Écoute… Tu ne peux pas comprendre. Un humain ne peut pas comprendre ! Peut-être que je devrais chercher un psychoguide techno. Il y a des techno-humains qui font ça ? Même les rats… même le mammifère le plus misérable a son nid, sa meute, son troupeau, sa portée. Les reps sont privés de cette union essentielle… Nous n'avons jamais été véritablement uniques, véritablement nécessaires à quelqu'un… Je veux parler de cette façon qu'ont les enfants d'être nécessaires à leurs parents, ou les parents d'être nécessaires à leurs enfants. En plus, nous ne pouvons pas avoir d'enfant… et nous ne vivons que dix ans, former un couple stable est très difficile, ou alors c'est une agonie.

Sa gorge se serra subitement et la détective se tut de peur que sa voix n'éclate en sanglots. Chaque fois qu'elle frôlait le souvenir de la mort de Merlin, la peine la submergeait avec une fureur intacte, comme si les deux dernières années n'avaient jamais existé. Elle respira profondément et ravala son nœud de douleur pour revenir à une maîtrise acceptable.

– Je veux dire que tu n'es vraiment important pour personne… Tu peux avoir des amis, et même de bons amis, mais même avec le meilleur des amis tu ne peux pas occuper cette place essentielle d'appartenance à l'autre. Qui va s'inquiéter de ce qui m'arrive ?

C'était formidable, se dit Bruna ironiquement : c'était réellement formidable de payer quatre-vingts ges à un psychoguide pour réussir à se pourrir l'après-midi et passer un sale quart d'heure. L'espace sidéral dans lequel elle flottait, auparavant si relaxant, se mit à lui sembler un lieu angoissant.

– En réalité, ce n'est pas exactement ce que tu dis, Husky. Même la comparaison que tu as utilisée n'est pas correcte. Tous les mammifères ne vivent pas en groupe. Par exemple, les ours sauvages étaient des animaux absolument solitaires toute leur vie durant. Ils ne se rassemblaient fugacement que pour s'accoupler. Donc…

Au diable les ours sauvages, pensa Bruna. En plus, c'étaient des êtres qui n'existaient pas non plus : des ours, il n'en restait que dans les parcs zoologiques. La rep s'arracha les lunettes virtuelles et s'assit sur le lit. Elle battit plusieurs fois des paupières, un peu nauséeuse, tandis qu'elle revenait au monde réel. Devant elle, vautré dans un fauteuil, se tenait Virginio Nissen, avec ses longues moustaches tressées, sa boucle d'oreille en or et son crâne rasé et ciré.

– J'en ai assez. Arrêtons là pour aujourd'hui.

– Parfaitement, Husky. En réalité, c'est déjà la fin de la séance.

Bien sûr : Nissen devait toujours avoir le dernier mot. Encore quelqu'un qui veut tout contrôler, comme Lizard, se dit l'androïde avec aigreur tout en virant quatre-vingts gaïas de portable à portable. Le bracelet-ordinateur de l'homme bipa à réception de l'argent, le psychoguide amplifia son sourire de quelques millimètres et Bruna sortit dans le centre commercial pressée de se remonter le moral avec un verre.

Mais non. Elle buvait trop.

Au lieu d'entrer dans le bar en face du cabinet de Nissen, comme elle l'avait parfois fait à la fin de sa thérapie, elle emprunta la galerie principale en direction de la sortie du Marché aux Médecines. Elle avait un peu de mal à s'en aller, elle avait trop envie de ce verre spontané et solitaire, et l'impétuosité de sa soif se mit à lui faire peur. Il fallait vraiment qu'elle réduise sa consommation d'alcool. Beaucoup d'androïdes finissaient alcooliques ou accros à une autre drogue, poussés sans doute par cette même amertume que Bruna ne parvenait pas à expliquer tout à fait à Nissen. Et c'était à cause de ça aussi qu'autant de reps s'adonnaient au jeu dangereux des *mémos* illégales : étant donné qu'ils ne pouvaient pas vivre une vraie vie dans toute sa longueur, dans sa durée humaine normale, ils pouvaient au moins essayer de vivre plusieurs vies, en largeur. Des existences superposées et simultanées. Cata Caïn était programmée pour lui arracher les yeux puis la tuer. Elle frissonna de nouveau et constata que de vieilles scènes de violence et de sang affluaient à sa mémoire, de fiévreux fragments de son service guerrier qu'elle réussissait normalement à

bloquer. Quatre ans, trois mois et vingt jours.

Le centre commercial était bondé : ces derniers temps, rien n'obsédait autant les gens que la santé. Et pas seulement les technos, les humains aussi. Malgré les pronostics scientifiques optimistes du XXIe siècle, le fait est que l'on n'avait pas réussi à prolonger la vie moyenne humaine au-delà de quatre-vingt-quinze ou quatre-vingt-seize ans, et on ne pouvait pas dire en plus que les conditions des nonagénaires étaient particulièrement bonnes. Les transplantations, les membres bioniques et l'ingénierie cellulaire avaient amélioré la qualité de vie des plus jeunes, mais n'avaient pas réussi à infléchir l'implacable détérioration de la vieillesse. Certes, les anciens mouraient sans rides, transformés en leurs propres masques mortuaires décomposés grâce à la chirurgie esthétique, mais ça ne changeait rien à la décrépitude du temps qui les rongeait à l'intérieur. Au moins les reps échappaient à ça, pensa Bruna : à la lente et douloureuse sénescence. “Les héros meurent jeunes, comme Achille”, avait coutume de dire Yiannis pour lui redonner du courage, quand ils croisaient dans la rue un de ces vieillards piégés dans la prison de sa détérioration : des esprits laminés par les ans, des bouches baveuses, des corps brisés transportés çà et là en fauteuil roulant comme de la viande morte. Et malgré tout, soupira l'androïde, elle aurait échangé sa vie avec un humain à l'instant même.

Le Marché aux Médecines n'était pas très grand, mais avait un peu de tout : des caissons hyperbares, des centres de thérapie antioxydation, des magasins bioniques d'occasion, des guérisseurs spirituels qui disaient suivre le rite labariste… Et la légion habituelle des rebouteux et illuminés contre la Tumeur Totale Techno. Apparemment, il y avait même un médecin kniès à l'étage du haut. C'était l'un des rares endroits où l'on pouvait observer un extraterrestre de près… à part dans son propre lit, bien sûr, se dit Bruna. Et elle secoua la tête pour chasser de sa mémoire le grand corps translucide de Maio, dont le souvenir fâcheux venait de lui traverser l'esprit comme une mouche.

Près de la sortie, il y avait une petite boutique de tatouages à laquelle la rep n'avait pas prêté attention auparavant. Elle s'approcha pour regarder : c'étaient des tatouages essentiels. Si ses souvenirs étaient bons, la secte des essentialistes était née à la fin du XXe siècle ou début du XXIe en Nouvelle-Zélande. Bruna ne savait pas grand-chose de leurs croyances, mais avait dans l'idée qu'ils se basaient sur d'anciens rites maoris. Leurs tatouages, en revanche, étaient célèbres. Les essentialistes les considéraient comme sacrés, une représentation externe de l'esprit. Chaque personne devait chercher quel était son tatouage, son dessin primordial, la traduction visuelle de son être intime et secret, et, une fois qu'elle avait découvert ce motif exact, elle

devait se le faire graver dans la peau, comme on inscrit le signe de son âme. D'après eux, se faire tatouer une image fausse entraînait un désordre atroce et attirait des malheurs sans fin. Appliquer la figure précise, au contraire, apaisait et protégeait l'individu, et soignait même de nombreux maux. Il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'ils soient maintenant en vogue.

Bruna jeta un œil à travers l'étroite vitrine, ornée d'un dessin sur papier : un homme nu dont la peau était totalement couverte de signes étranges. La petite boutique, une pièce sombre avec un banc en bois et quelques coussins par terre, semblait vide. La rep poussa la porte. Celle-ci était ouverte et elle entra. Immédiatement, une odeur d'oranges, une pénombre ambrée l'enveloppèrent. C'était un endroit agréable. Le banc, vu de près, avait l'air ancien et était magnifiquement sculpté. Un autre meuble en bois occupait le mur de droite. Au fond, un rideau de perles transparentes s'agita dans un murmure d'eau en mouvement quand le tatoueur sortit de l'arrière-boutique. Ou la tatoueuse ? Bruna s'efforça de deviner le sexe de cette silhouette minuscule et compacte qui paraissait aussi haute que large et aussi dure de corps qu'une balle en caoutchouc synthétique. L'individu avait des cheveux très noirs, longs et lâchés sur ses épaules, et portait une tunique serrée unisexe de couleur violacée sur un pantalon élastique, mais semblait avoir de la poitrine… tatoueuse donc. La femme s'approcha de Bruna et, d'en bas, car elle arrivait à peine au nombril de la rep, la scruta attentivement. Elle avait la figure la plus ronde que l'androïde ait jamais vue, un visage charnu et cuivré, fort, et beau d'une certaine manière. Pour une raison étrange, sa curiosité intense ne s'avérait pas offensante, et Bruna se laissa regarder sans rien dire. Finalement, la femme grimaça et dit :

– Elle te coupe en deux.

Nom d'un chien, quelle voix ! Alors c'était un tatoueur ?

– Qu'est-ce qui me coupe en deux ?

L'homme, si c'était bien un homme, indiqua de son doigt rondouillard le tatouage de Bruna.

– Cette ligne. Comment veux-tu te sentir bien si tu es coupée en deux ? Et les morceaux ne sont même pas égaux. Et en plus, c'est fait au pistolet laser. Beurk.

Sa grimace de dégoût fut si spontanée que Bruna se mit presque à rire. Oui, maintenant elle se rappelait que les essentialistes tatouaient selon des méthodes millénaires, avec un roseau affûté et de l'encre végétale. Un procédé apparemment très douloureux.

– Je ne sais pas si je vais pouvoir t'aider. Je ne sais pas si je vais pouvoir trouver ta forme. Cette ligne que tu portes fait beaucoup de bruit.

Il avait dit ça avec douceur, et de nouveau son aspect féminin

prédomina.

– Ce n'est pas grave. Je… ne suis pas venue chercher le tatouage qui représente mon esprit…

– Esprit, non. Rien à voir avec l'esprit. C'est ton souffle vital qu'il faut trouver.

– Bon, alors appelons ça comme ça. Je m'appelle Bruna Husky et je suis détective.

Le tatoueur ou la tatoueuse fit un hochement de tête courtois.

– Je m'appelle Natvel et je suis tohunga. Je suis qui cherche les formes. Qui les attrape. Et qui les reproduit.

Sa déclaration, légèrement emphatique, retentit comme un poème ou comme une prière, et la rep se sentit vaguement mal à l'aise. Elle n'avait jamais trop aimé les religions.

– Natvel, j'enquête sur une affaire de meurtre… Et la victime avait un tatouage. Il s'agissait d'un mot et il était écrit avec une écriture très spéciale… Très encrée, très serrée, les lettres presque montées les unes sur les autres. Comme si elles formaient un puzzle et s'emboîtaient à la perfection.

– Quel mot était-ce ?

Bruna hésita un instant.

– Je ne peux pas te le dire. Je suis désolée. Mais j'ai pensé que tu saurais peut-être de quel type d'écriture je te parle…

Natvel pinça pensivement son épaisse lèvre inférieure.

– Le dessin des signes était beau ?

– Il était… asphyxiant.

Le type acquiesça et se dirigea vers le meuble en bois avec un balancement de hanches de matrone, ouvrit un profond tiroir et en sortit une brassée de papiers.

– Assieds-toi, ordonna-t-elle à Bruna en désignant le banc.

Elles s'assirent chacune à une extrémité du meuble et l'essentialiste déposa les papiers sur le siège, dans l'espace qu'il y avait entre elles. C'était un tas de dessins faits à la main, au crayon ou à la sanguine. D'anciens motifs de tatouages, sans aucun doute. Natvel passa les planches avec rapidité comme à la recherche de quelque chose, en sortit finalement une et la montra à la rep. Une sorte d'aigle, un bel animal aux ailes géométriques et ouvertes, tenait un mot entre ses griffes comme si ce dernier était un serpent que l'oiseau était en train de tuer. Ce mot était à moitié caché par ses pattes, mais sa fin était encore clairement lisible : athan. Et c'était la même écriture que celle utilisée pour marquer “vengeance” sur les corps des victimes.

– C'est ça. Exactement.

Natvel froissa sa grosse figure solaire dans une grimace soucieuse.

– C'est la calligraphie de pouvoir des labaristes. Des signes sales et mauvais. Celui-là vient d'un garçon qui s'appelait Jonathan. C'était un

esclave du Royaume de Labari. Comme pour les autres esclaves, on lui avait tatoué son prénom avec la calligraphie de pouvoir pour le soumettre et l'humilier. Mais il avait quelque chose à l'intérieur. Une force particulière. Grâce à elle, il a réussi à s'enfuir du monde flottant et à arriver sur la Terre. J'ai vu sa force intérieure et elle était comme un aigle. Je la lui ai tatouée en train de dévorer son nom d'esclave et Jonathan a guéri.

Une calligraphie labariste ! Voilà qui était surprenant. Bruna était allée une fois sur Labari alors qu'elle suivait la piste d'une ancienne affaire. Elle avait dû se déguiser en humaine pour pouvoir y entrer et gardait un souvenir épouvantable de ce monde féroce de fanatiques.

– Ça alors, merci beaucoup, Natvel, tu m'as été d'une aide précieuse. Dis-moi combien je te dois.

– Rien. Il est bon en soi de lutter contre les ombres, dit la petite créature avec solennité.

Sincèrement, il était impossible de deviner son genre sexuel. Et ce n'est pas que Natvel ait été un être androgyne et indéfini, mais plutôt parce qu'il semblait offrir une succession d'images changeantes. Tout à coup il était évident que c'était une femme, et l'instant d'après il ne faisait plus aucun doute que c'était un homme. Bruna se demanda si, en réalité, ce n'était pas un mutant. Si ce glissement de son identité sexuelle n'avait pas été causé par le désordre atomique de la téléportation.

– Je te remercie beaucoup, mais tu es…

La rep hésita, car elle ne savait pas si dire “un expert” ou “une experte”, et reformula ses paroles en cours de route.

– … tu es une voix qui fait autorité en la matière, et le travail des experts doit être rétribué. En plus, si tu me fais payer, je pourrai revenir te demander ton aide si j'en ai besoin…

Natvel dressa son index potelé dans l'air et dit :

– Tais-toi.

Et Bruna se tut.

Alors le tatoueur grimpa sur le banc et posa ses deux mains sur les tempes de la rep, qui sursauta mais ne se retira pas. C'étaient des mains douces et bouillantes, molletonnées, des mains de mère universelle. Natvel pencha sa tête entre ses bras tendus et resta comme ça, concentrée et les yeux fermés, pendant un bon moment. Raide et embarrassée, Bruna se demanda si elle n'aurait pas dû ressentir quelque chose de spécial : une certaine énergie jaillissant de ses mains, un tremblement intérieur, un soupçon de transe, enfin l'une de ces sensations ésotériques dont parlaient toujours les amateurs de ce type de rituels. Mais elle se sentait simplement ridicule. Finalement, Natvel lâcha l'androïde et se redressa.

– Je sais qui tu es, je sais comment tu es. Je t'ai vue.

– Ah, oui ? bredouilla la rep.

– J'ai vu ton dessin essentiel.

Bruna se leva.

– Eh bien, je préfère ne pas savoir lequel c'est. Encore merci pour ton aide, Natvel. Dis-moi ce que je te dois.

– Rien, je te l'ai dit. Nous sommes quittes. Mais reviens quand tu voudras mieux te connaître.

La détective acquiesça et sortit de la boutique avec une certaine précipitation. Une fois à l'extérieur, elle soupira, soulagée : trop de guérisseurs, trop de thérapeutes pour un même après-midi. Trop de gens qui semblaient savoir ce dont elle avait besoin ou ce qu'elle était. C'est à cet instant qu'elle décida d'arrêter le psychoguide. Arrêter le psychoguide, arrêter la boisson, arrêter la vie désordonnée, arrêter la fureur, arrêter l'angoisse, arrêter d'être rep. Elle lâcha un éclat de rire bref et amer qui retentit comme un éternuement. Au moins, Natvel avait été utile. Une calligraphie labariste.

Des cris tirèrent Bruna de ses méditations. À une courte distance de là, devant l'entrée du Marché aux Médecines, un petit attroupement était en train de se créer. La détective s'approcha pour voir ce qui se passait : deux jeunes humains grands, forts et désagréables, l'un blanc et l'autre noir, avec le crâne rasé à rayures typique des casseurs suprématistes, étaient en train de bousculer et de frapper une personne-publicité. Ils se la lançaient l'un à l'autre et l'insultaient, jouant avec elle et avec son humiliation.

– Tu vas te taire, perroquet ! Tu nous soûles avec ta pub !

– Je ne peux pas l'éteindre, pleurnichait la victime.

– Je peux pas l'éteindre, je peux pas l'éteindre… Tu sais pas dire autre chose, vieille saleté ? Vieille dégoûtante, mendiante… Alors va te foutre dans un trou pour qu'on t'entende plus !

La personne-publicité était cette femme de Texaco-Repsol qui s'arrêtait parfois au bar d'Oli, mais avant même de l'avoir reconnue Bruna était déjà galvanisée par un torrent d'hormones, elle était déjà en tension et vibrante de la tête au pied, elle était déjà prête à l'affrontement et investie par ce merveilleux calme limpide conçu synthétiquement, cette ardente froideur qui s'emparait d'elle dans les situations tendues. En deux fermes enjambées, elle s'interposa entre les voyous, si bien qu'elle reçut dans ses bras le corps mou de la femme quand l'un des casseurs la jeta à l'autre.

– Le jeu est fini, dit-elle doucement.

Et, avec délicatesse, elle redressa la victime tremblante, l'écarta de quelques mètres et l'assit par terre, à côté du mur. “De l'énergie propre pour tous, une puissance renouvelable pour un futur heureux…” gazouillait l'écran sur la poitrine de la femme. Bruna se retourna pour affronter les agresseurs, qui n'avaient pas réussi à réagir

face à la rapidité de mouvements de la détective.

– Hé ! Ça devient de plus en plus drôle… Un rep ! De quelle éprouvette t'es tombée, monstre de laboratoire ? siffla le noir, les traits tordus par la fureur.

Les deux types se balançaient nerveusement sur leurs pieds, leurs bras rigides écartés de leurs corps. C'était la danse animale classique, le gigotement primitif d'attaque et de défense. Bruna, en revanche, demeurait calme et apparemment détendue.

– De quoi tu te mêles, monstre ! Hein ? Qui t'a dit qu'un monstre génétique avait le droit de nous parler ! continua de cracher l'homme de couleur, qui semblait être celui qui commandait.

– Jardo, attends… J'ai l'impression que c'est une rep de combat, murmura l'autre.

– Pour moi, c'est comme si c'était une pute aux hormones ! défia le meneur.

Et, sortant une matraque électrique de sa poche, il se rua sur Bruna disposé à la buter. Il fut rapide, mais pas assez. Et en plus, pensa tranquillement l'androïde pendant qu'elle se jetait sur le côté et désarmait le casseur en lui frappant le bras du tranchant de sa main, il avait perdu quelques millièmes de seconde extrêmement importants en s'attardant à sortir cette matraque juste au moment où il aurait dû être totalement concentré sur son attaque. Ç'avait été une décision très maladroite, analysa-t-elle pendant qu'elle pivotait sur elle-même et, lançant sa jambe en arrière, plantait son talon dans les parties génitales du type. Qui s'effondra la bouche ouverte, sans air. L'autre, comme Bruna l'avait prévu, était déjà en train de s'enfuir.

La détective s'approcha de la femme de Texaco-Repsol qui restait blottie contre le mur et grelottait.

– Là, du calme. C'est fini.

– Merci… Merci beaucoup… Je te… Je te connais, bredouilla la femme-publicité.

– Oui. Nous nous connaissons. Du bar d'Oli.

Bruna l'aida à se relever. Elles étaient entourées par un petit cercle de curieux, tous humains. Et quelques-uns avaient l'air de la regarder avec crainte. Elle. Bon sang, ils auraient dû la remercier. Celui qu'ils auraient dû craindre, c'était ce casseur de merde qui continuait de pleurnicher ratatiné sur le sol, mais non, c'était le rep qui les effrayait, le différent, le foutu monstre de laboratoire.

– Le spectacle est fini, grogna-t-elle.

Le groupe se dispersa docilement.

– Tu vas bien ? demanda-t-elle à la femme-publicité.

– Oui… juste un peu… nerveuse.

– Merci, cher consommateur ! Tous ensemble, nous avons fait le bonheur des familles, dit l'écran publicitaire.

– Je m'appelle RoyRoy…

– Et moi Bruna Husky.

La femme-publicité ne devait pas avoir beaucoup plus de soixante ans, mais elle avait l'air flétrie et vieillie. Elle ne présentait en outre aucun signe de chirurgie esthétique, elle était sans doute très pauvre. Son visage demeurait livide et sa bouche tremblait. C'était l'image même de la fragilité.

– RoyRoy, ça te dirait d'aller au bar d'Oli ? Pour boire un coup, nous calmer et nous requinquer… Là-bas au moins, nous savons que nous sommes les bienvenues…

Elles prirent un taxi jusqu'au bar car RoyRoy était encore trop bouleversée pour marcher. Quand elles entrèrent dans le bistrot, la grosse Oliar détecta aussitôt un problème : elle possédait une intuition empathique surnaturelle.

– Qu'est-ce qu'il se passe, Husky ? Venez, mettez-vous dans ce coin, vous serez tranquilles… Là, à côté de ton ami Yiannis.

Le vieil archiviste se trouvait au bout du comptoir, en effet, et se réjouit de voir Bruna : il n'avait pas de nouvelles d'elle depuis la veille, quand il l'avait réveillée pour lui apprendre la mort de Chi. La rep lui raconta les événements. Oli, qui leur avait servi deux bières et une assiette de frites puis était restée affalée sur le zinc à écouter son histoire, froissa son lumineux visage couleur café au lait et déclara :

– Ce noir de merde… Il devrait se rappeler qu'il y a un siècle et demi c'est nous qui étions lynchés et persécutés. Mais les renégats sont toujours les pires.

– Ça commence à m'inquiéter, ce suprématisme, rumina Yiannis. Dans les archives aussi, je tombe dernièrement sur des phrases terribles…

– Que tu corrigeras, je suppose…

– Je suis payé pour.

– Texaco-Repsol, toujours à l'avant-garde du bien-être social !

Bruna et Yiannis échangèrent un regard. Il était difficile d'avoir une conversation tranquille avec le papotage incessant des messages publicitaires au milieu. RoyRoy perçut leur moue et se leva de son tabouret en rougissant.

– Je suis désolée. Je sais que c'est une torture. Je ne veux pas vous casser les pieds davantage… Vous en avez déjà trop fait…

– Mais qu'est-ce que tu racontes, assieds-toi.

– Non, non, pour de vrai. Je me sentirais gênée de rester… Merci beaucoup, Bruna. Vraiment merci. Je ne l'oublierai pas. Je crois que je vais aller dormir… Je vais prendre mes neuf heures maintenant. J'ai besoin de me reposer. Laissez-moi… laissez-moi vous inviter.

– Aujourd'hui, c'est la maison qui invite, grogna Oli.

– Ah… Eh bien, encore merci. Aujourd'hui, je dois tous vous

remercier pour trop de choses, il me semble…

Et elle eut un sourire terne.

Yiannis et Bruna la suivirent du regard tandis qu'elle s'en allait. Un petit oiseau claquemuré entre des écrans.

– Elle a l'un des regards les plus tristes que j'aie vus de ma vie, murmura l'archiviste.

Ça, c'est sûr. Très triste. La rep bâilla. Elle se sentait subitement épuisée. Ça lui arrivait toujours, après avoir pris un *bonbon*. Ce cocktail de neuropeptides et d'alcool devait être un coup de massue pour le corps. Et puis, elle n'avait bu qu'une bière de toute la journée, celle qu'Oliar venait de lui servir. Et ça, c'était bien. Elle voulait continuer comme ça, le mieux était de se retirer.

– J'ai l'impression que moi aussi je vais rentrer à la maison, Yiannis. Je suis morte.

Elle se sentait si fatiguée qu'elle héla encore un taxi, tout en craignant de prendre la mauvaise habitude de ce gaspillage. Elle arriva en cinq minutes, paya et descendit. La rue était pleine de gens : c'était samedi et la soirée venait de commencer. Mais Bruna ne pouvait penser qu'à son lit. À boire un verre de chocolat au lait et à dormir. Elle ouvrit son entrée avec son empreinte digitale et était en train de pousser la porte pour entrer, quand une impulsion étrange lui fit jeter un coup d'œil sur la droite. Il était là, à cinq mètres environ, appuyé au mur, les épaules tombantes. L'extraterrestre, l'Omaa, la *bestiole* verdâtre. Il était là à l'attendre comme un chien abandonné et insatiable, un chien énorme dans un tee-shirt trop petit. Bruna ferma les yeux et respira. Ce n'est pas mon problème, se dit-elle. Et elle pénétra dans l'immeuble sans se retourner pour le regarder.

La porte de Cata Caïn était encore scellée par un cordon policier, mais Bruna supposa qu'on avait simplement oublié de l'enlever. Neuf jours avaient passé depuis la mort de la rep et les scellés ne restaient jamais aussi longtemps. La seule chose qu'ils indiquaient, c'est la solitude extrême de Caïn : personne n'avait voulu entrer chez elle après sa mort, personne ne s'était intéressé à ses affaires, il n'y avait sans doute personne pour se souvenir d'elle. Même les policiers qui auraient dû lever les scellés l'avaient oubliée. Une vie courte et misérable.

Bruna interrompit aisément le ruban électronique à l'aide d'une pince-miroir et ouvrit la porte avec un décodeur de serrure. La détective possédait une bonne collection de petits appareils frauduleux qui lui servaient à annuler des alarmes, effacer des traces et déchiffrer des codes, à condition qu'il ne s'agisse pas de systèmes de sécurité très sophistiqués. Dans le cas présent, la serrure était l'une des plus standards et des moins chères du marché, et ce fut fait en un rien de temps. Elle regarda de chaque côté du couloir avant d'entrer : il était 16 heures, c'était dimanche et la tranquillité régnait dans l'immeuble. La rep était déjà allée chez Caïn le jour où elle s'était arraché l'œil, accompagnée par l'un des concierges. Mais elle n'avait alors exploré l'endroit que superficiellement, en quête des informations essentielles de la victime. Maintenant, en revanche, elle voulait effectuer un examen beaucoup plus minutieux : elle avait besoin de savoir pourquoi son propre assassinat était programmé dans la *mémo* de Cata. Elle ne savait pas bien ce qu'elle cherchait, mais elle savait par contre comment regarder. La détective réussissait bien les perquisitions : c'était en quelque sorte comme si les indices bondissaient d'eux-mêmes devant ses yeux.

L'appartement de Caïn était semblable au sien, mais inversé et de surcroît au premier étage au lieu du septième. Bruna se le rappelait impersonnel, vide et poussiéreux, et sa première impression maintenant, neuf jours plus tard, confirma ce souvenir : c'était toujours un endroit d'une grande tristesse. La baie vitrée avait son store presque entièrement baissé et la pièce était plongée dans une pénombre sale et immobile qui avait un air mortuaire.

– Maison, lever le store, demanda Bruna à l'écran, qui clignotait faiblement dans l'obscurité.

Mais l'ordinateur ne répondit pas : il ne reconnaissait évidemment pas sa voix comme autorisée. La rep traversa donc la salle pour utiliser

la commande manuelle, et perçut aussitôt quelque chose d'anormal. Elle releva le volet à la hâte et se retourna pour contempler la pièce : tout était sens dessus dessous. Impossible que la police ait laissé ça comme ça : depuis que, deux ou trois ans plus tôt, l'État avait été condamné à payer deux millions de gaïas à cause du célèbre scandale de l'affaire John Gonzo, les agents suivaient des règles drastiques en matière de délicatesse. Quelqu'un avait donc fouillé le coin avant elle. Immobile au milieu de la salle, Bruna regarda attentivement autour d'elle. C'était un désordre très bizarre. On voyait de toutes parts des restes de vêtements, probablement sortis de l'armoire de Caïn puis déchirés et transformés en haillons. Un coin du tapis avait été arraché et on ne le voyait pas, on l'avait peut-être emporté. Pour quoi peut-on avoir besoin de quelques centimètres de tapis bon marché ? Pour les mettre dans la bouche de quelqu'un et l'étouffer ? Sur la table, un coussin éventré et sans rembourrage. Est-ce qu'on l'avait emporté avec le tapis ? Deux tiroirs étaient sortis de leurs coulisses et leur contenu éparpillé par terre et réduit en miettes, mais il y avait trois autres tiroirs fermés. Elle s'approcha et les regarda : l'intérieur était bien rangé, ils n'avaient donc probablement pas été ouverts. Celui qui était venu ici, qui que ce soit, avait dû trouver ce qu'il cherchait.

La rep fureta un peu dans les tiroirs intacts. Des photos de famille, des rubans multicolores, des colliers bon marché, des journaux adolescents en papier. Tout l'attirail des faux souvenirs. Caïn les conservait hors de sa vue… mais elle ne s'en était pas débarrassée.

Un éclat caractéristique de bris de verre tinta tout près. Bruna fit volte-face dans un sursaut et appuya son dos contre le mur pour être protégée sur l'arrière. Puis elle resta tout à fait immobile. C'était dans la chambre. Ou peut-être dans la salle de bain. Les secondes s'écoulèrent lentement tandis que le silence s'étirait comme un chewing-gum. La rep était sur le point de décider que c'était une fausse alerte quand son ouïe aiguisée perçut à nouveau quelque chose : un bruissement furtif, un petit cliquetis cristallin. Quelque chose bougeait dans la chambre. Il y avait quelqu'un là-dedans. Elle comprit alors que, s'il restait des tiroirs fermés, c'est parce qu'elle avait surpris l'intrus en pleine besogne.

Bruna s'approcha silencieusement de la porte de la chambre, en regrettant son pistolet à plasma. En passant à côté de l'espace cuisine, elle s'empara d'un couteau qui se trouvait sur le plan de travail : ce n'était qu'un petit couvert de table, mais elle était capable de grandes choses avec ça. Elle scruta depuis le seuil : le lit défait, les armoires à moitié ouvertes. Le battant de la fenêtre était entrebâillé : c'est par là que le fouineur avait dû entrer. Et probablement aussi par là qu'il venait de s'en aller. La détective retint un instant sa respiration pour se concentrer entièrement sur les sons… et perçut à nouveau un

frottement très léger de l'autre côté du lit, près des armoires. Non, il n'était pas parti. Il était encore là.

En quelques dixièmes de seconde, avec une lucidité extraordinaire et tranquille, Bruna soupesa tous les mouvements possibles. Elle pouvait aller lentement, elle pouvait aller vite, elle pouvait faire le tour de la chambre, ou sauter sur le matelas, ou rouler par terre. Elle pouvait même faire demi-tour et tenter de quitter l'appartement de Caïn sans livrer bataille. Mais le fait que l'intrus ne l'ait pas attaquée jusque-là permettait de supposer qu'il ne se sentait pas très sûr de lui : il n'était probablement pas armé ni très dangereux, et par ailleurs il pouvait être une bonne source d'informations. De plus, il devait obligatoirement être couché par terre entre le lit et le mur et, sans armes, c'était une posture très désavantageuse.

– Je sais que tu es là. J'ai un pistolet, mentit Bruna. Relève-toi, les mains en l'air. Je vais compter jusqu'à trois : un…

Et, à peine dit le premier chiffre, Bruna bondit sur le lit et se lança sur la cachette de l'intrus. Elle retomba sur ses pieds de l'autre côté, non pas sur un corps comme elle le croyait, mais sur le sol.

– Par le grand Morlay !

Devant elle, parmi les débris d'un miroir cassé, recroquevillée contre l'armoire, une chose poilue la dévisageait avec une expression de frayeur. C'était un animal d'une cinquantaine de centimètres de haut, au corps semblable à celui d'un petit singe, mais sans queue, ventru et couvert de boucles rouges hirsutes de tous les côtés. Puis venaient un cou trop long et une tête trop petite, triangulaire, aux grands yeux noirs, qui rappelait vaguement celle des autruches, mais velue et avec un nez aplati au lieu d'un bec. Au sommet de son crâne écrasé, une crête de poils raides. Il avait un aspect démuni et facétieux. Bruna reconnut la créature : c'était un… comment ça s'appelait déjà ? Un goulu. C'était un animal domestique extraterrestre, d'elle ne savait plus maintenant quelle planète, qui était devenu un animal de compagnie à la mode. La bête la regardait en tremblant.

– Mais d'où est-ce que tu sors ? se demanda-t-elle à haute voix.

– Cata, bredouilla l'animal de manière imprécise mais reconnaissable. Cata, Cata.

Bruna lâcha son couteau et tomba assise sur le lit, abasourdie. Un singe qui parlait. Ou une autruche qui parlait. De toute façon, une chose poilue qui parlait.

– Tu me comprends ? demanda-t-elle mollement à l'animal.

– Cata ! répéta la chose de sa voix nasale et un peu criarde.

La rep rechercha sur son portable le terme *goulu* et l'écran afficha l'image d'un être très semblable à celui qu'elle avait devant elle et un article :

BOUBI (pl. boubis, fam. goulu)

Créature d'origine omaa, le boubi est un petit mammifère domestique qui a été introduit ces dernières années sur la Terre avec un grand succès, car sa constitution adaptable et résistante lui permet d'être facilement élevé sur notre planète et qu'il constitue un animal de compagnie idéal. Il s'agit d'une espèce hétérosexuelle dépourvue de dimorphisme : mâle et femelle sont identiques en tous points sauf pour l'appareil génital, celui-ci étant en outre difficile à distinguer extérieurement. Le boubi adulte pèse une dizaine de kilos et peut vivre jusqu'à vingt ans. C'est un animal propre, facile à éduquer, pacifique, affectueux avec son maître et capable d'articuler des mots grâce à son appareil phonétique rudimentaire. La plupart des scientifiques considèrent que la parole des boubis n'est qu'un réflexe imitatif semblable à celui des perroquets terrestres. Certains zoologues, toutefois, assurent que ces créatures possèdent une intelligence élevée, presque comparable à celle des chimpanzés, et que leurs manifestations verbales sont dotées d'une intentionnalité expressive. Le boubi est omnivore et très vorace. Il se nourrit principalement d'insectes, de végétaux et de céréales riches en fibres, mais quand il a faim il peut manger pratiquement de tout, en particulier des chiffons et du carton. Ce grignotage obstiné lui a valu sur la Terre le surnom familier de goulu. Diverses associations de défense des animaux ont présenté des recours légaux, aussi bien régionaux que planétaires, demandant à ce que les boubis reçoivent la même considération taxinomique que nos grands singes, et que, par conséquent, ils soient reconnus comme êtres sentants.

Puis venaient plusieurs autres articles avec des détails anatomiques et éthologiques, mais Bruna les sauta. Elle regarda de nouveau l'animal. Il tremblait toujours.

– Du calme… je ne vais pas te faire de mal… dit la détective avec douceur.

L'animal avait du sang sur le bras : peut-être une lésion produite par les bouts de verre du miroir brisé. C'était du sang rouge et brillant, comme celui des humains et des reps. Bruna tendit très lentement la main et le boubi s'écrasa davantage contre l'armoire et poussa un petit gémissement.

– Chuuuut… Tais-toi… du calme… je veux juste regarder ta blessure…

Le poil de l'animal était dru et fort, mais beaucoup moins rêche que ce à quoi la rep s'attendait. Elle écarta un peu les boucles emplâtrées de sang et regarda soigneusement la blessure. Ce n'était apparemment pas grand-chose. Une petite coupure superficielle et qui ne saignait plus. Sous son pelage rougeâtre, sa peau était grise.

– Bon… Ce n'est rien. Tu vois ? Tout doux…

Elle lui caressa un peu la nuque et le dos. Elle comprenait que les goulus aient un tel succès, c'était une bête rigolote qui provoquait la

tendresse. L'animal cessa peu à peu de trembler sous sa main, mais continuait de la regarder fixement, l'air attentif. Bruna se leva.

– Et maintenant qu'est-ce que je vais faire de toi ?

– Bartolo. Cata. Bartolo joli, Bartolo joli, dit le boubi.

Ayant dit cela, il sortit de derrière son corps le coin de tapis déchiré et, l'agrippant délicatement avec ses deux menottes aux doigts grisâtres, se mit à le ronger.

Cata, pensa Bruna. Caïn avait donc un boubi comme animal de compagnie ? Et Bartolo devait être son nom. Elle allait devoir appeler une association de protection des animaux.

– Bartolo ? C'est toi, Bartolo ?

– Bartolo joli, répéta le goulu sans cesser de mâcher.

À en juger par la destruction environnante, Bartolo était resté seul et sans nourriture pendant ces neuf derniers jours. Il avait probablement fui dans la cour, effrayé, pendant la perquisition de la police, et c'est pour ça qu'ils ne l'avaient pas découvert… Mais quand elle était venue avec le concierge, elle ne l'avait pas vu non plus. Se serait-il enfui avant ? Imaginons que Caïn ait été attaquée et qu'on lui ait mis de force cette *mémo* assassine, se dit Bruna. Imaginons que le boubi ait été témoin de l'attaque et soit parti à toute allure par la fenêtre. Serait-il capable de reconnaître d'une façon ou d'une autre l'agresseur ? Ne dit-on pas que c'est un animal très intelligent ? Elle l'observa d'un œil critique pendant qu'il rongeait le tapis avec application et ne se sentit pas très impressionnée par ce qu'elle vit.

Elle décida d'oublier l'animal pour le moment et se mit à fouiller la maison avec une rapide efficacité. La chambre, la salle de bain et, enfin, le séjour. Elle ne trouva rien qui valût la peine. Le boubi l'avait timidement suivie dans toutes les pièces, mais s'installait dans un coin et ne lui cassait pas les pieds. Quand elle eut terminé d'examiner l'espace cuisine, qui était assez dépourvu de tout, Bruna se retourna vers l'animal.

– Mais qu'est-ce que… !

En deux enjambées, elle s'approcha du boubi et lui arracha des mains sa veste en laine. C'est-à-dire les restes à moitié dévorés de sa magnifique veste en laine authentique. Elle l'avait laissée dans le séjour quand elle était entrée et ne s'était pas rendue compte que le goulu était en train de la manger. Elle le regarda, outrée.

– Bartolo faim, dit le boubi d'un air contrit.

Je vais tout de suite appeler une association de protection des animaux pour qu'ils l'embarquent, pensa-t-elle furibarde. Mais elle décida ensuite qu'il valait mieux vérifier d'abord la provenance de l'animal. Elle se pencha et le prit dans ses bras. Le boubi enlaça son cou avec confiance. Il avait une odeur âpre et chaude, pas désagréable. Une odeur de mousse et de cuir. La rep sortit de chez

Caïn, referma la porte et enleva la pince-miroir pour que le ruban policier se remette en marche. Puis elle partit à la recherche de l'un des deux concierges qui résidaient dans cet énorme immeuble d'appartements. Elle parvint à en trouver un, celui qui l'avait accompagnée chez Cata le jour des faits. À l'évidence, elle l'avait tiré de sa sieste et il était d'assez mauvaise humeur.

– C'est dimanche, Husky. Vous, les locataires, vous croyez que, parce que nous habitons ici, nous sommes vos esclaves, grogna-t-il au milieu d'un nuage d'haleine fétide.

– Désolée. Juste une question : sais-tu si cet animal était à Cata Caïn ?

L'homme la regarda avec des yeux assoupis et rancuniers.

– Je ne sais pas si c'était celui-là, mais Caïn en avait un pareil, oui.

– Et pourquoi tu ne me l'as pas dit quand nous sommes allés chez elle ?

– Quelle importance ? En plus, c'était mieux qu'il disparaisse. Si ça ne tenait qu'à moi, j'interdirais tous ces foutus animaux domestiques. Ni chiens, ni chats, ni oiseaux, rien. Ils ne font rien que salir. Et après, c'est qui qui nettoie ? L'esclave, bien sûr.

– D'accord, d'accord. Merci et pardon pour le dérangement, dit la rep en lui donnant un billet de dix gaïas.

Bartolo était donc, en effet, l'animal de compagnie de Cata, se dit Bruna. La détective se trouvait au beau milieu du palier avec le goulu dans les bras, sans trop savoir quoi faire. Alors elle entendit sa respiration, minuscule et régulière. Un petit ronflement. Le boubi s'était endormi sur son épaule. Et zut, se dit la rep : je vais l'emmener chez moi pour le moment et ensuite on verra.

Bruna se réveilla avec un pied gelé et l'autre bouillant, et quand elle se redressa ensommeillée sur son lit pour voir ce qui se passait, elle découvrit avec surprise que l'une de ses extrémités était à l'air et l'autre recouverte d'une sorte de coussin poilu et rouge. Elle mit quelques instants à constater que ce coussin était en réalité un animal et à se souvenir du boubi qu'elle avait recueilli la veille dans la maison de Caïn. Le goulu était enroulé sur son pied droit et mâchouillait placidement la couverture thermique, dans laquelle il avait pratiqué un trou considérable par où dépassait son pied gauche. Sans compter, constata la rep avec répugnance, qu'il était trempé de bave de la créature, voilà pourquoi il était si froid. L'androïde rugit et jeta le boubi par terre d'un coup de pied. L'animal lâcha un couinement.

– Bartolo joli… Bartolo joli… balbutia-t-il.

– Je t'en donnerai du Bartolo joli… Je vais tout de suite appeler une association de protection des animaux, rouspéta l'androïde tout en enfilant son kimono et en se penchant pour vérifier les dégâts.

Nopal appela à ce moment-là. Inconsciemment, Bruna s'étira, s'éclaircit la voix, essaya de prendre une expression pétillante. L'écrivain fut très bref : il lui dit qu'il avait pour elle une information intéressante et lui demanda un rendez-vous. La rep se réjouit de la nouvelle et accepta, mais elle ne put éviter un pincement d'inquiétude, un trouble qu'elle n'arrivait pas très bien à comprendre. Le mémoriste la rendait nerveuse. Très nerveuse. Juste parce que c'était un mémoriste ? Ou parce que c'était lui ? Opaque et ambigu, arrogant et à la fois trop aimable. Il y avait quelque chose chez cet homme qui l'hypnotisait et lui faisait froid dans le dos en même temps. La fascination du serpent.

Ils se donnèrent rendez-vous à 13 heures devant l'Ours et la rep, qui s'était couchée tôt la veille au soir, s'était levée très en forme malgré l'incident du goulu. C'était le deuxième matin consécutif sans l'ombre d'une gueule de bois, une prouesse qu'elle n'avait plus réussie depuis pas mal de temps. Elle était maintenant debout au milieu du séjour, raisonnablement contente de sa vie. Ce qui lui arrivait rarement. Elle regarda le boubi timoré et il lui fit à nouveau de la peine : en réalité, la créature avait à peine dîné la veille car la rep n'avait presque rien à manger chez elle. Pas étonnant qu'il se soit mis à mordiller. Sans parler de l'anxiété qu'il devait ressentir à cause de la perte violente de sa maîtresse, de la solitude qui avait suivi et de tous ces changements. Ça, l'anxiété, c'était une chose que Bruna pouvait

comprendre. Elle aussi se sentait souvent des envies de ronger et de mordre, mais elle se retenait, elle.

– D'accord. Pour le moment tu vas rester ici… Peut-être que tu peux encore m'aider. Mais il faut que tu te tiennes mieux…

– Bartolo gentil. Gentil Bartolo.

Bruna s'émerveilla : cette bête semblait vraiment comprendre ce qu'elle lui disait. Elle appela un Super Express et commanda des céréales avec des fibres, des pommes et des pruneaux pour le boubi, et des courses standard avec un peu de tout pour elle. Les services express étaient très chers, mais elle n'avait pas envie de sortir. Tout en attendant l'arrivée du robot messager, elle parla un moment par holocom avec Yiannis et lui présenta Bartolo, et eut encore le temps de poser quatre pièces du puzzle. Puis les victuailles apparurent et tous deux déjeunèrent copieusement. Le boubi demeura assis par terre, le dos contre le mur, affalé, image vivante de la satisfaction. Bruna se pencha sur lui.

– Bartolo, tu sais ce qui est arrivé à Cata ? Tu as vu quelque chose ? Quelqu'un lui a fait du mal ?

– Très bon, très bon, dit le goulu avec des yeux gourmands.

– Écoute-moi, Bartolo : Cata ? Du mal ? Aïe ? Bobo ? Cata Caïn ? Attaque ? Méchants ?

Bruna ne savait pas bien comment lui parler ni de quelle façon atteindre son petit cerveau. Elle singea une agression avec des gestes, s'attrapa le cou et se secoua elle-même, roula des yeux blancs. Le boubi la regardait fasciné.

– Bon sang, tu sais ce qui est arrivé à Cata, oui ou non ?

– Cata gentille. Cata pas là.

– Oui, oui, je sais qu'elle n'est pas là. Mais tu sais ce qui s'est passé ? Tu as vu quelqu'un ? Quelqu'un lui a fait du mal ?

– Bartolo seul.

Bruna soupira, gratta la houppe de poils drus sur la tête du boubi et se leva.

– Faim ! cria Bartolo.

– Encore ? Mais tu viens de manger énormément.

– Faim, faim, faim ! répéta le goulu.

Bruna prit un bol, le remplit de céréales et le lui donna.

– Prends ça et tais-toi.

– Non, Bartolo non ! Faim, faim, faim ! répéta l'animal, tout en repoussant le bol à grands coups.

La rep le regarda, déconcertée. Elle lui présenta de nouveau la nourriture et il la refusa encore.

– Faim !

– Je ne te comprends pas.

Le boubi baissa la tête, comme découragé par ce manque de

communication. Mais il se mit aussitôt à se gratter joyeusement le ventre.

– Bartolo gentil.

C'est une tête de linotte, se dit Bruna : ce serait bien étrange de pouvoir en tirer quelque chose de profitable. Quand elle rentrerait chez elle, elle préviendrait une association de protection des animaux pour qu'ils se chargent de lui.

Son rendez-vous avec le mémoriste était à 13 heures, il lui restait encore deux bonnes heures et la rep se sentait débordante d'énergie, si bien qu'elle rangea un peu son appartement et fit une suite d'exercices avec de petits haltères : elle ne voulait pas que la masse musculaire gêne sa légèreté. Puis, pendant que le boubi dormait (il passait apparemment ses journées à dormir et à manger), la rep consacra un temps anormalement long à se préparer. Elle essaya même différentes tenues. Elle choisit finalement une combinaison de couleur rouille très moulante à jambes larges. Elle allait partir quand, dans une impulsion soudaine, elle mit l'un des deux seuls bijoux qu'elle possédait : un grand pectoral géométrique fait avec une plaque d'or aussi fine et aérienne que du papier de soie. Il s'agissait de l'or des célèbres mines de Potosi, où il était soumis à un procédé chimique secret qui évitait que les délicates feuilles de métal ne se brisent. C'était le cadeau d'une humaine à qui Bruna avait sauvé la vie dans une émeute, alors qu'elle faisait encore sa milice et se trouvait en détachement sur la lointaine planète minière. Bruna avait effectué ces deux sauts de téléportation, de la Terre à Potosi puis de là-bas vers la Terre, et, par chance, elle ne semblait pas subir de séquelles du désordre TP. Mais on ne pouvait jamais en être tout à fait sûr.

– Attention à ce que tu fais, hein, Bartolo ? Surtout ne va pas toucher au puzzle ! Si jamais tu manges quelque chose, je te mets dehors. Tu as entendu ?

– Bartolo joli, Bartolo gentil.

Bruna sortit donc de chez elle, pomponnée comme pour se rendre à une fête et un peu perplexe devant un tel excès de soins. Mais elle se sentait pleine de vie, elle se sentait presque contente, se trouvant saine et vigoureuse, encore loin de sa TTT. En pleine possession de la mécanique parfaite de son corps. Une sensation de bien-être qui s'assombrit passablement quand, sortant à peine de l'entrée de l'immeuble, elle vit au coin de la rue, au même endroit que la veille au soir, ce fichu extraterrestre bleu-verdâtre. Cet Omaa à la patience de chien. Bon sang, Bruna l'avait oublié. C'est-à-dire qu'elle avait réussi à ne plus s'en souvenir. Mais voilà que Maio était là, entouré d'un petit cercle de curieux et disposé à croupir devant sa porte. Est-ce que c'était une coutume de son peuple ? Un malentendu culturel ? Aurait-elle dû accomplir un certain rite d'adieu, comme lui offrir une

fleur ou lui gratter la tête ou allez savoir quoi ? La rep se mordit les lèvres avec inquiétude, regrettant de ne pas avoir prêté plus d'attention aux reportages de vulgarisation des cultures extraterrestres. Tout à coup, c'était comme si toute la faune omaa avait décidé de débarquer dans sa vie. C'était comme une malédiction. Sans réfléchir, elle s'approcha de Maio d'un pas résolu.

– Salut. Écoute, je ne sais pas comment ça se passe chez toi, sur ta planète, mais ici quand on se dit adieu, on part. Je ne veux pas être mal élevée, mais…

– Sois tranquille, je le sais. Tu n'as rien fait de mal. Pas besoin de m'en dire plus. Je sais ce que signifie le mot adieu.

La phrase bruissa comme le roulement d'une vague qui se brise sur le rivage.

– Mais alors, pourquoi tu restes là ?

– C'est un bon endroit. Aucun autre ne me vient à l'esprit. Personne ne m'attend nulle part. Ce n'est pas facile de rencontrer des Terriens aimables.

La sens de la phrase de la *bestiole* s'ouvrit un chemin dans la tête de la rep. Mais alors, pensa-t-elle, c'est qu'il me considère aimable, moi ? Moi, qui l'ai jeté grossièrement et qui le jette encore maintenant ? Mais alors, quelles foutues expériences a-t-il bien pu avoir ? Les mots de Maio brossaient un tableau excessif pour Bruna, c'était quelque chose qu'elle ne se sentait pas capable de gérer. Elle fit donc volte-face et s'en alla sans ajouter mot.

Elle marchait vite et avait déjà dû s'éloigner de deux cents mètres environ, quand quelqu'un attrapa son bras par-derrière. Elle se retourna, irritée, croyant que c'était la *bestiole*, mais se retrouva nez à nez avec un être fantomatique et blafard qu'elle mit quelques instants à reconnaître.

– Nabokov !

C'était l'amante de Chi, la chef de la sécurité du MRR. L'épaisse pelote de son chignon s'était relâchée et ses cheveux tombaient maintenant sur ses épaules, emmêlés et sales. Elle paraissait avoir maigri à une vitesse incroyable durant ces trois jours où elles ne s'étaient pas vues, ou du moins son visage s'était aminci et sa peau s'étirait, grisâtre et flétrie, sur le châssis de ses os proéminents. Ses yeux fébriles étaient enfoncés dans deux puits de cernes et son corps tremblait violemment. C'était la Tumeur Totale Techno en pleine éclosion. Bruna l'avait trop souvent vue pour ne pas la reconnaître.

– Nabokov…

Valo demeurait agrippée à l'avant-bras de Bruna et celle-ci ne s'écarta pas, car elle redoutait que la rep ne s'effondre si elle perdait ce point d'appui. Elle penchait à droite et ne semblait pas capable de bien garder l'équilibre. Ses gros seins artificiels paraissaient

maintenant un rajout grotesque sur son corps brisé.

– Habib me l'a dit… Habib me l'a dit… bredouilla-t-elle.

– Quoi ? Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

– Tu le sais toi aussi, dis-moi !

– Je sais quoi ?

– Ils sont comme des scorpions, pires que des scorpions, les scorpions, ils préviennent.

Elle avait le regard perdu et sa main était brûlante sur le bras de Bruna.

– Nabokov, je ne te comprends pas, calme-toi, allons chez moi, c'est juste à côté…

– Nooooon… Je veux que tu me le confirmes.

– Allons chez moi et nous parlerons…

– Les suprématistes. Ils sont comme des scorpions.

– Oui, ce sont des misérables, mais…

– Tous les humains sont des suprématistes.

– Il faut que tu te reposes, Valo, crois-moi…

– Habib me l'a dit.

– Eh bien, allons lui parler…

Bruna tenta de bouger un peu le bras que Nabokov continuait de cramponner convulsivement, afin de libérer son bracelet-ordinateur et pouvoir appeler le MRR et demander de l'aide.

– Vengeance ! gémit la femme.

La détective prit peur.

– C'est ça, ce que t'a dit Habib ? Il a mentionné le mot vengeance ?

Valo regarda Bruna pendant quelques instants avec des yeux hallucinés. Puis elle fit une grimace horrible qui peut-être prétendait être un sourire. Ses gencives saignaient.

– Nooooon… susurra-t-elle.

Elle lâcha Husky et, en faisant un effort extraordinaire, redressa son corps meurtri et parvint à rassembler suffisamment d'énergie pour s'en aller en marchant d'un pas relativement ferme et rapide. La détective la suivit et posa une main sur son épaule.

– Attends… Valo, laisse-moi te…

– Lâche-moi !

Elle se libéra d'une bourrade et poursuivit son chemin. Bruna la vit partir avec appréhension, mais elle allait déjà arriver en retard à son rendez-vous avec Nopal, et elle ne croyait pas non plus être la personne la plus indiquée pour se charger de la malade. Elle appela le numéro personnel d'Habib, qui répondit aussitôt. Son visage avait l'air tendu et préoccupé.

– Je viens de tomber sur Nabokov et elle a l'air très mal en point.

– Le grand Morlay soit loué ! s'exclama-t-il avec soulagement. Où

est-elle ? Ça fait des heures que nous la cherchons.

– Je suis en train de t'envoyer un signal de localisation de ma position… Tu l'as ? Nabokov vient de partir à pied en direction du sud… Je la vois encore.

– On arrive tout de suite, merci ! dit Habib avec hâte.

Et il coupa.

Bruna avait d'autres sujets à discuter avec le leader en fonction du MRR, mais elle décida qu'ils pouvaient attendre. Pressée par l'heure, elle prit encore un taxi, ce qui était en train de devenir une habitude funeste et très coûteuse. Malgré la dépense, elle avait quinze minutes de retard quand elle franchit les portes du Pavillon de l'Ours. Nopal l'attendait assis sur un banc du jardin de l'entrée, les coudes sur les genoux, la frange lisse tombant devant les yeux et avec une moue dédaigneuse d'agacement.

– Encore en retard, Bruna. Je te dirais que c'est une très vilaine habitude. Ton mémoriste n'a pas bien travaillé tes souvenirs didactiques ? Tes parents ne t'ont jamais dit qu'arriver en retard était mal élevé ?

La rep remarqua que le type l'avait appelée par son prénom, ce qui la troubla plus que ses sarcasmes.

– Je suis désolée, Nopal. En règle générale, je suis ponctuelle. Ça a été un coup du hasard, une complication de dernière minute.

– C'est bon. Excuses acceptées. Tu étais déjà venue par ici ?

Pablo Nopal semblait avoir une curieuse prédisposition à lui donner rendez-vous dans des lieux singuliers. Le Pavillon de l'Ours avait été construit cinq ans plus tôt, lors de l'Exposition universelle de Madrid. La ville avait toujours eu pour symbole un ours en train de manger les fruits d'un arbre, et Inmaculada Cruz, la plusieurs fois réélue et presque éternelle présidente de la Région, avait eu l'idée de célébrer l'Expo en modernisant le vieil emblème. Cela faisait maintenant un demi-siècle que les ours polaires s'étaient éteints après être morts noyés à mesure que la glace de l'Arctique avait fondu. Des morts lentes et angoissantes pour ces animaux capables de nager désespérément pendant quatre cents ou cinq cents kilomètres avant de succomber à l'épuisement. Le dernier à se noyer, ou du moins le dernier dont on avait eu connaissance, avait été suivi par un hélicoptère de l'organisation Ours En Péril. L'OEP avait tenté de le sauver, mais l'agonique baignade finale avait coïncidé avec le déclenchement de la Guerre rep, si bien que les défenseurs des animaux n'avaient obtenu ni le soutien ni le financement nécessaires pour mener à bien leur plan de sauvetage. Ils n'avaient rien pu faire d'autre que filmer la tragédie. Ils avaient aussi congelé et conservé dans une banque génétique le sang de ce dernier ours, qui était en réalité une ourse, et d'une trentaine d'autres exemplaires, car durant

plusieurs années ils avaient posé des indicateurs de position et effectué des contrôles vétérinaires sur les animaux qui restaient. Grâce à ce sang, la présidente Cruz avait pu obtenir son nouveau symbole pour Madrid. En utilisant un système très similaire à celui de la production des techno-humains, les bio-ingénieurs avaient créé une ourse qui était génétiquement identique au dernier animal. Elle s'appelait Melba.

– Eh bien oui, je connaissais déjà cet endroit, répondit Bruna.

Cette histoire de plantigrade réplicant, qui avait en plus à peu près le même âge qu'elle, avait toujours éveillé son attention. Le Pavillon de l'Ours lui semblait un endroit émouvant et elle l'avait déjà visité plusieurs fois. Surtout pendant les mois houleux après la mort de Merlin, quand elle avait eu l'impression d'être à la dérive dans la douleur du deuil tout comme Melba avait dérivé sur sa banquise solitaire et de plus en plus réduite avant de se noyer.

– Moi, ça fait longtemps que je ne suis pas venu. On fait un tour ? dit Nopal en se levant.

Bruna haussa les épaules. Elle ne comprenait pas les besoins touristiques et péripatéticiens que le mémoriste affichait toujours, mais elle ne voulait pas le contrarier pour quelque chose d'aussi insignifiant. Ils traversèrent le petit jardin et entrèrent dans le pavillon à proprement parler, une gigantesque coupole transparente posée sur le sol. Ils sentirent immédiatement un coup d'air froid. Autour d'eux, tout semblait en glace ou en verre, mais il s'agissait en réalité de thermoglass, ce matériau synthétique et incassable capable de créer des ambiances thermiques. Ils marchèrent à travers une reproduction de ce qui avait dû être l'Arctique, avec ses grandes roches glaciaires et ses icebergs brillants qui flottaient sur des mers de cristal, jusqu'à une longue crevasse irrégulière qui séparait les visiteurs d'un lac au bleu intense et de plateformes de glace, le foyer de Melba. Depuis le bord du fossé, on pouvait contempler l'animal, s'il était hors de l'eau et ne s'était pas caché parmi les roches. Mais le mieux était de descendre dans la crevasse. C'est ce que firent Nopal et Husky : ils montèrent sur le tapis roulant comme des touristes appliqués et descendirent entre les parois glissantes et cristallines. Le tapis avançait très lentement et sur les murs de la crevasse, sur cinq écrans successifs qui se fondaient les uns dans les autres, on projetait le film des derniers moments de la Melba d'origine. Réellement, on avait l'impression d'y être, quand on voyait se briser le dernier petit morceau de glace auquel l'ourse voulait s'agripper, l'animal qui nageait de plus en plus lentement, soufflait en s'enfonçant sous la surface, ressortait son museau sombre hors de l'eau dans un effort d'agonisant et poussait un gémissement épouvantable, un grognement entre la fureur et la terreur. Avant de disparaître finalement sous une mer gélatineuse et noire. Les images, à

taille réelle, laissaient les spectateurs sans voix. Et dans ce silence saisi, vous arriviez au fond de la crevasse et le tapis vous déposait dans la pénombre, face à un mur d'eau resplendissant. C'était le lac artificiel de Melba, contemplé depuis le fond du bassin à travers une paroi en thermoglass. Avec de la chance, vous pouviez voir l'ourse plonger, et jouer avec une balle, et s'ébattre joyeusement en lâchant un filet de bulles par sa truffe. Et, de temps en temps, elle s'approchait de la vitre, parce qu'elle pouvait elle aussi deviner les visiteurs et qu'elle était sans doute curieuse.

Aujourd'hui, toutefois, l'animal n'était pas là. Bruna et le mémoriste attendirent un moment, le nez gelé et la lueur infiniment bleue de l'eau dansant sur leurs visages. Mais Melba ne venait pas. Ils montèrent sur le tapis de sortie, qui était beaucoup plus court et plus rapide, et émergèrent de la crevasse dans le paysage polaire. Avec son excellente vision, Bruna réussit à localiser Melba à l'extérieur. Ou plutôt l'arrière-train de Melba, son derrière rond, laineux et opulent, couché à l'abri de quelques roches blanches avec lesquelles il se confondait.

– Regarde. Elle est là.

– Où ça ?

De toutes les fois où Husky était venue au Pavillon, c'était la seule où elle n'avait pas pu voir l'animal. Pas de chance, Nopal, pensa-t-elle avec une sorte de joie malicieuse : tu vois bien que nous, les reps, nous n'aimons pas du tout les mémoristes.

– Bon. Sortons, dit l'homme. Je suis mort de froid.

Ils entrèrent dans la cafétéria, délicieusement tiède et lumineuse sous la coupole transparente. Elle était à moitié vide et ils s'installèrent à une table à côté de la paroi courbe en thermoglass. Au-dessus des épaules droites et osseuses du mémoriste, Bruna pouvait voir un défilé de nuages traversant rapidement le ciel. Là dehors, il devait y avoir du vent.

C'était un établissement automatisé, si bien qu'ils demandèrent à la table deux cafés et un petit robot arriva rapidement avec la commande et l'addition, qui s'élevait à la somme exorbitante de 24 gaïas. L'entrée du Pavillon de l'Ours était gratuite, mais la cafétéria était un vrai braquage. Pas étonnant qu'il n'y ait personne.

– Comment peuvent-ils demander ça pour deux cafés ? Et en plus dans un bar robotisé ! grogna la détective.

– C'est vrai. Mais grâce à ça, nous sommes plus tranquilles. Laisse, je t'invite.

Nopal paya et pendant un moment ils se contentèrent de boire leurs consommations en silence. On pouvait beaucoup se distraire avec un café. Il fallait ouvrir le sucre, le verser dans la tasse, remuer. On pouvait aussi souffler sur le liquide, créant des vagues douces,

pour le refroidir. Et jouer à répartir la mousse avec la petite cuillère. Bruna déballa le biscuit qui se trouvait sur la soucoupe et mordit dedans. L'heure du repas était proche, mais elle n'avait pas faim : elle avait trop mangé au petit-déjeuner. L'endroit était joli et on n'était pas mal comme ça, sans dire un mot, à boire placidement son café. Presque comme une famille d'humains. Ou comme l'un de ces couples qui sont ensemble depuis des décennies. Le visage défait et fantomatique de Valo agonisante envahit soudain sa mémoire. Bruna tressaillit. Melba, l'ourse réplicante, aurait-elle sa TTT quand elle fêterait ses dix ans ?

– Tu crois que l'ourse mourra elle aussi ? demanda-t-elle.

– Nous allons tous mourir.

– Tu sais très bien ce que je veux dire.

Nopal se frotta les yeux d'un air las.

– Si tu demandes ça pour la TTT, il semble que oui. La durée de vie moyenne des animaux réplicants est apparemment un peu plus courte que la tienne, huit ans seulement. Mais quand cette Melba mourra, ils en produiront une autre. Une chaîne infinie de Melba dans le temps. Tout ça, je l'ai lu en t'attendant. Tiens.

Nopal sortit de sa poche une brochure du Pavillon et la jeta sur la table. Bruna la regarda sans y toucher : il y avait une photo tridimensionnelle de l'ourse. Une qualité médiocre, une brochure bon marché. Quatre ans, trois mois et dix-huit jours. La détective serra la mâchoire, accablée. Très souvent, plusieurs fois par jour et, naturellement, chaque fois qu'elle était nerveuse, elle se mettait à faire des calculs mentaux du temps qui lui restait avant la frontière fatidique des dix ans. C'était un tic, une manie qui la désespérait, mais elle ne pouvait pas empêcher sa tête de se lancer dans ce compte à rebours. Quatre ans, trois mois et dix-huit jours. C'était tout ce qui lui restait à vivre. Elle voulait arrêter, elle voulait cesser de compter, mais elle ne pouvait pas.

– Tu es très belle, Bruna. Très élégante, dit le mémoriste.

La rep sursauta. Pour une raison ou pour une autre, les paroles de l'homme tombèrent sur elle comme un reproche. Elle se sentit tout à coup trop habillée. Ridicule avec sa combinaison brillante et son collier en or. Elle rougit.

– J'ai… j'ai un rendez-vous après, c'est pour ça que je suis comme ça.

– Un rendez-vous amoureux ?

Ils se regardèrent dans les yeux, Nopal impavide, Husky confuse. Mais sa confusion céda vite la place à un bouillonnement de colère.

– Je ne crois pas que ça t'intéresse, de savoir avec qui j'ai rendez-vous, Nopal. Et nous ne sommes pas venus ici pour parler de ces broutilles. Tu as dit que tu avais des informations pour moi.

L'homme sourit. Une petite grimace froide et hautaine. Bruna le détesta.

– Eh bien oui. Ne me demande pas comment, mais j'ai déniché un des mémoristes pirates qui écrivent les implants illégaux. Et il se trouve que ce type me doit un service. Ne demande pas non plus. Le fait est qu'il est disposé à parler avec toi quand il reviendra en ville. Il est en voyage. Mais il te recevra dans quatre jours… vendredi à 13h15. Je te passe l'adresse… J'espère que tu interroges bien, car c'est un individu assez coriace.

Bruna vérifia que les coordonnées étaient arrivées sur son portable.

– Merci.

Sur le grand écran qui se trouvait au-dessus du bar, on voyait une scène mouvementée, du sang, des flammes, des gens qui couraient, des policiers. Le volume général était coupé, de sorte qu'elle ne put savoir où c'était. Peu importait, en vérité. C'était une scène de plus parmi les scènes habituelles de violence des actualités.

– Et encore une chose… Une chose dont je me suis souvenu après notre rendez-vous au musée…

Nopal se tut d'un air dubitatif et Bruna attendit patiemment qu'il continue de parler.

– Je ne sais pas si ça a un rapport, et je ne suis même pas sûr que ce soit vrai, mais quand j'étais dans le métier, une rumeur courait parmi les mémoristes selon laquelle, il y a environ vingt-cinq ans, un peu avant la Paix humaine et le début du processus d'Unification de la Terre, l'Union européenne était en train de développer une arme secrète et illégale : des mémoires artificielles… pour humains.

– Pour humains !

– Et pour technos aussi, mais surtout pour humains. Voilà pourquoi c'était un projet clandestin. Ces implants étaient censés s'emparer de la volonté du sujet et l'obliger à faire des choses…

– Un programme de comportement induit.

– Exactement. Et, en quelques heures, la mémoire tuait son porteur. C'est ce détail qui m'a fait penser à un lien possible avec les affaires actuelles… Mais cette vieille histoire peut également être une légende urbaine. Si tu regardes bien, elle en a tous les ingrédients : un implant de mémoire qui au lieu d'être pour les technos est pour les humains et qui kidnappe ta volonté puis qui t'achève… Ça répond très bien aux peurs inconscientes, pas vrai ?

L'écran de la cafétéria continuait de déborder d'images convulsives. Maintenant apparaissaient des types avec des tuniques couleur de cendre, le visage peint en gris et une pancarte qui disait : “3-F-2109. La fin du monde approche. Es-tu prêt ?” C'étaient ces détraqués d'apocalyptiques. Ils étaient dernièrement très actifs car leur

prophète, une physiothérapeute aveugle appelée la Nouvelle Cassandre, avait pronostiqué sur son lit de mort, cinquante ans plus tôt, que la fin du monde aurait lieu le 3 février 2109, c'est-à-dire dans moins de deux semaines. Bruna fronça les sourcils : à en juger par ces images, les apocalyptiques étaient en train de lancer leurs diatribes juste en face du siège du MRR.

– Un instant, s'il te plaît, dit-elle à Nopal.

Elle passa son bracelet-ordinateur sur l'œil encaisseur de la table, paya vingt centimes, sortit l'un des minuscules haut-parleurs du distributeur et le mit dans son oreille. Elle entendit les cantiques des apocalyptiques et, par-dessus, la voix du journaliste qui disait : “… impression de cette tragédie qui secoue à nouveau le Mouvement Radical Réplicant. À Madrid, Carlos Dupont.” Et une page de publicité commença aussitôt. Bruna retira son audiophone, démoralisée et vaguement inquiète. Est-ce qu'ils parlaient encore de la mort de Chi ? Ou s'agissait-il d'autre chose ? Elle regarderait les actualités sur son portable dès qu'elle aurait quitté l'écrivain.

– Pourquoi il te suit ? demanda le mémoriste.

– Qui ?

– Lui.

Bruna se retourna dans la direction indiquée par le doigt de Nopal. Elle sentit un tremblement dans son estomac. Paul Lizard était assis à l'une des tables du fond. Leurs regards se croisèrent et l'inspecteur fit un petit mouvement de la tête en signe de salut. La rep se redressa sur son siège. Le sang bouillonnait dans ses joues. Elle avait encore l'impression de sentir les yeux du type sur sa nuque.

– Pourquoi tu dis qu'il me suit ? demanda-t-elle en essayant vainement de donner à sa voix un ton normal.

– Je le connais. Lizard. Un foutu chien de proie persévérant. Il m'a bien enquiquiné quand… au moment de mon affaire.

– Alors c'est peut-être toi son objectif.

– Il est entré dans le Pavillon derrière toi.

Bruna rougit encore plus. Comment se pouvait-il qu'elle ne se soit pas aperçue qu'elle avait une *ombre* ? Elle perdait ses capacités. Ou peut-être que sa rencontre avec Valo moribonde l'avait trop retournée. Valo. Une pierre noire pesa dans sa poitrine. Un sombre soupçon de malheur. La rep se leva.

– Merci pour tout, Nopal. Je te tiendrai au courant.

Elle marcha d'un pas décidé vers la sortie et, en passant à côté de la table de l'inspecteur, s'inclina brièvement et lui glissa à l'oreille :

– Je vais au siège du MRR. Au cas où tu me perdrais.

– Merci beaucoup, Bruna, répondit le bonhomme.

Et il sourit, granitique.

Nopal regarda Bruna s'éloigner. Il la vit s'arrêter un instant à côté de Lizard, lui dire quelque chose à l'oreille puis continuer vers la sortie de son pas léger et assuré. C'était une belle créature, une machine rapide et parfaite. Trente secondes après, l'inspecteur se leva et sortit derrière la rep, grand et robuste, avec sa démarche un peu bringuebalante de marin à terre. C'était l'exacte antithèse du corps de liane de Bruna, pensa Nopal.

Un tambourinement doux sur sa tête lui fit constater qu'il s'était mis à pleuvoir. Les gouttes tombaient sur la coupole transparente puis traçaient de rapides chemins d'eau sur la toiture. Une lueur blême se glissait par une faille entre les nuages, et le ciel était un enchevêtrement de brumes de toutes les nuances possibles du gris. C'était un ciel parfait pour se sentir triste.

La tristesse est un véritable luxe émotionnel, se dit le mémoriste. Pendant de longues années, il n'avait pas pu se permettre ce sentiment tranquille et posé. Quand la douleur que l'on éprouve est si vive que l'on craint de ne pas pouvoir la supporter, il n'y a pas de tristesse, mais du désespoir, de la folie, de la fureur. Il devinait chez Bruna quelque chose de ce désespoir, quelque chose de cette peine pure qui brûlait comme un acide. Bien sûr qu'il jouait avec un atout en main quand il s'agissait de pénétrer ses sentiments. Il la connaissait. Ou, plutôt, il la reconnaissait.

Pendant ses années de mémoriste, Nopal avait toujours agi comme il l'avait expliqué à la rep au musée des Beaux-Arts : il essayait de construire des existences solides, équilibrées, avec une certaine apparence de destin. Des vies en quelque sorte consolatrices. Il n'avait transgressé cette règle personnelle non écrite qu'une fois, et ç'avait été pour le dernier travail qu'il avait exécuté, alors qu'il savait déjà qu'il était exclu de la profession. Et c'est Bruna qui portait cette mémoire. La Loi sur la Mémoire artificielle de 2101 interdisait strictement aux écrivains de savoir dans quels techno-humains déterminés leurs implants s'étaient retrouvés, et vice-versa : c'était en principe une connaissance qui pouvait générer de nombreux problèmes et abus. Mais le travail sur Bruna avait été exceptionnel à tous les niveaux : c'était une mémoire bien plus vaste, plus profonde, plus libre, plus passionnée, plus créative. C'était le chef-d'œuvre de la vie de Nopal, parce que, de surcroît, *c'était précisément sa propre vie*. Dans une transposition littérairement recréée, bien sûr… Mais les émotions de base, les événements essentiels, tout était là. Et, comme nous sommes

ce dont nous nous souvenons, Bruna était en quelque sorte son autre moi.

Dès l'instant précis où il avait livré l'implant, Pablo Nopal avait essayé de découvrir le techno-humain qui le portait. Il savait seulement que c'était un modèle féminin de combat et son âge approximatif, avec une variabilité de six mois environ. Il aurait préféré que ce soit un homme et un modèle de calcul ou d'exploration, ce qui aurait permis plus de créativité et de raffinement, mais les spécifications étaient fixées par les centrales de gestation et Nopal avait fait avec. De toute façon, il avait pris de grandes libertés en la créant : il avait enfreint toutes les règles du métier. Pauvre Husky : parce qu'il s'agissait de sa dernière œuvre, elle avait reçu le cadeau empoisonné de sa douleur.

Durant ces six années où Nopal l'avait recherchée, il avait enquêté sur des dizaines de techno-humaines. La seule manière de trouver la réceptrice de sa mémoire était de parler avec elles et d'essayer d'en soutirer le tréfonds, de sorte qu'il était devenu un traqueur de reps de combat. Il avait découvert que certaines technos éprouvaient une attirance pour les mémoristes et avait fini par prendre goût à ces femmes athlétiques et rapides aux corps parfaits. Il avait couché avec un certain nombre d'androïdes, mais il n'avait véritablement sympathisé qu'avec une seule : Myriam Chi. Qui, de surcroît, n'était pas une rep de combat, mais d'exploration : il l'avait rencontrée alors qu'il fréquentait une militante du MRR. De sorte que sa relation avec Chi avait été dénuée de considérations utilitaires. C'était une femme très singulière : son mémoriste, qui que ce soit, avait fait une véritable œuvre d'art. Ils avaient fini par devenir amis et il lui avait parlé de sa quête. Elle lui avait fait promettre de ne rien dire à l'androïde lorsqu'il l'aurait trouvée, mais elle l'avait aidé. Grâce à Chi, il avait pu établir une liste des reps qu'il avait encore à explorer : elles étaient vingt-sept, et Husky était l'une d'entre elles. Quand la détective lui avait parlé de Myriam au musée, Nopal n'avait pas réussi à savoir si Chi la lui envoyait pour l'aider lui, ou pour que lui aide Bruna dans son enquête. Il pensait appeler la présidente du MRR pour le lui demander, mais on l'avait tuée avant qu'il puisse le faire.

On l'avait tuée, se répéta l'homme en sentant le fil tranchant de ce mot lui couper la langue.

Le père de Nopal avait lui aussi été assassiné un soir par un délinquant, lorsque le mémoriste avait neuf ans. C'était l'un de ces noyaux de douleur qu'il avait implantés à la détective. Mais, dans la vie de l'écrivain, les choses avaient été bien plus dures encore, car sa mère s'était suicidée quelques mois plus tard. Puis il y avait eu l'année qu'il avait passée à l'orphelinat, et alors qu'il croyait être descendu au plus profond de l'enfer, son oncle était apparu et l'avait adopté. Là, il

avait appris qu'il peut toujours y avoir pire.

Nopal s'agita sur son siège, se sentant trop près de l'abîme. Chaque fois qu'il pensait à son enfance, il se souvenait de cet enfant, Pablo, comme si ce n'était pas lui, mais un pauvre gosse dont on lui aurait parlé longtemps auparavant. Il savait qu'on avait frappé cet enfant, qu'on le mettait dans une cave sombre pendant des jours, que le gamin était terrorisé. Mais il ne gardait aucun souvenir intérieur de ce vécu, des ténèbres interminables de cette cave crasseuse, de l'humidité quand on s'urine dessus, de la douleur des brûlures. Dans la tête de Nopal, cet enfant qui n'était pas du tout lui demeurait encore enfermé et maltraité. Rien qu'en s'approchant de cette pensée, la peine remplissait ses yeux de larmes et l'angoisse le prenait à la gorge comme un chien de proie, l'empêchant de respirer normalement. Voilà pourquoi Nopal essayait de ne pas y penser et de ne pas se rappeler.

L'écrivain ne savait pas très bien pourquoi il avait adouci son vécu au moment de le verser dans la mémoire de Bruna. Peut-être par compassion envers la réplicante, qui devenait comme une version à taille réelle de ce petit Pablo qu'il portait à l'intérieur. Ou peut-être qu'un scrupule professionnel lui avait fait craindre que, s'il mettait tout, le récit semblerait exagéré et peu vraisemblable. Ou peut-être qu'il avait tu certaines choses parce que la vraie douleur est ineffable. Malgré ça, doter la rep de ses propres souvenirs avait allégé le poids de sa peine. Non seulement parce qu'il avait en quelque sorte cédé une partie de ses malheurs à un autre, mais, surtout, parce que cet autre existait, parce qu'il y avait quelqu'un qui était comme lui. Parce qu'il n'était plus seul.

La solitude était pire que l'enfermement, pire que le sadisme de ses camarades de l'orphelinat, pire que les coups et les blessures, pire même que la peur. Nopal s'était retrouvé complètement seul à l'âge de neuf ans, et la solitude absolue était une expérience inhumaine et terrifiante. Depuis le meurtre de son père, le mémoriste n'avait plus été nécessaire ni important pour personne. Personne ne le regrettait. Personne ne se souvenait de lui. Même sa mère n'avait pas pensé à lui quand elle s'était suicidée. C'était ce qu'il y avait de plus proche de la non-existence. Mais cette réplicante était comme lui dans une large mesure, elle avait une partie de ses souvenirs et possédait même des objets réels qui provenaient de l'enfance de Nopal. Cette créature, enfin, était plus qu'une fille, plus qu'une sœur, plus qu'une amante. Jamais personne ne serait aussi proche de lui que cette androïde.

Au musée, le jour où il avait enfin obtenu la confirmation de l'identité de Bruna et du terme de sa quête, il en avait eu la chair de poule. Ç'avait été un moment profondément émouvant, mais il avait heureusement réussi à le cacher : toute sa vie il avait appris à dissimuler ses émotions. Nopal s'était senti instantanément attiré par

la rep. Elle était belle, elle était sauvage, elle était dure et tourmentée et brûlait à l'intérieur, comme il brûlait lui. Elle lui avait paru fascinante dès le premier instant, peut-être parce qu'il avait pressenti leur ressemblance, et quand il avait enfin compris que c'était elle, elle lui avait plu encore davantage. Mais il ne pouvait pas céder à cette pulsion narcissique, se dit le mémoriste. Il ne pouvait pas faire l'amour à cette réplicante. Ce serait un acte contre-nature, quelque chose d'incestueux et de maladif. Et le mémoriste, contrairement à ce que beaucoup pouvaient croire, se considérait comme un homme hautement moral, presque un puritain. Sauf que ses valeurs morales étaient en général différentes de celles des autres.

Non, il valait mieux rester comme ça, se dit Nopal : il veillerait sur elle à distance, comme un dieu bienveillant veille sur sa créature. Et il essaierait de se repaître d'elle, de ce soulagement à sa douleur que l'existence de Bruna lui procurait, durant le peu d'années qu'il lui restait à vivre. Le mémoriste soupira, enveloppé dans une peine délicate. La cafétéria était vide et l'on n'entendait que le clapotis mou de la pluie. C'était un jour parfait pour éprouver la mélancolie des choses impossibles. Jamais il ne pourrait dire à Bruna qui il était. Jamais il ne pourrait la tenir dans ses bras et l'aimer comme lui seul aurait su le faire. Ah, la tristesse, quel luxe raffiné.

Bruna venait de sortir du Pavillon de l'Ours quand elle reçut un appel d'Habib.

– Je suis justement en train d'aller par là. On peut se voir ?

Le visage bien proportionné de l'androïde était déformé par l'angoisse.

– Ne viens surtout pas ! C'est dangereux.

– Dangereux ?

– À cause des manifestants. La police est arrivée, mais je me méfie. Il paraît qu'il y a des agressions contre les reps dans toute la ville.

– Des agressions ?

Habib la regarda avec des yeux exorbités.

– Mais tu n'es pas au courant ?

– Au courant ? dit Bruna sans pouvoir s'en empêcher.

Et elle se sentit profondément idiote de répéter tout ce que l'homme disait comme un perroquet.

– Husky, il s'est passé quelque chose de terrible, il… il…

Il était si bouleversé qu'il semblait s'étrangler avec les mots.

– Valo s'est… Elle a fait exploser une bombe sur un tapis roulant. Il y a beaucoup de morts. Des morts humains. Et des enfants.

Bruna sentit que sa colonne vertébrale se glaçait. Et soudain, elle réalisa que tous les écrans publics autour d'elle émettaient des images de sang et de tuerie identiques.

– Mais comment… ? Et elle ? Est-ce qu'elle portait l'explosif sur elle ?

– Oui, bien sûr. Elle s'est immolée. Tu te souviens de ce dont on parlait, Husky ? C'est horrible… Il faut qu'on découvre ce qui se passe… Enquête sur Hericio ! On nous a dit qu'il avait demandé un Permis de Financement et qu'il essayait d'obtenir des fonds pour son parti… Il prépare quelque chose ! Par le grand Morlay, Husky, nous devons faire quelque chose ou ils vont en finir avec nous… Écoute, je dois te laisser. Apparemment les suprématistes essaient de prendre le siège d'assaut. Fais attention à toi. Les humains sont furieux.

Le visage d'Habib disparut. Bruna se connecta aux actualités depuis son portable. À nouveau les flammes, la confusion, les cris, les corps détruits que les services sanitaires transportaient. Mais la détective savait maintenant ce qu'elle était en train de voir. La destruction causée par Valo Nabokov. Vengeance, avait-elle dit.

Les actualités parlaient d'une vague de violence antirep qui s'était déchaînée dans toute la Région. Les suprématistes, armés de bâtons et

de couteaux, encerclaient le MRR de façon menaçante. Bruna eut l'impression que ce mouvement de haine des humains était trop bien organisé pour être spontané. Par toutes les maudites espèces, les suprématistes brandissaient même des pancartes tridimensionnelles ! L'horrible soupçon d'une conspiration secrète la troubla de nouveau.

Elle sentit le poids d'un regard sur elle et leva la tête. Un jeune enfant la contemplait d'un air effrayé. Quand leurs yeux se croisèrent, le bambin se serra contre les jambes de sa mère et se mit à pleurer. La femme tenta de le calmer, mais on voyait bien qu'elle avait aussi peur que son fils. Bruna jeta un coup d'œil autour d'elle : les humains l'évitaient. Ils changeaient de trottoir.

Consternation. Non que Bruna soit une partisane idéaliste de la cohabitation heureuse entre espèces : en fait, elle ne croyait pas au bonheur et encore moins à la cohabitation. Mais elle détestait la violence : dans ses années de service militaire, elle en avait eu assez pour toute sa vie. Maintenant elle voulait juste la tranquillité. Elle voulait qu'on lui fiche la paix. Et une société au bord de l'émeute n'était pas le cadre le plus indiqué pour ça.

Quatre ans, trois mois et dix-huit jours.

Elle n'arrivait pas à sortir de sa tête le visage flétri et dément de Valo Nabokov. Moribonde et mortifère. Le pire, c'était que des enfants étaient morts. Les humains devenaient fous quand on touchait à leurs enfants. À ces fruits que les réplicants ne pourraient jamais avoir.

Quatre ans, trois mois et dix-huit jours.

La détective avait l'impression d'être sur le dos d'une avalanche. Elle avait l'impression de chevaucher une masse glissante qui se précipitait dans l'abîme, grandissant exponentiellement à chaque minute et engloutissant tout ce qu'elle trouvait sur son passage. Une semaine et demie à peine s'était écoulée depuis que Caïn avait tenté de l'étrangler et, depuis, les choses avaient pris une démesure et une vitesse terrifiantes.

Quatre ans, trois mois et dix-huit jours.

Bruna, assez ! se proféra-t-elle mentalement. Assez avec cette litanie mécanique, avec cette agitation et cette angoisse. La détective demeurait plantée au milieu de la rue et les passants s'écartaient de son chemin comme une mer fendue par un rocher. Ils étaient tous humains : les technos devaient être en train de se cacher sous leurs lits. Les humains la regardaient et tremblaient. La regardaient et chuchotaient. La regardaient et la haïssaient. Il y avait un monstre reflété par les yeux de ces hommes et de ces femmes, et ce monstre c'était elle. Merlin lui manqua avec une nostalgie aiguë : s'il vivait encore, elle aurait eu un endroit où aller.

Quatre ans, trois…

Ah, tais-toi, réplicante idiote, se dit-elle en secouant la tête. Elle

remarqua tout à coup qu'elle avait faim. L'estomac du monstre était vide.

Elle prit le tram pour aller au bar d'Oli et, dès qu'elle s'installa dans la partie arrière, les autres passagers se mirent à émigrer vers la moitié avant du véhicule, certains avec impudence et à toute vitesse, d'autres avec une dissimulation stupide, en bougeant d'un pas à chaque fois, comme dans ce très vieux jeu humain d'un-deux-trois-soleil. Deux arrêts plus loin, l'androïde était totalement seule dans sa moitié du tram et les autres voyageurs s'agglutinaient à l'avant. Elle pourrait se mettre des lentilles, pensa Bruna. Bien sûr qu'elle pourrait se déguiser, porter une perruque et couvrir ses pupilles verticales afin d'éviter la crainte et la fureur des humains. Ce n'était pas difficile à faire, et il devait sans doute y avoir des technos portant le masque. Peut-être qu'un des types qui s'étaient hâtés d'émigrer vers l'autre côté du tram était un rep camouflé et obligé d'agir comme les autres pour ne pas se trahir. Quelle humiliation. Non, elle ne se déguiserait jamais par peur, décida-t-elle. Elle ne ferait pas semblant d'être ce qu'elle n'était pas.

À ce moment-là, le tramway aérien s'arrêta brusquement à côté de l'un des escaliers d'urgence. Les portes s'ouvrirent et une voix robotisée ordonna l'évacuation immédiate. C'était un enregistrement de Risque/1 : sur un fond de harpe mélodieux qui avait en principe été conçu pour rassurer, une voix douce répétait *Abandonnez le tram, calme et rapidité, danger imminent* avec le même ton banal que s'il s'agissait des résultats du Loto Planétaire. Bruna avait toujours trouvé les enregistrements de Risque contre-productifs et ridicules : chaque fois que les gens entendaient cette mélodie de harpe, ils paniquaient. Les voyageurs sautèrent sur la plateforme d'urgence dans une cohue anarchique et commencèrent à descendre par les escaliers en se bousculant les uns les autres dans leur empressement à s'éloigner de l'androïde. Soudain, on entendit une explosion un peu plus bas, des cris, des coups. Puis vint la fumée, une odeur nauséabonde et la nouvelle que les voyageurs se passaient en criant : “Ce ne sont pas les reps, du calme, c'est juste un Inst, un Inst qui s'est tué !” Ils aiment mieux ces foutus terroristes cinglés que nous, pensa Bruna. Putain de monde de merde.

Quand la grosse métisse la reçut avec son sourire habituel, Bruna comprit que ça n'avait pas été qu'une faim physique qui l'avait conduite jusqu'au bar d'Oli, mais aussi le besoin de trouver un coin intact, un petit refuge de normalité.

– Salut, Husky. Manquait plus que toi.

Oli désigna le bout du comptoir avec son menton et Bruna vit Yiannis et RoyRoy, la femme-publicité. Et, quelque part, elle ne s'étonna pas de les voir ensemble. Elle s'approcha d'eux. Du corps de

la femme sortait une espèce de murmure éteint, un chuchotement en sourdine :

– Texaco-Repsol, toujours à votre service…

– Tu as vu ? C'est moi qui ai eu l'idée. C'est beaucoup moins gênant comme ça, dit Yiannis.

Les écrans publicitaires étaient recouverts de plusieurs couches de polyplast isolant autoadhésif.

– Parce que c'était une torture, insista le vieil homme.

– Je suis désolée, dit la femme.

Mais elle le dit en souriant.

Sans rien demander, Oli servit des bières pour tout le monde et posa sur le comptoir un plateau d'amuse-gueules.

– Je viens de les sortir du four. Ne les laissez pas refroidir. Et dis-moi, Husky, comment ça se passe ?

– Mal, on dirait.

Le visage de RoyRoy s'assombrit :

– Ils ont attaqué un homme-publicité, un collègue techno. Ils y ont mis le feu et on ne sait pas s'il va survivre. L'entreprise a renvoyé tous les techno-publicités chez eux. Ils disent que c'est pour leur sécurité, mais en réalité c'est un licenciement.

– Tu la connaissais, cette Nabokov ? demanda Yiannis.

– Oui. Et je l'ai vue peu de temps avant l'attentat. Sa TTT avait éclaté et elle était en train de mourir et complètement folle. Elle devait avoir une tumeur cérébrale.

– C'est une tragédie, rumina Yiannis d'un ton chagrin.

Dans l'écran du bar, on voyait une charge policière contre les manifestants qui encerclaient le MRR. À droite de l'image se trouvait Hericio, le président du Parti Suprématiste Humain, qui était de nouveau interviewé :

– Et ce qui est inadmissible c'est que notre police protège ces monstres et attaque nos garçons, au lieu de défendre les humains de ces assassins qui, pour le moment, car je suis sûr que certains des blessés mourront, ont déjà tué sept personnes, dont trois enfants…

Sept victimes ! Et trois mineurs. Bruna tressaillit face à l'énormité. Aïe, Valo, Valo. Quel acte épouvantable. Et, pendant ce temps-là, voilà encore José Hericio qui apparaissait opportunément sur la scène et profitait du drame. Elle pensa aux paroles d'Habib et à l'intuition de Myriam sur l'implication du leader du PSH. Ça n'avait pas l'air d'un soupçon saugrenu.

– On devrait enquêter un peu sur ces suprématistes… Il faut que je trouve la façon de les approcher… dit-elle, la bouche pleine d'un savoureux pâté au succédané de perdrix.

– Il y a… il y a un bar sur la place Colón, où je sais qu'ils vont, dit RoyRoy, hésitante. Bon, tu sais qu'avec cette histoire de publicités, je

passe mon temps dans la rue. Un jour, j'ai eu un problème devant ce bar puis j'ai appris que c'était un club de suprématistes. Dans mon travail, il faut très bien savoir où on met les pieds, alors je me fais une liste des bons endroits et des endroits que je dois éviter. Et celui-là est de ceux à éviter. Tiens, je te donne l'adresse. Ça s'appelle le Saturne. Mais fais attention à toi. Si jamais tu allais là-bas maintenant, je ne sais pas ce qui pourrait se passer. Moi, ils m'ont fait très peur.

– Et c'est justement à cause de cette désertion que le peuple est en train de prendre les armes et d'assumer sa propre défense. Une attitude légitime et absolument nécessaire, étant donné que les autorités sont aux abonnés absents… clamait pompeusement Hericio du haut de son écran.

– Oli, s'il te plaît, coupe ça, je t'en prie… demanda Bruna.

La femme murmura quelque chose à l'écran et l'image changea immédiatement pour un paisible panorama de dauphins nageant dans l'océan.

– Quoi ? Ça te gêne d'entendre la vérité ? croassa une voix nerveuse et nasillarde.

Le silence se répandit dans le bar comme un bidon d'huile renversé. Bruna continua de mâcher. Sans bouger, du coin de l'œil, en regardant à travers ses cils, elle étudia le type qui venait de parler. Un petit humain plutôt chétif. Probablement un peu ivre. Il se trouvait à côté d'elle, à environ un mètre de distance.

– Ça te gêne de savoir qu'on en a marre de vous supporter ? Qu'on va pas vous laisser continuer d'abuser de nous ? Et, en plus, qu'est-ce que tu fais là ? Tu t'es pas rendu compte que tu étais le seul monstre ?

En effet : elle était le seul rep dans tout le bar. Elle mordit dans un autre amuse-gueule. L'homme était pauvrement vêtu et avait l'air d'un ouvrier manuel. Il tendait tout son corps en parlant et se mettait sur la pointe des pieds, comme s'il voulait paraître plus grand, plus menaçant. Elle eut presque de la peine : elle pouvait le jeter par terre d'une claque. Mais les cimetières étaient remplis de gens trop sûrs de leurs forces, si bien que la rep analysa toute la situation avec une prudence professionnelle. D'abord, la sortie. Le type lui barrait le chemin vers la porte, mais dans le pire des cas elle pouvait sans problème sauter de l'autre côté du comptoir, qui lui offrirait de surcroît un refuge parfait. Le plus préoccupant, car insensé, c'était qu'un nabot pareil ose se prendre le bec avec une rep de combat. Serait-il armé ? Peut-être un pistolet à plasma ? Il n'avait pas une tête à porter un tel engin et elle ne voyait l'arme nulle part. Ou alors c'est qu'il n'était pas seul ? Avait-il des acolytes dans le bar ? Elle balaya rapidement l'endroit du regard et écarta également cette possibilité : elle connaissait presque tout le monde de vue. Non, c'était juste un pauvre imbécile un peu ivre.

– Tire-toi, monstre dégoûtant. Casse-toi et reviens pas. On va tous vous exterminer comme des rats.

Oui, bien sûr que le plus inquiétant c'était qu'un gugusse pareil se sente assez sûr de lui et soutenu pour insulter quelqu'un comme elle. Bruna ne voulait pas d'un affrontement avec lui, elle ne voulait pas lui faire de mal, elle ne voulait pas l'humilier, car tout ça n'aurait fait qu'alimenter son délire paranoïaque, sa fureur antitechno. Elle préférait attendre qu'il se lasse et qu'il se taise. Mais le nabot devenait de plus en plus rouge, de plus en plus furieux. Sa propre rage l'enflammait. Tout à coup, il fit un pas en avant et balança sur Bruna un coup de poing malhabile que la rep n'eut aucun mal à esquiver. Allons bon, pensa-t-elle agacée, je ne vais pas avoir d'autre choix que de lui coller cette baffe.

Ce ne fut pas nécessaire. Une muraille de chair se matérialisa subitement à côté d'eux. C'était Oli, qui était sortie de derrière le comptoir et prenait maintenant le type dans ses bras et le hissait dans les airs comme on soulève une poupée.

– Le seul rat ici, c'est toi.

La grosse Oliar porta le nabot gesticulant jusqu'à la porte et le jeta dans la rue.

– Et si jamais je revois ton sale museau par ici, je te le casse en deux, aboya-t-elle en dressant un index rondouillard et menaçant.

Puis elle se retourna et regarda sa clientèle d'un air de défi, comme si elle s'attendait à une protestation. Mais personne ne dit rien et tout le monde semblait même plutôt d'accord. Oli se détendit et un sourire illumina sa face de lune tandis qu'elle regagnait le comptoir d'un pas chaloupé. Bruna ne l'avait jamais vue ailleurs qu'à son comptoir : elle était vraiment immense, colossale, beaucoup plus énorme encore dans ses membres inférieurs que dans la majestueuse opulence qui apparaissait au-dessus. Une déesse primitive, une baleine humaine. Si gigantesque, en fait, que l'androïde se demanda pour la première fois si ce n'était pas une mutante, si cette accumulation débridée de chair n'était pas un résultat du désordre atomique.

Les ondes hérissées d'inquiétude que provoque tout incident s'étaient à peine calmées à l'intérieur du bar que l'on entendit une certaine pagaille au-dehors. Tout d'abord, la rep pensa que c'était une manœuvre du nabot fraîchement expulsé, de sorte qu'elle s'approcha de la porte pour voir ce qui se passait. À quelques mètres, une femme rousse criait et se tortillait pour essayer d'échapper aux griffes de deux policiers fiscaux, les redoutables *bleus*. Une petite fille de guère plus de six ans regardait tout ça avec des yeux énormes et terrorisés, tout en serrant un lapin en peluche sale dans ses bras. Une troisième *bleue* s'en approcha et la prit par la main. Ce fut un mouvement impérieux : elle arracha littéralement la main de la fillette de la poupée. L'enfant se

mit à pleurer et la femme rousse aussi, mollement, renonçant tout à coup à son désir de lutte, comme si les larmes de la petite, certainement sa fille, avaient été le signal de la reddition. Les policiers les emmenèrent toutes les deux au bout de la rue tandis que les piétons jetaient des regards obliques, comme s'il s'agissait d'une scène vaguement indigne, quelque chose que l'on aurait honte de contempler directement.

– Des *mites*. Pauvres gens, dit Yiannis à côté d'elle.

Bruna acquiesça de la tête. Presque toutes les *mites* avaient de jeunes enfants : si elles prenaient le risque de vivre clandestinement dans des zones d'air propre qu'elles ne pouvaient pas se payer, c'était à cause de la peur des maux indéniables que la pollution causait chez les enfants. Comme les mites, elles abandonnaient illégalement leurs villes pestilentielles au ciel toujours gris et venaient attirées par la lumière du soleil et par l'oxygène, l'immense majorité pour s'y brûler, car la police fiscale était d'une efficacité redoutable. Par la pauvreté de leurs habits, cette femme et cette fille ressemblaient au nabot qui l'avait insultée dans le bar. Le fanatisme et le spécisme se nourrissaient de cette strate de dépossédés et de désespérés.

– À la première détention, déportation et amende. S'ils récidivent, jusqu'à six ans de prison, dit Yiannis.

– C'est répugnant. Ça fait honte d'appartenir à la Terre, grogna Bruna.

– *Cuncta fessa*, murmura l'archiviste.

– Quoi ?

– Octave Auguste est devenu le premier empereur romain parce que la République lui avait octroyé d'immenses pouvoirs. Et pourquoi la République avait-elle fait ça ? Pourquoi s'est-elle suicidée pour céder la place à l'Empire ? Tacite l'explique ainsi : *Cuncta fessa*. Ce qui veut dire : Tout le monde est fatigué. La fatigue face à l'insécurité politique et sociale est ce qui a conduit Rome à perdre ses droits et ses libertés. La peur provoque une faim d'autoritarisme chez les gens. C'est un très mauvais conseiller, la peur. Et maintenant regarde autour de nous, Bruna : tout le monde est effrayé. Nous vivons des moments critiques. Peut-être que notre système démocratique est lui aussi sur le point de se suicider. Parfois les peuples décident de se jeter dans l'abîme.

– Un système démocratique magnifique qui empoisonne les enfants qui n'ont pas d'argent.

– Un système démocratique écœurant, oui, mais le seul qui existe dans l'Univers. Du moins, dans l'Univers connu. Les Omaas, les Kniès, les Balabis possèdent des gouvernement aristocratiques ou dictatoriaux. Quant à Cosmos et Labari, ce sont deux états totalitaires et terribles. Notre démocratie, avec tous ses défauts, est une victoire

immense de l'Humanité, Bruna. Le résultat de nombreux siècles d'effort et de souffrance. Écoute, le monde bouge, la société bouge, et plus elle sera démocratique, plus il y aura de mobilité et de capacité pour la changer. Sur la Terre, nous avons passé un siècle atroce. L'Unification a eu lieu il y a quatorze ans à peine. Notre État est jeune et complexe, c'est le premier État planétaire, nous sommes en train de nous inventer en cours de route… Nous pouvons nous améliorer. Mais, pour ça, nous devons croire aux possibilités de la démocratie, et la défendre, et travailler à la perfectionner. Aie confiance.

Quatre ans, trois mois et dix-huit jours.

– Je ne crois pas que cette petite fille puisse voir ces changements avant que l'air ne la rende irrémédiablement malade, dit Bruna avec la poitrine nouée par la détresse.

Et, après quelques secondes d'un silence pesant, elle répéta, furieuse :

– Non, elle ne les verra pas. Et moi non plus.

Une heure plus tard, la détective sortit du bar et s'arrêta un instant pour regarder le paysage. Il avait cessé de pleuvoir et le soleil essayait de passer sa tête entre les nuages. Il était six heures de l'après-midi un lundi, mais les rues étaient anormalement vides et les rares personnes visibles, toutes humaines, marchaient trop vite. Ce n'était pas un jour à se promener. Un vague pressentiment de danger semblait planer sur la ville.

La rep appela Habib. Le visage affligé de ce dernier apparut aussitôt.

– Comment ça va du côté du MRR ?

– Mieux, je crois. La police a chargé et il n'y a plus de suprématistes devant la porte. Mais tout est écœurant.

– Une question, Habib : vos espions connaissent-ils un bar qui s'appelle le Saturne ?

– Pour sûr. C'est un nid de vipères. Le siège du PSH est à côté et tous les extrémistes humains s'y retrouvent. Pourquoi ?

– Pour rien. J'étais en train de réfléchir à la façon de m'approcher d'Hericio, comme tu le proposais.

– Oui, ce serait bien. Mais fais très attention à toi. Je ne crois pas que ce soit le meilleur jour pour aller là-bas.

– Je sais. Ah, oui, encore une chose… Qu'est-ce que tu as dit à Nabokov ?

– Comment ça ?

– Quand je l'ai rencontrée, Nabokov répétait que tu lui avais raconté quelque chose… “Habib me l'a dit, Habib me l'a dit”… Quelque chose qui à l'évidence la perturbait beaucoup…

L'homme haussa les sourcils, déconcerté.

– Je n'en ai aucune idée. Je ne lui ai rien dit. Je crois que je n'ai même pas parlé avec elle après la mort de Myriam. Tout a été si chaotique dernièrement ! Elle devait délirer… À la fin, elle était complètement hors d'elle.

– On sait quelque chose sur son autopsie ?

– C'est trop tôt. Mais ce qui est étrange, c'est qu'ils ne l'ont pas emmenée à l'Institut médicolégal. Nous ne savons pas ce que la police a fait du corps de Valo. Nos avocats vont déposer une plainte formelle.

– C'est bizarre…

– Oui, tout est trop bizarre dans cette affaire, dit Habib d'une voix étouffée.

Bruna coupa la communication, troublée. Aurait-on également

implanté une mémoire adultérée sur Valo agonisante ? Un programme de comportement induit qui inclurait des hallucinations, une supposée conversation avec Habib, l'idée criminelle de poser une bombe ? Est-ce que c'est pour ça qu'elle avait mentionné le mot *vengeance* ? Et pourquoi est-ce que la police cachait son corps ?

– Dégage de Madrid, rep de merde !

Le cri insultant provenait d'une voiture particulière qui était passée à côté d'elle. Elle la vit s'éloigner rapidement au bout de la rue et griller les feux d'un carrefour pour ne pas avoir à s'arrêter. Le conducteur gueulait fort, mais c'était sans doute un lâche. Ou peut-être qu'elle devrait dire ça autrement : il gueulait parce qu'il avait peur.

Bruna soupira. Elle regarda une fois de plus autour d'elle, cherchant la trace de Lizard. On ne le voyait nulle part, mais la détective se méfia : il lui en cuisait encore de ne pas avoir remarqué ce matin que l'inspecteur la suivait. Évidemment que pour lui c'était très facile : en vérité, il lui suffisait de suivre la trace de son bracelet-ordinateur. Un truc totalement interdit, bien sûr, sauf apparemment aux inspecteurs de la Judiciaire. Des vétilles légales qu'ils enfreignaient allègrement. Au cas où, la détective éteignit son portable et retira la source d'alimentation, c'était la seule façon d'empêcher qu'on le détecte : enlever la puce de localisation constituait un délit et, qui plus est, celle-ci était installée de telle sorte que l'opération était très dure à effectuer sans détruire l'ordinateur. Elle fit ensuite le tour du pâté de maisons pour voir si quelqu'un la suivait et, en effet, elle crut remarquer une femme jeune et robuste qui sentait le flic à plein nez et devait être un chien de Lizard. L'androïde avait plusieurs méthodes pour tenter de semer une *ombre* et décida d'employer celle du métro. Comme elle dut payer en liquide puisque son portable était déconnecté, cette grande godiche qui la suivait passa le contrôle d'entrée bien avant elle et dut rester de l'autre côté à errer en jouant très mal la comédie jusqu'à ce que Bruna retire son ticket aux machines. Faisant comme si elle ne s'était pas aperçue de sa présence, la rep se dirigea vers l'un des quais. Elles se trouvaient à la station Tres de Mayo, l'un des échangeurs les plus complexes du réseau souterrain, avec cinq lignes de métro qui s'entrecroisaient. L'androïde attendit patiemment l'arrivée du train, pendant que la fille robuste mimait des bâillements somptueux à quelques mètres de là (c'était l'une des premières choses qu'on vous apprenait en cours élémentaire de simulation : bâiller produit une sensation instantanée d'absence de danger chez la personne suivie, disait l'instructeur). Quand le train entra dans la station avec son mugissement de fer, la rep monta et s'installa en bout de rame, en s'adossant négligemment contre la petite porte de communication qui se trouvait entre les wagons et qui, dans

le cas présent, située dans la dernière voiture, demeurait bloquée. La fille aux bâillements se trouvait quatre portes plus loin. Au moment précis où le métro se mit en marche, Bruna sortit son décodeur de clefs et, en une fraction de seconde, débloqua le mécanisme simplissime de la serrure. La queue du train quittait la station quand la rep ouvrit la porte et sauta sur les voies. Elle fit en sorte de tirer sur le battant pour qu'il se referme derrière elle, mais de toute façon, même si elle ne réussissait pas à le faire, lorsque la femme policière arriverait au bout de la rame elle n'oserait pas sauter d'un train en pleine accélération. Sans parler de l'habileté et de l'entraînement nécessaires pour bien retomber et ne pas se cramer sur la ligne à haute tension. L'androïde doutait qu'un humain eût les capacités suffisantes pour faire ça, sauf s'il s'agissait d'un humain avec des aptitudes extraordinaires, comme un artiste de cirque.

Pendant que le métro s'éloignait dans l'obscurité en laissant un sillage d'air chaud, Bruna regagna la station et monta par une échelle sur le quai de la station Tres de Mayo. Un couple d'humains d'âge mûr sursauta en la voyant émerger du tunnel et entama un pitoyable trottinement vers la sortie. L'androïde soupira avec dégoût et envisagea la possibilité de leur dire quelque chose : ne vous inquiétez pas, pas la peine de partir, je ne suis pas dangereuse. Mais ils étaient déjà trop loin, et si elle se mettait à les appeler à haute voix, elle pouvait tout aussi bien leur causer une crise de nerfs. Toute cette peur de partout ne pouvait conduire à rien de bon.

Elle changea de ligne, monta dans un autre wagon et sortit du métro deux stations plus loin. En face d'elle se trouvaient les toitures en plastique multicolore du cirque. Elle ne voulait pas allumer son portable, si bien qu'elle dut de nouveau payer l'entrée avec de l'argent liquide, en remerciant mentalement une fois encore la corruption habituelle des dirigeants de la Terre, qui avait permis que l'antédiluvien papier monnaie soit toujours légal et utilisé dans le monde entier, pour ses magnifiques qualités d'anonymat et d'impunité : c'était de l'argent silencieux qui ne laissait pas de trace sur son passage, contrairement aux transactions électroniques.

La représentation était commencée et à peine un quart des places étaient occupées. Bruna marcha sur la pointe de pieds et s'installa sur un côté, le plus près possible du coin de l'orchestre. C'était une très mauvaise place avec une visibilité épouvantable et tous les fauteuils autour d'elle étaient vides, de sorte que son arrivée ne passa pas inaperçue. Dès qu'elle leva son archet au milieu d'un morceau, la violoniste, qui était l'unique femme de ce groupe de six musiciens, regarda la rep avec attention puis la salua d'un mouvement de tête à peine perceptible. Bruna répondit d'un mouvement semblable et se carra patiemment dans son fauteuil. Elle allait devoir attendre que le

spectacle finisse. Les numéros se succédèrent dans la routine assommante de leur fausse joie. C'était un cirque médiocre, ni très mauvais ni bon évidemment, banal et totalement oubliable. Il y avait un dompteur humain de caniphants kniès, ces pauvres bêtes extraterrestres qui avaient l'apparence d'un lévrier sans oreilles, la taille d'un cheval et le cerveau d'un moustique, mais qui, aidés par la différence de gravité de la Terre, étaient capables d'exécuter des pirouettes surprenantes. Il y avait une troupe de reps avec différents implants biologiques : leurs ventres étaient des écrans à plasma et ils pouvaient dessiner des hologrammes dans l'air avec leurs mains, c'est-à-dire avec les microcaméras insérées chirurgicalement au bout de leurs doigts. Et il y avait le sempiternel spectacle sanglant des Kaliniens, une secte de barjos sadomasochistes qui copiaient les tours des magiciens du cirque classique, mais sans truc, parce qu'ils aimaient la douleur et l'exhibitionnisme. Ils se coupaient donc le corps pour de vrai avec des couteaux et transperçaient leurs joues de longues aiguilles. Bruna les trouvait répugnants, mais ils étaient en vogue.

Les Kaliniens achevèrent la représentation. Pendant que le petit orchestre se lançait dans le bastringue final, Bruna eut l'impression que Mirari avait du mal à interpréter le morceau. Le bras gauche de la violoniste était bionique et elle le portait sans enveloppe de chair synthétique : c'était un bras métallique et articulé comme ceux des robots des rêveries futuristes du XXe siècle, et il devait y avoir un problème avec cet implant, car, chaque fois qu'elle pouvait s'arrêter de jouer un instant, Mirari essayait de le régler. Enfin le spectacle s'acheva, les applaudissements clairsemés s'éteignirent et les musiciens, avec Mirari, disparurent rapidement derrière la scène. La détective était surprise, elle pensait qu'au terme de la représentation la violoniste viendrait parler avec elle.

Bruna sauta sur la piste en essayant de ne pas marcher dans les taches de sang des Kaliniens, franchit les rideaux dorés et entra dans les loges. Elle trouva Mirari dans la troisième cabine qu'elle ouvrit. Elle était en train de taper furieusement sur son bras bionique à l'aide d'un petit marteau en caoutchouc.

– Mirari…

– Cet-te-pro-thè-se-de-mer-de ! articula celle-ci hors d'elle, sans cesser de se flanquer des coups de marteau.

Mais aussitôt, épuisée et le visage rougi, elle jeta le marteau par terre et se laissa tomber sur une chaise.

– Ça m'apprendra à acheter ça d'occasion. Mais un bon bras bionique coûte très cher. Surtout s'il est de qualité professionnelle, comme dans mon cas… Qu'est-ce que tu viens faire par ici, Husky ?

– Je vois que tu te souviens de moi.

– Je crains que tu ne sois assez inoubliable.

Bruna soupira :

– Oui, je le crois bien.

Dans son genre, Mirari l'était aussi. Non seulement à cause de sa prothèse rétrofuturiste, mais aussi de sa peau blême, de ses yeux très noirs, de sa tête ronde nimbée de cheveux courts d'une blancheur éblouissante et aussi raides que s'ils étaient en fil de fer. La violoniste était une spécialiste, une pourvoyeuse, une experte des mondes souterrains. Elle pouvait falsifier toutes sortes de documents, localiser des plans secrets ou fournir les appareils les plus sophistiqués et illégaux. Bruna avait entendu dire qu'il n'y avait que deux choses qu'elle ne vendait jamais : des armes et de la drogue. Tout le reste était négociable. On aurait pu penser que son travail au cirque n'était qu'une couverture, mais le fait est que la musique semblait la passionner et qu'elle jouait bien du violon, en tout cas quand son bras bionique ne grippait pas.

– Et tu venais pour… ? dit encore Mirari, qui possédait l'une de ces personnalités concises qui détestent la moindre perte de temps.

– J'ai besoin d'une nouvelle identité… De papiers et d'un passé qui puissent échapper à une enquête.

– Une bonne enquête ou la routine ?

– Disons assez bonne.

– Nous parlons de validité temporaire, naturellement…

– Naturellement. Une semaine me suffirait.

– Classe A, dans ce cas.

– Il faut que ce soit une identité humaine… Et vivre à quelques centaines de kilomètres de Madrid. De mon âge. Bonne position sociale. De l'argent à la banque. Et si tu donnes à sa biographie une touche de suprématisme, super. Rien de très sérieux, juste une sympathie idéologique, pas de militantisme. Mais qu'on voie que les idées spécistes la passionnent, même si jusqu'à présent elle les a en quelque sorte gardées pour sa vie privée.

– C'est comme si c'était fait. Tu veux ça pour quand ?

– Au plus vite.

– Je crois que ça pourra être prêt pour demain. Deux mille gaïas.

– Je veux aussi un portable non traçable.

– Mille ges de plus.

– D'accord. Je n'ai pas tout cet argent en liquide…

– Passe-le-moi électroniquement. J'utilise un programme qui efface l'empreinte. Mais la sortie de l'argent restera enregistrée dans ton portable.

– Ça, ça m'est égal. Mais mon bracelet-ordinateur est éteint parce que je soupçonne la police de me tracer. Je ne veux pas l'allumer ici. Je te ferai le virement tout à l'heure, dehors, si ça te va. Et si tu me

fais confiance.

– Pas besoin de faire confiance. Il suffit de ne pas mettre en marche la commande tant que je n'ai pas reçu l'argent.

Bruna sourit amèrement : bien sûr, bien sûr. Encore un commentaire incroyablement stupide.

– Mais, au cas où ça pourrait te servir, je te dirai que oui, je te fais confiance, ajouta la femme.

Le sourire de Bruna s'élargit : la petite amabilité de cette humaine s'avérait particulièrement agréable en ce jour marqué par la rancœur entre espèces. Mirari s'était penchée pour ramasser son marteau par terre. Depuis un moment, elle ouvrait et refermait sa main bionique. Ses doigts ne bougeaient pas de façon synchronisée, l'annulaire et le majeur ne fermaient pas tout à fait. La violoniste leur donna quelques petits coups pour voir avec l'outil en caoutchouc.

– Combien coûte une prothèse neuve comme celle dont tu as besoin ? demanda Bruna.

Mirari releva la tête :

– Un demi-million de ges… Plus que mon violon. Et pourtant c'est un Steiner.

– Un quoi ?

– Un des meilleurs violons du monde… du luthier autrichien Steiner, du XVIIe siècle. J'ai un violon merveilleux et je n'ai pas de bras pour en jouer, dit-elle avec une tristesse inattendue et sincère.

– Mais l'argent, ça peut se trouver…

– Oui. Ou se voler, répondit sèchement Mirari avec un visage de nouveau fermé et impénétrable. Je t'appellerai quand j'aurai tout.

Bruna sortit du cirque et décida de rentrer à pied : elle n'avait pas fait d'exercice depuis plusieurs jours, elle sentait son corps engourdi et ses muscles avides de mouvement. La nuit était tombée et il pleuviotait. Les trottoirs mouillés luisaient sous les lampadaires et les trams aériens passaient lumineux comme des fêtes foraines, tonitruants et vides. Quand elle arriva à la place Tres de Mayo, qui était l'endroit où elle avait déconnecté son portable, elle réinséra la cellule énergétique et ralluma l'appareil. Elle envoya l'argent à Mirari puis, après avoir rejeté la possibilité de se rendre au bar d'Oli pour dîner, elle continua en direction de son appartement. Elle était tellement concentrée à réviser les éléments de l'affaire qu'elle ne vit venir l'attaque qu'au dernier moment, lorsqu'elle entendit le bourdonnement et devina le mouvement dans son dos. Elle fit un bond sur le côté et pivota dans l'air, mais ne réussit pas à éviter complètement l'impact : la chaîne frappa son avant-bras droit, qu'elle avait automatiquement levé pour se protéger. La douleur ne l'empêcha pas d'attraper la chaîne et de tirer. Le type qui se trouvait à l'autre bout tomba par terre. Mais il n'était pas seul. D'un rapide coup d'œil,

Bruna évalua sa situation. Sept attaquants, en comptant celui qu'elle venait d'allonger, qui se relevait déjà. Cinq hommes et deux femmes. Grands, forts, en bonne santé. Armés de chaînes et de barres de fer. Et le pire : déployés autour d'elle en étoile, trois tout près, quatre un pas en arrière, placés avec soin pour ne pas laisser de trou. Une formation d'attaque professionnelle. Ça n'allait pas être des adversaires faciles. Elle décida de tenter de rompre le cercle en chargeant sur le blond aux boucles d'oreilles : il transpirait et semblait être le plus nerveux. Et qu'il porte des boucles d'oreilles pour se battre était un symptôme de nigauderie : la première chose que ferait la détective serait de les lui arracher des oreilles d'un seul coup. Bruna disposait de la chaîne comme arme et pensa qu'elle avait des possibilités de s'enfuir. Mais, malgré tout, elle allait sans doute recevoir un certain nombre de coups. C'était une rencontre extrêmement désagréable.

Toute cette analyse avait à peine pris quelques secondes à la rep. Le groupe entier demeurait sans bouger, dans cette quiétude parfaite et tendue qui précède un tourbillon de violence. Et c'est alors qu'une voix coupa cette ambiance hérissée comme un couteau chaud coupe du beurre :

– Police. Jetez vos armes à terre.

C'était Paul Lizard et sa voix forte et paisible sortait de derrière un pétard à plasma.

– Je ne vais pas le répéter. Jetez immédiatement toutes vos ferrailles.

Les assaillants surpris laissèrent tomber leurs barres et leurs chaînes en produisant un vacarme formidable.

– Toi aussi, Husky.

Bruna pesta et ouvrit la main.

– Et maintenant tu vas faire quoi, dur à cuire ? Nous tirer dans le dos ? dit l'une des femmes, peut-être la leader du groupe.

Et, comme si c'était un signal, ils partirent tous en courant, chacun dans une direction différente.

Lizard les vit s'éloigner et rangea son pistolet. Il regarda Bruna de ses yeux à l'expression assoupie.

– C'était moins une.

– J'aurais pu me les faire.

– Vraiment ?

Le ton de Lizard fit sentir à la rep combien elle était vantarde et ridicule.

– Oui, j'aurais pu… C'est-à-dire, j'aurais pu m'échapper… Mais j'aurais certainement reçu quelques coups.

– Certainement.

– Mmmm… Ok… Merci, dit Bruna. Et ce mot sortit de sa bouche avec une difficulté explosive, comme un rot.

Lizard sourit. Il avait un visage d'enfant quand il souriait.
– De rien. Tu les connaissais ?
– Non. Mais c'étaient des professionnels.
– Oui… Peut-être des mercenaires payés par quelqu'un pour attiser les émeutes.
Bruna le regarda, intéressée :
– Qu'est-ce qui te fait croire ça ?
Le policier haussa les épaules.
– Je ne sais pas, je vois trop de choses bizarres dans cette soudaine fureur antitechno.
La détective l'observa avec attention. Sous ses paupières lourdes, ses yeux verts étincelaient avec une grande vivacité.
– Aujourd'hui, sept personnes sont mortes à cause de la bombe de Nabokov… commença à dire Bruna.
– Huit. L'un des blessés graves est décédé.
– Huit victimes, alors… Tu ne hais pas les reps, Lizard ? Sois sincère. Même pas un peu ?
– Non.
– Et tu n'as pas peur de nous ?
– Non.
Et Bruna le crut.
– Rentre chez toi, Husky. Ce n'est pas la meilleure nuit pour aller faire un tour.
– Je croyais avoir semé ta petite grosse… On ne peut pas être une bonne *ombre* avec tant de chair.
– Elle oui, tu l'as semée. Mais sa visibilité était mon camouflage. Tu es tombée dans un truc de débutant, Husky.
La rep se mordit les lèvres, mortifiée.
– Pourquoi vous n'avez pas emmené le corps de Nabokov à l'Institut médicolégal ?
– Ça a été considéré comme un acte terroriste et les enquêtes antiterroristes sont classées top secret. Et à l'Institut, comme tu le sais mieux que personne, il y a trop de fuites.
Bruna sourit :
– Tu veux dire que vous avez caché le cadavre pour que je ne puisse rien apprendre ?
L'inspecteur sourit également :
– Qu'est-ce que tu es vantarde, Husky. Tu n'es pas la seule personne capable de voler des infos. Et puis, quelle méfiance ! Je ne la mérite pas. Je t'ai fait une offre de collaboration et tu ne m'as pas cru.
– Dis-moi les résultats de l'autopsie de Nabokov et je te croirai.
Lizard la regarda un instant. Ces yeux somnolents et moqueurs.
– Très bien. J'aurai les résultats demain. Si tu veux, on en parlera. Et maintenant va-t'en une bonne fois pour toutes, Husky.

– Tu vas encore me suivre ?
– Ça t’a bien servi.
– Sérieux, tu vas encore le faire ?
– Non.
Et Bruna ne le crut pas.

Archives Centrales des États-Unis de la Terre
Version Modifiable

ACCÈS STRICTEMENT RESTREINT
ÉDITEURS AUTORISÉS UNIQUEMENT

Madrid, le 25 janvier 2109, 11h05
Bonjour Yiannis,

SI TU N'ES PAS YIANNIS LIBEROPOULOS, ARCHIVISTE CENTRAL FT711, ABANDONNE IMMÉDIATEMENT CES PAGES

ACCÈS STRICTEMENT RESTREINT
ÉDITEURS AUTORISÉS UNIQUEMENT

L'INTRUSION NON AUTORISÉE CONSTITUE UN DÉLIT PÉNAL POUVANT ÊTRE SANCTIONNÉ PAR UNE PEINE ALLANT JUSQU'À VINGT ANS DE RÉCLUSION

Terres Immergées

Tags : Réchauffement climatique, Guerres Robotiques, Plaies, Ultradarwinisme, Lois Démographiques, Tourisme humide.

#002-327

Article en édition

Bien que le **réchauffement climatique** commence à faire fondre les calottes polaires dès le XXe siècle et que le niveau de la mer monte de manière progressive pendant plusieurs décennies, le fait est que ses effets sociaux dévastateurs ne semblent éclater subitement qu'aux alentours de 2040. "De même qu'une grenouille dont on réchauffe l'eau graduellement ne remarque pas le problème tant qu'elle ne se brûle pas, l'Humanité ne s'est rendu compte de la catastrophe qu'à l'arrivée des premières morts massives", a dit, en 2046, le prix Nobel de médecine Gorka Marlaska.

En réalité, de graves émeutes se produisent bien avant, mais elles sont considérées comme des faits isolés et passent plus ou moins inaperçues car, en général, elles ont lieu dans des zones surpeuplées, économiquement appauvries et traditionnellement instables comme l'ancien Bangladesh, un pays dont le territoire se retrouve entièrement recouvert par les eaux, sauf une étroite frange de montagnes à l'est qui, après la période des **Plaies**, est absorbée par l'Inde. À la fin de l'année 2039, alors que 13 à 14 % de la surface terrestre est déjà immergée, une sorte de débâcle voit cependant le jour dans la région du delta de l'Irrawaddy (ancienne Birmanie), qui, contrairement à ce qui s'est produit à d'autres occasions, ne reste pas confinée dans cette région, mais se répand dans d'autres zones géographiques et se multiplie rapidement au cours de l'année 2040 au point de se transformer en phénomène planétaire. Il faut avoir à l'esprit que les franges côtières abritent de grands centres urbains et sont en général

densément peuplées. À mesure que la mer avance, certaines villes disparaissent complètement, comme Venise, Amsterdam ou l'île de Manhattan, alors que d'autres se retrouvent en partie noyées, comme Lisbonne, Barcelone ou Bombay. L'inondation des deltas les plus fertiles et des franges littorales agricoles densément peuplées est encore plus néfaste. Des centaines de millions d'individus désespérés et affamés, ayant tout perdu, se mettent à remonter vers les terres les plus hautes, chassés par les eaux. Mais ces hautes terres sont déjà habitées et également menacées fréquemment par la faim, à cause de la perte désastreuse des meilleures terres cultivables. Les affrontements entre les uns et les autres dévastent le globe. Une violence aveugle éclate dans le monde entier et les massacres se poursuivent pendant des années. On peut dire qu'il s'agit de la première guerre civile planétaire et elle doit s'avérer si traumatisante que, curieusement, elle n'a pas de nom à proprement parler. Les historiens se réfèrent à cette période en disant "les Plaies", car les hordes colossales et féroces de déplacés sont comparées aux plaies de sauterelles de la malédiction biblique.

C'est un temps de chaos et l'on ne dispose pas de chiffres fiables, mais on calcule qu'en 2050, au terme d'une décennie de conflits, deux milliards de personnes sont mortes à cause des famines, des maladies et de la violence directe. Il existe par ailleurs d'autres facteurs mortels à tenir en compte, comme l'apparition des ultradarwinistes. L'**ultradarwinisme** est un mouvement raciste et terroriste supposément fondé sur les théories de Charles Darwin, bien que l'immense majorité de la communauté scientifique ait toujours nié que les ultras aient un quelconque rapport avec l'évolutionnisme. Ils considèrent que la Terre ne peut pas abriter une population humaine aussi importante, ce qui est, par ailleurs, une vérité évidente, et ils soutiennent que les Terres Immergées et les Plaies qui s'ensuivent constituent un processus de sélection naturelle profitable à la Terre, puisque la mortalité la plus élevée a lieu dans des zones surpeuplées, économiquement paupérisées et, en règle générale, habitées par des individus d'origine raciale non caucasienne, que ces ultras considèrent comme du matériau humain défectueux et inutile. Pour faciliter ce soi-disant processus de "nettoyage ethnique", les ultradarwinistes commettent d'innombrables attentats avec des explosifs conventionnels, des missiles et même des têtes nucléaires à courte portée, jusqu'à ce que l'organisation soit finalement démantelée en 2052. En outre, il est démontré que les réplicants profitent des Plaies pour assassiner impunément des humains.

**** *Scandaleusement inexact ! Les techno-humains n'avaient même pas été inventés au cours de la période des Plaies. Je tiens à faire état de ma préoccupation et de mon rejet face à certaines inclusions dangereusement erronées que je rencontre dernièrement dans les Archives. Je recommande une enquête interne. Yiannis Liberopoulos, archiviste central FT711* ****

Bien que le plus dur des Plaies soit passé vers le milieu du XXIe siècle, le paysage politique et géographique s'en trouve si affecté que la planète plonge dans un déséquilibre explosif qui dure des décennies. La **Guerre rep** (2060-2063) aggrave la situation, démontrant une fois encore l'effet pernicieux des technos, et le manque de légitimité des nouvelles frontières est à l'origine du déclenchement des **Guerres Robotiques** (2079-2090). Cette longue période d'instabilité et de violence généralisées fait retomber la population mondiale sous la barre des quatre milliards de personnes. Dans le dernier quart du XXIe siècle, certains pays se mettent à limiter le nombre d'enfants de leurs

citoyens, mais c'est à partir de l'**Unification** (2096) que les États-Unis de la Terre décrètent les **Lois Démographiques** (2101) qui régulent les grossesses afin d'éviter une nouvelle surpopulation. Le but est de stabiliser le nombre d'habitants de la planète à quatre milliards, auxquels il convient d'ajouter environ un milliard de personnes réparties entre les deux terres flottantes, Labari et Cosmos. Étant donné que 15 % des Terriens sont des reps (six cents millions d'individus), leur extermination présenterait l'avantage de permettre d'augmenter sensiblement le quota d'enfants humains.

**** *Je recommande que l'enquête interne soit réalisée par voie d'urgence. Yiannis Liberopoulos, archiviste central FT711* ****

C'est aussi à partir de l'Unification que le Gouvernement Planétaire décide de rentabiliser les Terres Immergées. Divers lots sont créés avec les zones inondées les plus emblématiques et leur gestion est vendue aux enchères à différentes mégacorporations de loisirs et de tourisme. Jusqu'à présent, une douzaine de parcs d'attractions thématiques ont été ouverts et une vingtaine d'autres sont en construction. Les consortiums ont consolidé les ruines des Terres Immergées et créé des îles artificielles pour accueillir hôtels, restaurants et autres services. Les zones inondées peuvent se visiter en bathyscaphe, en bulle individuelle sous-marine ou à l'aide d'un équipement de plongée. Il existe des parcs thématiques urbains, comme le célèbre Manhattan, ou historiques, comme le delta du Nil. Ces destinations de vacances populaires constituent ce que l'on appelle le **tourisme humide**.

Merlin jouait très bien aux échecs. C'était un réplicant de calcul et il avait un esprit formidable, mathématique, musical, un labyrinthe précis de pensées scintillantes.

– Je pense parfois à cet animal à moitié sauvage que tu serais sans moi et j'en frémis d'horreur, lui disait-il à l'occasion, en l'attrapant par la nuque comme on maîtrise un poulain trop nerveux.

Merlin disait ça pour rire, mais le fait est qu'il était assez proche de la vérité. Bruna pensait que ces deux ans où elle avait vécu avec lui, ajoutés aux enseignements ultérieurs de son ami Yiannis, avaient fait d'elle ce qu'elle était, une techno de combat différente de tous les autres. La vie était une chose indéchiffrable et mystérieuse, y compris la petite vie codifiée des reps. En réalité, ces ingénieurs généticiens qui se prenaient pour des dieux ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Certes, ils pouvaient accentuer certaines aptitudes chez les technohumains selon la fonction pour laquelle ils étaient construits, mais ensuite chaque rep était différent et développait des capacités ou des défauts qu'aucun ingénieur n'aurait su prévoir dans son laboratoire tandis qu'il fragmentait et mêlait des hélices clonées d'ADN. Merlin aussi était spécial : créatif, imaginatif, avec un tempérament joueur qui le prédisposait au bonheur.

Ils s'étaient rencontrés quand elle venait de terminer sa milice et avait encore sa paie d'installation toute chaude dans la poche. De sorte que Bruna était encore jeune, alors que Merlin avait déjà 8/33 ans. Mais il vivait sans peur de la mort, comme s'il était éternel. Ou comme s'il était humain, car les humains étaient capables d'oublier qu'ils étaient mortels. C'est une chose que Bruna n'avait pas réussi à apprendre de son amant.

– Husky ! Tu es là ? Tu ne m'écoutes absolument pas.

Habib avait le visage tordu par une moue de lassitude et d'impatience.

– Pardon. J'étais partie dans mes pensées…

– Eh bien, pense dans tes moments libres. Avec les notes de frais que tu me fais passer, tu pourrais au moins essayer de ne pas me faire perdre mon temps.

Habib avait été comme ça toute la matinée, extrêmement nerveux, avec une agressivité que Bruna ne lui avait jamais vue avant.

– Tu m'as donné carte blanche pour l'argent.

– Et si tu m'offrais un résultat, je considérerais que c'est un bon investissement. Mais jusqu'à présent… grogna-t-il.

Et le pire, c'est qu'il n'avait pas tort.

Ils se trouvaient dans l'appartement que Myriam Chi et Valo Nabokov avaient partagé. Un logement vaste et confortable mais froidement fonctionnel, comme si l'idéologie radicale n'incitait pas à trop de raffinement décoratif. Ou comme si elles ne voulaient pas avoir trop d'enracinement matériel. Il n'y avait qu'un détail personnel : une photo de Myriam et Valo, dans les bras l'une de l'autre, amoureuses et souriantes. Elle était sculptée en trois dimensions au laser dans un bloc de verre. C'était le souvenir typique qui était confectionné sur-le-champ dans de nombreux sites de vacances. Merlin et elle s'étaient eux aussi fait faire un portrait dans le genre à Venezia Park, lors d'un week-end de tourisme humide qu'ils s'étaient offert au début de leur relation. Quand son amant était mort, Bruna avait jeté le verre : elle ne pouvait pas supporter cette image de joie. Mais maintenant, en tombant sur le portrait de Nabokov et Chi, sa tête avait démarré au quart de tour et elle s'était mise à penser à Merlin. Ce que, en règle général, elle préférait éviter.

Hormis ce banal souvenir cristallin, le séjour aurait pu être le salon anodin du premier appart'hôtel venu. Comparée à ce cadre, même la maison de Bruna paraissait accueillante. La rep se rappela avec une certaine fierté les deux reproductions qu'elle avait : *L'Homme de Vitruve*, de Leonard de Vinci, et la *Dame écrivant une lettre et sa servante*, de Vermeer. C'étaient de très bonnes reproductions, pas holographiques mais ultra réalistes, qui lui avaient coûté assez cher.

– Il n'y a rien ici. Je te l'avais dit, grogna Habib en fermant les tiroirs de la cuisine.

La police venait de lever les scellés de l'appartement après l'avoir fouillé à fond. Bruna imagina l'énorme Lizard en train de fouiner par là et l'idée lui fut désagréable, presque abusive, et même un peu obscène. Ça n'aurait pas plu à Myriam et Valo qu'un humain fourrage dans leurs affaires. Ça ne leur aurait probablement pas plu non plus qu'ils soient là tous les deux. Quand Habib avait appris que Bruna voulait venir inspecter l'appartement, il avait insisté pour l'accompagner. Et il était maintenant en train de déployer une activité frénétique et totalement inutile, parce qu'il ne pouvait pas savoir ce que la rep était en train de chercher. En fait, elle ne le savait pas elle-même, mais l'expérience lui avait appris que son inconscient était plus savant que sa conscience, et qu'elle voyait souvent des choses que les autres ne voyaient pas, rien qu'en regardant. Des indices qui lui sautaient aux yeux comme s'ils l'appelaient. Si bien que Bruna passait derrière Habib et se remettait à ouvrir et à examiner tous les tiroirs et toutes les armoires que l'homme venait de fermer dédaigneusement. Mais c'était vrai que, pour le moment, ils n'avaient rien trouvé de révélateur.

C'est alors qu'ils entrèrent dans la chambre et Bruna se sentit troublée et émue. Ça, c'était une pièce personnelle, un nid, une tanière, le *saint des saints* où les mortels se réfugiaient, croyant pouvoir se protéger de la désolation du monde. Le lit, énorme, était couvert de ravissants coussins de soie aux couleurs chatoyantes. Et sur le mur d'en face, d'un bout à l'autre, au moins quinze orchidées blanches étaient alignées, plantées dans de baroques pots dorés. Des pans de gaze de couleur lilas flottaient en tombant du plafond comme des bannières. Et le sol était recouvert d'un magnifique tapis omaa, spongieux et d'un rouge profond.

– Ah. Eh bien. Impressionnant, dit Habib.

Bruna se demanda laquelle des deux, Myriam ou Valo, était la responsable de cette décoration si féminine et opulente. Chi, avec ses ongles peints… Ou Nabokov, avec ses seins énormes et ses chignons impossibles. Bien que ce soit probablement l'affaire des deux… Un monde intime chamarré et secret où elles se rejoignaient. C'était ça l'amour, en vérité : avoir quelqu'un avec qui partager ses bizarreries.

– J'étais déjà venu dans cette maison, bien sûr, mais… pas dans cette chambre. On ne connaît jamais vraiment les gens, murmura Habib.

Sur la table lumineuse, les traces d'une traversée de l'enfer : une infinité de flacons, injecteurs sous-cutanés, patchs dispensateurs, comprimés, désinfectants, pansements, pommades. Tout l'attirail médical, cette sale marée de remèdes inutiles que la maladie laissait derrière elle. Quand Merlin était mort, leur chambre aussi s'était retrouvée remplie de ces tristes cochonneries. Des duplomorphiques contre la douleur. Des antipsychotiques contre les délires, l'agitation et la violence causés par la TTT. Des relaxants centraux contre l'angoisse. Alors qu'il était déjà parti, des lambeaux de sa souffrance restaient encore collés aux médicaments. De même qu'on pouvait maintenant suivre la trace de l'agonie de Nabokov dans ce fatras de pilules. Bruna sentit un pincement d'horreur. De cette vieille horreur familière et habituelle, qui s'étirait dans ses entrailles comme un dragon. Quatre ans, trois mois et dix-sept jours. Dix-sept jours. Dix-sept jours.

Habib était à quatre pattes par terre, en train de passer son doigt sur le bord de l'épais tapis, le long du canal exigu entre la tapisserie et le mur. Il prenait ça très au sérieux, se dit la rep avec une certaine raillerie. À vrai dire, il prenait ça trop au sérieux, pensa-t-elle ensuite, un peu surprise. L'androïde n'avait pas l'air d'être en train d'inspecter la maison sans raison, mais de chercher spécifiquement quelque chose. Cette minutie dans l'inspection, cette nervosité…

– Vengeance, s'exclama-t-elle.

– Quoi ? demanda Habib en se retournant vers elle.

La détective avait parlé impulsivement, sous le coup aveugle d'intuition, en guise de ballon-sonde. Elle regarda Habib dans les yeux.

– Vengeance. Ça te dit quelque chose, ce mot ?

L'homme fronça les sourcils :

– Eh bien… Pas trop. Ça devrait me dire quoi, Bruna ?

Il avait un aspect absurde, toujours à quatre pattes, la tête retournée par-dessus son épaule pour la regarder. Elle eut l'impression qu'il était subitement trop sympathique. L'androïde avait utilisé son prénom et, de surcroît, son ton était maintenant amical, alors qu'il s'était comporté toute la matinée d'une façon insupportable. Bruna se méfia. Ça lui arrivait souvent, elle était subitement traversée par le vent froid du soupçon. Elle décida de ne pas lui raconter pour les tatouages. C'était un secret entre Lizard et elle.

– Non. Rien. C'est une chose que Nabokov a dite la dernière fois que je l'ai vue. Vengeance. Et puis elle est partie tuer et mourir.

Habib se releva et secoua la tête.

– Elle délirait. Écoute, Bruna, je ne sais pas ce que nous cherchons ici. Je ne crois pas qu'on ait mis une mémoire à Valo. Elle était simplement très malade et folle de douleur à cause de la mort de Myriam.

La détective acquiesça. L'homme était probablement dans le vrai.

– Et autre chose, Bruna… Excuse-moi si je suis un peu… tendu. L'assemblée du MRR se tient dans deux jours pour élire le nouveau président du mouvement. Je croyais que ça me serait facile, mais deux autres androïdes qui aspirent au poste sont apparus, et ils sont en train de déployer une campagne odieuse contre moi. Ils m'accusent de ne pas essayer d'éclaircir la mort de Myriam avec assez d'énergie, ils m'accusent même de m'être réjoui de sa disparition afin de pouvoir occuper son poste. C'est pour ça que j'ai besoin de résultats au plus vite, tu comprends ? Au plus vite !

– Je vois. Surtout de résultats électoraux, dit la rep sur un ton narquois.

Habib la regarda, ulcéré.

– Eh bien oui, de ça aussi. Ça t'étonne ? Nous sommes à un moment critique de l'histoire des réplicants et je sais que je peux contribuer à ce que la situation s'améliore, que je peux diriger le MRR d'une main ferme dans cette étape cruciale. Et non, je ne me suis pas réjoui de la mort de Myriam, comme ces misérables le disent, bien sûr que non, mais peut-être que, dans un sens, c'est providentiel. Parce que moi, je sais ce qu'il faut faire. Et je crois que je le sais même mieux qu'elle. Est-ce que par hasard ce serait un délit d'aspirer au leadership quand on sait qu'il va vous permettre d'influer positivement sur la société ?

Il avait fini par pérorer sur un ton ronflant. Alors c'était donc ça, ce qu'il était en train de faire à quatre pattes et en fourrant son nez dans tous les coins : chercher des voix. Même si c'était au prix de la folie de Nabokov, du sang de Chi, de l'horreur et du feu et de la violence. Décevant. Elle regarda ce Habib en colère avec détachement. Comme le disait souvent Yiannis, c'est fou ce que les gens brillent par leur mesquinerie dès que les choses commencent à se gâter.

Bruna descendit du tapis roulant, obliqua prudemment dans l'avenue et scruta au loin les abords de son immeuble, en se raccrochant à un minuscule espoir. Mais non : l'Omaa était là, avec son grand corps translucide et son tee-shirt ridicule. Le siège patient de la *bestiole* était en train de transformer ses allées et venues en un supplice. La veille, alors qu'elle rentrait encore chargée d'adrénaline suite à sa rencontre avec les voyous armés de chaînes, elle avait pris son ombre colossale pour celle d'un assaillant et lui avait presque collé un coup de pied dans les parties génitales. Ou là où les Terriens les ont. Mais l'Omaa l'avait esquivée aussi facilement que s'il avait deviné son mouvement.

– C'est moi, c'est Maio. Pardon de t'avoir fait sursauter, avait-il dit de sa voix murmurante.

Et la rep avait presque regretté que ce ne soit pas un agresseur anonyme. L'extraterrestre la faisait sortir de ses gonds, il la submergeait d'une absurde culpabilité, il l'obsédait, il la faisait réfléchir à deux fois à la gêne de rentrer à la maison. En ce moment même, après avoir terminé la fouille de l'appartement de Chi, elle aurait préféré ne pas revenir. Mais il lui parut honteux de ne pas avoir l'audace d'affronter l'extraterrestre et, qui plus est, il y avait Bartolo, qu'elle ne voulait pas laisser trop longtemps tout seul. Si bien qu'elle n'eut pas d'autre choix que de se mettre à courir et pénétrer en coup de vent dans l'entrée, pour éviter autant que possible ce fichu Maio si persévérant. Cet extraterrestre était en train de devenir un problème.

Une fois qu'elle eut franchi le premier Omaa avec succès, il lui restait maintenant à faire face au second. L'androïde ouvrit la porte de son appartement en redoutant ce qu'elle pourrait y trouver. Bon sang, comment avait-elle pu se compliquer la vie à ce point ? Une fois de plus, elle décida de prévenir immédiatement une association de protection des animaux et de se débarrasser du boubi. Elle passa tout doucement la tête : l'endroit semblait en ordre. Pas d'habit à moitié mâchouillé par terre. Rassurée, elle entra et referma la porte, et elle vit alors le goulu, collé au mur du fond, très nerveux et la tête basse, parfaite image de la culpabilité. La rep en eut le moral dans les chaussettes.

– Qu'est-ce que tu as fait ? Tu as fait une bêtise, pas vrai ?

Bartolo frottait ses petites mains grises dans une contrition désespérée. Bruna eut soudain une intuition horrible et courut vers la table du puzzle. Elle soupira de soulagement : tout paraissait bien.

Mais une seconde… une seconde : il manquait une pièce qui avait été extraite de la partie déjà résolue. Le trou était une blessure au milieu du dessin.

– Je t'avais dit de ne pas toucher au puzzle !

Le boubi pleurnicha.

– Qu'est-ce que tu as fait de cette pièce ? Tu l'as mangée, stupide animal ?

– Bartolo gentil… geignit la créature.

Et il se mit à courir vers la chambre. Bruna le suivit et, à sa stupéfaction, trouva le petit carton dentelé sur l'oreiller de son lit, juste au milieu, méticuleusement placé. La rep le prit : il était intact, il ne semblait même pas mordillé. Sans doute que c'était un message, un avertissement, voire même une menace, pensa Bruna. Cela signifiait : je n'aime pas que tu m'abandonnes et, par vengeance, j'aurais pu détruire tout le puzzle, mais j'ai été magnanime et je ne l'ai pas fait. C'était une protestation très sophistiquée… Pas si différent que ça des têtes de chiens fraîchement égorgés que la mafia chinoise avait l'habitude de laisser. L'androïde s'efforça de dissimuler le sourire qui dansait sur ses lèvres et se retourna vers le boubi avec une grimace résolument sévère :

– Bartolo seul… murmura le goulu en se tordant les doigts.

– Je sais, je sais que tu es resté seul et que tu n'aimes pas ça… Ok. C'est bon. Je te pardonne pour cette fois. Mais ne recommence pas.

L'animal fit un bond et grimpa dans ses bras : Bruna sentit son haleine chaude dans son cou. Troublée et agacée, elle s'arracha le boubi et le laissa par terre. Il ne manquait plus qu'elle s'attache à une créature dont elle allait se défaire immédiatement.

– Et ça aussi, ne recommence plus jamais ! Pas monter dans les bras et pas de câlins !

Puis, voyant la mine penaude du goulu, elle ajouta aussitôt :

– Allez, je vais te donner à manger.

Ce fut une information qui remonta instantanément le moral du boubi.

C'est alors qu'elle reçut un appel de Mirari. Le visage singulier de la violoniste apparut à l'écran avec ses cheveux blancs hérissés comme une couronne d'épines.

– C'est prêt. Je t'envoie un robot. Vingt minutes, dit-elle, et elle coupa.

Toujours aussi concise.

La rep remplit un verre de vin blanc et se laissa mollement tomber sur le canapé en face de la baie vitrée, pendant que Bartolo mastiquait son bol de céréales avec un enthousiasme bruyant. Quatre ans, trois mois et dix-sept jours. Elle but une gorgée de vin. Le bras qui tenait le verre portait un hématome tordu produit par le coup de chaîne du

casseur et la détective se dit que c'était une marque symbolique. Les événements étaient en train de laisser en elle leur contusion, leur blessure. Quelque part, cette affaire la remuait plus qu'aucune autre. C'était devenu quelque chose de très personnel.

Il se mit à pleuvoir. Le ciel était un tourbillon changeant de nuages noircis et les gouttes frappaient la vitre de la fenêtre, balayées par le vent. Un jour, Yiannis avait fait voir à Bruna ce vieux film culte du XXe siècle où l'on parlait pour la première fois des réplicants. Il s'intitulait *Blade Runner*. C'était une œuvre étrange et pleine de bonnes intentions envers les reps, mais qui l'avait vaguement irritée : les androïdes n'avaient pas grand-chose à voir avec la réalité et, en général, ils étaient plutôt stupides, schématiques, enfantins et violents. Sans parler de cette techno blonde qui exécutait des pirouettes comme une poupée articulée. Mais ce film avait quelque chose de profondément émouvant. Bruna avait appris par cœur la tirade que le héros rep disait avant de mourir, sur le toit pluvieux de l'immeuble : “J'ai vu tant de choses que vous, humains, ne pourriez pas croire. De grands navires en feu surgissant de l'épaule d'Orion. J'ai vu des rayons fabuleux, des rayons C briller dans l'ombre de la porte de Tannhäuser. Tous ces moments se perdront dans l'oubli comme des larmes sous la pluie. Il est temps de mourir.” Et il baissait la tête et mourait tout bêtement. Tout bêtement. Comme un appareil électrique que l'on débranche. Sans subir la torture de la TTT. Mais ses paroles puissantes reflétaient merveilleusement l'inconsistance de la vie… De cette belle et subtile bagatelle que le temps défaisait sans laisser de trace. Le rep de *Blade Runner* baissait la tête et mourait, pendant que la pluie glissait sur ses joues en cachant peut-être ses dernières larmes.

Juste avant de fêter ses 10/35 ans, Merlin avait disparu. Il était parti. Il s'était installé dans un hôtel. Et quand Bruna avait enfin réussi à le localiser et qu'elle était allée lui demander de revenir, l'androïde avait essayé d'être le plus désagréable possible afin de l'éloigner de lui. Mais la détective, qui n'avait jamais brillé par son éloquence, avait néanmoins réussi à lui faire comprendre que le voir mourir à distance allait être bien plus douloureux. Merlin était donc revenu et ils avaient encore profité d'un mois ou deux de sérénité avant que la TTT ne se manifeste.

Après l'apparition de la maladie, ils étaient partis dans les Highlands, en Écosse. Des terres nues brûlées par le vent, des ruisseaux comme des fils de mercure sur leurs lits noirs. Ils aimaient tous les deux les endroits reculés, froids et inhospitaliers : une de ces bizarreries partagées qui formaient la base de l'amour. C'était pour ça, quand Merlin avait décidé de se retirer dans l'obscurité comme un chien blessé, qu'il avait choisi ce coin lointain. Ils s'étaient installés dans un petit *cottage* vétuste en location, qu'ils avaient aussitôt rempli

de son pathétique fardeau d'appareils sanitaires et de médicaments. D'odeur de maladie et de temps empoisonné. Ce temps lent et oppressant de l'agonie. La mort les encerclait comme un prédateur qui salissait tout de douleur, mais Bruna se souvenait encore d'une nuit pluvieuse dont les gouttes tambourinaient sur la vitre comme maintenant. Merlin somnolait à côté d'elle dans le lit, à l'abri de ses souffrances pour un moment. Elle, allongée sur le couvre-lit, lisait un roman à la lueur jaunâtre d'une petite lampe. De temps à autre, elle regardait son amant : son dos familier à présent si osseux, ses traits émaciés, sa barbe qui avait poussé. Parce que les ongles et les cheveux continuaient à pousser chez les mourants. Alors que tout le reste se paralysait, ces petites cellules continuaient de tisser leur substance avec une ténacité vitale aveugle et désespérée. Un effort organique inutile qui avait assombri les joues de Merlin et qui faisait que son beau visage paraissait de plus en plus décharné. Peu avant la fin, Bruna le savait, le profil des malades s'aiguisait, comme pour pouvoir fendre l'obscurité environnante, pour pénétrer comme une proue dans les ténèbres. Et le visage de son amant avait commencé à s'affiler. Mais ils étaient ensemble et ils étaient encore vivants. Et dehors le vent sifflait et la pluie susurrait son chant désolé, transformant cette chambre en refuge. Cette nuit-là, le temps s'arrêta et il y eut une étrange paix dans la douleur.

Parfois, Bruna sentait une peine si aiguë qu'elle pensait qu'elle ne pourrait pas la supporter.

Mais ensuite elle y arrivait toujours.

Comme des larmes sous la pluie. Tout passerait et tout serait rapidement oublié. Même la souffrance.

Elle but une autre gorgée de vin et regarda sa reproduction de la *Dame écrivant une lettre et sa servante*. La servante était en train d'attendre les bras croisés que sa maîtresse ait fini d'écrire, sans doute pour emporter ensuite la lettre. Elle n'était pas pressée : pendant qu'elle attendait elle n'était pas obligée de travailler, c'était une petite pause dans ses besognes. Il s'agissait d'une fille jeune, au visage potelé. Elle demeurait debout au fond du tableau et regardait avec un plaisir tranquille par la fenêtre, d'où entrait une lumière propre et matinale. Dehors, il devait faire un jour magnifique. La jeune fille jouissait avec naturel de la gaieté du soleil, de sa jeunesse et de sa santé, de la sérénité parfaite de ce moment. La plénitude de la vie en un instant. Bruna était émue par ce tableau parce que c'était comme voir un fragment de temps hors du temps. Elle se sentait comme elle s'était sentie lors de cette nuit pluvieuse à côté de Merlin. Cette nuit-là, alors que son amant mourait, elle avait été immortelle. Presque comme un humain.

C'est à cet instant que le robot messager sonna à sa porte et Bruna

fit un bond exagéré : elle avait les nerfs à fleur de peau. C'était un envoi de haute sécurité, si bien qu'elle dut laisser le robot effectuer une reconnaissance d'ADN avant de pouvoir récupérer l'étui scellé et imperméable. Comment Mirari avait-elle pu obtenir son profil ADN ? se demanda la rep, vaguement contrariée : cette violoniste était une femme dangereuse. Elle rompit les scellés et sortit un bracelet-ordinateur, une lentille de données et une plaque civile si parfaitement confectionnée qu'elle était même un peu cabossée, comme si elle avait subi une longue utilisation. Elle introduisit la plaque dans l'ordinateur central et constata qu'elle appartenait à une femme de trente ans appelée Annie Heart, native de Tavistock, Devon, ancienne Grande-Bretagne, professeur de robotique appliquée à l'Université technique Asimov de la Nouvelle-Barcelone. Puis venaient les fichiers cryptés habituels où devaient figurer les autres informations sur Heart : dossier médical, profil génétique, fichier universitaire, curriculum vitæ, fiche dentaire, rapports financiers et bancaires, rapports de sécurité, incidents policiers ou pénaux, listes des activités et centres d'intérêt et ainsi de suite jusqu'à environ une centaine de références différentes, qui ne pouvaient être ouvertes que si l'on possédait les divers codes d'autorisation. Elle, naturellement, en tant que propriétaire de l'identité, pourrait sans doute toutes les consulter. Elle allait devoir les étudier attentivement pour savoir qui était cette Annie Heart qu'elle allait devenir pendant plusieurs jours, mais avant elle mit la lentille dans la fente de l'ordinateur. Le visage de Mirari apparut à l'écran.

– Je te garantis une protection pleine contre l'enquête de six jours seulement. Disons cinq, pour rester dans la marge de sécurité. Quant au portable, je t'ai acheté un mois d'utilisation via un satellite clandestin, donc il sera non traçable uniquement durant ce temps-là. Jette un œil au fichier FF3. Je crois que j'ai fait du bon travail, dit-elle.

Et elle sourit, un petit sourire espiègle inattendu chez cette violoniste toujours sévère. La lentille de données s'éteignit. Le dossier FF3 était un rapport de police. Annie Heart avait été arrêtée lors d'une manifestation suprématiste à la Nouvelle-Barcelone trois jours plus tôt, accusée d'avoir participé à une bastonnade reçue par un techno-humain. Mais elle avait été remise en liberté au bout de quelques heures parce que, hormis le témoignage confus de la victime, on n'avait pas trouvé de témoins contre elle, et qu'Annie Heart ne militait pas et n'avait jamais milité dans aucun groupe radical humain ; elle avait soutenu qu'elle passait simplement par là. Bruna sourit : c'était un détail parfait, juste ce qu'il lui fallait. Impeccable Mirari.

La rep vérifia dans l'ordinateur que, comme l'avait dit Habib, le PSH avait demandé un PEFI. Les partis ne recevaient aucune aide de l'État : ils assuraient leur subsistance grâce aux cotisations des affiliés

et aux donations, mais ces dernières étaient strictement régulées et, pour en recevoir, il fallait obtenir un Permis de Financement. Les PEFI pouvaient être de deux, quatre ou six mois, et durant cette période le parti pouvait solliciter et recevoir des fonds de particuliers ou d'entreprises, avec versement préalable d'une certaine quantité d'argent au Trésor Public. Cette somme servait supposément à payer les inspecteurs qui contrôlaient les opérations, mais il s'agissait en réalité d'une sorte d'impôt indirect dont l'application soulevait beaucoup de ressentiments. Qu'un parti aussi réticent que le PSH à reconnaître la légalité de l'État se soit décidé à demander un PEFI, c'était l'indice de grands besoins financiers, ou de plans imminents, ou les deux. Le Permis de Financement des suprématistes était de deux mois et il ne leur restait plus que deux semaines. Probablement qu'ils seraient pressés de rafler tout ce qu'ils pourraient avant que le délai s'achève, pensa Bruna. Et ça pouvait être très bon pour elle.

La rep passa l'heure et demie suivante à étudier les détails de sa fausse identité et à dévorer une énorme ration précuisinée de riz au tofu. Bartolo ronflait. Après quoi, Bruna rangea la maison, fit son lit, plaça trois pièces du puzzle, écouta un concerto de Brahms. Le goulu continuait de dormir comme une souche. Alors la rep eut une intuition soudaine : elle s'assit devant l'écran principal et introduisit le mot "Faim". Le fichier qui venait en septième position dans la liste des réponses disait ceci :

FAIM
Le meilleur centre multi-loisirs de Madrid.
Un complexe polyvalent pour rassasier toutes les voracités.
12 avenue Iris. Ouvert 24h/24, 365 jours par an.

Alors *Faim* était donc le nom d'un club… De fait, il lui semblait maintenant qu'il lui disait vaguement quelque chose pour l'avoir vu dans des publicités ou aux actualités. C'était un *multi*, comme on les appelait familièrement, un méga centre de distraction qui cultivait différents registres : restaurants, bars, discothèques, jeux virtuels, le tout doté des dernières technologies, l'accent étant mis sur le côté spectaculaire et avec des espaces consacrés aux goûts des reps et des extraterrestres. La rep était allée dans un *multi* à Paris. Et c'était assez amusant. Peut-être que c'était ça, ce que Bartolo voulait dire. Peut-être que Cata Caïn fréquentait l'endroit. Il ne serait pas inutile d'aller y faire un tour.

Quatre heures plus tard, Bruna sortit de chez elle vêtue d'une robe lilas, l'une de ses préférées, et avec son pectoral en or, lumineux et éthéré, accrochée à son cou. Elle était très élégante, peut-être trop, pensa-t-elle en arrivant dans l'avenue Iris : il s'agissait d'une zone

industrielle de la banlieue de Madrid. Le numéro 12 était une tour circulaire de six étages. Elle n'avait pas de fenêtres sauf le dernier niveau, qui était occupé par le restaurant principal, et ses murs possédaient un revêtement lumineux et opalin qui changeait lentement de teinte. Sur le toit-terrasse, un énorme panneau disait *Faim* en lettres qui semblaient brûler : il devait s'agir d'un truc holographique. Il faisait nuit, c'était l'heure du dîner, et l'énorme hall du *multi* était assez fréquenté par un public hétéroclite, allant des jeunes gamins qui semblaient avoir à peine dépassé l'âge du couvre-feu jusqu'aux Kaliniens avec leurs épingles à nourrice plantées dans les joues, en passant par les couples d'âge mûr à l'allure opulente et classique. Bruna s'arrêta devant les panneaux d'information interactifs et survola les diverses possibilités de l'endroit. Au-dessus de sa tête, sur un écran public, Inmaculada Cruz, la présidente de la Région, se querellait furieusement dans l'hémicycle : apparemment, l'opposition avait présenté une motion de censure contre elle. La situation continuait d'accomplir son inexorable escalade de crispation. La détective regarda autour d'elle et ne put voir aucun autre techno-humain. Elle était seule, avec sa robe élégante et son collier en or.

Elle s'approcha du jeune homme aux sourcils rasés qui occupait la table d'information située au centre du hall et lui montra une photo de Cata Caïn.

– Ça te dit quelque chose ?

– Ah, oui, la pauvre Caïn… Nous avons tous été horrifiés, répondit le type avec naturel.

– Ah oui ? Elle était si connue par ici ? Elle venait souvent ?

– Comment ça, elle venait souvent ? Caïn travaillait ici… à la discothèque lunaire.

Bruna fronça les sourcils :

– Vraiment ? Depuis quand ? Et pourquoi personne ne l'a dit ? À ce que j'en sais, Cata avait un travail de secrétaire dans une entreprise hôtelière.

– En fait, ici, c'était juste un temps partiel… Elle filait un coup de main pour la gestion de la boîte… Maintenance, intendance, comptabilité… Depuis à peu près quatre mois, elle venait quelques heures l'après-midi. Jusqu'au jour où elle n'est plus venue. Et deux jours après, elle était morte. Mais demande au premier étage, ils la fréquentaient plus…

Écoutant le conseil du garçon, Bruna monta à la boîte lunaire du premier étage. Elle colla son portable à l'œil encaisseur et on lui débita trente ges : c'était un local très cher. Les portes métalliques s'ouvrirent dans un souffle pneumatique et la rep entra sur une sorte de balconnet qui dominait une vaste salle circulaire. À une extrémité se trouvait la piste de danse. À côté d'elle, un peu surélevé, comme

suspendu en l'air, le comptoir fulgurant et opalin, et le reste de l'endroit était couvert de confortables sofas flottants sur lesquels les gens s'asseyaient ou s'allongeaient pour boire et bavarder. Il régnait une sorte d'obscurité lumineuse, une brillance contenue, et le décor imitait le vide intersidéral, avec des étoiles et des planètes qui tournaient lentement dans le lointain. C'était réellement très bien rendu : on se sentait flotter dans la noirceur du cosmos, et cet effet était décuplé par le fait que la discothèque possédait une gravité inférieure à celle de la Terre. Bruna commença à descendre vers la discothèque par l'un des deux escaliers et ressentit l'ivresse de la relative apesanteur, cette merveilleuse et trompeuse légèreté. Malgré le nom du club, ils ne se trouvaient sans doute pas à une gravité aussi basse que celle de la Lune, qui représentait à peine un sixième de celle de la Terre. Mais peut-être aux deux tiers. Bruna dut faire un effort de contrôle pour ne pas s'envoler et rouler au bas des escaliers.

Elle s'approcha du bar avec des enjambées moelleuses et élastiques et dut s'agripper au comptoir pour s'arrêter. C'était amusant. C'était très amusant. Ça produisait une sensation de nausée pétillante et d'impunité. Comme si rien de mal ne pouvait vous arriver tant que votre corps pèserait si peu.

Son premier verre de vin blanc, elle se le versa entièrement sur le visage parce qu'elle l'avait levé avec trop de force, et son fou rire dura quelques minutes. Le barman accompagna ses rires aimablement, mais on voyait qu'il était habitué à ces désastres. Des larmes encore dans les yeux, la rep interrogea l'employé sur Cata Caïn. Elle avait l'air de quelqu'un de bien, répondit l'homme. Timide, réservée, travailleuse. Elle n'avait pas d'amis. Elle ne faisait pas de confidences. Elle ne sortait avec personne. Il n'y avait rien de spécial à raconter sur elle.

Ou peut-être que si, ajouta soudain le barman, en jetant un coup d'œil discret vers l'extrémité du bar : deux ou trois fois, elle avait pris un verre avec cette nana.

Bruna regarda. C'était une femme dégingandée, peut-être aussi grande qu'elle mais très mince, enveloppée dans une sorte d'habit violet et avec une chevelure raide divisée au milieu et tombant de part et d'autre de son visage osseux. Elle était accoudée à un angle du bar, plongée dans la vaine contemplation de sa boisson, un long verre au liquide rosâtre phosphorescent. La détective prit sa coupe et s'approcha d'elle.

– Salut.

L'autre lui lança un coup d'œil plutôt hostile et ne répondit pas.

– Je m'appelle Bruna.

La femme demeura silencieuse et s'arrangea pour que ce silence soit agressif. Ses cheveux étaient raides parce qu'ils étaient très sales : deux rideaux d'une lourde chevelure graisseuse lui mangeant le

visage. Dans le creux de son décolleté, un petit tatouage verdâtre : une lettre S très encrée, repliée sur elle-même, lourde et convulsive. C'était la calligraphie labariste, à coup sûr. Et la couleur violette de cet habit informe…

– Ça, c'est une lettre de pouvoir… Et tu es labariste. Jamais je n'aurais cru que les Uniques fréquentaient les discothèques terrestres. Je pensais que ces excès vous étaient interdits…

La femme la regarda d'un air irrité puis vida son verre d'une seule traite. La boisson parut l'adoucir un peu.

– Je ne suis pas labariste. Je ne le suis plus. Eh, toi, remets-moi la même chose.

– Laisse-moi t'inviter. Et moi aussi je prendrai la même chose. C'est quoi ?

– Vodka à la groseille irisée et ocytocine. La plus forte dose autorisée par la loi, dit le serveur.

– Eh bien… ça ne me fera pas de mal.

L'ocytocine en petites quantités favorisait l'empathie et l'affection. C'est pour ça qu'on l'appelait la drogue de l'amour. Ça devait également faire effet à ce crapaud aux cheveux gras, car elle semblait maintenant plus accessible. Le barman apporta deux longs verres lumineux et la rep s'empressa de boire, dans l'espoir que la femme l'imite et que la drogue l'attendrisse un peu plus. Ça marcha. Quand la dégingandée laissa sur le bar son verre à moitié vide, elle se retourna vers Bruna et releva l'un des rideaux de cheveux qui lui barraient le visage. Elle se pencha un peu en avant, en montrant à la rep le côté droit de sa figure : sur la tempe, elle possédait un troisième œil, ou plutôt un projet d'œil, un globe oculaire pas complètement recouvert par des paupières rudimentaires et paralysées, l'iris et la pupille aveuglés par une pellicule d'un gris blanchâtre. Elle laissa retomber ses cheveux et se rejeta en arrière.

– Tu es une *mutante*, dit Bruna.

– C'est pour ça qu'on m'a expulsée de Labari. J'ai fait des sauts TP pour eux, j'ai travaillé à la mine que le Royaume possède sur Potosi, et quand le désordre atomique m'a déformée, les Uniques m'ont renvoyée de la Terre Flottante.

– Combien de sauts tu as faits ?

– Huit.

– Quelle horreur ! C'est illégal ! Les Accords de Cassiopée interdisent de se téléporter plus de six fois !

– Mais le Royaume de Labari n'a pas signé ces Accords. Là-bas les gens se tèpent indéfiniment. Le Principe Unique Sacré est censé te défendre contre tout mal. Si tu es une personne suffisamment Pure, le Principe te protège. Les bons Uniques n'ont jamais de désordre atomique.

– C’est stupide. Ce n’est pas une question de foi, mais de statistiques et de science.

– Eh bien j’y croyais… et j’ai parfois l’impression que j’y crois encore, commenta la femme d’un air sombre. Sur Labari, on utilise le désordre TP pour les Jugements Sacrés. Quand deux personnes des castes supérieures, des Prêtres ou des Maîtres, ont une cause sérieuse à trancher, ils se placent sous la protection du Principe Unique et commencent à se téper, et celui qui est attaqué par le désordre TP est le coupable. Les Jugements Sacrés sont publics et j’y ai parfois assisté, je peux t’assurer que ça marche.

– Qu’est-ce que tu veux dire par là, que ça marche ?

– Que l’un des adversaires reste indemne et l’autre est toujours puni d’une difformité.

– Par toutes les maudites espèces, mais quelle bêtise ! Les adversaires, dans ces jugements, je suis sûre qu’ils sautent et ressautent jusqu’à ce que l’un d’eux mute, pas vrai ?

– C’est ça.

– Eh bien, ça n’a rien à voir avec le principe sacré. La probabilité d’avoir un désordre TP se multiplie avec les sauts. C’est par pur hasard si ça tombe sur l’un avant l’autre, par hasard pur et simple. Et, dans certains cas, je suppose que les deux adversaires ont dû revenir déformés. À partir du saut numéro onze, l’incidence du désordre est de cent pour cent sur tous les organismes vivants.

La femme avait l’air impressionnée. Et soulagée.

– Vraiment ? De cent pour cent ?

– D’où tu sors pour ignorer ça ? Même les enfants de cinq ans le savent…

C’était une question stupide, Bruna s’en rendit compte dès qu’elle l’eut formulée, car elle connaissait la réponse : le Royaume de Labari maintenait ses sujets dans la désinformation la plus absolue.

– Je suis sur la Terre depuis deux mois seulement… dit la femme d’un air honteux.

Et la rep éprouva soudain un chaleureux, un intense courant de sympathie envers elle. Une conséquence de l’ocytocine, se rappela-t-elle à elle-même avec effort. Ne te trompe pas, ne perds pas la distance. Ce n’est pas ton amie.

– Au fait, dis-moi… comment tu t’appelles ?

– Sun.

– Sun, je crois que tu connaissais cette femme… Cata Caïn…

La *mutante* regarda l’image du portable de Bruna.

– Oui… C’était une rep. Comme toi.

– Vous étiez amies, non ?

Sun baissa la tête et concentra son regard sur l’éclat blafard de sa boisson.

– Eh bien… On a pris un verre ensemble. Elle me paraissait curieuse. Je n'ai vu des reps qu'en arrivant ici, en bas. Sur Labari, il n'y en a pas.

– Je sais.

– Et puis, je me sentais plus à l'aise avec elle. Et avec toi. Nous sommes tous des monstres, non ?

Un arrière-goût amer embua la douceur affectueuse de la drogue. Ce n'est pas mon amie, se répéta Bruna.

– Tu sais si Cata avait peur de quelque chose ? Est-ce qu'elle t'a parlé de quelque chose d'étrange ? Tu te souviens si elle voyait quelqu'un d'autre ? Peut-être quelqu'un de nouveau ?

La *mutante* fit non de la tête, sa chevelure collée et raide se balançant doucement de part et d'autre de son visage comme deux lourdes plaques de métal. Mais elle regarda ensuite au plafond, comme quelqu'un qui se souvient.

– Quoique si, attends… C'était le dernier jour où je l'ai vue, je crois… Je n'ai pas parlé avec elle. Mais elle était à une table avec deux personnes.

– Des humains ?

– Je ne sais pas… Ils étaient loin et c'était plutôt sombre… Mais je suis presque sûre qu'au moins l'un d'eux était un androïde.

Encore cette inquiétante piste des reps. Bruna vida son verre, remercia la femme et lui paya un autre coup avant de s'en aller. Mais alors qu'elle partait déjà, elle se retourna vers elle :

– Au fait, cette lettre tatouée que tu portes…

– C'est le s de serve. J'appartiens à la caste servile.

– Et ça veut dire quoi exactement ?

– Au-dessus de l'esclave. Au-dessous de l'artisan.

– C'est une calligraphie de pouvoir…

La femme baissa la tête.

– C'est pour ça que je suis encore une serve. Je ne peux pas me libérer.

Bruna grogna, appuya sur son portable et envoya à Sun le nom et l'adresse de Natvel, l'essentialiste du Marché aux Médecines.

– Va voir ce… cette personne de ma part. Dis-lui que c'est Bruna Husky qui t'envoie. Natvel t'aidera.

Sun la regarda avec scepticisme.

– Merci, dit-elle.

Mais il était clair qu'elle n'allait pas le faire. Tant pis pour elle, ce n'est pas mon amie, se dit une fois de plus la détective.

– Juste une chose encore… Tu sais qui pourrait me renseigner sur l'écriture de pouvoir labariste ?

– C'est un savoir très secret. Seuls les prêtres le maîtrisent. Je ne sais pas, peut-être à l'ambassade. Toutes les ambassades labaristes sont

duelles. Elles sont dirigées par un maître et un prêtre.

La rep la remercia encore et s'éloigna du bar, soulagée de perdre de vue cette créature morose et tourmentée.

Elle marcha, ou plutôt elle bondit avec légèreté, jusqu'au bord de la piste de danse, polie comme un miroir et éclairée par une pénombre resplendissante qui lui donnait comme une apparence sous-marine. En posant le pied sur la piste, on plongeait dans la musique. La discothèque utilisait le tout nouveau système Soundtarget, une technologie qui permettait de diriger le son à la perfection : à une cinquantaine de centimètres de l'espace de danse, on n'entendait presque rien. Maintenant, un pied à l'intérieur de la piste, l'androïde se laissa envelopper par un tourbillon sonore. Elle ferma les yeux et demeura immobile, debout, bercée de l'intérieur par le rythme, mais de petits coups frappés sur son épaule la tirèrent de sa courte extase. Elle tourna la tête : c'était Nopal. Bruna ravala sa salive et fit un pas en arrière, regagnant le silence.

– Bonsoir, Husky. Quelle surprise de te trouver ici, sourit le mémoriste.

Et, sans plus de préambule, Pablo Nopal attrapa l'androïde et s'élança sur la piste pour danser avec elle. La musique remplit subitement les oreilles de la rep comme de l'eau sous pression, un tourbillon enivrant de notes éblouissantes. Bruna détestait danser et était incapable de se laisser porter, mais elle ne put résister : Nopal et la mélodie l'entraînaient, la dissolvaient dans un tumulte de rythmes. Les premiers pas furent assez gauches, entravés par la raideur de l'androïde et par la déstabilisation de la faible gravité. Mais peu à peu ils s'y adaptèrent et se détendirent, peu à peu ils prenaient suffisamment le contrôle de leurs corps pour pouvoir cesser de se contrôler. Ils volaient maintenant à travers la piste, bercés par l'apesanteur, légers, beaux, impossibles dans l'exactitude de leurs mouvements, Nopal et elle de la même taille, du même poids, d'une sveltesse semblable, le mémoriste et la rep décrivant des voltes et des voltes dans une valse éclatante, la valse de *Masquerade* d'Aram Khatchatourian, lut l'androïde en lettres lumineuses sur leurs têtes, et ils dansaient rivés l'un à l'autre sans se marcher dessus, sans se perdre, comme s'ils faisaient partie d'un seul organisme, libérés du mortifiant poids terrestre, éternels, miraculeux.

La rep gémit pendant que la valse éclatait dans ses veines, les yeux éblouis de lumière, la peau en feu, elle gémit de vie et de désir, soutenue par les mains chaudes de l'homme, affaiblie par l'ocytocine, et elle regarda le mémoriste avec ce regard unique, ce regard grave qui vous vide et vous donne. Mais elle se heurta au visage de Nopal, à son expression ferme et transparente, et l'androïde sut sans aucune forme de doute que l'écrivain et elle n'auraient jamais la moindre

relation. Alors elle enterra son visage, confuse, au creux du cou de son partenaire, et emportée par le désenchantement, par la fièvre et le feu, elle planta ses dents dans l'épaule de Nopal jusqu'à sentir sur sa langue la saveur du sang, pendant que la musique tombait sur eux comme un déluge. Le mémoriste tressaillit et retint un geignement. Il s'arrêta un instant et contempla la rep avec compréhension et sans surprise.

– Ah, Bruna, Bruna, murmura-t-il.

Puis il la serra encore plus fort dans ses bras et ils continuèrent à danser.

Elle relut encore une fois les éléments de la fausse plaque civile d’Annie Heart et constata qu’elle les connaissait plutôt bien. Elle était prête. L’heure était venue d’y aller. Bruna se leva de son fauteuil, donna une petite tape à Bartolo et sortit de sa bouche une poignée de serviettes en papier qu’il était en train de manger, puis elle appela Yiannis.

– Bonjour, j’aimerais te voir. Tu as le temps ?

Le visage du vieil archiviste avait l’air tendu et excité :

– C’est bien que tu aies appelé, Bruna, j’ai beaucoup de choses à te raconter.

– Quelles choses ?

– Pas ici. En personne.

– Au bar d’Oli dans deux heures ?

– Parfait. À tout à l’heure.

La rep coupa la transmission, ordonna à l’ordinateur de mettre de la musique (la playlist 037, des thèmes hypoacoustiques qui étaient à la fois relaxants et doucement euphorisants) puis démonta le mini-four lumineux qui était encastré dans la cuisine. Elle passa sa main dans le creux et ouvrit la trappe qu’il y avait derrière et qui cachait la boîte secrète dans laquelle elle rangeait tout ce qu’elle voulait que personne ne voie, comme, par exemple, le petit pistolet à plasma pour lequel elle n’avait pas de permis. Ou bien ses réserves de dermosilicone.

Cela faisait pas mal de temps que Bruna ne s’était pas transformée, mais c’était une chose qu’elle avait toujours bien réussi. En premier lieu, elle se déshabilla. Puis elle réchauffa un petit bout de dermosilicone jusqu’à ce que celle-ci se liquéfie, et elle étendit rapidement cette graisse subtile et rosâtre sur la ligne d’encre qui parcourait son corps. La partie du dos était sûrement moins bien appliquée, mais, après tout, elle serait cachée par ses vêtements. Elle se plaça les jambes et les bras ouverts, comme l’homme de Vitruve de Léonard de Vinci, sous sa lampe à ultraviolets, et au bout de deux minutes la fine pellicule avait séché et s’était parfaitement fondue avec la peau, dissimulant complètement son tatouage. À présent, elle ne pourrait enlever la silicone qu’avec du dermodissolvant. Ensuite, elle mit ses verres de contact : elle choisit une couleur vert sombre qui avait l’air très naturel et qui camouflait ses pupilles félines caractéristiques. Puis vint la perruque, blond cendré et auto-adhérente grâce à la chaleur du corps, et des sourcils postiches de la même couleur et un peu plus larges que ses sourcils naturels. Elle arrondit un

peu ses joues en mettant dans sa bouche deux prothèses en caoutchouc anatomique, et enfila aussitôt après des sous-vêtements rembourrés qui grossirent ses fesses et augmentèrent de deux tailles ses petits seins d'amazone. Vint ensuite le maquillage : un peu exagéré, vaguement rétro, avec les lèvres très rouges et les yeux soulignés de fard doré. Elle choisit un ensemble jupe-culotte, une tenue fade et classique qu'elle n'utilisait que dans ces cas-là, et brossa avec soin sa chevelure soyeuse, qui tombait sur ses épaules. Elle se regarda dans le miroir : l'avantage d'avoir un aspect naturellement aussi marqué que le sien était la rapidité avec laquelle elle pouvait en changer. Elle n'avait mis que vingt-cinq minutes à se transformer et même sa mère n'aurait pas pu la reconnaître. Si sa mère avait existé, bien entendu. Elle était si blonde, si spectaculairement féminine… Plairait-elle mieux à Nopal si elle était comme ça ? Le souvenir de l'écrivain se faufila dans sa mémoire en y laissant une trace de feu… Penser à lui était trop troublant. Les mémoristes la dégoûtaient et elle trouvait Nopal intimidant et ambigu. Mais la nuit d'avant, dans la boîte, dans la chaleur de ses bras, dans l'excitation de la musique et de l'ocytocine, Bruna se serait donnée à lui. Cependant il l'avait repoussée. La rep sentit de nouveau le goût du sang de Nopal sur ses lèvres. Elle secoua la tête, mal à l'aise et déconcertée. En réalité, elle préférait ne plus jamais le revoir.

Elle choisit des chaussures discrètes et confortables, car on ne sait jamais quand il faut partir en courant, et elle enleva sa plaque civile de la chaîne qu'elle avait au cou pour la remplacer par celle que Mirari lui avait fournie. Elle remplit ensuite un sac à main avec tout ce dont elle avait besoin et se disposa à sortir. Un appel entra à ce moment-là. Elle regarda l'indicatif d'identité : c'était Lizard.

– Et merde…

Elle se mit en mode invisible et répondit. Le visage charnu du policier apparut à l'écran.

– Husky ? Tu es là ?

– Je suis là.

– Pourquoi tu ne te laisses pas voir ?

– Tu appelles pour me donner les résultats de l'autopsie de Nabokov ?

– Pourquoi tu ne te laisses pas voir ? D'après le signal GPS de ton portable, tu es chez toi. Quelqu'un t'a posé son pistolet à plasma sur la tête ?

– Tu veux bien me faire le fichu plaisir d'arrêter de me tracer ?

– Je te demande ça sérieusement, Husky…

Il avait dit ça avec un petit sourire sardonique qui dansait sur ses lèvres et, cependant, Bruna eut l'impression que, tout au fond, il y avait une préoccupation réelle. Comme si l'inspecteur avait feint ce

sourire pour masquer le fait que, lorsqu'il affirmait parler sérieusement, en réalité il parlait bel et bien sérieusement. La rep secoua la tête : avec Lizard tout semblait stupidement compliqué.

– Tu peux me croire. Il n'y a rien.

– Alors pourquoi tu ne te laisses pas voir ?

Il était aussi têtu qu'un chien de chasse. Nopal l'avait dit.

– Parce que je ne veux pas que tu voies la tête que j'ai.

– Pourquoi ?

– Mmmm… disons qu'aujourd'hui je ne me trouve pas assez séduisante pour toi.

La détective avait employé un ton moqueur, mais il lui traversa soudain l'esprit qu'elle se moquait peut-être pour masquer le fait que, lorsqu'elle parlait de le séduire, en réalité elle voulait vraiment le séduire. Oh, par toutes les maudites espèces, maugréa Bruna pour elle seule, exaspérée.

– Écoute, Lizard, je n'ai pas de temps à perdre avec ces bêtises. Si tu ne me dis rien, je m'en vais.

Le policier frotta sa robuste mâchoire.

– En fait oui, j'ai des choses à te raconter. Mais attends une seconde…

Il se pencha en avant et l'image disparut.

– Lizard ?

– Je suis là. C'est que je n'aime pas me retrouver en situation d'inégalité.

Il s'était mis lui aussi en mode invisible. Satanée tête de mule orgueilleuse, se dit Bruna.

– Pour moi, c'est ok. Envoie-moi un robot messager tant que tu y es, grogna-t-elle dédaigneuse.

Mais, en vérité, ça l'embêtait un peu de ne pas voir son visage.

– Le corps de Nabokov a été trop détruit par l'explosif. On ne peut même pas établir si elle avait une mémoire artificielle ou pas. Elle était en phase terminale de TTT et elle avait une métastase cérébrale massive, donc son comportement a tout aussi bien pu être causé par la maladie.

– Ça, on le savait. C'est tout ce que tu as à me raconter ?

– Presque tout.

Il y eut un silence pendant lequel la détective ne put s'empêcher de regarder l'écran vide, comme si ce nébuleux brouillard de pixels allait lui révéler un secret important.

– On a trouvé quelque chose dans l'appartement de Nabokov et de Chi.

Bruna revit dans son imagination la carcasse imposante de Lizard en train de fouiller dans les voilages lilas vaporeux de la chambre. Une scène désagréable.

– C’était une lentille de données dissimulée sous la pierre d’un anneau. Une cachette ingénieuse. Peut-être que nous ne l’aurions jamais trouvée si le mécanisme de la pierre n’avait pas été mal fermé. En bougeant l’anneau, la lentille est tombée par terre.

– Et… ?

– C’est un genre de pamphlet suprématiste. Il ne cite en rien le parti d’Hericio, mais prétend parler au nom d’un vague panhumanisme. Ils assurent avoir un plan pour exterminer les reps, et le plus important, c’est qu’il y a des images de toutes les victimes, même de Chi, montrant le tatouage avec le mot vengeance. Cette lentille semble donc avoir été gravée par les assassins.

Bruna fronça les sourcils, en essayant de faire coller ce nouvel élément.

– Pourquoi tu crois que Nabokov avait ça, Lizard ?

– Je ne sais pas. Mais je pense que quelqu’un a pu le lui faire parvenir pour lui monter la tête.

C’était une bonne hypothèse. Si Nabokov avait vu ces horreurs en étant malade comme elle l’était, sa réaction violente devenait plus compréhensible, pensa la détective.

– C’est pour ça qu’elle m’a parlé de vengeance quand on s’est vues…

– Au fait, le médecin légiste n’a pas non plus pu déterminer si Nabokov avait un mot tatoué quelque part. Sur ce qu’il en reste, il n’y a rien.

– Ce sont des calligraphies de pouvoir labaristes. Les tatouages, je veux dire.

Bruna se sentit un peu surprise d’elle-même. Étonnée par la facilité avec laquelle elle avait donné l’information à l’inspecteur. Bien sûr, quand quelqu’un vous sauve d’une bastonnade, ça crée en général une certaine confiance. Elle hésita juste un instant puis raconta à Lizard tout ce qu’elle savait. Elle lui parla de Natvel, et du deuxième travail que Caïn avait à *Faim*, et de ce que la *mutante* au troisième œil lui avait dit. Pour finir, elle lui raconta tout, sauf qu’elle était déguisée en humaine et s’apprêtait à infiltrer le PSH. Il ne lui parut pas prudent de révéler qu’elle était en train de transgresser tout un tas de lois.

– Toi qui as un poste officiel dans l’enquête, tu pourrais exiger du prêtre de l’ambassade labariste qu’il te renseigne sur le tatouage des victimes…

– Ce n’est pas une mauvaise idée, Husky…

– Au fait, tu as passé les deux reps morts au programme de reconnaissance pour voir s’ils coïncidaient avec l’œil du couteau ?

– Oui, je l’ai fait. Et non. Ils ne coïncident pas. Ce n’étaient pas eux. Je t’ai aussi passée au programme anatomique, pour voir si c’était toi.

Bruna regarda l'écran vide avec indignation. Quelques secondes après, elle entendit de nouveau la grosse voix tranquille de l'inspecteur.

– Mais tu ne coïncides pas non plus.

Merci pour la confiance, pensa la rep.

– Ça alors, quelle bonne nouvelle, dit-elle d'un ton glacial. Je te laisse, Lizard. J'ai du travail.

Il n'y eut pas de réponse. L'écran bourdonnait faiblement. Est-ce qu'il avait raccroché sans même dire au revoir ? Mais la lumière verte de connexion était toujours allumée.

– Lizard ?

Alors elle entendit de nouveau sa voix. Lente, confuse, dense :

– Fais attention à toi, Husky.

Et il raccrocha. La rep fronça les sourcils : c'était comme si le policier savait quelque chose. Comme s'il devinait quelque chose. Elle soupira, rejetant les pensées dérangeantes. Cette longue conversation lui avait fait perdre du temps : elle allait arriver en retard à son rendez-vous avec Yiannis. Elle enleva son bracelet-ordinateur et en sortit la pile. Puis elle ajusta son portable non traçable et, en l'allumant, vit que l'écran saluait Annie Heart : Mirari pensait à tout. Elle mit l'ordinateur éteint dans son sac et sortit à toute vitesse de chez elle. Tout en descendant dans l'ascenseur, elle se dit avec une certaine gaieté qu'au moins, cette fois-ci, la *bestiole* n'allait pas se rendre compte que c'était elle. Mais lorsqu'elle passa devant Maio, l'extraterrestre la regarda de ses yeux tristounets et dit :

– Fais très attention à toi, Bruna.

La phrase possédait une douceur aquatique, mais elle éclata comme un cri aux oreilles de la rep : par toutes les maudites espèces, son déguisement ne lui servait donc à rien ? Et pourquoi est-ce que ce débile mental lui recommandait de faire attention ? Est-ce qu'il soupçonnait quelque chose lui aussi, comme Lizard ?

Furieuse, elle arrêta un taxi et donna l'adresse du bar d'Oli. Çà et là, à l'angle des rues, on voyait des soldats par deux dans une attitude vigilante. Aucun androïde de combat, juste des humains. Ce qui était assez peu usuel.

– Depuis qu'ils ont sorti l'Armée, on dirait que c'est un peu plus calme. Heureusement, commenta le chauffeur.

La détective lâcha un grognement d'acquiescement peu encourageant : elle détestait ces conversations vagues avec les chauffeurs de taxi. L'homme se retourna vers elle :

– Enfin, ces émeutes ont au moins fait disparaître ces reps à la con. Pas un seul dans les rues ! Ça fait plaisir, non ? dit-il avec un clin d'œil complice.

Bruna pensa : quelle envie de lui coller une torgnole. Elle pensa :

ça veut dire que mon déguisement fonctionne. Elle pensa : réprime ta fureur, fais semblant. Mais on devait voir quelque chose, car le conducteur recula un peu.

– Bon, moi c’est pas que je leur veuille du mal, comprends-moi bien, je veux pas qu’on les lynche ni ces trucs-là, mais pourquoi est-ce qu’ils ne partent pas, pourquoi ils nous fichent pas la paix ? Qu’ils se construisent une terre flottante. D’ailleurs, ceux de Cosmos et Labari, ils laissent pas venir les technos chez eux. Eux oui, c’est des malins. Et pourquoi nous, on les admet ? Parce que nous sommes des couilles molles. Parce que nous avons un gouvernement de lèche-reps et de couilles molles.

Le chauffeur de taxi avait mis le pilote automatique et restait penché au-dessus du dossier, à débiter son laïus xénophobe et spéciste. Bruna pensa : je veux l’étrangler. Elle pensa : concentre-toi sur l’idée que ton déguisement fonctionne. Elle pensa : quatre ans, trois mois et seize jours, seize jours, seize jours…

Elle entra dans le bar frustrée et énervée. La grosse Oliar la jaugea du regard, les paupières mi-closes, comme elle le faisait toujours avec un nouveau client. La détective vit que la métisse remarquait mentalement les ecchymoses voyantes que la chaîne avait laissées sur son avant-bras et que la rep avait choisi de ne pas couvrir. Rien n’échappait à la grande Oli.

– Salut. Qu’est-ce que je te sers ?

– Une vodka-citron avec deux glaçons.

Elle avait dit la première boisson qui lui était passée par la tête, quelque chose de très précis et en même temps de complètement étranger à ses goûts habituels, pour renforcer son camouflage. Apparemment, la femme ne l’avait pas reconnue. Elle se sentit optimiste. Elle prit son verre et marcha vers le bout du comptoir, où l’archiviste était déjà en train de l’attendre.

– Bonjour. Je crois qu’on se connaît, dit Bruna en souriant.

Yiannis la regarda de haut en bas avec un maigre intérêt.

– Eh bien, je ne sais pas. Je ne crois pas. Tu ne me dis rien.

– Et moi je te dis que oui. Tu es Yiannis Liberopoulos.

Le vieil homme se redressa, étonné.

– Oui, c’est moi, mais…

– Yiannis, Yiannis, vraiment tu ne sais pas qui je suis ?

Jusque-là, Bruna avait un peu forcé la gravité de son timbre, mais elle avait dit cette dernière phrase avec sa voix normale. L’homme ouvrit une bouche et des yeux démesurés dans une parfaite caricature de la surprise.

– Bruna ! Incroyable. C’est toi, Bruna ?

La rep éclata de rire.

– Chut, ne parle pas si fort… Je vois que mon déguisement

fonctionne… Yiannis, je veux que tu saches où je vais, au cas où il se passerait quelque chose… Je compte infiltrer le PSH… Je vais aller au Saturne, le bar que RoyRoy m'a indiqué, et j'essaierai d'obtenir un rendez-vous avec Hericio.

Oli s'approcha, un chiffon à la main et, tout en ayant l'air de nettoyer le comptoir, elle demanda :

– Tout va bien, Yiannis ?

– Tout va bien.

La métisse s'éloigna et Bruna regarda avec affection son dos gigantesque. La grande poule couveuse toujours à veiller sur ses poussins.

– Ça me semble très dangereux, Bruna. Très dangereux. Tu es sûre de ce que tu fais ? murmura le vieil homme avec anxiété.

– Totalement sûre. Et n'ajoute pas un mot de plus, Yiannis, ou je ne te dirai plus jamais rien.

L'archiviste grimaça mais se tut, parce qu'il la connaissait trop bien. La rep soupira. En réalité, ce qu'elle allait faire n'était pas non plus très clair pour elle. S'infiltrer maintenant chez les suprématistes paraissait téméraire et peut-être qu'il s'agissait d'un risque disproportionné et absurde. Bien sûr que c'était peut-être précisément ce risque qu'elle recherchait, réfléchit Bruna : peut-être qu'en s'exposant au danger elle apaisait sa culpabilité de survivante et son désespoir de condamnée à mort. Se tuer avant, jeune comme Achille, et s'épargner ainsi l'horreur de la TTT. La rep secoua la tête pour laisser cette pensée dérangeante s'échapper, pour la rendre légère comme un ballon et s'en débarrasser, et sa chevelure blonde biosynthétique lui caressa les épaules. Ce fut une sensation imprévue et désagréable qui la fit tressaillir.

– Moi aussi je voulais te raconter quelque chose, Bruna. Ça fait un certain temps que je vois ça, c'est de pire en pire. Et, ce matin, c'était vraiment quelque chose de scandaleux. J'ai demandé une enquête officielle.

– De quoi tu parles, Yiannis ?

– Des Archives. Quelqu'un est en train de manipuler les documents, quelqu'un est en train de fausser l'information pour attiser la révolte contre les techno-humains.

Les archivistes centraux étaient soumis à une clause de confidentialité rigoureuse qui leur interdisait de parler de leur travail, et le vieux Yiannis, qui était un homme méticuleux et quelque peu maniaque, avait toujours respecté ce précepte à la lettre. Mais il était maintenant si préoccupé par la dérive des événements que, pour une fois, il se sentait libéré de ses obligations, ou plutôt redevable d'une obligation plus grande encore. De sorte qu'il expliqua à la rep les altérations grossières qu'il trouvait dans les articles.

– Et c'est pour ça que j'ai demandé une enquête urgente.

– Et qu'est-ce qu'on t'a dit ?

– On ne m'a rien répondu encore.

– Allons bon.

C'était inquiétant, bien sûr. Des mercenaires, des manifestations spontanées qui avaient l'air méticuleusement organisées, la connivence des médias… Et maintenant aussi les Archives. Tant de fronts à la fois. C'était comme une danse, une sinistre chorégraphie bien huilée. En venant au bar d'Oli, Bruna avait prêté attention aux écrans publics : neuf messages sur dix étaient des diatribes contre les reps à des degrés divers de fureur et d'intransigeance. Certaines déclarations étaient si violentes qu'à peine un mois plus tôt elles auraient été censurées par le ministère de la Cohabitation. Elle se remémora quelques allégations venimeuses et sa bouche eut un goût de fiel : elle dut faire un effort de réflexion et regarder Yiannis et Oli pour ne pas se sentir submergée par la haine des humains. En plus, la rep savait bien que les écrans publics, en dépit de leur nom, n'étaient pas du tout publics : les citoyens devaient payer une cotisation mensuelle pour pouvoir y télécharger leurs images et leurs messages. C'était une entreprise privée, parfaitement contrôlable et manipulable. Une entreprise que n'importe qui pouvait engager et utiliser pour mener une campagne d'intoxication. Bruna ne pouvait pas, ne voulait pas croire que neuf humains sur dix souhaitaient l'anéantir.

– Et autre chose… RoyRoy a un fils qui a été tué, ajouta Yiannis.

– Par les suprématistes ? demanda la détective, épouvantée.

– Qu'est-ce que les suprématistes viennent faire là ? dit l'archiviste, déconcerté.

Yiannis et Bruna se regardèrent un instant en silence, déroutés. Comment pouvait-on croire à la communication entre espèces, si même les amis n'arrivaient pas à se comprendre ? pensa l'androïde avec désillusion.

– Non, non, Bruna, excuse-moi, ça n'a aucun rapport avec ce dont on parlait avant… Je veux dire que RoyRoy a elle aussi perdu un enfant.

Elle aussi. Bien sûr. L'archiviste était en train de lui faire une confidence personnelle et elle ne s'en était pas rendu compte.

– Un garçon de seize ans. Il a reçu une balle par erreur dans une opération policière. Il passait là par hasard et ils lui ont fait sauter la cervelle. Pauvre RoyRoy. C'est ça sa tristesse, tu sais. Cette peine qu'on voit toujours en elle sous tout le reste. C'est arrivé il y a longtemps, mais ça ne finit jamais.

Elle lui plaît, pensa l'androïde avec surprise. La rep eut l'intuition soudaine, pas tout à fait agréable, que la femme-publicité plaisait au vieux Yiannis. Bien sûr. Une autre mère en souffrance, un autre fils

mort trop jeune. Dans les mois qui avaient suivi le décès de Merlin, quand Bruna était perdue et ravagée, Yiannis l'avait recueillie chez lui, il s'en était occupé, il avait réussi à la remettre sur pied. L'androïde lui était énormément reconnaissante de sa sollicitude, mais elle avait toujours eu le soupçon dérangeant que leur amitié était basée sur la douleur du deuil. Que Yiannis avait fait de sa vie un temple à la mémoire de son fils, et que ce qui l'attirait le plus chez Bruna, c'était sa souffrance d'avoir perdu Merlin. Comme s'ils pouvaient partager le vide. Mais l'androïde ne voulait pas consacrer sa courte vie au souvenir. Que Yiannis se lie d'amitié avec RoyRoy, qu'ils échangent leurs peines, qu'ils construisent ensemble une immense cathédrale en l'honneur des enfants qu'ils avaient perdus. Elle s'en fichait bien.

– Tu vois, Bruna, chacun traîne son petit fardeau. Parfois, j'ai l'impression que les humains… et les technos, bien sûr… que nous sommes comme des fourmis, tous en train de marcher avec le poids écrasant de nos vies sur la tête.

La rep détesta ce ton d'autocommisération.

– Mais c'est toi qui m'as dit un jour que la différence résidait dans ce qu'on faisait avec ça, grommela la rep.

Elle ne supportait pas de voir l'archiviste si geignard, si transparent, si adolescent. Tomber amoureux rend bête, pensa-t-elle avec amertume.

Yiannis soupira :

– Oui… je suppose que tout dépend de ce qu'on en fait.

Quelques minutes plus tard, quand Bruna sortit du bar, elle se trouvait encore un peu irritée : elle avait toujours cru que son ami était aussi fermé qu'elle aux velléités sentimentales. Une fois de plus, elle se sentit étrange. Différente de tous. Bizarre même parmi les reps. Un authentique monstre, comme disaient les suprématistes. Mais un moment, un moment ! Maintenant c'était elle qui était en train de tomber dans l'autocompassion. Par le grand Morlay. C'était un foutu vice, veule et contagieux.

Grande et ondulante, avec ses courbes pulpeuses moulées comme il se doit par sa robe et sa chevelure blonde flottant sur ses épaules, la détective ne passa pas inaperçue lorsqu'elle entra dans le Saturne, qui se révéla être un bar de style rétro, aux guéridons en marbre et aux appliques pseudo-modernistes. Un décor idéalement archaïque pour des types réactionnaires. Il était huit heures du soir et le club était à moitié plein : tous humains, plus d'hommes que de femmes, jeunes pour la plupart. Bruna fit lentement le tour du bar, comme si elle hésitait sur l'endroit où s'installer, pendant qu'elle étudiait discrètement les gens et se faisait voir. Quand elle fut certaine qu'absolument toutes les personnes présentes s'étaient aperçues de son arrivée, elle s'assit à une table à proximité de la porte et demanda à nouveau une vodka-citron avec deux glaçons : elle aimait développer la personnalité fictive de ses camouflages et rester fidèle aux moindres détails jusqu'à arriver presque à y croire. Là, par exemple, elle commençait à croire qu'il n'y avait pas meilleure boisson que la vodka-citron. Elle but une gorgée du verre que le robot lui avait apporté et épia les alentours à travers le voile de ses cils. Deux femmes et une demi-douzaine d'hommes étaient en train de la contempler avec des yeux gourmands, essayant d'attraper son regard et d'initier une forme d'échange. Après une brève analyse, elle décida qu'aucun n'avait l'air très utile, mais deux jeunes faisaient partie d'un groupe assez prometteur qui était assis autour de deux guéridons. À cet instant, l'un des deux garçons se leva et vint vers elle, roulant des mécaniques et provocateur comme un jeune coq idiot. Il s'arrêta debout à côté de la table.

– Tu es nouvelle dans le coin, déclara-t-il.

– Oui.

Le type attrapa une chaise et s'assit, sûr de lui.

– Je vais te dire ce qu'on va faire : on va prendre un autre verre, c'est moi qui invite, et pendant ce temps tu vas me raconter qui tu es, dit-il.

– Je vais te dire ce que tu vas faire, répondit Bruna. Tu vas retourner à ta table, et tu vas dire à cet homme brun au gilet vert que j'aimerais parler avec lui.

L'homme au gilet avait quelques années de plus et semblait être la plus haute autorité au sein du groupe. C'est cette impression de hiérarchisation stricte qui avait conduit Bruna à soupçonner qu'ils pouvaient être des militants suprématistes.

– Et pourquoi tu crois que je vais t'obéir ? dit le garçon, énervé.

– Parce que, si tu ne le fais pas, peut-être que l'homme au gilet vert sera très en colère contre toi.

Le jeune homme soupira, furieux, mais se leva comme un mouton et s'en alla directement à sa table faire la commission. Voilà un garçon qui sait obéir, pensa la rep.

Le type en vert écouta le message et prit son temps. Encore mieux, se dit Bruna : plus il prend de temps, plus il doit être haut dans l'échelle de commandement. Elle vit l'homme demander quelque chose au robot et commanda elle aussi une autre vodka. Cinq minutes plus tard, après avoir bu quelques gorgées de sa nouvelle bière, l'individu au gilet se leva et s'approcha d'elle.

– Je t'écoute…

Il avait une sale tête et il était petit, tout gonflé de muscles, probablement des implants de silicone. Bruna sourit. Elle était blonde, elle était plantureuse, elle était réactionnaire. Comment sourient les blondes hyper féminines et hyper classiques ? Pas avec des éclairs dans les yeux, évidemment, comme Bruna, mais avec une offrande, une tendresse moite, en montrant que la bouche est une autre cavité. Une soumission prometteuse. Bruna-Annie sourit coquettement et dit :

– Voilà, on m'a dit que les gens du PSH se retrouvaient dans ce bar, et de toute évidence tu es la personne la plus importante qu'il y a dans le club en ce moment. Alors je crois que tu peux m'aider. Je veux obtenir un rendez-vous avec Hericio.

L'homme plissa comiquement sa figure, coincé entre deux émotions opposées : la flatterie personnelle et la méfiance face à la demande. Dubitatif, il se laissa tomber sur la chaise que le garçon avait utilisée avant.

– Imaginons un instant que je sois du PSH. Pourquoi veux-tu voir Hericio ?

– Parce que c'est le seul qui a l'air de savoir quoi faire dans ces moments dangereux et absurdes. Parce que nous sommes voués à la catastrophe entre les mains d'un gouvernement de lèche-reps incapables. Parce que, comme tous les gens bien, je vois l'abîme vers lequel nous nous dirigeons si nous ne faisons rien. Parce que je veux collaborer à la défense de l'Humanité, qui est ce qui est en jeu, rien de plus et rien de moins… déclara-t-elle pompeusement.

Puis, dans un accès d'inspiration suprême, elle ajouta :

– Parce que je ne veux pas laisser à mon futur enfant l'héritage d'un monde corrompu, perverti et abject…

Et elle sourit de son air le plus maternel et démuni.

La déclamation de Bruna-Annie parut quelque peu ébranler l'homme : il se gratta dubitativement le menton, c'est-à-dire les implants de son menton, qui lui faisaient une mâchoire à l'aspect plus

viril et puissant. Ses biceps en silicone montaient et descendaient comme des balles de tennis sous la peau molle de ses bras. Mais, quoi qu'il en soit, il n'était pas encore convaincu.

– Ouais. Tu sors tout à coup maintenant du néant, avec toutes ces belles phrases, et tu veux qu'on te croie. Tu viens d'où ? Tu es qui ? Je ne t'ai jamais vue dans les parages ni à aucune de nos activités.

– Je suis née dans la région britannique, mais je vis à la Nouvelle-Barcelone. Tiens, je te passe mon numéro civil. Il y a trois jours, je suis allée à une manifestation suprématiste et on m'a arrêtée en m'accusant d'avoir agressé un rep. On m'a finalement laissée partir faute de preuves. Mais je suis professeur d'université et je ne peux pas me permettre ce genre de chose sinon on me renverrait de l'enseignement… Tu sais qu'ils sont très rigides là-dessus. C'est pour ça que je suis venue à Madrid offrir mon aide. Il vaut mieux agir ici et vivre à la Nouvelle-Barcelone. Que ta main droite ne sache pas ce que fait ta main gauche.

L'homme acquiesça.

– Mais pour collaborer à la cause tu n'as pas besoin de voir Hericio. Je suis Serra, l'un de ses lieutenants. Ça ne te suffit pas, avec moi ?

Bruna essaya de prendre un visage de chatte, de réduire son expression habituelle de tigre à celle d'un simple minou. Les rembourrages de ses joues l'aidaient car ils arrondissaient sa bouche en une grimace tarte.

– Je suis ravie de ne pas m'être trompée… Je savais que tu étais quelqu'un d'important, ça se voit. Mais, malgré tout, il faut que je parle avec Hericio. Parce que j'envisage de faire un don au parti. Je sais que vous êtes en période de PEFI. Or je veux donner de l'argent pour la cause. Mais je veux être sûre qu'Hericio est vraiment comme il en a l'air. Que nous sommes mus par les mêmes idées.

Serra hocha la tête. Mentionner l'argent paraissait résoudre bon nombre de ses doutes.

– D'accord. Je vais voir ce que je peux faire. Où est-ce que je peux te joindre ?

– Je serai au Majestic. Mais trois jours seulement.

– Tu auras de mes nouvelles, dit-il.

Et il s'éloigna, ses balles de tennis tremblotant comme de la gélatine à chaque pas.

Peu après être sortie, Bruna s'aperçut qu'elle était suivie. Elle avait supposé qu'on lui collerait une *ombre* et fit en sorte de lui faciliter la tâche car c'était une *ombre* très mauvaise, un des jeunots qui étaient avec l'homme au gilet. Si maladroit, le pauvre petit, qu'elle eut presque envie de lui dire d'appeler Lizard, pour qu'il lui donne des leçons sur comment suivre quelqu'un sans être vu.

Elle entra dans l'hôtel Majestic et demanda une chambre au nom d'Annie Heart. Le Majestic était un établissement du milieu du XXIe siècle qui avait récemment été rénové et transformé en quatre étoiles bas de gamme. Bruna y avait été logée quand elle était arrivée à Madrid et, comme elle le faisait toujours, elle avait pris note de ses possibilités. Elle monta dans sa chambre, qui se trouvait au dernier étage, et vérifia que tout était encore comme elle s'en souvenait : si on était enregistré à l'hôtel et que l'on avait une clef, on pouvait descendre dans la rue par les escaliers de secours, qui se trouvaient à l'extérieur du bâtiment, sur la partie arrière, et qui donnaient sur un parc-poumon où il n'y avait pratiquement jamais personne. Elle laissa son sac dans sa chambre et descendit au bar, qui était à moitié plein. Il était onze heures du soir et elle avait faim. Elle demanda un sandwich géant au poulet véritable et une vodka-citron avec deux glaçons, même si les deux verres qu'elle avait pris avant, l'estomac vide, avaient laissé dans son crâne un bourdonnement désagréable. Mais la cohérence, c'est la cohérence. Elle vit son *ombre* au fond du bar, jouant très mal la comédie derrière un écran interactif, et décida de lui dédier une bonne performance d'acteur. À cet instant, deux apocalyptiques entrèrent dans le bar en distribuant des tracts et en faisant du prosélytisme.

– Mes frères, écoutez la parole. Vous êtes là, en train de perdre dans l'alcool et l'étourdissement votre bien le plus précieux, qui est la vie… Le monde s'achèvera dans une semaine… Ne fermez pas vos esprits à la Vérité !

Il y eut une vague rumeur d'agacement et la serveuse s'empressa de sortir de derrière le comptoir pour les mettre dehors, ce qu'elle réussit à faire facilement. C'étaient des illuminés plutôt dociles. Bruna avala le bout de sandwich qu'elle avait dans la bouche et parla à haute voix, assez fort pour être entendue dans tout le bar, profitant de l'attention momentanée que les apocalyptiques avaient suscitée.

– Vous trouvez peut-être que ce sont des cinglés, et bien sûr qu'ils le sont. Mais c'est vrai que le monde s'achève. C'est-à-dire le monde que nous connaissons. Vous voulez laisser ces monstres technologiques en finir avec les êtres humains ? Les reps sont nos créatures ! Nos engins ! C'est nous qui les avons faits ! Et maintenant nous allons les laisser nous exterminer ? C'est notre erreur ! Mettons fin à cette bêtise dangereuse !

Au bout du bar retentirent quelques applaudissements. Ce fut un succès qui fit monter un goût amer dans la bouche de Bruna. Elle n'avait plus faim du tout, si bien qu'elle paya et, en se donnant l'air un peu plus pompette que ce qu'elle était, elle monta dans sa chambre, apparemment pour dormir.

Mais il lui restait encore une chose à faire. Elle arracha sa

perruque et ses sourcils, se dépouilla de ses rembourrages et se déshabilla, ouvrit son sac, en sortit le dissolvant et nettoya la silicone dermique qui recouvrait son tatouage. Elle ôta ensuite ses verres de contact et son maquillage et prit une rapide douche de vapeur. Elle soupira de soulagement en retrouvant Bruna dans le miroir embué. Après avoir enfilé ses habits normaux, une combinaison en latex de couleur violet foncé, elle rangea ses ustensiles de déguisement dans son sac et sortit dans le couloir avec une extrême discrétion. Elle traversa le corridor désert et, en utilisant la clef de la chambre, ouvrit la porte de service qui desservait la sortie de secours. Il était minuit et demi, elle se trouvait au quatorzième étage et la plateforme métallique extérieure était balayée par un vent froid désagréable qui hérissait sa peau encore humidifiée par la douche. Elle appliqua de nouveau la puce électronique de sa clef sur l'œil intelligent qui contrôlait l'escalier de secours, et les marches se déployèrent rapidement à mesure qu'elle descendait, produisant un grincement métallique inquiétant qui aurait pu la trahir. Heureusement que les cliquetis du parc-poumon voisin servaient de camouflage. Bruna n'avait pas pensé à ça, ni au bruit de l'escalier, ni à l'aide imprévue des arbres artificiels. Son manque de prévoyance l'irrita : elle était trop fatiguée pour raisonner correctement. Heureusement qu'elle avait eu de la chance cette fois-ci.

Elle arriva en bas, sauta dans la rue et l'escalier se replia au-dessus de sa tête : les clefs ne servaient que pour descendre, jamais pour monter. Voilà pourquoi l'androïde se voyait obligée de faire ce qu'elle allait faire maintenant. Elle contourna le pâté de maisons, entra dans le Majestic, se dirigea vers la réception et demanda une chambre. Le responsable, un homme pâle aux joues osseuses, la regarda avec une expression bizarre. Dans un éclair d'intuition, Bruna pensa : il va me dire que l'hôtel est complet. L'androïde se sentit redoutée, elle se sentit haïe, plus redoutée et plus haïe que jamais. Elle se sentit discriminée, et une prémonition subite et angoissante lui fit imaginer ce monde-là, une Terre où les reps ne pourraient pas entrer dans les hôtels, voyager dans les mêmes trams, ou se mêler aux humains. Une goutte de sueur froide glissa sur son crâne, parallèlement à la ligne de son tatouage. Et à cet instant, juste quand l'immobilité du réceptionniste commençait à lui paraître anormale, l'homme brisa sa quiétude de pierre, se racla la gorge avec embarras et demanda à Bruna ses coordonnées afin de pouvoir l'inscrire. Il n'a pas osé, se dit l'androïde : probablement que l'idée de la renvoyer lui est passée par la tête, mais il n'a pas osé. La discrimination entre espèces restait encore illégale.

On la logea au douzième étage, deux en dessous d'Annie Heart, et la rep monta dans sa nouvelle chambre, où elle s'était enregistrée sous

son véritable nom, en traînant les pieds et une vague désolation. Elle entra dans la chambre et se laissa tomber en arrière sur le lit, ressentant soudain tout l'épuisement de ce jour trop long. La fatigue s'accumulait dans ses muscles, dans la partie inférieure de ses jambes et dans ses bras, comme si son harassement était de l'eau et pesait dans son corps, l'écrasant sur le couvre-lit. Un instant, elle fut tentée de fermer les yeux et de dormir là, mais elle savait qu'il valait mieux qu'elle rentre chez elle. Dans un effort de volonté, elle se retourna sur la couche et froissa la couverture et les draps pour que les robots de nettoyage aient quelque chose à faire le lendemain matin. Puis elle se leva, attrapa son barda et abandonna de nouveau le bâtiment par l'escalier de secours.

Elle marcha deux pâtés de maisons pour qu'on ne puisse pas faire de lien entre l'hôtel et elle, et pour vérifier qu'elle n'était pas suivie, et prit ensuite un taxi : elle était trop fatiguée pour faire des économies. Elle descendit devant sa porte et l'extraterrestre était là, comme toujours, au milieu de la nuit, dans l'immense solitude de sa grande carcasse. Et de sa différence. La rep sentit l'angoisse qui recommençait à monter et lui nouait la gorge. Pauvre Maio. Pauvre Nabokov. Pauvres victimes de Nabokov. Pauvres gens. Elle passa devant la *bestiole* sans vouloir la regarder et s'empressa de poser son empreinte sur la serrure pour ouvrir la porte d'entrée. Elle devait avoir les doigts tachés de silicone cosmétique, car elle dut répéter son geste plusieurs fois. Le mal-être grandissait en elle et était en train de se transformer en douleur de poitrine. Quatre ans, trois mois et seize jours, pensa-t-elle comme on marmonne une oraison. Un mantra intime pour les moments d'angoisse. Quatre ans, trois mois et seize jours.

– Quinze jours, Bruna. Il est presque deux heures du matin. On est déjà jeudi, dit la voix liquide et gazouillante de Maio.

La rep se paralysa. Le mécanisme de la serrure retentit dans le silence en s'ouvrant, mais la détective ne poussa pas la porte. Elle tourna lentement la tête vers l'extraterrestre et ils se regardèrent pendant plusieurs secondes sans prononcer un mot.

– Oui. Je peux lire tes pensées, Bruna. Je suis désolé. Peut-être que j'aurais dû te le dire, murmura Maio.

Et ses paroles résonnaient comme des grains de sable roulant doucement à l'intérieur d'un bambou creux.

Et puis zut, se dit Bruna. Ça m'est égal. La *bestiole* a gagné. Qu'il dorme à la maison. On lui trouvera un endroit pour vivre. Mais qu'il n'imagine pas qu'il va de nouveau venir dans mon lit.

– Ne t'inquiète pas, Bruna, je peux dormir sur le canapé. Merci beaucoup, dit l'extraterrestre.

L'androïde lâcha un soupir, un peu exaspérée : mon Dieu, pensa-t-elle, alors… ?

– … ce n’est pas la peine que je te parle, tu devines tout sans que je ne dise rien ? conclut-elle à haute voix.

– Oh, non, non, Bruna, c’est bien mieux de parler normalement, c’est plus pratique parce que, comme ça, nous sommes au même niveau. Et puis, souvent, ce que vous pensez, vous autres humains, est différent de ce que vous dites ensuite. Et ce que vous dites, c’est ce que vous voulez que le monde voie. Moi, je préfère voir tes mots et savoir ainsi comment tu veux être de l’extérieur.

Bruna trouva ce raisonnement trop embrouillé pour l’heure tardive, pour sa fatigue.

– Bon. Laissons ça. Entrons une bonne fois pour toutes. Tu as faim ?

– Non, merci.

– Tant mieux. Je ne sais pas ce que vous mangez, vous les extraterrestres. Et ne me raconte pas ça maintenant. Je n’ai pas envie de l’entendre. Je veux juste dormir.

Elle avait dit ça sur un ton âpre et ronchon, mais le fait est que, quelque part, elle se sentait bien d’avoir dit à l’Omaa d’entrer. Unis, les monstres étaient un peu moins monstrueux. Quatre ans, trois mois et quinze jours. Quinze jours.

Bruna dut reconnaître que l'Omaa ne gênait en rien, et pourtant la *bestiole* était très grande et l'appartement plutôt petit. De plus, Bartolo et lui s'entendaient à merveille. Le boubi était presque devenu fou de joie quand il avait vu son compatriote, et depuis l'arrivée de l'extraterrestre l'animal restait tout le temps à ses côtés : il avait dormi pelotonné dans son dos et se trouvait maintenant juché sur son épaule. C'est Maio qui avait préparé le petit-déjeuner pour tout le monde, tapant dans le mille quant aux goûts de la rep : la lecture des pensées avait ses avantages. L'extraterrestre avait déjeuné lui aussi d'une sorte de céréale en poudre qu'il trempait dans du bouillon chaud, en formant entre ses doigts d'habiles boulettes avec la pâte qui en résultait. La rep l'avait regardé manger avec fascination puis elle le vit ranger le reste des aliments dans son sac à dos.

– C'est de la nourriture omaa. Ils la vendent au rayon intersidéral de certains supermarchés pour gourmets, mais assez cher. Je peux aussi manger vos farines, mais elles sont beaucoup moins énergétiques. Je dois dévorer des kilos de pain terrien pour qu'il m'alimente comme ces boulettes. J'aime aussi le fromage et les fruits, et j'ai appris à manger des œufs. Leur goût est pas mal, même si, quand je pense à ce que c'est, ça me dégoûte un peu. Mais pas de cadavre, s'il te plaît. Ni viande ni poisson. Même pas de la pâte de protéine marine. Ils y mettent des crevettes et d'autres bêtes, en plus du concentré d'algue, expliqua-t-il comme s'il était en train de répondre à une question.

Et c'est vrai que la rep était en train de s'interroger mentalement.

– Et ne pas manger de cadavres, c'est une question de principes ou parce que vous digérez mal ? Physiquement, je veux dire.

– On digère très mal. Ça durcit le kuammil. Avec le temps, ça peut même te tuer. Le kuammil, c'est comme votre âme.

– Nous n'avons pas d'âme.

– Nous non plus. Nous avons un kuammil.

– Je veux dire que l'âme n'existe pas.

– Bon, c'était pour prendre une comparaison facile. Mais le kuammil existe. Si tu veux, je peux te faire un résumé du fonctionnement de notre organisme.

Bruna regarda la peau translucide de la créature, rosâtre et bleutée, palpitante, changeante comme un ciel au crépuscule, et tressaillit. Elle avait passé un moment sans être consciente de la différence de l'extraterrestre, elle commençait en fait à s'y habituer,

mais elle se remit subitement à percevoir l'étrangeté extraordinaire de ce corps avec inquiétude. À cet instant le portable que Mirari lui avait fourni sonna, et Bruna remercia cette interruption qui lui évitait de répondre à Maio. Et immédiatement elle se dit : suis-je bête, il a déjà perçu tout ce que j'ai pensé.

Elle décrocha l'appel en mode invisible. Le visage de Serra, le lieutenant d'Hericio, apparut à l'écran.

– Pourquoi je ne te vois pas ? dit l'homme, soupçonneux, en guise de salut.

– J'ai manipulé mon bracelet-ordinateur pour qu'on ne puisse pas me localiser, je ne veux pas qu'il y ait de preuves de ce voyage à Madrid… Souviens-toi de ce que je t'ai dit : que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite… Mais j'ai dû casser quelque chose parce que je n'arrive pas à envoyer l'image.

Le type acquiesça, apaisé par la réponse.

– Oui… on ne comprenait pas non plus pourquoi tu n'étais pas traçable.

– Tracer un portable est illégal, tu le sais bien…

Serra eut un sourire méprisant :

– Comme le dit Hericio, rien n'est plus licite que de désobéir aux lois d'un système illégitime… Bien, Annie Heart… Je veux te parler. Dans une heure au Saturne.

Et il raccrocha.

Une heure ! La rep attrapa son sac de voyage au vol et fila vers le Majestic en quatrième vitesse. Elle monta comme Bruna Husky, se transforma à toute allure en Annie Heart et descendit en priant la mémoire du grand Gabriel Morlay pour n'avoir oublié aucun détail de son déguisement. En arrivant au rez-de-chaussée, elle respira profondément et calma son agitation. Elle sortit de l'ascenseur d'un air détendu et d'un pas tranquille, comme si elle n'était pas pressée, même si l'heure que le lieutenant du PSH lui avait donnée s'achevait juste à cet instant. Mais oui : elle ne s'était pas trompée dans ses suppositions. Son *ombre* était toujours là, ce jeunot de la veille ou peut-être un autre, tous ces chiots suprématistes se ressemblaient trop, c'était justement ce qu'ils appréciaient tant, l'homogénéité, la ressemblance. Elle se laissa suivre tandis qu'elle marchait avec une lenteur étudiée vers le Saturne. Bien qu'il soit assez proche de l'hôtel, son pas indolent fit qu'elle tarda presque vingt minutes à apercevoir le bar. Elle n'eut pas le temps d'entrer dans le club : une automobile s'arrêta à côté d'elle et leva sa portière dans un souffle pneumatique. Serra se trouvait dedans.

– Tu arrives en retard, grogna-t-il.

Bruna s'installa sur le siège et fronça les lèvres dans une moue coquette et méprisante. Une grimace de blonde dédaigneuse qu'elle

réussissait très bien.

– Je n'ai pas l'habitude d'être traitée avec une grossièreté pareille. Je ne suis pas l'un de tes petits soldats à qui tu ordonnes d'aller ici ou là à toute vitesse.

Serra rit entre ses dents. Aujourd'hui il ne portait pas de gilet mais une chemisette sans manches en toile métallique fine et brillante qui collait à ses muscles gonflés et artificiels. Il voulait sans doute impressionner Annie, pensa Bruna. La voiture roulait en mode automatique, sans conducteur. Il ne souhaitait pas de témoins.

– Ne te vexe pas, ma jolie, c'est juste mon travail. Et une mesure de précaution élémentaire.

– Pourquoi est-ce qu'on est là ?

– Là ?

– Dans la voiture. On va quelque part ?

– Nous avons pensé qu'il valait mieux pour toi qu'on nous voie le moins possible ensemble. Nous faisons ça pour toi. C'est ce que tu veux, non ? Tout ce mal que tu t'es donné pour que ton portable ne soit pas traçable…

Bruna acquiesça, prudente. Elle n'aimait pas la légère nuance sarcastique qu'elle croyait percevoir dans les paroles du type.

– Exactement…

– Au fait, comment tu as fait ça ? Tu me fais voir ton ordinateur ?

Bruna sentit son dos se crisper. Est-ce qu'ils soupçonnaient quelque chose ? Pire encore : est-ce qu'ils savaient quelque chose ?

– Bien sûr, dit-elle avec naturel.

Elle ôta immédiatement de son poignet la plaque flexible semi-transparente et la passa à Serra.

Le lieutenant prit l'appareil, le fit tourner plusieurs fois entre ses doigts, l'éteignit et le ralluma. Le bracelet-ordinateur se réinitialisa et l'écran salua Annie Heart, tandis que Bruna remerciait mentalement le travail impeccable de Mirari. Et c'est à ce moment précis qu'elle réalisa avec horreur qu'elle avait le portable de Bruna dans la poche de son élégant pantalon de dame. Dans sa hâte, elle avait oublié de le laisser dans sa chambre d'hôtel quand elle s'était changée. En plus, elle ne savait plus à présent si elle l'avait coupé ou pas. Et si on l'appelait ? Une brusque vague d'angoisse l'inonda de sueur froide. Heureusement, Serra était trop occupé à inspecter l'ordinateur, car la rep était sûre que son visage s'était décomposé. Obscurément, derrière son angoisse, elle crut remarquer que l'homme était en train de dire quelque chose qu'elle n'avait pas réussi à saisir. Elle respira profondément et sentit se mettre en marche le puissant cocktail d'hormones antistress qui renforçait son organisme de rep de combat. Une colonne invisible de calme lucide descendit dans son corps comme un rideau d'eau qui éteint un feu. Elle dessina un sourire sur

sa bouche en guise de déflecteur. Juste à temps : le lieutenant tourna la tête et la regarda.

– Tu ne vas pas me raconter ? dit-il.

– Quoi ?

– Je te demandais comment tu avais fait ça. Quand on essaie d'annuler le GPS et qu'on ne dispose pas d'un code d'autorisation délivré par le juge, ça détruit l'appareil.

Bruna réfléchit froidement un millième de seconde. Elle réfléchit et décida quoi dire.

– Eh bien, en fait, c'est assez compliqué. Tu ne peux faire ça qu'en parallèle avec un ordinateur central. Tu connectes le portable en mode périphérique et tu introduis ensuite un lien de port virtuel dans l'IDD du portable, puis tu manipules les valeurs jusqu'à avoir le profil résiduel de l'HTC et le codage de tête. On y parvient avec un cryptorobot, mais c'est lent et difficile… Bien que j'aie utilisé des algorithmes spéciaux, il a quand même fallu que je vérifie des millions de codes avant de trouver la clef… Tu me suis ?

Serra fit oui de la tête, mais son expression montrait clairement qu'il était perdu dans ce charabia embrouillé. Bruna n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle était en train de raconter, mais elle avait supposé que le suprématiste serait incapable de s'en apercevoir.

– En fait, tu dupes le portable en lui faisant croire qu'il est une partie de l'ordinateur central.

– Tu sembles en savoir long sur tout ça…

Bruna-Annie fit bouffer sa chevelure blonde entre ses doigts et sourit avec douceur :

– Ma foi, je suis professeur de robotique appliquée…

L'homme fronça les sourcils et lui rendit l'ordinateur. La rep l'ajusta à son poignet tout en pensant à l'autre portable qu'elle avait dans sa poche : il fallait qu'elle sorte de cette voiture au plus vite.

– Je vois que nous sommes en train de tourner autour du pâté de maisons. Est-ce que nous attendons quelqu'un ? Pourquoi tu m'as fait venir ? demanda-t-elle.

Pour aller fouiner dans ma chambre d'hôtel pendant ce temps-là, se répondit-elle. Ce qui n'était pas un problème : prévoyant cette possibilité, elle avait disséminé à travers la chambre le contenu raisonnable d'un bagage sommaire. En réalité, que Serra l'ait fait venir afin de pouvoir fouiller dans ses affaires était une supposition rassurante : ça signifiait que le plan suivait son cours.

– C'est une simple formalité de sécurité. Tu dois comprendre que nous sommes prudents. Le parti se trouve dans une position très difficile à cause de ce gouvernement fantoche, dit Serra.

– C'est pour ça que je veux voir Hericio. Je commence à penser que vous parlez beaucoup mais qu'en réalité vous ne faites rien.

Comme tous les autres, dit l'androïde.

L'homme se raidit.

– Tu ne sais pas ce que tu dis. Tu ne sais rien.

– Ah, non ? Qu'est-ce que je ne sais pas ? Qu'est-ce que vous faites, à part passer aux actualités en disant de belles phrases ?

C'était un hameçon si grossier que Bruna n'espérait pas que l'homme y morde, mais parfois on obtenait l'information de la façon la plus absurde qui soit. Ce ne fut pas le cas. Serra grimaça, irrité, et toucha un panneau tactile qui se trouvait en face de lui. Le véhicule s'arrêta au bord du trottoir et ouvrit la portière.

– Nous t'appellerons, grogna le type.

– Que ce soit rapidement. Demain ou après-demain. Je quitte la ville dimanche, répondit Bruna, impérieuse : la couverture fournie par Mirari ne durerait pas beaucoup plus.

Serra ne répondit pas. La voiture se referma et redémarra. La détective la vit disparaître et contint son impulsion de sortir le portable de sa poche : peut-être que son *ombre* traînait encore dans les parages. Au-dessus de sa tête, l'écran public diffusait des images atroces d'androïdes de combat en train de massacrer des humains. C'étaient des vieux reportages sur la Guerre rep. “Tu vas laisser ça recommencer ?” répétait une bande montée en boucle sur la tuerie.

Une fois à l'hôtel, la détective se débarrassa d'Annie avec un soupir de soulagement. Ce travail d'*infiltrée* lui rongeait les nerfs comme un acide. Elle vérifia que son véritable portable était non seulement éteint, mais aussi la batterie enlevée. Elle remit la source d'énergie en place, l'alluma et reçut immédiatement un appel de Lizard : le policier s'était sans doute mis en reconnexion automatique.

– Dans quoi tu t'es fourrée, Husky ? Ça fait des heures que tu es déconnectée et injoignable, grogna-t-il.

– Pourquoi est-ce que tu t'énerves comme ça ? Parce que j'échappe à ta surveillance de chien de chasse, ou parce que tu t'inquiètes de mon bien-être ?

Bruna avait eu recours à un très vieux truc : quand on vous demande quelque chose que vous ne voulez pas dire, répondez par une autre question, embarrassante si possible. Elle avait agi, donc, conformément au manuel, mais elle sentit qu'elle dérapait, instable, sur ses paroles comme on glisse sur de la glace. Elle sentit qu'elle désirait vraiment que Lizard réponde. Qu'il affirme : oui, je m'inquiète de ce qui peut t'arriver dans ce monde de plus en plus dangereux pour toi. Mais il ne dit rien de cela.

– Je te cherchais parce que j'ai obtenu ce rendez-vous avec le prêtre chancelier de l'ambassade de Labari. Au cas où tu voudrais venir. C'est toi qui m'avais suggéré de l'appeler.

Oui, bien sûr qu'elle voulait. La légation était assez loin du

Majestic et elle décida de prendre encore une fois un taxi malgré ses intentions réitérées de faire des économies. Mais après avoir perdu dix minutes sur le trottoir sans réussir à en arrêter aucun, elle dut prendre le métro. Il était évident que les chauffeurs humains ne voulaient pas transporter un techno de combat, et à Madrid le syndicat des conducteurs avait interdit qu'il y ait des taxis automatiques comme ceux qui circulaient dans les autres villes. Quant aux taxis androïdes, ils semblaient avoir disparu. En réalité, on ne voyait pratiquement plus de reps nulle part.

Elle arriva au rendez-vous à bout de souffle : c'était une sacrée journée de stress et de sprints. Le siège des représentants labaristes était un bâtiment énorme et vétuste situé dans l'avenue des États-Unis de la Terre, à côté du musée du Prado. Pendant des siècles, ç'avait été une église catholique, l'église des Jerónimos, jusqu'au jour où elle avait été brûlée et à moitié détruite à l'époque des Guerres Robotiques. Appauvrie, torpillée par ses crises internes, par la laïcisation progressive du monde et parce que les individus avides de certitudes préféraient des doctrines plus radicales, l'institution catholique s'était vue obligée de vendre les ruines à un consortium qui, en réalité, était une couverture de ses adversaires les plus acerbes, les Uniques du Royaume de Labari, qui avaient reconstruit le temple dans une version mastoc et sombre. Contemplant maintenant ce bloc peint dans un ton violet foncé, la couleur rituelle labariste, la détective eut un frisson : ce bâtiment archaïsant, écrasant et rigoureux était une vraie déclaration de principes, une définition de l'intransigeance faite pierre.

– Alors, Bruna, tu fais quoi ? Ne traîne pas. Nous sommes en retard, marmonna Lizard.

La rep s'obligea à marcher derrière le policier et entra, réticente, dans l'ambassade d'un monde où son espèce était interdite.

L'intérieur avait dû être autrefois une nef diaphane, comme l'étaient habituellement les églises catholiques, mais il était maintenant cloisonné comme n'importe quel autre bâtiment, avec des étages et une compartimentation normale. Ou presque normale : comme ils passaient de pièce en pièce, du vestibule à l'enceinte de sécurité puis dans la salle d'attente, la détective sentit croître dans sa poitrine une vague oppression : les pièces étaient toutes bien plus hautes que larges. En réalité, elles étaient désagréablement étriquées et leurs interminables murs étaient recouverts d'épais rideaux violacés qui tombaient lourdement des hauteurs.

– C'est la joie par ici, murmura Lizard.

À ce moment-là un homme vint les chercher, avec le crâne rasé et une chaîne accrochée aux lobes de ses oreilles qui pendait sur sa poitrine comme un collier. Peut-être un esclave, se dit la détective

tandis qu'ils le suivaient. Jusqu'à présent ils n'avaient pas vu une seule femme. Avant de leur ouvrir la voie vers le bureau, le supposé esclave se retourna vers eux :

– Appelez-le éminence… C'est son titre. Et vous devez utiliser l'ancien vouvoiement de courtoisie… Vous devez lui dire "vous". N'oubliez pas.

Le prêtre chancelier les reçut dans une salle qui s'élevait vertigineusement vers un plafond voûté lointain et sombre. Ce devait être la hauteur d'origine de l'église des Jerónimos, mais le fait que la salle soit une pièce relativement petite et de forme hexagonale lui donnait l'air d'un puits étouffant. Les tentures violettes n'arrivaient qu'à la moitié du mur, et les cloisons en pierre nue se perdaient plus haut dans l'ombre. Le diplomate était un homme d'âge mûr aux longs cheveux gris noués en queue de cheval haute sur son crâne, la coiffure typique des dignitaires labaristes. Il était assis derrière une grande table en bois massif.

– Le Principe Sacré est le Principe, dit-il solennellement en utilisant le salut rituel des Uniques.

– Merci de nous recevoir, éminence, répondit Paul Lizard.

– C'est mon travail, marmonna l'homme avec une raideur glacée.

Ce type avait quelque chose de bizarre dans le visage. De prime abord ses pommettes saillantes, son menton pointu et ses sourcils dressés en circonflexe, comme ceux des vieux dessins du diable, donnaient l'impression d'une physionomie osseuse, sévère et oblongue. Mais on remarquait ensuite ses bajoues tremblotantes, la mollesse générale de sa chair, la rondeur de sa figure écrasée. C'est comme si un homme rondouillard à grosse tête était en train de se transformer en type mince et anguleux, et serait par erreur resté à mi-chemin dans le processus. Les pommettes, le menton et ces sourcils impossibles qui ressemblaient à deux petites toitures pointues sur ses yeux devaient être un produit du bistouri. Bruna avait lu quelque part que la religion labariste ne tolérait pas la chirurgie plastique quand sa fonction était seulement esthétique, mais quand l'opération avait une finalité morale. Peut-être que doter ce type grassouillet et insignifiant d'un aspect un peu plus imposant et spirituel avait été considéré comme un mandat sacré.

Lizard sortit une boule holographique de sa poche et l'activa. Le mot "vengeance" flotta sur la table de l'Unique. L'image était sans doute prise sur le corps de l'un des cadavres, mais on ne distinguait pas bien le support dans l'holographie et le tatouage était agrandi quatre ou cinq fois.

– Connaissez-vous ceci ?

Le type lui jeta un coup d'œil indolent.

– Non.

– Il n’y a rien là-dedans qui vous soit familier ?

– Non, répéta l’ambassadeur sans même prendre la peine de regarder une nouvelle fois.

L’inspecteur manipula la boule et l’image s’amplifia jusqu’à montrer ce que c’était : un tatouage dans le dos du corps nu d’une femme morte.

– Et maintenant ?

Le légat observa une seconde le cadavre avec une expression vide. Puis il regarda Lizard.

– Maintenant encore moins.

– Mais cette calligraphie… Ces lettres appartiennent au Royaume de Labari, bondit Bruna.

Le chancelier ne la regarda même pas. Il continua de s’adresser à Lizard.

– À première vue, on pourrait croire que ce type d’écriture a des similitudes avec un certain alphabet utilisé dans mon monde lors d’occasions cérémoniales.

– L’écriture de pouvoir labariste, souligna la rep.

L’homme ignora son intervention et poursuivit :

– Mais je suis sûr qu’il s’agit d’une imitation.

– J’ai vu l’écriture de pouvoir et la calligraphie est identique, insista Bruna.

– Pourquoi crois-tu… pardon, pourquoi croyez-vous qu’il s’agit d’une imitation, éminence ? demanda Paul.

– Comment sais-tu qu’un réplicant est un réplicant et non une véritable personne, bien qu’il soit une imitation très ressemblante ? répondit l’Unique.

– À ses yeux.

Bruna s’indigna contre Lizard. Elle s’indigna qu’il réponde à une observation incontestablement formulée pour humilier.

– L’écriture labariste a aussi des yeux pour qui sait voir. Et ceci est une falsification, sans le moindre doute. Autre chose ?

– Oui. Savez-vous qui est ce cadavre ?

Le prêtre soupira avec lassitude comme s’il s’agissait d’une question idiote, mais sa moue de dédain olympien fut vaguement amoindrie par le tremblement de ses bajoues.

– Je suppose que c’est l’un de ces réplicants exécutés récemment par d’autres réplicants.

– Et si vraiment cette écriture était une falsification, qui pourrait avoir intérêt à impliquer le Royaume de Labari dans une affaire aussi sale que celle-ci ?

– La Vérité Unique a plus d’ennemis que le fond des océans a de grains de sable. L’Ordre Primordial a toujours été attaqué par les sbires du Désordre, qui sont légions. Mais nous avons l’habitude :

depuis des millénaires, ils tentent de dénaturer nos paroles. Ils ne nous atteignent pas.

– Des millénaires ? Le Culte Labariste a commencé il y a moins d'un siècle, intervint la rep avec âpreté.

Le chancelier continua de ne pas la regarder.

– Le Principe Unique Sacré fut le commencement de tout. Puis l'homme faible oublia qui il était et ce qu'il savait. Nous n'avons fait que reprendre le vieux chemin. Nous nous sommes simplement remis à prononcer les paroles pures, déclama-t-il.

Puis il se pencha en avant et planta sur Paul des yeux pleins de flammes, pendant que son visage se crispait dans une grimace de dégoût :

– Et puis, qu'est-ce que ça peut nous faire qu'on tue ces choses ou pas ? Elles ne faisaient pas partie du Principe et elles ne comptent pas. Elles n'existent pas. Elles n'ont pas plus d'identité que la boucle de ta chaussure. Vois-tu, elles nous semblent tellement insignifiantes et négligeables que nous t'avons même permis d'introduire ici, ici, dans l'ambassade labariste, une de ces choses. Et femelle, qui plus est.

L'homme se leva brusquement, mais en réalité cela ne se vit pas beaucoup : il était bien plus petit que sa grosse tête ne le laissait prévoir.

– Que le Principe Sacré soit ta Loi, marmonna-t-il rituellement.

Et il sortit de la pièce en traînant par terre un habit informe de couleur violette qui était trop long pour lui.

Bruna abandonna l'édifice à toute allure : la colère lui avait donné des ailes. Lizard la suivait quelques pas en arrière, prudent et décontracté, flairant l'orage.

– Attends, Bruna… Il n'y a pas le feu.

La rep pivota sur elle-même comme un fouet et pointa un doigt tremblant vers le policier :

– Toi… Merci de me soutenir devant ce spéciste minable, rugit-elle.

– Professionnalisme, professionnalisme… Une détective comme toi doit savoir qu'une grande partie de notre travail consiste à interroger des gens mauvais, et les méchants sont généralement désagréables. Il ne faut pas perdre son calme, quoi qu'ils disent. Ils disent tout ça pour te déconcentrer. Et avec toi, ça a marché.

En réalité, et l'androïde le savait dans le fond, Lizard avait raison. Mais elle était trop remplie de fureur pour pouvoir se calmer si vite.

– Vous, les humains, vous êtes tous les mêmes. Finalement, vous vous soutenez toujours les uns les autres, dit-elle méchamment avec les restes d'amertume qu'elle avait dans la bouche.

Le visage de l'inspecteur s'assombrit.

– Ce n'est pas vrai, bredouilla-t-il avec une note de lassitude.

Bruna avait voulu le blesser et sans doute qu'elle y était arrivée. Elle commençait à présent à le regretter, mais elle ne pouvait pas lui demander pardon. Pas encore. Pas avec toute cette adrénaline et cette humiliation qui tourbillonnaient encore en elle. Ils marchèrent donc pendant quelques minutes côte à côte sans dire un mot et sans savoir où ils allaient, jusqu'à ce que l'homme s'arrête :

– C'est l'heure de manger. Prenons un truc rapide, on pourra parler un peu de l'affaire.

Nopal l'appela avant qu'elle ne puisse répondre. Bruna sursauta, fit un signe de la main au policier pour qu'il l'attende et s'éloigna de quelques mètres afin de parler avec le mémoriste.

– Qu'est-ce que tu fais avec ce chien de chasse ? Tu as réussi à te faire arrêter ? dit l'écrivain d'un ton sarcastique.

Et qu'est-ce que ça peut te faire ? pensa la détective. Mais bizarrement elle ne put le lui dire. Elle serra le poignet où était fixé son portable avec son autre main parce qu'elle était en train de trembler. Nopal la rendait nerveuse.

– Qu'est-ce que tu veux ?

– Ton rendez-vous de demain. Le type m'a appelé. Il veut que tu y ailles une heure plus tôt.

Oui, bien sûr. Sa rencontre avec le pirate qui remplissait des mémoires illégales.

– Alors ça sera à… 12h15, c'est ça ? Même lieu ?

– Oui.

– D'accord, merci.

Pablo plissa le front.

– Écoute… ce Lizard est dangereux. Méfie-toi de lui.

Bruna se cabra. Elle sentait tout à coup qu'elle devait défendre l'inspecteur. Elle sentait que Paul était son ami. Paul. C'était la première fois qu'elle pensait à lui par son prénom. Du moins, Bruna se sentait moins en danger avec Paul qu'avec Nopal.

– Tu te trompes. L'autre jour il m'a sauvée d'une bastonnade, dit-elle.

Elle résuma à l'écrivain sa rencontre avec les casseurs.

– Ça alors, quelle coïncidence. On t'attaque et Lizard se trouve justement là. Et il lui suffit de sortir son pistolet pour que tout le monde parte en courant. Parce qu'il s'avère, oh, quelle chance, qu'aucun des assaillants n'avait d'arme à feu. Et personne n'est arrêté, bien entendu. Je sais écrire des scènes bien plus vraisemblables.

– C'est idiot, dit la rep.

Mais les paroles de Nopal commencèrent à bourdonner autour de sa tête comme des guêpes menaçantes.

– Tu ne vas pas me croire, Bruna, mais je suis ton ami. Je suis et je serai toujours de ton côté. Et je m'inquiète de ce qui peut t'arriver. Il

est évident que cette escalade de violence antitechno est méticuleusement organisée. Je le vois, je le sais, j'ai passé des années à recréer la vie et je peux voir quand la réalité est trop parfaite, plus réelle que le réel ! Tout ce qui est en train de se passer a été préparé, tout est dirigé, tout a un scénario. Et on ne peut pas monter un truc comme ça sans que la police aussi intervienne…

L'androïde se tut. Elle ne voulait pas en entendre davantage. Mais elle entendit.

– Il n'y a rien chez lui qui t'ait étonnée ? Aucun comportement étrange ? Est-ce que, par hasard, il n'aurait pas fait des efforts pour devenir ton ami ? Pour gagner ta confiance ?

Bruna jeta un coup d'œil à Lizard et le surprit en train de l'observer de loin, les bras croisés. L'androïde dévia son regard à toute vitesse. En effet, le policier lui avait toujours paru trop amical… Trop conciliant. Comme aujourd'hui. Pourquoi l'avait-il emmenée voir ce prêtre ?

– Mais… ça lui servirait à quoi de devenir mon ami ?

– Que je sache, tu es le seul détective indépendant en train d'enquêter sur cette affaire pour le compte des technos. En te gardant près de lui, il peut savoir ce que tu découvres. Et peut-être qu'il veut t'utiliser pour quelque chose de pire. Ce scénario réserve encore bien des surprises, et j'ai l'impression que c'est une histoire d'horreur. Fais attention à toi, Bruna, et méfie-toi de lui.

Il coupa la conversation, laissant la rep avec une sensation d'abandon et de tristesse.

L'androïde revint lentement vers là où Lizard l'attendait, le cœur aussi lourd que ses pieds.

– Il t'a dit quoi ? demanda le policier avec aigreur.

– Quoi ?

– Nopal. Il t'a dit quoi ?

– Pourquoi tu regardes qui m'appelle par-dessus mon épaule ? Cette absence du moindre respect fait partie de la brutalité policière ?

– Je t'ai vue. J'ai vu ce regard en biais que tu m'as lancé. Ce n'était pas un regard sympa.

– Oh, par toutes les maudites espèces… ! Fiche-moi la paix avec ta parano !

– Pourquoi tu es devenue si nerveuse quand il t'a appelée ? Je ne t'avais jamais vue comme ça. Qu'est-ce qui t'arrive avec cet homme ? Méfie-toi de Nopal, Husky.

Tiens, avant il l'appelait Bruna. Il était revenu à la formalité du nom de famille. Les yeux verts du policier avaient l'air très sombres, presque noirs. Des boules dures et brillantes à l'expression terrible coincées comme des insectes sous ses paupières épaisses.

– Pablo Nopal est un assassin. Je le sais. Il a tué son oncle et

probablement le secrétaire. Tout l'accuse sans le moindre doute, mais il s'en est tiré parce que nous n'avons pas pu trouver l'arme. Il a utilisé un pistolet ancien, une arme à poudre avec une munition métallique de 9 mm. Probablement un P35…

– Un Browning High Power… Ce pistolet date de plus d'un siècle…

– Oui, une vieille ferraille, mais capable de tuer.

Les armes à poudre avaient été retirées de la circulation après l'Unification grâce à la fameuse Loi Mains Propres, qui avait aussi limité de manière stricte l'usage du plasma aux forces de sécurité et à l'armée. Les vieux pistolets et revolvers avaient été retrouvés par des scanners efficaces capables de détecter leurs alliages métalliques, et les pistolets à plasma nécessitaient pour leur fabrication une plaque de céladium, le nouveau minerai des lointaines mines d'Encelade, où chaque plaque était enregistrée, numérotée et dotée d'une puce électronique de localisation. Malgré toutes ces précautions, les armes illégales en tous genres pullulaient sur la Terre, reliques de l'âge de la poudre et plasmas divers.

– Ce que je veux dire, c'est que c'est un homme sans scrupules ni morale. Un type vraiment dangereux. Et il a été mémoriste… C'est peut-être lui qui fait les contenus des *mémos* adultérées. Pourquoi il t'appelle ? Il t'a peut-être proposé son aide ? Tu ne trouves pas ça bizarre ? Je ne sais pas quel pouvoir il a sur toi, je ne sais pas pourquoi il te trouble à ce point, mais je sais qu'il est en train de t'embobiner.

– Oh, fiche-moi la paix, bredouilla Bruna.

Ce qu'elle voulait dire, c'était : ne continue pas, tais-toi, je ne veux pas en entendre davantage, je suis paumée. Mais cette confusion éveillait en elle de l'insécurité, et cette insécurité la rendait furieuse.

– J'en ai assez. Je m'en vais.

Elle tourna le dos à Lizard et s'éloigna d'un pas nerveux vers le bout de la rue. Elle allait sauter sur un tapis roulant quand, soudain, elle eut une idée merveilleuse. Une idée incroyablement simple, lumineuse. Elle tourna la tête : il lui fallut quelques secondes pour apercevoir les épaules fortes de l'inspecteur et son cou robuste qui dépassait au-dessus des gens. Elle lui courut après et l'atteignit juste au moment où il entreprenait la manœuvre ardue de plier sa carcasse pour rentrer dans sa voiture.

– Lizard… Paul… s'il te plaît, attends…

Elle respira et dessina un large sourire sur ses lèvres. Ce ne fut pas difficile : elle était si enchantée par l'idée qu'elle avait eue qu'elle se sentait l'envie de rire.

– Je te demande pardon. J'agis comme une imbécile. Je suis… nerveuse.

– Tu es insupportable, dit-il d'un ton neutre et assuré.

– Oui, oui, pardon. Ce labariste m'a fait sortir de mes gonds. Toute cette histoire me fait sortir de mes gonds. Mais laissons ça. Tu as dit qu'on pourrait manger un morceau. Ça me semble bien, mais allons chez moi. Je préparerai quelque chose à manger et, au passage, je veux te montrer quelque chose.

– Quoi ?

– Tu verras.

Avec la voiture officielle ils arrivèrent très vite, mais ce fut pour Bruna une éternité. Elle avait du mal à refréner son excitation. Ils montèrent dans l'ascenseur sans dire un mot et, en arrivant à son étage, la rep se précipita sur la porte et l'ouvrit. Une étrange musique envahit le palier. Debout au milieu du salon-cuisine, la *bestiole* était en train de souffler dans une espèce de flûte. Il s'arrêta et baissa l'instrument.

– Salut, Bruna.

– Salut, Maio, dit-elle, pour la première fois vraiment contente de le voir.

La rep regarda Lizard. L'homme tombait des nues. Elle avait enfin réussi à briser son air stupide de monsieur je-sais-tout flegmatique. Elle regarda encore l'extraterrestre : énorme, aussi grand que Lizard mais beaucoup plus large, avec ce visage incroyable de chien géant, le torse nu et un embrouillamini de palpitations et de couleurs, de viscères tremblotantes et de sucs internes apparaissant à travers sa peau translucide. Waouh. Bruna commençait à s'habituer à la *bestiole*, mais c'était assurément une vision impressionnante.

– Pardon, murmura Maio de sa voix de rivière.

Il prit son vieux tee-shirt et l'enfila.

– Je l'ai enlevé parce qu'il me gênait, je suis désolé.

Pas étonnant qu'il le gêne : il craquait presque sur son gros thorax et paraissait le serrer autant qu'une gaine.

– Tu dois être un réfugié omaa, murmura le policier, encore un peu abasourdi.

– C'est ça.

– Lizard, voilà Maio. Je l'ai rencontré un jour dans… la rue. Bref, hier je lui ai dit qu'il pouvait rester dormir sur le canapé… jusqu'à ce qu'il trouve un endroit où aller. Et, Maio, voilà l'inspecteur Paul Lizard, qui m'aide dans ma dernière affaire. S'il te plaît, Lizard, explique-lui ce que tu fais…

– Que je lui explique quoi ?

– Oui, tu sais, raconte-lui que tu enquêtes sur l'affaire des reps morts… Et que nous collaborons toi et moi…

Tout en parlant, Bruna regardait intensément l'Omaa dans les yeux, comme pour essayer de lui faire un signe. Puis elle se rendit

compte de sa stupidité, et commença à dire mentalement à la *bestiole* : rentre dans sa tête. Rentre dans la tête de ce type et dis-moi ce qu'il pense. Dis-moi s'il me cache quelque chose. Dis-moi s'il veut me faire du mal.

– Je ne peux pas… dit l'Omaa.

– Tu ne peux pas quoi ? demanda Lizard.

– Comment ça, tu ne peux pas ? cria-t-elle.

– Il ne peut pas quoi ? insista le policier.

L'Omaa baissa la tête et répéta :

– Je ne peux pas !

Cela retentit comme quand on jette le contenu d'un seau d'eau sur un mur.

– Mais… pourquoi ? se désespéra Bruna.

L'extraterrestre se mit à changer de couleur. Il s'assombrit tout entier, acquérant une tonalité d'un brun rougeâtre.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? s'inquiéta la rep.

– C'est le kuammil. La conséquence d'une émotion intense. Comme quand on veut parler mais qu'on ne doit pas.

– Qu'est-ce qui se passe ici ? marmonna Lizard avec agacement.

Quelque chose dit à Bruna qu'elle ne devait pas creuser la question. Pas pour le moment.

– Alors, vraiment tu ne peux pas ?

Maio fit non de la tête. La rep se retourna vers l'inspecteur.

– Écoute, excuse-moi, il vaut mieux qu'on laisse tomber et que tu t'en ailles. En plus, je n'ai rien à manger. On parlera un autre jour.

Lizard la regarda avec des yeux plus écarquillés que jamais. Il remarqua alors que Bartolo était en train de ronger le bas de son pantalon et, secouant le pied, il lança la créature à cinquante centimètres de distance. Le boubi hurla.

– Qu'est-ce que tu fais, sale brute ! cria la rep, furieuse, en se penchant pour prendre le goulu dans ses bras et sans se rendre compte qu'elle avait fait la même chose deux jours plus tôt.

L'indignation semblait avoir ôté à Lizard toute sa somnolence :

– Tu es folle, bredouilla-t-il.

Il avait dit ça avec rage. Avec haine.

– Ce qu'il y a, c'est que je n'ai pas confiance en toi, Lizard.

– Ni moi en toi. Parce que tu es folle. Reste avec ton zoo intersidéral et fiche-moi la paix, cracha-t-il.

Et il partit en claquant la porte.

L'androïde se retourna vers Maio, qui reprenait lentement sa couleur moirée habituelle.

– Et toi, dis voir, pourquoi est-ce que tu ne peux pas lire ses pensées ?

L'Omaa s'assombrit un peu.

– Je ne peux entrer que dans la tête des gens dont j'ai été proche.

Bruna s'inquiéta.

– Comment ça, proche ?

– Très proche. Totalement proche. Intimement proche. Le plus proche que deux êtres peuvent être. Quand deux êtres font guraam, leurs kuammils s'effleurent et, à partir de là, ils peuvent lire mutuellement leurs pensées. Guraam signifie connexion. C'est ce que vous appelez…

Bruna leva une main.

– Arrête.

– J'arrête.

Il était de nouveau d'une couleur brun rougeâtre.

Quatre ans, trois mois et quinze jours, pensa Bruna pour penser à quelque chose qui ne soit pas l'Omaa. Elle alla dans la salle de bain au cas où les nausées qu'elle sentait finiraient en vomissement, mais rien ne vint. Elle mouilla son visage avec sa précieuse et précaire réserve d'eau. Quatre ans, trois mois et quinze jours. Comme Merlin aurait ri de tout ça.

Elle revint dans le séjour et Maio était de nouveau en train de souffler dans son petit bout de bois. Ou dans une chose semblable à du bois. C'était comme une flûte, sauf que sur l'un des côtés il y avait des stries qui parcouraient l'instrument de part en part. Et on en jouait transversalement, comme un harmonica, en passant ses lèvres sur les rainures. Ça produisait un son captivant, un chuintement liquide beau et délicat. Bruna s'assit dans son fauteuil et laissa la musique extraterrestre la délasser. C'étaient des notes qui paraissaient caresser la peau. Qui entraient par l'épiderme, pas par les oreilles. Au bout d'un moment, Maio s'arrêta, aussi opalin et multicolore que toujours.

– Est-ce que tous les Omaas jouent aussi bien ?

La *bestiole* sourit.

– Non. Je suis ambiste. Ça veut dire virtuose de l'amb, qui est cet instrument. Je suis musicien.

Alors Bruna eut une autre idée lumineuse. La deuxième grande idée de la journée. Et elle pria mentalement Gabriel Morlay pour que cette fois cela se passe bien.

Ils arrivèrent au cirque entre la représentation de l'après-midi et celle de la soirée. Cette fois Bruna ne déconnecta pas son portable, car elle avait une raison compréhensible et légale de rendre visite à Mirari. Le trajet jusque là-bas fut assez désagréable : ce n'était pas le meilleur moment de l'histoire pour qu'un extraterrestre déguenillé et une réplicante de combat traversent Madrid côte à côte. Sans parler de Bartolo, qui était assis à califourchon sur le cou puissant de l'Omaa. Ils formaient un groupe tape-à-l'œil, mais la peur qu'ils inspiraient était plus forte que l'aversion, et les humains disparaissaient à toute allure

devant eux. Les rues, les trams et les tapis roulants se vidaient à leur passage comme s'ils étaient radioactifs. Si ça n'avait pas été si déprimant, ç'aurait été drôle.

Ils trouvèrent la violoniste dans sa loge en train de manger une pizza. Elle les regarda, impassible, et Bruna lui envia son flegme, ou peut-être son expérience. Mirari avait probablement déjà eu affaire auparavant à des extraterrestres.

– Salut.

– Salut. Je te présente Maio. Il est musicien. J'aimerais que tu l'écoutes jouer.

Mirari se tourna pour observer l'extraterrestre avec attention. Elle avait l'air d'un oiseau avec sa tête achevée par la brillante couronne de ses cheveux, blancs et raides comme une crête de plumes.

– Un flûtiste omaa… On dit qu'ils sont bons. Vous voulez une pizza ?

Elle manipula la petite cuisine-distributrice qu'il y avait dans la pièce et deux pizzas végétales extra grandes et fumantes, ainsi qu'une petite pour Bartolo, apparurent dans la boîte. Ils mâchèrent tous en silence pendant quelques minutes, jusqu'à la dernière miette. Puis ils se lavèrent les mains à un jet de vapeur.

– Voyons voir ce que tu sais faire, dit Mirari en se carrant dans son siège.

Maio porta l'amb à ses lèvres et commença à souffler. Des sons liquides naquirent de sa bouche, des fils murmurants qui paraissaient se glisser dans la pièce en laissant un sillage de lumière. Bruna retint sa respiration, ou plutôt elle oublia de respirer pendant quelques secondes, plongée dans la musique comme on s'immerge dans l'eau.

Quelque chose comme une complainte émouvante et délicate retentit à ses côtés. La rep tourna la tête et vit que Mirari était debout, en train de jouer du violon. Les voix des deux instruments s'enlacèrent doucement dans l'air, la flûte sinueuse et apaisante et le gémissement d'écorché vif du violon, formant un tout si profond et immense que Bruna sentit que des sons coulaient dans ses veines à la place du sang. Le temps s'évapora, le passé se fondit dans le présent et Merlin revint à la vie, car dans cette mélodie primordiale il y avait de la place pour absolument tout sauf pour la mort. Et c'est alors que l'archet en crin dérapa et le violon grinça, brisant l'enchantement.

– Merde ! cria Mirari, hors d'elle, jetant l'archet par terre.

Elle laissa le violon sur son siège et commença à se donner avec son autre main des coups de poing sur son bras bionique grippé. Cela dut lui sembler insuffisant, car elle s'approcha ensuite du mur et, balançant son corps dans un mouvement de fouet, fracassa à plusieurs reprise son bras sur l'encadrement de la porte. Elle était furieuse et le vacarme de la ferraille tabassée paraissait accroître sa frénésie.

Finalement elle s'arrêta, haletante et épuisée, son visage si blanc rougi de plaques pourpres brûlantes, son bras artificiel en train de pendre avec raideur de son épaule, déglingué. Mirari soupira, éloigna son violon d'une main tremblante et se laissa tomber sur son siège. Maio et Bruna l'observaient en silence. La violoniste reprit peu à peu le rythme de sa respiration. Puis elle regarda avec répugnance le membre orthopédique et se mit à l'observer et à le bouger. Il grinçait.

– Je l'ai encore bousillé… marmotta-t-elle, taciturne.

Elle s'étira pour ramasser l'archet par terre.

– Lui au moins n'est pas cassé.

Elle releva la tête et regarda l'extraterrestre.

– Tu es très bon, Omaa. Tu es merveilleux. Quel dommage.

Elle fit une grimace qui voulait peut-être être une moue sévère mais qui était en réalité désolée, et ouvrant une boîte rouge qu'il y avait par terre, sortit un tournevis électronique et se mit à trifouiller les jointures de son bras.

– Attends, Mirari. Je m'y connais un peu. Je crois que je peux t'aider, dit Bruna.

Et c'était vrai : la dotation de série des technos de combat comprenait une formation de niveau moyen de mécanicien électronique, pour qu'ils puissent, en cas d'urgence, réparer sur le terrain armes, périphériques et véhicules.

La violoniste lui passa le tournevis et se cala contre le dossier. Elle avait l'air épuisée. Accroupie à côté d'elle, la rep se mit à étudier le fonctionnement de l'orthopédie.

– Tu m'as dit l'autre jour que ton violon était un Sten… un je ne sais plus quoi, une pièce très chère. Est-ce que tu ne pourrais pas le vendre pour t'acheter un bon bras ? commenta-t-elle en serrant quelques rivets.

– Un Steiner… Ils disaient tous que j'étais une bonne violoniste. En réalité, ils disaient que j'étais *très* bonne. Je ne raconte pas ça par vanité, mais pour que vous compreniez ce qui se passe. Le fait est que j'avais foi en ma musique et je voulais y croire… Je suis sûre que tu me comprends, Omaa. Je voulais y croire et, pour ça, j'avais besoin d'un bon violon. Je suis tombée amoureuse de ce Steiner et je n'ai plus pu penser à autre chose, alors j'ai demandé un prêt et je me le suis acheté. Mais certaines choses ont mal tourné pour moi et subitement je n'ai plus pu continuer de payer le crédit, alors j'ai fait quelques sauts, je me suis téléportée à plusieurs reprises aux mines intersidérales pour gagner de l'argent. Et ce qui s'est passé, c'est qu'au retour de mon deuxième voyage, à mon quatrième saut, le désordre cellulaire a fait que ce bras est arrivé sans squelette. Il ne restait que la dernière phalange du petit doigt : le reste du tissu osseux s'était volatilisé et ce membre était un lambeau de chair qu'il a fallu

amputer. J'ai donc perdu le bras pour acquérir le violon, et maintenant je ne suis en aucun cas disposée à vendre le violon pour obtenir un bras. C'est pour ça que je me suis mise dans les autres marchés souterrains : pour réunir l'argent et me trouver une bonne pièce d'ingénierie bionique. Même si, avec la chance que j'ai, je finirai sûrement en prison avant.

Bruna n'avait jamais entendu Mirari parler si longuement. Elle tendit avec soin le câble du coude puis regarda la violoniste :

– Maio t'a plu, n'est-ce pas ?

– Il est splendide. Il pourrait se consacrer à ça. Il gagnerait bien sa vie. Les flûtistes omaas sont rares et bien cotés.

– Exact… C'est ce que j'ai pensé. Je me suis dit : est-ce que ça n'intéresserait pas Mirari pour son orchestre ?

La violoniste se redressa sur sa chaise et prit un air concentré. On pouvait presque entendre le bruit de ses pensées.

– Un musicien aussi bon et en plus extraterrestre, dit-elle lentement. Oui… ça serait bien. Notre petit orchestre deviendrait bien meilleur. Nous pourrions renégocier notre contrat. Et même demander un pourcentage sur les gains. Toi, ça t'intéresse ?

Maio secoua la tête affirmativement.

– Alors, c'est d'accord. Tout le monde à parts égales. Mais c'est moi qui commande, c'est clair ? Il faut encore que je consulte les autres, mais ils diront oui. Ils disent toujours la même chose que moi.

L'extraterrestre hocha de nouveau la tête avec énergie. Son grand corps s'allumait de couleurs vibrantes. C'était peut-être une manifestation de joie.

– Une chose encore : Maio n'a pas d'endroit où vivre… Et, en plus, je ne voudrais pas non plus le séparer du goulu, ils s'entendent si bien ! dit la rep, pleine d'espoir : avec un peu de chance, elle pourrait se défaire des deux pour le prix d'un.

Mirari haussa les épaules.

– Ils peuvent rester ici, dans la loge. Il y a un lit derrière ce paravent.

Et, sans s'en rendre compte, elle désigna le fond de la pièce avec son bras bionique, qui se déplia docilement dans l'air.

– Ah ! Ça alors, il marche… dit-elle, en tâtant du doigt ses articulations en métal.

– Oui, il marche. Mais, tant que tu ne peux pas t'acheter un nouveau bras, essaie de ne plus le fracasser contre le mur.

Bruna faisait la queue devant le guichet des admissions. Elle était debout depuis longtemps, et commençait à fatiguer : il faisait chaud, la pièce n'avait pas de ventilation, l'endroit était oppressant et déprimant. Des centaines de personnes s'entassaient dans un espace trop petit, aux plafonds bas et aux lumières blafardes. Il y avait des vieillards assis sur des paquets, des adultes qui marchaient nerveusement, des enfants qui pleuraient. Hormis ces pleurs, il régnait un étrange silence, comme si les gens avaient épuisé leurs mots dans cette si longue attente. Ils ressemblaient à des réfugiés de guerre, des apatrides en quête d'un asile, et quelque part la rep savait que c'était le cas. Elle regarda autour d'elle et se dit que tous ceux qui remplissaient la salle, technos et humains, mutants et *bestioles*, étaient des êtres désespérés, quand bien même il s'agissait d'un désespoir froid, passif, résigné. Soudain Bruna se retrouva devant le guichet : enfin elle y était arrivée. Une femme se chargea de ses documents et un homme la conduisit vers une porte.

– C'est ton tour, dit-il.

Devant elle, beaucoup plus bas, dans une vision panoramique à ses pieds, s'ouvrait le spectacle merveilleux d'une ville bariolée et débordante, une radieuse flaque multicolore sous la voûte obscure du firmament. Excitation et vertige. Elle fit un pas en avant mais quelqu'un prit son bras et l'arrêta :

– Il ne peut pas passer.

L'androïde se retourna, surprise, et découvrit que Merlin était à ses côtés. Ils se tenaient par la main.

– Lui non, dit encore la voix, impérieuse.

Merlin la regarda et sourit. Un sourire frêle et mélancolique. Bruna voulut lui parler, elle voulut faire demi-tour et revenir dans la salle. Mais ils s'étaient déjà mis en marche, tout était imparable et allait très vite. Bruna descendait en volant vers la ville et Merlin restait à la traîne, Merlin était un poids mort qui la tirait. La rep serra la main de son amant, serra et serra encore pour ne pas le lâcher, pour ne pas s'en séparer. Mais l'homme flottait comme un ballon d'hélium et restait en arrière, et son bras s'étirait douloureusement.

– Non non non non ! cria l'androïde, en sentant qu'il lui échappait.

Dans son désespoir pour ne pas le perdre, elle planta ses ongles dans sa main, mais leurs paumes moites glissèrent lentement et, soudain, elles ne se touchaient plus. Merlin, les membres tendus dans l'air comme une étoile, s'élevait dans le ciel noir et interminable et

disparaissait finalement à la dérive dans les ténèbres du grand jamais.

Bruna s'assit subitement sur son lit. Elle était couverte de sueur et haletait, car la terreur du cauchemar écrasait encore ses poumons. Elle regarda l'heure projetée au plafond : 03h35. Du jeudi. Non, du vendredi. Du 28 janvier 2109. À une semaine de la fin du monde, d'après les apocalyptiques. Quatre ans, trois mois et quatorze jours.

Elle gémit doucement car la douleur la terrassait. La douleur de l'absence de Merlin, la douleur du souvenir de sa douleur. Si les gens voyaient mourir les autres de façon habituelle, si les gens savaient comme mourir est difficile, ils perdraient foi en la vie. Bruna crispa ses mâchoires et grinça des dents. Assez, pensa-t-elle. Elle se leva d'un bond, enfila sa vieille tenue de sport de la milice et sortit de l'appartement pour se défouler. Madrid était désert, plus solitaire encore depuis que Maio ne se trouvait plus posté à l'angle de la rue : sa présence avait été si constante qu'il semblait maintenant avoir laissé un trou dans le paysage. Mais la *bestiole* était restée au cirque, avec Mirari.

Bruna commença à trotter dans la rue vide mais se mit aussitôt à courir, partit comme une flèche sans même attendre de s'être échauffée, courut et courut au-dessus de ses capacités et ses muscles commencèrent à lui faire mal et l'air pénétra dans ses poumons comme si c'était du feu. Une foulée, une autre foulée, encore une foulée, ses pieds résonnant sur l'asphalte dur, son cœur battant dans sa gorge, le ciel sur sa tête, aussi noir et menaçant que celui de son cauchemar. Ah, Merlin, Merlin. Le son commença à sortir sous pression entre ses dents serrées, ce fut d'abord un grognement, puis un gémissement, maintenant Bruna avait ouvert sa bouche en grand et criait, hurlait de toutes ses forces, avec sa chair et ses os, chacune des cellules de son organisme proférait en même temps ce hurlement, elle courait et criait comme si elle avait voulu se tuer à force de crier et de courir, comme si elle avait voulu retourner son corps à l'envers. Ses lourdes bottes militaires tombaient encore et encore sur le trottoir et ce tambourinement pesant s'avérait vaguement satisfaisant, elle avait l'impression d'être en train de piétiner le monde et de donner des coups à la réalité. Bruna courait avec rage.

De temps à autre des ombres fugaces comme des cafards disparaissaient à toute allure devant elle. Quelques fenêtres s'ouvrirent sur son passage, des lumières s'allumèrent. Quatre ans, trois mois et quatorze jours, pensa l'androïde tout en hurlant à pleins poumons. Ou bien : 711 jours. Déjà presque deux ans depuis la mort de Merlin. Entre ces deux axes, la somme ascendante de la mémoire et celle descendante de la vie, s'ouvrait le grand gouffre des terreurs, l'insupportable non-sens. Impossible de ne pas désespérer et de ne pas crier.

Juste à ce moment elle vit un pistolet émerger en face d'elle dans l'obscurité.

– Halte ! Police. Identifie-toi.

C'était un PAC, un Policier Autonome sous Contrat, un service mercenaire utilisé par le gouvernement régional, toujours en perpétuelle crise économique et incapable d'entretenir ses propres forces de sécurité. Les entreprises de PAC variaient beaucoup en prix et en qualité : cet agent tout jeune à la voix indécise et à l'arme tremblante devait appartenir à un sous-traitant très mauvais et très bon marché. Sans s'arrêter, Bruna profita de l'élan de sa fureur et de sa course pour arracher d'un coup de pied le pistolet au jeune homme et se jeter sur lui. Le garçon tomba par terre à la renverse et la rep se retrouva sur lui et prit son cou en tenaille. Le policier n'essaya même pas de se défendre : il était livide, paralysé par la terreur. Dans un éclair de discernement, l'androïde se vit de l'extérieur : le visage déformé par la colère et rugissante. Car ce bruit sourd qu'elle entendait était son propre rugissement… un brame menaçant d'animal.

– Pitié-pitié-pitié, bredouilla le policier à moitié étouffé.

C'était un gamin.

– Pourquoi tu as pointé ton arme sur moi ?

– Pardon… Pardon… Les gens du quartier nous ont prévenus… c'était moi le plus près…

Ce qui voulait dire que d'autres arriveraient bientôt.

– Quel âge tu as ?

– Vingt ans.

Vingt ans ! Bruna n'avait jamais eu vingt ans, bien qu'elle s'en souvienne. Elle ressentit une pointe de haine si inattendue et si aiguë qu'elle en sursauta : une haine infinie envers cet humain privilégié qui ne savait même pas ce qu'il avait. Ses mains vibrèrent un instant du désir de serrer les doigts. De les refermer autour du cou du garçon. Ce fut comme une crampe, comme le passage instantané et galvanisant d'un courant électrique. Mais cette impulsion s'effaça et il n'en resta aucune trace. Il ne resta qu'un garçon, presque un enfant, sur le point de pleurer entre ses griffes. Et un ciel très noir au-dessus de leurs têtes.

Alors, Bruna relâcha le policier et se releva.

– Pardon. Je suis vraiment désolée. J'espère que je ne t'ai pas fait mal.

Le policier s'assit par terre et fit non dans une grimace.

– Ça a été un réflexe en te voyant venir vers moi avec le pistolet à plasma. J'ai les nerfs à fleur de peau, tu peux le comprendre. Vous nous persécutez, vous nous marginalisez, vous nous haïssez. Vous nous tuez. Mais c'est vous qui nous avez construits.

Deux larmes denses et rondes comme des gouttes de mercure

tombèrent étonnamment sur les joues de Bruna. D'où sortait cette eau ? Comment avait-elle pu vivre auparavant toute cette douleur avec les yeux toujours secs, et pleurer maintenant sans nulle raison ? Alors, pendant qu'elle essayait de se contrôler et de se retenir, la rep vit que le PAC était en train de pleurer lui aussi. Assis par terre, comme un petit enfant, il mouillait ses cils d'un sanglot minuscule. Si différents tous les deux, et soudain unis par les larmes en cette nuit obscure et solitaire. Ce fut un instant très étrange. Le moment le plus bizarre de la vie de Bruna.

Entre son absurde course à l'aube et le mal qu'elle avait eu à trouver le sommeil, Bruna n'avait quasiment pas dormi. Elle se leva plus fatiguée qu'elle s'était couchée la veille au soir, maladroite jusqu'à l'exaspération, lente et abrutie. Elle se trompa en appuyant sur la cuisine-distributrice et, au lieu d'un café, se servit une soupe qu'elle dut jeter. Elle décida alors de prendre un de ces expressos instantanés qu'il suffisait d'agiter pour qu'ils aient la température parfaite, mais lorsqu'elle décolla le couvercle du verre elle se renversa tout le liquide dessus. Elle était déjà d'assez mauvaise humeur, mais par-dessus le marché la douche de vapeur cessa brusquement de fonctionner et l'androïde dut se rincer à l'eau. Un gâchis coûteux, surtout compte tenu de l'état calamiteux de ses finances.

La seule chose dont Bruna avait alors envie, c'était de se remettre au lit, ou peut-être même sous le lit, de crainte de ce que pouvait lui apporter un jour à l'évidence si néfaste. Mais elle prit son courage à deux mains et se mit au traail avec un écœurement hébété. Elle parla avec Habib pour l'informer des progrès de l'enquête, qui en réalité n'avait pas du tout progressé, mais au moins elle put évoquer son prochain rendez-vous avec le mémoriste clandestin. Elle parla avec Yiannis pour lui dire que tout allait bien, car elle supposait qu'il serait inquiet à cause de son infiltration au PSH et, à sa surprise, elle découvrit que le vieil homme non seulement n'avait pas l'air soucieux, mais qu'il ne s'en souvenait probablement même pas : il était trop perturbé par la manipulation des Archives et l'absence de réponse à ses plaintes. De plus en plus agacée, Bruna examina son compte courant sur Bancanet et constata que sa situation était pire que ce qu'elle imaginait, parce qu'on lui avait prélevé la troisième traite du crédit personnel qu'elle avait demandé quelques mois plus tôt, quand elle était sans travail et sans envie. Ensuite, elle appela le responsable de la maintenance de l'immeuble pour lui communiquer la panne de la douche de vapeur, et l'homme répondit que, d'après ses tableaux d'auto-analyse, la douche n'avait rien, et l'androïde en profita pour lui jeter à la figure une énorme gueulante de beuglements tonitruants. Ensuite, vibrant encore de cette décharge d'adrénaline, elle alla dans la cuisine, sortit le four encastrable du mur et se le balança sur le pied. Ou plutôt, elle ne se le balança pas, mais l'appareil lui glissa des mains, et il ne lui écrasa heureusement pas le pied car ses réflexes ultra rapides lui permirent de faire une cabriole dans les airs et de sauver ses orteils de justesse. Mais le four s'écrasa bruyamment sur le

sol, et la porte se fendit et se déboîta.

– Maudites soient toutes les maudites espèces… bredouilla-t-elle avec désespoir.

Elle allait devoir acheter un nouveau four et en plus très rapidement, malgré l'état calamiteux de ses finances, car l'appareil ne rentrait plus dans le trou et elle ne pouvait courir le risque que quelqu'un vienne et découvre sa cachette secrète. Une cachette dont elle sortit maintenant son petit pistolet à plasma, qu'elle mit dans son sac à dos : elle avait un pressentiment vague mais persistant de danger, et avait décidé de se rendre armée à son rendez-vous avec le pirate des *mémos* illégales. Puis elle s'approcha de l'écran principal et vérifia manuellement une fois encore qu'elle n'avait reçu aucune communication ni message de Lizard.

– Foutue tête de lard… grommela-t-elle.

Bruna était prête et devait de surcroît partir tout de suite si elle voulait aller à son rendez-vous avec le mémoriste en transport public, mais au lieu de ça elle se laissa tomber sur sa chaise et demanda à l'ordinateur d'appeler l'inspecteur. Le visage de l'homme remplit l'écran, plus granitique et impénétrable que jamais.

– Qu'est-ce que tu veux ?

Il n'était apparemment pas d'humeur. En réalité l'androïde ne savait pas ce qu'elle voulait, peut-être s'excuser d'une façon ou d'une autre pour son comportement de la veille. Mais la sécheresse antipathique de Lizard lui fit adopter, par réflexe, une âpreté similaire.

– Une question : tu penses que c'est vrai ce qu'a dit l'ambassadeur, comme quoi les tatouages étaient une falsification de l'écriture labariste ? improvisa-t-elle.

Paul entrebâilla un peu plus ses lourdes paupières.

– Tu en penses quoi, toi ? répondit-il d'un ton vaguement irrité.

La rep réfléchit un instant.

– Donner raison à ce minable m'indigne, mais je crois que oui. Les mensonges regorgent généralement de détails inutiles et il ne s'est absolument pas efforcé d'orner ce qu'il disait.

– C'est possible. Autre chose ? Je suis très occupé.

– Ce matin je vais voir un mémoriste pirate.

Bruna s'entendit en train de dire ça et en fut abasourdie. Pourquoi racontait-elle au policier une information si importante ? Parce que je ne veux pas qu'il me raccroche au nez, se répondit-elle. Parce que je veux que nous redevenions amis. Mais en réalité, ç'avait été une confidence stupide : Lizard allait sans doute encore s'énerver après Nopal et lui déconseiller de se rendre à une entrevue concertée par ce dernier.

– Très bien. Alors avance bien, répondit Lizard.

Et il coupa la communication. La rep regarda l'écran, stupéfaite.

Quoi ? Il n’allait même pas prendre la peine de se disputer avec elle ? Quatre ans, trois mois et quatorze jours. Quatre ans, trois mois et quatorze jours, répéta-t-elle mécaniquement. Mais elle continua de se sentir aussi affligée.

À cet instant, le portable d’Annie Heart sonna : un appel du suprématiste Serra. Bien sûr, se dit Bruna d’une humeur morose : à tous les coups mes rendez-vous avec le suprématiste et le pirate vont maintenant tomber en même temps. Quand les choses vont mal, en général elles empirent. Elle répondit sans l’image.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Tu as de la chance : Hericio va te voir. Dans une demi-heure, devant le Saturne.

La détective prit une respiration.

– Non.

– Non ?

– Non, aujourd’hui non. Demain.

Elle entendit le silence ahuri de l’homme.

– Comment ça, aujourd’hui non ? dit-il finalement.

– Écoute, ce n’est pas moi qui ai de la chance, mais vous, parce que je peux être une bonne contribuable pour votre cause. Si Hericio veut me voir, c’est que vous avez déjà vérifié mes bonnes intentions. D’accord, alors maintenant je veux vérifier les vôtres. Étant donné que je vais vous donner une sacrée cagnotte, je veux que vous me traitiez correctement, avec éducation et même avec un peu d’adulation. Qu’est-ce que c’est que ça, de me faire courir comme on siffle un chien ? Ça sera demain ou rien, parce que je pars après-demain. Et comme je suis généreuse, je vous laisse choisir le moment. Demain j’ai tout mon temps pour Hericio.

Elle se tut en retenant sa respiration devant sa propre audace.

– Bon. Je vais voir ce que je peux faire, grogna Serra avant de raccrocher.

Bruna laissa l’air s’échapper lentement de ses poumons. Elle espérait n’avoir pas tout gâché. Elle poussa sa chaise en arrière pour se lever et les roues se bloquèrent : elles s’étaient coincées dans des chiffons effilochés. Intriguée, la détective tira sur le tissu et des boulettes compactes de toile à moitié rongée se mirent à sortir. Elle venait de découvrir l’une des réserves secrètes de nourriture de Bartolo : le pied creux de sa chaise de travail était rempli à ras bord d’une bourre de haillons variés. Bruna vida le tube d’abord avec irritation, puis avec une certaine tendresse et enfin avec quelque chose qui ressemblait à du regret. Et quand elle se rendit compte que cet animal stupide était presque en train de lui manquer et qu’elle était même en train de penser à lui mettre ces chiffons de côté, c’est alors qu’elle se mit pour de bon dans une humeur épouvantable.

Décidément, ce n'était pas son jour, se dit-elle, pendant qu'elle balançait les guenilles dans l'incinérateur.

Au moins, elle sortit de chez elle à temps et, après avoir pris le métro et deux tramways, arriva au lieu convenu, qui se trouvait dans la banlieue de Madrid. C'était une ancienne zone industrielle à présent très décrépite : presque tous les commerces étaient fermés et une bonne partie d'entre eux étaient en ruine. Les mauvaises herbes poussaient dans les fissures des murs et de petites montagnes d'ordures vétustes s'étaient fossilisées dans les ruelles, créant des tas compacts que le temps et la pluie décoloraient. C'était à peine si des véhicules circulaient dans les rues creusées de nids-de-poule et disposées perpendiculairement, et pendant les dix minutes où elle y tourna en rond avant de tomber sur le hangar, elle ne croisa aucun piéton. Un endroit charmant.

L'entrepôt 17-B du secteur 4 semblait être une ruine parmi d'autres, voilà pourquoi Bruna avait eu du mal à le localiser. Le quartier tout entier était dépourvu de balises GPS, ce qui indiquait une détérioration archaïque. La détective avait dû rechercher l'endroit visuellement, mais presque tous les écriteaux étaient arrachés ou tagués au point de les rendre illisibles. De fait, le panneau en laiton du 17-B était par terre, à côté de la porte. On aurait dit qu'il était tombé, mais quand Bruna voulut le soulever elle remarqua qu'il était cloué au sol. Le portail coulissant de l'entrepôt, unique entrée visible, était déformé, rongé par la rouille et tordu, comme s'il n'avait pas été ouvert pendant des décennies et ne pourrait jamais plus s'ouvrir.

– Bonjour ? Il y a quelqu'un ?

Elle martela la plaque corrodée à plusieurs reprises sans grand enthousiasme, en se demandant si elle ne s'était pas trompée d'adresse. Elle allait appeler Nopal pour confirmer le rendez-vous, quand tout à coup le portail se leva avec facilité et sans bruit. Bruna fit un pas en avant et la porte redescendit silencieusement dans son dos. Il s'agissait manifestement d'un mécanisme de fermeture neuf et en bon état. L'aspect cassé et corrodé de l'extérieur était un simple camouflage. La détective regarda autour d'elle : elle se trouvait dans un petit vestibule blanc et vide.

– Entre dans l'ascenseur et appuie sur le bouton B, lui ordonna une voix synthétisée par ordinateur.

Il s'agissait d'un monte-charge gris, une relique industrielle du XXIe siècle. Il n'avait que trois boutons : A, B et C. Elle appuya sur celui qu'on lui avait dit et la cage trembla et se mit en marche très lentement. Quand elle s'arrêta et ouvrit ses portes, Bruna se retrouva dans un grand salon fastueusement décoré dans le style néocosmique. Des divans flottants et des canapés embrasseurs dernier cri alternaient avec des pièces d'antiquité de premier choix : un bureau art déco, une

petite armoire chinoise. Les murs affichaient les images animées d'une vue panoramique : une magnifique plage solitaire et, au loin, un village blanc au pied d'une montagne. Le paysagisme d'intérieur était très bien fait et on avait vraiment l'impression que tous les murs de la salle étaient de grandes verrières sur l'extérieur. Les images gardaient même une continuité, de sorte que si un chien traversait l'un des murs en courant, il passait sur le mur suivant en conservant la perspective adaptée. Un travail extrêmement cher.

– Entre. Viens par ici.

L'endroit était tellement grand et rempli de meubles que Bruna eut du mal au début à voir d'où sortait la voix. Elle localisa finalement le type sur un groupe de divans rouges. Ils s'étudièrent mutuellement pendant qu'elle approchait : c'était un homme jeune et très mince. Mais quand elle arriva à côté de lui, la rep remarqua que cette bouille lisse et enfantine était le produit de la chirurgie : il était sans doute bien plus âgé que ce dont il avait l'air à première vue. De près, il avait un aspect plastique et inexpressif. Désagréable.

– On dirait qu'être mémoriste pirate rapporte pas mal d'argent… dit Bruna en guise de salut.

L'homme fit avec sa bouche une grimace bizarre qui était probablement un sourire. Mais il était si tiré que ses commissures refusaient de s'incurver.

– Oui, les affaires ne vont pas mal… Je prendrai ton observation pour un compliment… parce que je suis en train de te rendre service en te recevant… pour te donner des informations qui t'intéressent… Je ne vais donc pas croire que tu serais assez bête pour m'insulter à peine arrivée… Non, ce que je vais faire, c'est croire que tu as été surprise par cette jolie maison et que ta phrase est une reconnaissance implicite de sa beauté.

Bruna ravala sa salive. L'homme avait raison. Elle se maudit d'être si grande gueule et maudit surtout l'agressivité que les mémoristes éveillaient en elle. Le souvenir de Nopal et des bras de Nopal alors qu'ils dansaient passa dans sa mémoire comme un vent chaud. Et c'était pire encore lorsqu'ils n'éveillaient pas son agressivité.

– En effet, c'est un compliment. Les réplicants de combat ne sont pas très bons en courtoisies sociales. J'ai été impressionnée par ta maison, bien sûr. Je peux m'asseoir ?

Le type acquiesça d'un hochement de tête et Bruna se laissa tomber sur le divan d'en face. Le meuble se balança doucement dans l'air en recevant son poids.

– Et je suis encore plus impressionnée par le fait que tu aies accepté de me voir et de parler avec moi. Pourquoi fais-tu ça ?

– Pour ça, tu dois remercier Nopal, répondit le pirate en agitant une main squelettique devant lui.

– Vous êtes amis ?

L'homme soupira sarcastiquement :

– Amis ? Je ne dirais pas ça… Mmmm… Non. Amis, pas exactement. Mais je te vois parce qu'il me l'a demandé.

– Alors, Nopal doit être très convaincant… car en plus tu me reçois chez toi… Extraordinaire. Très… intime.

Le type composa de nouveau avec sa bouche cette grimace bizarre qui était peut-être un sourire. Son travail de chirurgie plastique excessif et trivial ne cadrait pas avec le raffinement de l'endroit, pensa la rep. Ses habits eux aussi paraissaient vulgaires, en velours noir tape-à-l'œil et beauf, sans parler des chaînes en or qui étranglaient son cou flasque. L'homme n'avait manifestement rien à voir avec la délicatesse du décor.

– Je n'ai pas beaucoup de temps. Tu veux le perdre à parler de Pablo Nopal ? grogna l'homme.

– Je préfère que nous parlions des *mémos*.

– Lesquelles ?

– Celles qui sont adultérées. Celles qui rendent fous les réplicants et qui les tuent ensuite.

– Je ne sais rien sur elles. Je n'ai jamais tué personne. Pirate oui, assassin non. Je ne travaille qu'avec des trafiquants fiables. Des gens sérieux. Ils ont la clientèle, ils fournissent le hardware… Je me contente d'écrire le contenu.

– Oui. Et je suppose que tu ne sais rien non plus sur qui peut se trouver derrière ces implants mortels, bien entendu…

– Eh bien, il y a un truc qu'on raconte par ici. Je sais que c'est quelqu'un qui vient de l'extérieur.

Labari, pensa immédiatement Bruna.

– De l'extérieur de la Terre, tu veux dire ?

– De l'extérieur du métier.

– Ce que tu fais est un métier ? grogna-t-elle, déçue.

– Autant que le tien, à la différence que je suis un meilleur professionnel que toi.

Bruna soupira.

– Je n'en doute pas. Excuse-moi. Mais si vraiment tu es aussi bon que ça, on a dû t'appeler pour que tu fasses ces *mémos* meurtrières…

– Je t'ai dit que non.

– Combien êtes-vous ? Combien de mémoristes illégaux comme toi y a-t-il sur le marché ?

– Comme moi, personne. Je suis le meilleur. Mais ensuite il y en a peut-être une demi-douzaine.

– Et lequel parmi eux pourrait avoir fait ça ?

– Parmi ceux-là, aucun.

– Pourquoi ?

– La plupart des mémoristes pirates sont très mauvais. Ils utilisent des trames aléatoires achetées sur le marché noir et des images synthétisées par ordinateur. Leurs *mémos*, c'est de la merde. Mais ces mémoires assassines sont incroyables… Étranges, très étranges. Je n'ai jamais rien vu de semblable. Très violentes et remplies de haine, mais remplies aussi de véracité. Derrière tout ça il y a un écrivain. Quelqu'un qui meurt d'envie de s'exprimer. Elles sont courtes, à peine une quarantaine de scènes, mais bonnes. Les pirates que je connais n'auraient jamais été capables de les faire.

– Tu m'intrigues : comment se fait-il que tu connaisses le contenu des *mémos* assassines ?

– Eh bien, nous avons tous nos contacts… Et c'est ma profession. Mieux encore, on peut dire que c'est ma vie…

– Tu dis qu'elles sont très étranges… Donc tu crois que de nouveaux trafiquants sont arrivés en ville ?

– Non, non. Je n'ai pas dit ça. C'est ce qui est bizarre dans cette affaire. Il n'y a pas de nouveaux trafiquants. Il n'y a pas de nouveaux mémoristes. Ce n'est pas qu'il y ait un lot adultéré… Personne n'est en train d'écouler des *mémos* assassines sur le marché. Personne n'est en train de les vendre. Ce n'est pas une opération commerciale. Ce n'est pas une affaire de drogue. Tu comprends ce que je te dis ?

Bruna réfléchit un instant afin d'analyser les paroles du type.

– Tu veux dire que les victimes n'ont pas acheté ces implants volontairement… Qu'on leur a implanté ces mémoires de force… Et qu'elles n'ont probablement pas été des victimes prises au hasard, mais choisies pour une raison donnée…

– Exact.

Alors, non seulement Chi, mais tous les autres réplicants pouvaient avoir été soigneusement sélectionnés en fonction d'un plan.

– Et pourquoi est-ce qu'ils tuent aussi les trafiquants habituels ?

Le mémoriste gratta la pointe de son oreille avec nervosité.

– Mmmm… Voilà une bonne question. Une question dont j'aimerais connaître la réponse.

Il avait peur. Cet homme avait peur, comprit soudain l'androïde. Cela expliquait certaines choses.

– Tu crains qu'ils puissent te tuer toi aussi… C'est pour ça que tu as voulu parler avec moi…

– Je t'ai dit que c'est pour Nopal que je te vois… Mais, et c'est logique, ces morts m'inquiètent… Comme le dit le proverbe : quand le plasma brille, ton sang commence à bouillir.

– Et tu n'as pas d'hypothèse ?

– Et toi ? En fin de compte, c'est toi la détective.

Bruna fronça les sourcils :

– Au début, j'ai pensé que c'était une guerre commerciale… pour

se débarrasser de la concurrence.

– Non. En plus, on dirait qu'ils ne veulent pas en finir avec tout le monde… Parmi mes associés habituels, ils n'en ont tué qu'un. Il était en compagnie d'un autre trafiquant quand ils l'ont tué, mais ils n'ont pas touché à l'autre. On dirait qu'eux aussi sont sélectionnés.

– Peut-être à cause de quelque chose qu'ils savent ?

Le mémoriste pâlit. C'est pour ça qu'il s'était fait opérer si sauvagement, se dit Bruna. Tout commençait à coller : ce n'était pas de la chirurgie esthétique, mais un changement d'aspect et d'identité. C'était un homme qui tentait de se cacher, un fugitif.

– À cause de quelque chose qu'ils savent… répéta le pirate sur un ton maussade.

– Par exemple, ce projet clandestin de l'ancienne UE pour implanter des comportements induits. Ces mémoires artificielles pour humains…

L'idée lui était venue d'un coup, comme surgie du néant. L'androïde se laissait toujours conduire par ces soudains éclairs d'intuition : elle était persuadée que ces pensées se glissaient parfois dans sa tête parce qu'elle les captait en quelque sorte dans ce qui l'entourait. La série de réplicants de combat à laquelle appartenait Bruna avait été dotée d'une enzyme expérimentale, la nexine, qui renforçait supposément la perception empathique. Les expériences n'avaient pas été concluantes et l'enzyme était officiellement considérée comme un échec, mais quoi qu'en disent les bio-ingénieurs, la détective avait l'impression que ça marchait, au moins de temps en temps. Le mémoriste se recroquevilla :

– Comment tu sais ça ? dit-il en baissant la voix.

– Nous avons tous nos contacts, comme tu dis…

L'homme semblait mal à l'aise.

– C'est un sujet très… Hum… J'y ai participé. Oui. Ça ne me dérange pas de te le dire. J'ai participé à ces expériences. Quand elles étaient clandestines, oui, mais officielles. Une affaire d'État. Et puis, quand ils ont arrêté le programme à toute allure et brutalement, ils m'ont rendu la vie impossible. On m'a accusé de choses que je n'avais pas faites. On m'a expulsé de la profession. On ne m'a pas laissé retravailler comme mémoriste. Et j'étais le meilleur. Je suis le meilleur. C'est pour ça qu'ils m'avaient engagé.

– Ça semble injuste…

– C'est un outrage !

– Et qui sont ceux qui t'ont fait ça ?

L'homme grimaça :

– Je n'ai pas l'intention d'en dire plus. J'ai déjà trop parlé. C'est dangereux.

– Mais ces misérables qui t'ont engagé et qui ont ensuite détruit ta

vie… Ils mériteraient que les gens sachent ce qu'ils ont fait…

L'homme souffla, furibond.

– Si cela se savait, je serais mort ! Tu crois que je suis bête ? N'essaie pas de me cirer les bottes si grossièrement. Ne crois pas que tu vas me soutirer plus d'informations comme ça.

Bruna leva les mains dans un geste d'apaisement.

– Bon, d'accord, excuse-moi. C'est vrai que j'essayais de me gagner ta sympathie… Un peu. Mais c'est vrai aussi que ça me semble une histoire terrible… Et c'est peut-être la raison de ces assassinats. Qui dirigeait ce programme ? Qui t'a fait ça ?

Le mémoriste plissa les yeux et mordit sa lèvre inférieure. Mais il était trop emporté pour pouvoir se retenir.

– Ce n'est pas la faute de ceux qui avaient la direction scientifique. En fait, les scientifiques aussi ont été…

L'homme se tut brusquement et fixa Bruna avec des yeux très ronds. Et avec une bouche déformée et très ronde. Tout se passa en un millième de seconde, l'immobilité, l'expression de stupeur, jusqu'à ce qu'un jet de sang sorte de sa bouche. La rep s'était alors déjà jetée par terre la tête la première et roulait sous le divan flottant. L'air sentait le bonbon brûlé, qui était l'odeur du plasma, et la douceur nauséabonde du sang. Les tirs de plasma ne font pas de bruit, de sorte que vous ne savez qu'on vous tire dessus que lorsque leur lumière glacée vous perfore. Bruna avança à quatre pattes sous les canapés et se protégea derrière l'armoire Ming. Elle sortit son propre pistolet, qui semblait si petit dans sa longue main, et tenta de jauger la situation. Depuis sa barricade de fortune, elle ne voyait personne. Le mémoriste était tombé par terre de tout son long : le tir était entré dans son cou et semblait lui avoir fait éclater la trachée. Ils avaient dû utiliser un plasma noir, un type d'arme illégal dont l'impulsion lumineuse se transformait en large faisceau en entrant dans la cible. D'où la quantité de sang qui était sortie par la bouche, la destruction instantanée. En tout cas, le tir avait dû venir de la porte. C'était la seule entrée qu'il y avait dans le hangar, elle était juste à côté de l'ascenseur et donnait sans doute sur l'escalier. Elle retint sa respiration et écouta attentivement. On n'entendait rien, hormis le murmure aqueux du mort qui se vidait de son sang. Et on ne voyait personne.

Mais l'agresseur ou les agresseurs devaient être là.

Ou peut-être qu'ils ne voulaient assassiner que le mémoriste ?

Elle attendit.

Et attendit.

Il est sûrement parti, pensa-t-elle. Avec un plasma noir, l'armoire chinoise derrière laquelle elle tentait de se protéger n'était pas une meilleure défense qu'une feuille de papier. Si l'assassin avait voulu la

tuer elle aussi, il l'aurait déjà fait. Délicatement, et en suivant le parcours qu'elle avait préalablement planifié, Bruna se déplaça de l'armoire jusqu'au grand fauteuil. Du fauteuil à la table. De la table à l'autre table du bureau. Là elle s'arrêta, car ensuite venait le pire, un bout dégagé et assez long jusqu'à la porte. L'entrepôt n'avait pas de fenêtres, mais était éclairé par des plaques zénithales de lumière solaire. Elle allait donc devoir sortir par là où elle était entrée. Pas par l'ascenseur, qui pouvait se transformer en piège étroit, mais par l'escalier. Par là même où l'agresseur était sans doute arrivé.

Elle prit une inspiration et se lança dans un sprint final jusqu'à la porte. Elle l'ouvrit d'un coup de pied. Il n'y avait personne. Elle pensa avec joie : je suis presque dehors. Et c'est alors qu'elle sentit la transpiration et l'adrénaline, et qu'elle perçut une légère vibration de l'air dans son dos. Elle pensa à se retourner mais n'en eut pas le temps : une chose dure frappa sa tête et son épaule. Sa vue se brouilla et elle écarta ses jambes en compas pour ne pas tomber. Des agresseurs flous sortis d'elle ne savait où bondirent sur elle. Ce n'est pas possible, pensa-t-elle dans un instant d'exaspération : où étaient-ils ? Où est-ce qu'ils avaient bien pu se fourrer ? Elle tira au jugé avec son pistolet laser, mais une douleur lancinante au poignet l'obligea à lâcher son arme. À moitié abrutie, elle se défendit de ses attaquants avec une fureur animale. Elle frappa, rua, mordit. Les coups qu'elle recevait ne lui faisaient pas mal, mais elle était consciente de les recevoir. Trop de coups, calcula-t-elle, je ne tiendrai pas longtemps. Alors ses genoux fléchirent et elle se retrouva au sol. C'est la fin, se dit-elle froidement. Sans peur, sans surprise. Et elle pensa à Merlin.

– Bruna… comment tu te sens ?

La rep ne se rappelait pas s'être évanouie, elle croyait avoir été consciente tout le temps, peut-être un peu sonnée mais consciente. Et pourtant, elle avait dû louper quelque chose, car maintenant il n'y avait personne autour d'elle, c'est-à-dire que ses agresseurs n'étaient pas là. Seul était là l'énorme Lizard penché sur elle. Il lui faisait une ombre agréable et c'était comme une caverne protectrice.

– Comment ça va ?

– Parfaitement bien, répondit la rep.

Ou c'est ce qu'elle voulut dire. En réalité, on entendit quelque chose comme "pafffmabia".

– Bruna, tu sais qui je suis ? Comment je m'appelle ?

L'agacement la désengourdit un peu plus.

– Oh, patoulé espèces, tu es Paul. Paul. Kesféla ?

Elle se remettait progressivement. Et avec la lucidité vinrent les douleurs. Une douleur dans le cou. Une douleur dans la main. Une douleur dans les reins. Une douleur à la tête. Une douleur, même, dans l'air qui entrait et sortait lentement de ses poumons.

– Je t'ai suivie. Heureusement. Tu mettais un temps fou à sortir, alors j'ai décidé de jeter un coup d'œil. La porte était ouverte et je t'ai trouvée par terre. Ils t'ont flanqué une bonne raclée. Hélas je n'ai pu voir personne. Sur le palier il y a une fausse porte qui donne sur un escalier à l'arrière. Ils ont dû fuir par là.

Bruna essaya de se redresser et poussa un grognement.

– Attends…

Lizard la hissa aussi facilement que s'il soulevait une marionnette et la fit asseoir le dos appuyé contre le mur. Là aussi une douleur. Le dos, ou peut-être le mur.

– Comment tu te sens ?

– Nauséeuse…

Elle porta une main à sa bouche avec prudence.

– Je crois qu'ils t'ont cassé une dent, l'informa Paul.

– Sans blague…

Bruna cracha par terre un cercle de sang. Ce qui lui rappela le mémoriste pirate.

– Là-bas il y a un homme qui est…

– Mort. Oui. Ils lui ont tiré dans le cou, répondit Lizard.

Par la porte apparurent deux jeunes PAC aux mines effrayées.

– Il était temps. Vous avez un cadeau là-bas… dit l'inspecteur en

pointant sa tête vers le cadavre. J'ai prévenu le juge. Que personne ne touche à rien jusqu'à ce qu'il vienne.

– Oui, monsieur.

Pendant ce temps, Paul était en train d'examiner le corps de la rep avec des mains habiles, bougeant ses jambes, ses bras, palpant ses côtes.

– Tu es couverte de sang, mais j'ai l'impression que la plus grande part est à lui.

– Je vais bien, dit Bruna.

– Bien sûr. Allez, je t'emmène à l'hôpital.

– Non. Pas à l'hôpital. Chez moi.

– Bon. Chez toi, mais en passant par l'hôpital.

Lizard ramassa par terre une chaussure de l'androïde, qu'elle avait perdue dans le tourbillon et, lui levant le pied, la chaussa avec une douceur délicate. Et Bruna sentit alors quelque chose se briser en elle, quelque chose devenir beaucoup plus douloureux que toutes les autres douleurs de son corps contusionné.

– Je vais bien, répéta-t-elle en retenant difficilement une absurde envie de pleurer.

Ah, qu'allait-elle devenir ? Faire l'amour avec quelqu'un, c'est facile. Coucher avec l'inspecteur, par exemple, aurait été très simple et banal. Une gymnastique triviale vite oubliable. Mais que quelqu'un lui remette sa chaussure qu'elle avait égarée, que quelqu'un la chausse avec cette cajolerie rude, avec cette tendresse maladroite, ça, c'était impossible à surmonter. Le petit geste de Lizard l'avait laissée sans défense. Elle était perdue.

À l'hôpital, on lui fit un TCG fluoré de tout le corps et, curieusement, il n'y avait pas de lésions importantes : les organes allaient bien, aucune sorte d'hémorragie interne et le coup sur la tête ne semblait pas avoir produit de traumatisme durable. Elle avait deux côtes fêlées et une blessure superficielle de tir de plasma au poignet : ce n'était heureusement pas du plasma noir et il n'avait pas affecté les os. Enfin, rien qui ne puisse être arrangé par une dose sous-cutanée de paramorphine. Quant à sa dent cassée, on lui en extirpa la racine dans le box même des urgences, on lui mit un implant et on lui vissa une nouvelle dent parfaitement semblable aux siennes. Tout l'avantage de venir avec Paul Lizard, certainement : Bruna payait avec sa modeste assurance santé, mais l'inspecteur connaissait la moitié de l'hôpital et obtint qu'on lui accorde un traitement d'assurance haut de gamme.

– C'est le centre médical où nous venons, à la brigade des homicides… C'est pour ça que je t'ai amenée ici.

Je t'ai amenée, se répéta mollement Bruna pendant que l'homme l'aidait à rentrer dans la voiture. La rep avait l'impression que Lizard était en train de décider de trop de choses pour elle et, en d'autres circonstances, cette situation lui aurait paru crispante. Mais elle était épuisée et la paramorphine molletonnait ses nerfs, si bien qu'elle se cala confortablement sur le siège et se laissa faire sans rien dire. En sortant du parking de l'hôpital, une rafale de vent tempétueux berça le véhicule.

– Du vent sibérien. Nous sommes en état d'alerte, je ne sais pas si tu es au courant… Une crise polaire est en train d'arriver.

Même la placidité de la drogue n'empêcha pas la nouvelle de provoquer chez l'androïde une profonde contrariété. Bien que le réchauffement climatique ait fait grimper la moyenne des températures annuelles de plusieurs degrés et désertifié des régions autrefois boisées et tempérées, une inversion de ladite *oscillation arctique*, un phénomène que Bruna n'avait jamais réussi à comprendre, causait de temps à autre des vagues inhabituelles et brèves de froid très intense, un jour ou deux de neiges copieuses, des bourrasques furieuses et une chute vertigineuse des thermomètres, qui pouvaient facilement atteindre les moins vingt degrés à Madrid. Même si le phénomène ne faisait que commencer et que la température devait encore pas mal descendre, les passants marchaient péniblement contre le vent, l'air d'avoir froid, et faisaient la queue devant les supermarchés pour acheter des provisions ou, pire encore, des

radiateurs et des vêtements thermiques. La rep était toujours stupéfiée par l'imprévoyance des gens : chaque année, il y avait au moins une ou deux crises polaires, mais les gens vivaient comme si c'était une exception, quelque chose d'anormal qui ne se reproduirait jamais. Du coup, chaque fois qu'une vague de froid arrivait, les articles thermiques étaient en rupture de stock.

– Regarde, il neige, dit Lizard.

Et c'était vrai : des flocons à moitié fondus s'écrasaient sur le pare-brise. Une neige mortelle, pensa la détective : les gelées laissaient toujours une traînée de victimes, les plus vieux, les plus malades, les plus pauvres. L'androïde respira profondément, en se sentant incroyablement bien dans l'habitacle moelleux et chaud du véhicule, la sérénité pâteuse de l'analgésique, la compagnie protectrice de Lizard.

– Tu t'es trompé de chemin. C'était tout droit.

– On ne va pas chez toi, Bruna. Je crois qu'il vaudrait mieux que, au moins pour aujourd'hui, tu te reposes en lieu sûr, et je ne sais pas si ton appartement en est un. On dirait que ces derniers temps les gens s'acharnent un peu trop à t'attaquer…

En effet, pensa l'androïde. Avant les assassins du mémoriste, il y avait eu le groupe de casseurs qui l'avait interceptée quand elle rentrait chez elle, et encore avant l'attaque de sa voisine. De cette Cata Caïn dont la *mémo* mortelle comportait la scène de son assassinat. L'image de la rep s'arrachant l'œil s'alluma un instant dans la tête de Bruna comme un éclair de sang. Elle frémit.

– Et où allons-nous alors ? demanda-t-elle.

Mais elle savait la réponse.

– Chez moi.

L'androïde fronça légèrement les sourcils. Pas bon, pas bon du tout de s'abandonner comme ça à la volonté de l'inspecteur, d'endosser cette passivité de créature blessée, la faiblesse confortable de la victime. Pas bon du tout de permettre que Paul prenne les décisions à sa place, qu'il ne fasse même pas semblant de la consulter, qu'il la domine avec un gant de soie. À n'importe quel autre moment, la rep aurait refusé, elle aurait ergoté et protesté. Mais elle se laissait maintenant faire, en ressentant un étrange plaisir dans la docilité. Un plaisir pervers. Qu'est-ce que ça peut faire, se dit-elle.

– Qu'est-ce que ça peut faire, grogna-t-elle à voix basse.

Soudain, elle se rappela qu'elle avait laissé son string sur le capot de cette même voiture quelques jours plus tôt et un petit sourire gagna ses lèvres. Qu'est-ce que l'inspecteur avait bien pu penser en trouvant ce cadeau ? Avait-il deviné qu'il était à elle ? C'était cette nuit-là qu'elle avait rencontré Lizard. Une vraie nuit de folie : son corps bouillonnait avec le *bonbon*. Rien que de penser au cocktail

d’ocytocine, Bruna eut l’impression que sa peau s’électrisait un peu. De brûlants et nébuleux souvenirs d’extase charnelle commencèrent à s’allumer dans sa tête. Mais elle se rappela alors qu’elle avait fini au lit avec l’Omaa, et la douce excitation érotique qu’elle était en train d’éprouver retomba subitement. Tout ça s’était passé… huit, non sept jours plus tôt. Le vendredi 21 janvier. Tant de choses s’étaient produites en si peu de temps. Si elle pouvait vivre tous les jours de sa vie avec cette intensité-là, sa petite existence techno-humaine semblerait très longue.

Elle inclina le fauteuil vers l’arrière et ferma les yeux. Quatre ans, trois mois et quatorze jours. C’était vendredi aujourd’hui, le 28 janvier 2109. Merlin était mort un 3 mars : il restait encore un peu plus d’un mois avant le deuxième anniversaire. Bruna se demanda quelle serait la date exacte de sa propre mort. Son compte à rebours obsessionnel n’indiquait que le temps qui lui restait avant d’arriver à la frontière fatidique des dix ans. Mais, à partir de là, la TTT pouvait mettre deux ou trois mois à l’achever. Elle calculait que ce serait en avril, ou en mai, ou peut-être en juin. De l’année 2113. En avril, en mai, peut-être en juin…

Elle avait dû s’endormir, car elle ouvrit soudain les yeux dans un vague sursaut et vit que la voiture s’était arrêtée et que Paul disait quelque chose.

– Viens. On est arrivés.

La neige commençait à prendre et en sortant du véhicule le froid intense traversa ses habits légers comme un millier d’aiguilles. Lizard jeta un bras sur les épaules de la rep et colla son corps contre le sien. Il le fit avec un tel naturel que Bruna n’en ressentit aucune surprise, bien au contraire, son propre corps s’adapta automatiquement à celui de l’inspecteur comme s’il s’agissait d’un mouvement mille fois répété. Et c’est comme ça, enlacés, penchés contre la lame du vent, se protégeant l’un l’autre, qu’ils parcoururent la distance jusqu’à l’immeuble.

En entrant dans le hall, cependant, la détective se détacha aussitôt avec une certaine gêne. Ce mouvement produisit une pointe dans ses côtes meurtries.

– Alors tu habites ici… dit-elle bêtement histoire de dire quelque chose, pendant qu’elle tâtait son flanc avec des doigts prudents.

C’était l’une de ces vieilles maisons du centre historique de Madrid, rénovée intérieurement quelques décennies plus tôt et pas trop bien entretenue. La cage étroite de l’escalier en bois usé abritait un seul ascenseur à l’apparence vétuste. Lizard ouvrit sa boîte à lettres et en sortit une poignée de publicités holographiques braillardes, que l’inspecteur écrasa d’une gifle et jeta dans la corbeille hermétique. Puis il ouvrit l’ascenseur à Bruna.

– Montes-y, toi. Quatrième étage. Je prends l’escalier.

Ce n’était pas étonnant qu’il monte à pied, car la cage était si petite qu’ils n’auraient pas pu y tenir tous les deux, sauf étroitement enlacés. Dommage, se dit Bruna avec un petit sourire pendant que l’ascenseur montait secoué de tremblements douteux. Quand il s’arrêta au quatrième étage, Lizard était déjà là, juste un peu essoufflé. Il n’était pas en mauvaise forme, surtout compte tenu de son volume.

– Entre. Mets-toi à l’aise.

Comment diable allait-elle faire ça ? Tout son corps lui faisait mal. Elle entra, hésitante : l’appartement n’avait qu’un seul espace, mais il était très grand. Grand et tristement austère. Un lit énorme, une table de travail, un canapé, des étagères. Le tout aussi dépouillé et impersonnel que la maison d’un techno-humain. Ou de la plupart des technos, rectifia mentalement Bruna en se rappelant la chambre ravissante et surchargée de Chi. Et même son propre appartement, ses tableaux, son puzzle. Il y avait ici tellement peu d’objets décoratifs que les trois balcons anciens avec leur rambarde en fer constituaient le principal ornement des lieux. Mais la rue était très étroite et l’immeuble d’en face, un bloc laid et bon marché dans le style Unification, semblait rentrer par les fenêtres.

– Tu peux dormir ici, dit Paul en désignant le large canapé. Il est confortable même pour mon gabarit, je l’ai déjà essayé, tu verras.

Bruna s’assit avec précaution. Elle pensa, et ce n’était pas la première fois de l’après-midi, à son précieux petit pistolet à plasma. Elle ne savait pas si ses agresseurs le lui avaient arraché ou si Lizard l’avait, et préféra ne pas demander. Avoir perdu son pistolet était un véritable embêtement, et en obtenir un autre serait assez cher et problématique, mais elle décida de laisser les ennuis pour le lendemain. L’appartement conservait une température très agréable et de l’autre côté des vitres, dans la lumière blafarde du couchant, la neige redoublait. Absurdement, l’androïde se sentit presque heureuse.

Lizard revint équipé d’un oreiller, d’une couverture thermique et d’une bouteille de Guitian mûri en fût.

– C’est pas toi qui aimais le vin blanc ?

– Non, c’est l’autre rep, répondit cocassement Bruna en désignant la photo d’une techno qui occupait l’écran principal de la maison.

Paul jeta un bref coup d’œil à l’image par-dessus son épaule puis continua de placer la couverture en silence. La détective craignit d’avoir dit quelque chose de déplacé.

– Mmmm… Oui, je crois que ce verre me fera du bien.

– Je vais préparer à manger, dit l’inspecteur.

Et lorsqu’il se leva, en se dirigeant vers le coin cuisine, il murmura quelque chose à l’ordinateur et l’écran principal remplaça l’image par celle d’un paysage de Titan.

Pendant que l'homme trifouillait le four-distributeur, l'androïde regarda dehors. La neige épaississait l'air et obstruait les fenêtres d'un voile grisâtre. Le jour mourait précocement sous le poids de la tempête et la lumière électrique s'alluma automatiquement. Bruna savait qu'elle ne devait pas poser la question, mais elle ne put s'en empêcher.

– Cette rep sur l'écran, c'est l'une des victimes ?

L'homme ne répondit pas, ce qui ne surprit pas Bruna. Cela la surprit davantage de s'entendre insister grossièrement :

– Ou peut-être une suspecte ?

Et, au bout d'une minute de silence, elle ajouta encore à sa propre consternation :

– Pourquoi tu ne réponds pas ? Tu me caches des détails de l'enquête ?

Lizard revint en portant un plateau avec d'énormes bols remplis à ras bord de soupe miso.

– J'allais préparer des sandwichs au thon reconstitué, mais après je me suis souvenu de ta dent qu'on vient d'implanter. Laisse-moi une place.

Il s'assit au bord du canapé et plaça un anneau thermique sur la bouteille de vin pour qu'elle reste froide. Il déboucha ensuite tranquillement le Guitian et servit deux verres. Il but quelques gorgées du sien et regarda vers la rue. Il faisait déjà nuit dehors et la lumière de l'appartement se reflétait sur le rideau de neige comme une toile.

– Si tu veux vraiment savoir qui c'est, pourquoi tu ne le demandes pas directement ?

– Comment ?

– Ose me demander et je te répondrai.

Bruna se tut un moment, honteuse.

– D'accord. Je suppose qu'elle n'a rien à voir avec l'affaire. Et je suppose aussi que je ne devrais pas me mêler de ce qui ne me concerne pas. Mais j'aimerais savoir pourquoi tu as la photo d'une androïde.

Paul remua sa soupe flegmatiquement, remplit la cuillère, souffla sur le liquide, le goûta un peu avec une moue dubitative puis avala le reste, pendant que la rep attendait avec impatience qu'il arrête sa comédie et continue de parler.

– C'est Maïtena.

Et il mit une autre cuillerée de soupe dans sa bouche.

– Et qui est Maïtena ?

On remue, et on souffle, et on avale encore une fois. Est-ce qu'il se moquait d'elle ou bien il avait du mal à en parler ?

– En réalité, c'est une histoire très simple. Quand j'étais petit, mes parents ont disparu. Alors, la voisine m'a adopté. Maïtena. Une rep

d'exploration.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Elle est morte. Tu voulais qu'il se passe quoi ? Sa TTT s'est déclarée.

– Je veux dire avec tes parents.

Paul leva son bol et se mit à boire dedans. Il faisait du bruit en sirotant et, de temps à autre, il s'arrêtait pour mâcher le miso. Il mit très longtemps à tout avaler.

– On les a mis en prison. Ils avaient kidnappé un type. C'étaient des délinquants. Ou ce sont, parce que je crois qu'ils sont toujours en vie.

– Tes parents sont des délinquants ?

– Ça t'étonne ? Il y en a beaucoup dans le monde. Tu devrais le savoir. Ça fait partie de ton travail, commenta l'homme, sarcastique.

Il essuya tranquillement ses lèvres avec sa serviette puis leva la tête pour la première fois depuis qu'il s'était assis sur le canapé et la regarda dans les yeux.

– J'avais huit ans quand je me suis retrouvé seul. Maïtena m'a élevé. Elle est morte quand j'ai eu quinze ans. On peut dire que ça a été une enfance heureuse. Grâce à elle. Je t'ai dit que je n'avais rien contre les reps.

L'homme se leva et lança le bol jetable dans le recycleur. Bruna le suivit du regard sans rien oser dire. Paul revint et se rassit. Sa cuisse frôlait la hanche de la rep.

– Tu sais à qui appartenait le loft où tu es allée ce matin ?

La question la déconcerta. Elle était trop plongée dans l'odeur de l'homme, dans sa chaleur proche, dans le vertige de ce moment d'intimité, et eut du mal à en sortir.

– Au mémoriste assassiné, j'imagine.

Lizard fit non de la tête. Il avait une expression étrange, mi-moqueuse mi-belliqueuse.

– Non. À Nopal. C'est l'une des propriétés de ton ami Pablo Nopal.

Bruna sursauta.

– Tu en es sûr ?

– Il ne t'avait rien dit, pas vrai ? Je t'avais prévenue… on ne peut pas lui faire confiance.

C'était absurde, mais cette nouvelle ne plut absolument pas à la détective. Que ses assaillants aient utilisé la porte simulée et le deuxième escalier, est-ce que ça n'indiquait pas une profonde connaissance des lieux ? Une fatigue intense parut s'abattre sur elle et, avec la fatigue, le réveil de toutes ses douleurs.

– Je suis crevée, grogna-t-elle.

– Ça ne m'étonne pas. Tiens, mets-toi une sous-cutanée. Je crois que c'est le moment.

Lizard lui tendit le tube injecteur et la rep se shoota l'analgésique dans le bras. Des vagues de bien-être lentes et fraîches commencèrent à parcourir son corps.

– Ça va mieux ? demanda l'homme, en se penchant sur l'androïde et en posant une main sur son épaule.

Ce fut de nouveau un mouvement très naturel, une demi-étreinte délicieusement affectueuse.

– Bieeeeeeen mieux, murmura Bruna.

Elle désira Lizard avec tout son corps, avec sa tête et son cœur et avec ses mains, avec son sexe dévorant et sa bouche capable de dire des douceurs tendres, et elle se serait jetée sur lui sans cet assoupissement soudain qui lui fermait irrésistiblement les yeux. Mais une seconde. Une seconde. Peut-être que c'était trop soudain. Elle fit un effort pour se réveiller.

– Pourquoi est-ce que j'ai tellement sommeil ? demanda-t-elle d'une voix pâteuse.

– Je t'ai mis un somnifère avec la paramorphine. Ça te fera du bien de te reposer.

Dans la chaleur de l'appartement, sous la couverture thermique, enveloppée par l'étreinte de l'inspecteur, Bruna eut froid. Elle pensa : je ne veux pas m'endormir. Mais ses paupières pesaient comme des pierres. Lizard le Lézard était justement apparu à ses côtés après la bagarre. Quelle coïncidence, comme dirait Nopal. Et maintenant il l'avait amenée chez lui. Et il avait mis la photo d'une rep à l'écran pour qu'elle la voie, et il lui avait raconté l'histoire absurde d'une enfance mélodramatique. Elle respira profondément en essayant de rester éveillée, mais la somnolence était comme un cercueil qui se refermait sur elle. La petite mort du sommeil. Ou la mort éternelle. Elle sentit un pincement de terreur. Lizard le Caïman, le séduisant Lizard, l'avait droguée. L'obscurité du sommeil la dévora sans qu'elle puisse savoir si Paul pourrait être son amant ou son assassin.

Archives Centrales des États-Unis de la Terre
Version Modifiable

ACCÈS STRICTEMENT RESTREINT
ÉDITEURS AUTORISÉS UNIQUEMENT

Madrid, le 29 janvier 2109, 15h27
Bonjour Yiannis,

> SI TU N'ES PAS YIANNIS LIBEROPOULOS, ARCHIVISTE CENTRAL FT711, ABANDONNE IMMÉDIATEMENT CES PAGES

ACCÈS STRICTEMENT RESTREINT
ÉDITEURS AUTORISÉS UNIQUEMENT

> L'INTRUSION NON AUTORISÉE CONSTITUE UN DÉLIT PÉNAL POUVANT ÊTRE SANCTIONNÉ PAR UNE PEINE ALLANT JUSQU'À VINGT ANS DE RÉCLUSION

Guerres Robotiques
Tags : Paix Humaine, Xe Convention de Genève, Mines de Coltan, Crise du Congo, Conspiration Réplicante, Lu Mière
#6B-138
Article en édition

Les Guerres Robotiques, qui débutent en 2079 et s'achèvent en 2090 avec la Paix Humaine, sont avec les Plaies le conflit armé le plus grave que la Terre ait jamais connu. L'escalade de violence qui ravage la planète au cours de la deuxième moitié du siècle dernier favorise, en 2079, la signature de la Xe Convention de Genève qui, ratifiée par la quasi-totalité des États indépendants (153 sur les 159 alors existants), décrète la substitution des combats de robots aux affrontements armés traditionnels. Les armées seraient remplacées par des armes mobiles et totalement automatisées qui se battraient entre elles, à la façon d'un gigantesque jeu électronique mais en version réelle. Les artisans du traité pensent en finir ainsi avec les massacres ou en réduire le nombre, et les guerres pourraient être reconverties en une sorte de passe-temps stratégique, tout comme les anciens tournois médiévaux étaient une version adoucie des combats authentiques.

Toutefois, les conséquences de cette mesure n'auraient pu être plus négatives. Tout d'abord, quelques heures à peine après la signature du traité, une guerre généralisée éclate dans la quasi-totalité du monde, à croire que certaines nations attendaient avec leurs robots prêts au combat (certains politologues, comme la célèbre Carmen Carlavilla dans son livre *Paroles mouillées*, soutiennent que la Xe Convention de Genève est une simple manœuvre commerciale des fabricants d'automates de guerre). Étant donné que les pays les plus riches possèdent un nombre incomparablement supérieur de robots, les

pays pauvres, bien qu'ayant signé la convention, ne songent pas un instant à la respecter, et attaquent les automates avec des troupes classiques qui causent des dégâts immenses puisque, selon les spécifications de Genève, les robots sont *castrés* par une puce électronique les empêchant de porter atteinte aux humains. Puce qui, bien évidemment, est enlevée subrepticement et illégalement au bout de quelques semaines, si bien que les vastes champs de ferraille fumante recommencent aussitôt à se couvrir de sang.

La contre-attaque des automates est si incontrôlée et dévastatrice qu'on enregistre plus de morts en six mois que dans toutes les guerres ayant eu lieu précédemment dans le monde. C'est à cette période qu'éclate la Crise du Congo. Comme chacun sait, c'est dans ce qui fut l'ancienne République Démocratique du Congo que se trouvent 80 % des réserves de coltan, un minerai essentiel à la fabrication de tous types de composants électroniques. L'exploitation des mines de coltan constitue alors depuis un siècle l'origine de divers conflits armés conventionnels, mais les Guerres Robotiques repoussent les limites connues de la violence : toute la population du Congo est exterminée, à l'exception du président Ngé Bgé et des deux cents membres de sa famille, qui ne se trouvent pas dans le pays au moment du massacre et continuent aujourd'hui encore d'être propriétaires des mines de coltan, ainsi qu'une entreprise fantôme qui est en réalité secrètement contrôlée par des techno-humains.

**** *(Attention à ces altérations du texte totalement injustifiées et erronées ! J'insiste sur la nécessité urgente d'une investigation interne. Archiviste central FT711)* ****

Ladite Crise du Congo n'est pas l'unique extermination de population des Guerres Robotiques, mais la plus importante et la plus connue. Les grandes puissances mondiales radicalisent rapidement leurs positions autour de cette crise et les clauses de Genève semblent enfin être respectées au pied de la lettre : dans la solitude du territoire congolais dévasté, au milieu des métaux rouillés et des ossements jaunâtres, les robots se détruisent mutuellement pendant plus d'un an. Jusqu'au jour où les pays enterrent tacitement la Xᵉ Convention de Genève et envoient de nouvelles troupes au front. À partir de là et jusqu'à leur fin, les Guerres Robotiques se règlent à la fois avec des automates et des soldats, une combinaison néfaste qui produit une mortalité épouvantable. Un carnage auquel, curieusement, les réplicants échappent, car, pratiquant comme toujours la désobéissance civile (tous les droits mais aucun devoir), ils refusent de participer aux combats. D'éminents auteurs comme le professeur Lu Mière, prix Nobel de Physique, dénoncent un complot androïde qui vise à décimer les humains. Ils soutiennent, avec d'abondantes preuves documentées, que derrière l'extermination des Congolais et le retour à la guerre traditionnelle se trouvent les agissements souterrains de ces créatures artificielles, qui, étroitement unies en une loge secrète, constituent un véritable pouvoir de l'ombre dont le seul but est d'asservir l'Humanité.

**** *Mémorandum de crise* ****
À l'attention de la superviseure générale de la Zone PPK

Face aux très graves irrégularités que j'observe ces derniers jours dans les archives, et étant donné que mes plaintes précédentes et renouvelées n'ont obtenu aucune réponse de la part de mes supérieurs directs, j'ai décidé de recourir au

protocole d'urgence CC/1 de la Loi Générale sur les Archives et de présenter un mémorandum de crise au responsable de zone.

– Au cours de la dernière semaine, j'ai constaté de nombreuses et croissantes altérations erronées dans les textes de différentes archives (voir documents joints). Ces altérations sont dépourvues d'id (identifiant électronique : c'est-à-dire qu'on ne sait pas qui les a faites, ce qui est déjà très irrégulier en soi), sont entièrement fausses et constituent toutes une diffamation grossière à l'encontre des techno-humains.

– Ces altérations sont en augmentation rapide, aussi bien dans leur volume que dans la brutalité du ton et du mensonge. Le présent article est un bon exemple de ce que j'avance. En réalité, et à l'encontre de ce que soutient cette main anonyme, au cours des Guerres Robotiques, comme dans toutes les guerres, ce sont surtout des techno-humains de combat qui sont morts, puisque c'est pour ça qu'ils ont été fabriqués, malheureusement. Aucun techno n'a refusé de lutter, d'après ce qu'on en sait. Et les mines de coltan n'appartiennent bien évidemment à aucun androïde, mais à la famille Ngé et à un consortium d'industriels de l'armement tout à fait humain, qui produit des robots de guerre. En outre, ce supposé éminent professeur Lu Mière n'existe pas. On a beau saisir son nom ou les annales des prix Nobel, on n'obtient aucun résultat. La falsification des articles est vraiment grossière.

– Compte tenu de ce qui est exposé précédemment, il est raisonnable de soupçonner que ces altérations suivent un plan et ont une finalité précise. Quelle est cette finalité et jusqu'à quel point il peut s'agir d'une conspiration, étant donné le moment critique de violence inter-espèces que nous sommes en train de vivre dans la Région (et pas seulement dans la Région : il y a apparemment des troubles semblables à Kiev, à la Nouvelle-Naples, à Cape Town…), voilà quelque chose qu'il ne m'incombe pas d'analyser, mais qui devrait certainement faire l'objet d'une enquête par qui de droit avec la plus grande urgence. Je suis tellement convaincu de l'extrême gravité de la situation que, face à la crainte d'un possible retard de réaction, je vais faire quelque chose que je n'ai jamais fait au cours de mes quarante années d'archiviste : je vais retenir l'article dans mon fichier, au lieu de le retourner à l'édition, et de plus je vais m'en envoyer une copie, ainsi que de ce mémorandum, à mon ordinateur personnel.

Dans l'attente d'une réponse rapide et présentant ses salutations cordiales,

Yiannis Liberopoulos, archiviste central FT711

Elle fut réveillée par une savoureuse odeur de café et de tartines grillées. Elle ouvrit les yeux et dut les refermer immédiatement, aveuglée par l'éclat blessant de la neige. Mais ce très bref coup d'œil lui suffit pour remettre le monde en place. Elle était chez Lizard. Elle avait passé la nuit ici. L'inspecteur l'avait droguée. Mais il ne l'avait apparemment pas tuée. Elle sourit à la bêtise qu'elle venait de penser et souleva de nouveau ses paupières, prudemment.

– Tu as dormi pendant douze heures. Je commençais à m'inquiéter.

Lizard s'affairait de-ci de-là en faisant montre d'une énergie épuisante.

– Je dois aller à la brigade. Reste tout le temps que tu voudras. Je t'ai autorisée dans l'ordinateur. Tu peux entrer et sortir de la maison et demander à l'écran ce dont tu as besoin.

– Bon, je suppose que je ne pourrai demander que *certaines* choses… murmura-t-elle d'une bouche pâteuse.

– Évidemment… Prendre une douche, manger un morceau… Je t'ai donné une autorisation domestique de base. Tu ne voudrais pas que je t'ouvre complètement ma vie du jour au lendemain…

Paul parlait d'un ton rieur, mais Bruna rougit.

– Je ne veux rien, ronchonna-t-elle.

De l'autre côté des fenêtres, le monde était enveloppé d'un manteau blanc immobile et crissant.

– Hier soir, tu m'as droguée.

– Comment ?

– Tu m'as donné un somnifère sans que je le sache.

– J'ai l'impression que ça t'a fait le plus grand bien.

– Ne refais pas ça.

Lizard haussa les épaules avec une certaine contrariété.

– Ne t'inquiète pas, je ne le ferai pas… Et de rien, hein ? De rien. Pas la peine de m'écraser sous ta gratitude, ajouta-t-il, sarcastique.

Il s'emmitoufla dans un énorme manteau polaire à capuche et ouvrit la porte pour s'en aller.

– Lizard !

L'inspecteur s'arrêta un instant sur le seuil.

– Cette… cette histoire de Maïtena et de ton enfance, c'est vrai ?

– Pourquoi est-ce que je t'aurais menti ? répondit Paul sans se retourner.

Puis il lui jeta un regard par-dessus son épaule droite :

– Au fait, à propos de mensonges… Hier soir et ce matin, on n’a pas arrêté de t’appeler sur ton autre portable… Tu vois celui que je veux dire… l’illégal.

Sur ce, il partit.

Le Caïman réussissait toujours à la surprendre.

Quand elle était arrivée à l’hôpital, Bruna avait réussi à ôter subrepticement le portable de Mirari, qu’elle portait généralement collé à son estomac, et, après avoir enroulé la fine plaque translucide, elle l’avait cachée dans une poche intérieure de son sac à dos. Mais le bracelet-ordinateur était maintenant étendu sur la table, à côté d’elle. Elle le prit d’un geste brusque : en effet, il y avait six appels en absence de Serra, le lieutenant d’Hericio. Elle fit un effort de concentration pour s’introduire dans le personnage d’Annie Heart et appuya sur le numéro du suprématiste. Le visage désagréable du type remplit l’écran. Il avait l’air suspicieux et irrité.

– Où tu t’étais fourrée ? aboya-t-il.

– Ça ne te regarde pas.

– Bien sûr que si. Tu es trop mystérieuse, ma jolie. Un coup tu surgis du néant, un coup tu disparais… Et puis j’en ai marre de ne pas te voir. Toute cette histoire de portable non traçable, d’absence d’image quand on parle… Je commence à croire que tu caches quelque chose… Et si c’est le cas, je t’assure que tu vas le regretter.

Bruna prit sa respiration :

– Mettons certaines choses au point : premièrement, ce n’est pas de cette façon-là qu’on traite un possible donateur. Deuxièmement : je ne suis pas encore sûre de vouloir vous donner cet argent. Troisièmement : ne recommence surtout pas à me menacer ou tu n’auras plus de mes nouvelles. Appelle-moi quand tu sauras où et quand je verrai Hericio, dit-elle d’un ton glacial.

Et elle coupa la communication. Elle attendit pendant deux très longues minutes, les yeux rivés sur l’écran. Enfin, les lettres bleutées s’allumèrent : “À 16 heures au bar de ton hôtel.” Bien ! Le Permis de Financement n’avait sans doute pas donné le résultat prévu, se dit la rep : ils avaient l’air encore avides de remplir leurs coffres. On allait la récupérer au bar de l’hôtel pour l’emmener quelque part. Parfait. Il était à peine 10 heures. Elle avait tout son temps.

Bruna tâta ses côtes : elles lui faisaient encore mal, mais moins. Le régénérant osseux qu’on lui avait infiltré à l’hôpital semblait faire effet. Elle rejeta la couverture et se leva très délicatement. En réalité, et compte tenu de sa récente dérouillée, elle se sentait plutôt bien. Dans le grand miroir du mur, elle constata qu’elle portait encore ses vêtements de la veille, déchirés, tachés de sang et trop légers pour le froid qu’il devait faire dehors. Elle ouvrit les fermetures et les laissa tomber : elle avait le corps strié de marques de coups. Une carte en

couleur de la raclée. Les bleus montaient comme une plante grimpante jusqu'à son visage, et elle avait aussi un bandage médicamenteux couvrant la blessure de son poignet. Si elle allait voir Hericio, elle allait devoir maquiller et dissimuler tout ça.

Toujours nue, elle marcha vers le coin cuisine. Elle avait une faim de loup et l'odeur de café et de tartines grillées que Lizard avait laissée dans l'air remplissait sa bouche de salive anticipatrice.

– Écran, je suis Bruna, ordonna-t-elle.

– Je dispose d'une autorisation pour deux Bruna. S'il te plaît, dis-moi ton deuxième nom, répondit la douce voix féminine de l'ordinateur.

La rep s'offusqua : comment ça, deux Bruna ? Alors, Lizard le lézard passait son temps à ramener des femmes dormir chez lui ?

– Je suis Bruna Husky, grogna-t-elle.

– Bienvenue, Bruna Husky. Que puis-je faire pour toi ?

La rep demanda un petit-déjeuner gigantesque et le dévora tout en continuant à ruminer sa mauvaise humeur. Puis elle prit une douche de vapeur et dévalisa l'armoire de Lizard pour s'habiller de vêtements chauds, en savourant vaguement la sensation que tout lui allait enfin très grand : elle avait l'habitude de devoir porter des pantalons toujours trop courts et avec les tibias à l'air. Elle avait ouvert la porte et sortait déjà de l'appartement quand, dans un accès soudain, elle y rentra de nouveau.

– Écran, je suis Ingrid, dit-elle en forçant sa voix pour qu'elle soit plus aiguë.

C'était un prénom qui avait été en vogue quelques décennies plus tôt et il y avait une quantité ridicule d'Ingrid qui pullulaient dans les parages : peut-être que Lizard en avait autorisé une. Enfin, c'était juste pour vérifier la facilité avec laquelle il concédait ses privilèges domestiques.

– Tu n'es pas Ingrid. Tu es Bruna Husky. Que puis-je faire pour toi ? répondit la voix électronique avec une amabilité imperturbable.

Les ordinateurs de dernière génération étaient des bestioles difficiles à berner.

Elle sortit dans un Madrid glacé qui semblait emballé dans de la dentelle blanche. Il n'y avait presque pas de voitures et la moitié des tapis roulants ne marchaient pas, malgré les équipes d'ouvriers qui essayaient de les dégivrer à l'aide de pistolets à vapeur. Le sol était crissant et glissant y compris pour elle, qui possédait un sens de l'équilibre et une coordination motrice renforcés génétiquement. Çà et là, des humains dépourvus de ces améliorations se payaient des gadins formidables : c'était peut-être aussi une des raisons de leur haine des reps, se dit amèrement l'androïde. Les volumineux vêtements thermiques et les grandes capuches avaient l'avantage d'unifier les

gens, et plus encore s'ils portaient, comme elle, des lunettes sombres pour atténuer la luminosité. Il était pratiquement impossible de reconnaître quel type d'être sentant était chacun, ce qui représentait un soulagement car les écrans publics continuaient de bouillir de haine malgré le froid ambiant et on parlait partout d'une crise imminente à l'intérieur du Gouvernement Régional. Le métro circulait normalement mais devait être bondé, et Bruna n'avait pas envie de s'enfermer dans un petit espace avec une horde d'humains furibards, de sorte qu'elle décida d'aller à pied jusqu'à l'hôtel Majestic. Les thermomètres marquaient moins vingt-trois degrés. Pas étonnant qu'il y ait si peu de monde et que les ouvriers des tapis roulants aient l'air de bouger avec une lenteur irréelle d'astronautes en gravité zéro, grossis et gauchis comme ils l'étaient par des couches et des couches de tissus thermiques bon marché. Mais le ciel était une laque chinoise d'un bleu intense et contrastait merveilleusement avec le blanc encore immaculé de la neige fraîchement tombée. Il n'y avait pas du tout de vent et le froid était une présence paisible et colossale. Bruna se mit à savourer la promenade.

Pourquoi est-ce que les assassins du mémoriste pirate ne l'avaient pas tuée ? Ils avaient eu la possibilité de le faire, évidemment. Et, s'ils ne voulaient pas la tuer, pourquoi est-ce qu'ils l'avaient agressée ? Ils auraient pu partir facilement et sans être vus : pourquoi prendre le risque de l'attaquer ? Est-ce qu'ils voulaient lui faire peur ? Est-ce qu'ils prétendaient la blesser assez grièvement pour l'écarter ? Ou peut-être qu'ils avaient fait ça pour lui voler son arme ? Cette possibilité était inquiétante : il faudrait qu'elle se risque à demander à Lizard s'il avait trouvé son pistolet à plasma.

Par ailleurs, qui était au courant qu'elle allait voir le mémoriste assassiné ? Pablo Nopal, bien sûr. Mais elle trouvait ça absurde et inutilement alambiqué de monter toute cette histoire, arranger ce rendez-vous avec le mémoriste pirate, prêter sa propre maison, assassiner ce type pendant qu'elle était là puis lui flanquer à elle aussi une dérouillée. Elle ne trouvait pas ça logique que Nopal ait imaginé un scénario si compliqué, alors qu'il aurait certainement pu mettre son plan à exécution dans d'autres circonstances et d'une façon beaucoup plus simple… Ou peut-être que non. Et si le pirate se méfiait de lui ? Et si Nopal l'avait fait venir chez lui en l'utilisant, elle, comme appât ? Et si l'attaque qui avait suivi n'était qu'un rideau de fumée pour embrouiller l'assassinat ? Et, après tout, est-ce que Nopal n'était pas un spécialiste de l'écriture de scénarios compliqués ? En plus d'être un assassin chevronné, d'après Lizard.

Mais Paul n'était pas non plus au-delà de tout soupçon, ce Paul inquiétant qui apparaissait et disparaissait toujours aux moments les plus opportuns. Ce géant impénétrable qui l'avait déjà sauvée deux

fois d'attaquants énigmatiques. Deux fois en moins d'une semaine. Quelle coïncidence, dirait le mémoriste. Sans parler de son étrange amabilité, des propositions de collaboration, de l'amitié non demandée qu'il paraissait lui offrir. Et pourquoi l'avait-il droguée la veille ? Qu'avait-il fait pendant les heures où elle dormait ? Examiner ses affaires, sans doute : c'est comme ça qu'il avait dû trouver le portable de Mirari. Est-ce qu'il était allé aussi fouiller chez elle ? Et peut-être même les chambres de l'hôtel ? Est-ce que ce fouineur de Lizard était au courant de l'existence d'Annie Heart, de son travail d'*infiltrée*, des chambres qu'elle avait louées au Majestic ? La police aussi est infiltrée, avait dit Myriam Chi. Et elle devait l'être, bien entendu. Cette opération était d'une envergure gigantesque.

Quatre ans, trois mois et treize jours. Penser à la possible voire probable trahison de l'inspecteur la rendait malade. De nouveau seule avec elle-même, seule avec sa durée limitée et sa condamnation à mort, seule comme les ours sauvages avant qu'ils ne s'éteignent, comme Virginio Nissen le lui avait expliqué à leur dernière séance. Bruna s'était maintenant souvenue du psychoguide parce qu'elle était en train de passer non loin du Marché aux Médecines où Nissen avait sa consultation. Mue par une impulsion soudaine, la rep changea de direction et se dirigea vers le marché. Quelques mètres avant la porte, elle croisa une jeune humaine qui pleurait et l'effleura au passage avec le vent chaud de sa peine. Chacun traînait son petit bagage, comme disait Yiannis.

Il n'y avait pas grand monde dans les galeries du Marché et au moins un tiers des boutiques étaient fermées : les gérants n'avaient probablement pas pu venir à cause de la neige. Cependant, la rep remarqua au moins deux nouveautés depuis sa dernière visite. La première était qu'on avait ouvert un magasin de *Memofree*, cette chaîne populaire d'effaceurs de mémoire. Bien que la manipulation de la mémoire soit une technologie vieille de presque cent ans, *Memofree* utilisait la machine moderne et révolutionnaire que le Turc Gay Ximen avait inventée. Le grand exploit de Ximen avait consisté à réduire les coûts de telle façon qu'il avait mis le procédé à la portée du grand public. “Effacement sélectif de mémoire à partir de 300 gaïas”, claironnaient les lettres lumineuses de la vitrine, mais Bruna savait que se débarrasser de souvenirs longs et complexes qui affectaient différentes zones du cerveau pouvait coûter jusqu'à six ou sept mille ges. “Rapide, permanent, sûr et indolore : oublie tes souffrances sans souffrir. Compatibilité totale avec les techno-humains.” Cela faisait une décennie que la Ximen33 balayait les têtes des gens et il y avait des personnes accros à la machine qui, pathologiquement incapables de supporter le moindre mal-être, venaient s'extirper une fois par mois de petites épines de la mémoire : une dispute

désagréable, un amant passager qu'on aurait mieux fait d'éviter, une fête où on n'avait pas brillé autant qu'on l'espérait. Mais il y avait aussi des individus qui, tout en traînant une pierre dans leur cœur, refusaient d'utiliser la machine. Comme Yiannis. Ou comme elle-même. Elle voulait continuer à se souvenir de Merlin, même si ça faisait mal. L'humaine qui sortait en pleurant du Marché était peut-être quelqu'un qui avait reculé au dernier moment et préféré rester dans les bras de sa souffrance. Notre peine est aussi ce que nous sommes, se dit Bruna. "Ça marche ! Garanti à cent pour cent."

L'autre nouveauté était une exposition d'art qu'on avait montée au rez-de-chaussée du Marché. C'était de l'art extraterrestre, kniès plus exactement, sponsorisé peut-être par le médecin de cette espèce qui avait son cabinet au premier. Les tableaux, de magnifiques holographies supra réalistes, flottaient à mi-hauteur dans le hall central. Il s'agissait d'œuvres énormes, de quatre mètres sur quatre ou plus, parfaitement et absolument noires. Des rectangles d'une obscurité pesante et sans fin qui de prime abord semblaient tous identiques, mais qui ensuite, quand on s'attardait à les observer de près, se révélaient comme subtilement distincts, vertigineux et tourbillonnants dans leur noirceur. C'étaient des ténèbres pleines de mouvement et de lumière, des toiles bizarrement étranges. Le peintre s'appelait Soulakniès et, en y regardant bien, les lueurs noires qui paraissaient bouger à l'intérieur des tableaux formaient et répétaient incessamment la même phrase :

Akk'ié nakné 'ekkins anyk k nein'yié.

Bruna dirigea l'œil de son portable vers les lettres et l'écran courbe qui enserrait son poignet traduisit instantanément la formule :

C'est ce que je fais qui m'apprend ce que je cherche.

C'est beau, pensa la rep, impressionnée par la réflexion de l'extraterrestre. C'était ça, c'était exactement ça. Son travail de détective, la vie. Il était vertigineux de découvrir que la tête d'une *bestiole* pouvait s'avérer si proche. De vastes abîmes interstellaires réduits à néant par le pouvoir magique d'une petite pensée partagée.

Elle s'arracha à la contemplation des tableaux avec une certaine peine et alla jusqu'à la boutique des tatouages essentiels : en réalité, elle avait décidé de venir au marché parce qu'elle désirait parler avec Natvel. Par chance, le magasin était ouvert. En entrant elle reconnut l'arôme d'orange, la pénombre dorée, l'ambiance calme et silencieuse. Tout était si exactement identique à sa première visite qu'elle paraissait avoir fait un saut dans le temps. De nouveau, le rideau de

perles retentit d'un murmure cristallin en laissant passer le corps minuscule mais robuste de la tatoueuse. Ou du tatoueur.

– Je savais que tu reviendrais, lança Natvel de sa grosse voix de baryton.

Et sur son beau visage d'idole orientale se dessina un sourire très féminin.

– Ah, oui ?

Bruna trouvait l'essentialiste sympathique, mais ses prétentions chamaniques lui portaient sur les nerfs. Elle avait maintenant détecté dans le ton de Natvel une sorte de solennité triomphante qui n'augurait rien de bon.

– Je savais que tu voudrais finalement connaître ton dessin intérieur.

– Ah. Génial, mais…

– Je sais qui tu es, je sais ce que tu es.

– Tant mieux, mais moi je ne veux pas le savoir. Je ne suis pas venue pour ça.

Natvel soupira et croisa ses mains sur sa panse. C'était l'image même de la patience. Un petit bouddha imperturbable.

– Je voulais juste te demander quelque chose : est-ce que les tatouages de pouvoir labaristes sont faits au laser ?

La question piqua suffisamment l'essentialiste pour la sortir de son impavidité.

– Par le souffle universel, bien sûr que non ! Aucun tatouage d'énergie ne peut utiliser cet instrument de bricoleur.

– Tatouage d'énergie ?

– Celui qui est capable de transformer ou de perturber qui le porte… Des signes vivants qui altèrent ta vie. Il y a des énergies positives, comme le tatouage essentiel, et négatives, comme l'écriture de pouvoir labariste. Mais dans tous les cas, il est démontré que le laser interrompt le flux d'énergie.

– Je vois. Alors, si quelqu'un fait un tatouage au laser en utilisant la calligraphie de pouvoir labariste…

– … ce serait une claire et vulgaire imitation. Une supercherie. Et le tatouage n'aurait aucun effet.

– Et qui pourrait faire une chose pareille ?

Natvel fronça les sourcils tout en se curant distraitement et vigoureusement l'oreille avec son index. Puis elle scruta la pointe de son doigt en louchant en peu et essuya le cérumen sur sa tunique.

– Eh bien, pas grand monde. Tout d'abord, l'écriture de pouvoir labariste n'est pas connue. C'est un secret bien gardé. De toute ma vie, je n'ai vu que deux mots écrits avec cette calligraphie. L'un il y a des années, et je n'ai pas pu le copier. Et l'autre est le prénom de Jonathan que je t'ai montré l'autre jour. Donc, même si tout le monde a entendu

parler de cette écriture malveillante, presque personne ne sait réellement comment elle est. Mais tu as reconnu les signes, n'est-ce pas ?

Bruna réfléchit un instant : bien sûr. Le A de vengeance était exactement le même que le A de Jonathan.

– Oui.

– Alors, c'est quelqu'un qui connaît cet alphabet, et je te garantis que c'est un savoir très peu répandu. Par ailleurs, personne ne s'appliquerait à falsifier la calligraphie labariste en ayant toute sa tête… C'est une écriture féroce et puissante et il peut t'arriver des trucs assez méchants si tu te mêles de ça…

– Bon, je suppose que ça indique que celui qui l'a fait n'est pas une personne qui croit en ces… – Bruna allait dire fadaises, mais se reprit en cours de route – … en ces choses ésotériques…

– Oh non, peu importe que tu y croies ou que tu n'y croies pas. Je t'ai dit que la calligraphie de pouvoir était un secret bien gardé. Si tu fais quelque chose d'incongru avec, tu t'exposes à recevoir une visite désagréable des labaristes… qui sont déjà en eux-mêmes assez désagréables y compris dans leurs bons jours. À ton avis, pourquoi je n'ai pas mis le tatouage de Jonathan sur les écrans publics ? Pourquoi je ne l'ai pas envoyé aux Archives ? Comme tu l'as vu, je n'en fais pas un mystère, ça ne m'a pas dérangé de te montrer le mot. Mais de là à le publier, à le révéler officiellement… Disons que je prends soin de moi.

Cela semblait une observation sensée. Donc il devait s'agir soit d'une personne très inconsciente des risques, ce qui était improbable étant donné le volume de l'opération, soit de quelqu'un d'assez puissant pour ne pas craindre les représailles de cette espèce de secte mafieuse qu'étaient les Uniques. Et qui pouvait se sentir hors de leur portée sur la Terre ? La planète entière était infestée d'un grouillement de sbires et d'espions en provenance de Cosmos et du Royaume de Labari. D'agents doubles et triples qui profitaient des faiblesses de l'État terrien, encore trop déstructuré suite à l'Unification et bourré de failles dans sa sécurité comme tous les systèmes démocratiques.

– Tu ne veux vraiment pas le savoir ? dit Natvel.

– Quoi ?

– Tu ne veux pas savoir qui tu es ?

– Je sais parfaitement qui je suis.

– J'en doute.

Et Bruna, mortifiée, dut reconnaître *in petto* qu'elle était effectivement loin d'y voir clair. Mais jamais elle ne l'admettrait.

– Natvel, merci pour ta collaboration, encore une fois tu as été très aimable et très utile, mais j'aime mieux que tu ne me racontes pas ce truc que tu dis voir en moi.

– Ton dessin essentiel. Ta forme. Ce que tu es.

– Voilà. Ça m'est égal. Je ne veux pas le savoir.

– Si ça t'était vraiment égal, tu te moquerais bien que je te le dise. Il y a une partie de toi qui croit. C'est pour ça que ça te fait peur.

Ben voyons, pensa Bruna irritée. Ben voyons.

– Je dois y aller. Merci beaucoup encore une fois.

Elle sourit, juste une petite grimace dure, et sortit de la boutique à toute allure. Dans son dos, elle entendit encore les paroles de l'essentialiste :

– Cette ligne qui te traverse le corps ! Elle ne se contente pas de te couper : c'est aussi une corde qui t'atta…

La porte du local, aux charnières anciennes, frappa le cadre avec trop force en se refermant derrière Bruna. Natvel était un chic type, mais les visionnaires l'agaçaient.

Elle sortit du Marché aux Médecines et se dirigea vers le Majestic en marchant d'un bon pas, bien que ses côtes blessées se fassent un peu sentir. L'air était tellement dense et froid qu'il paraissait avoir une certaine consistance matérielle, c'était un air dans lequel son corps se frayait un chemin comme un bateau à travers une mer de glace. Elle regardait par terre, concentrée sur son chemin, quand ses oreilles captèrent une phrase choquante :

– … et il était temps que tombe ce gouvernement qui nous conduisait à la catastrophe…

Elle leva la tête : c'était un message d'écran public. Tous les écrans étaient en train de vomir de furieux plaidoyers personnels contre Inmaculada Cruz, l'éternelle présidente de la Région. Bruna activa les dernières actualités sur son portable et apprit que la crise gouvernementale en gestation ces derniers jours avait éclaté au beau milieu de la vague polaire. La présidente Cruz avait démissionné et un sombre politicien appelé Chem Conés avait provisoirement assumé la charge. La détective entra le nom de Conés et vit sa biographie : extrémiste, spéciste, un disciple d'Hericio… Sa première disposition en tant que président en fonction avait été d'écarter de leurs charges tous les rep qui se trouvaient au gouvernement. “C'est une mesure temporaire pour les protéger et nous protéger : nous enquêtons actuellement sur l'existence d'une possible conspiration techno-humaine et nous ne savons pas encore s'il peut y avoir des implications parmi nos collègues du gouvernement. S'ils n'ont rien fait de mal, ils n'ont pas à s'inquiéter. Mais à ceux qui ont l'intention de nous duper, je dois dire que nous irons jusqu'aux ultimes conséquences”, tonnait ce type devant une nuée de journalistes. Sur d'autres écrans, on voyait Hericio saluer triomphalement la foule. “Le leader du PSH est le seul qui puisse nous sauver en ces heures dangereuses”, déclarait María Lucrecia Wang, la célèbre auteur de

romans interactifs. “Je ne fais confiance qu’à Hericio”, disait le footballeur Lolo Baño. L’androïde tressaillit : par tous les martyrs reps, mais que se passait-il ? Tout à coup, le leader suprématiste avait cessé d’être un personnage extravagant et marginal pour devenir le grand espoir blanc. Elle aspira avec anxiété une profonde bouffée d’air glacé, car elle se sentait étranglée. Elle avait la sensation angoissante et presque physique que la réalité était en train de se refermer peu à peu sur elle comme une cage.

Elle entra dans l’hôtel, alla dans la chambre d’Annie et, avant de se maquiller, parla avec Lizard et lui expliqua ce que Natvel lui avait dit à propos de la calligraphie labariste. L’inspecteur était grave et taciturne. Quand elle eut fini de lui raconter sa visite chez l’essentialiste, un long silence embarrassant s’abattit sur eux.

– Et rien d’autre ? dit finalement Paul.

– C’est tout ce que Natvel m’a raconté.

– Mais toi, tu n’as rien d’autre à me dire ?

– Qu’est-ce que tu veux que je te dise ?

– Je ne sais pas, c’est à toi de voir… sur ton portable illégal, sur ce que tu es en train de faire… Par exemple, qu’est-ce que tu fabriques maintenant à l’hôtel Majestic ?

Bruna fulmina.

– J’en ai assez que tu me suives.

Paul la regarda sévèrement :

– Bruna, les choses vont très mal, je ne sais pas si tu t’en rends compte. Elles vont très mal en général, et elles vont mal pour toi… On a retrouvé Dani morte.

– Dani ? Et qui est Dani ? Une autre victime rep ?

Le visage d’une humaine apparut à l’écran.

– Tu ne sais pas qui c’est, Bruna ?

Si, elle savait… Ou elle aurait dû le savoir. Ce visage lui disait quelque chose. L’androïde couvrit ses yeux avec ses mains et fit un effort de mémoire. Elle reconstruisit les traits de la femme dans l’obscurité de sa tête et les imagina mobiles et vivants. Alors elle la reconnut. Elle se découvrit le visage et regarda Paul.

– C’est une des personnes qui m’ont attaquée l’autre soir, quand je rentrais chez moi… C’est la femme qui semblait être la chef du groupe.

Paul acquiesça lentement de la tête.

– Dani Kohn. Une activiste spéciste. Et une fille bien née. La fille de Phi Kohn Reyes, la directrice générale de Aguas Limpias. Une entreprise multimillionnaire. Une grosse légume. Ils sont en train de nous pourrir la vie avec sa mort.

Ils se turent à nouveau pendant un moment.

– Quand l’as-tu vue pour la dernière fois, Bruna ?

La rep se mit en garde. Un bouillonnement de peur et de colère monta dans sa gorge.

– Quand elle a voulu m'éclater la tête cette nuit-là. C'est la dernière et unique fois que j'ai vu cette personne. C'est quoi, cette question ? Qu'est-ce que tu veux insinuer ? Tu cherches quoi, Lizard ?

– Elle a été tuée avec ton petit pistolet à plasma… Avec ton pistolet, Bruna. Il est couvert de tes empreintes et de ton ADN.

Bruna laissa s'échapper sa respiration sans se rendre compte qu'elle l'avait retenue. Une transpiration froide se répandit dans son dos comme une tache.

– Ah. Le pistolet. C'est vrai. J'avais un pistolet à plasma. Une arme illégale, d'accord. Je l'avoue. Mais on me l'a prise. Hier soir, quand les assassins du mémoriste m'ont attaquée. Et maintenant je me dis que c'est probablement pour ça qu'ils m'ont attaquée. Pour me prendre mon arme et pouvoir m'inculper.

Paul hocha de la tête en pinçant les lèvres. Une émotion intense durcissait ses traits. De la colère contenue, peut-être. Ou alors de la tristesse ?

– Je n'aurais pas dû te raconter tout ça. On te soupçonne. Je sais que tu n'as pas tiré sur Dani parce qu'elle est morte cette nuit, et à ce moment-là tu étais chez moi, en train de dormir, droguée, avec moi…

Ce *avec moi* produisit à la rep une sensation étrange dans l'estomac.

– Mais tu me caches des choses, Bruna. Je ne devrais pas te faire confiance. C'est peut-être vrai qu'une conspiration techno est en marche, qui sait ? Je me méfie autant des humains que des reps. Nous pouvons être aussi fils de pute les uns que les autres. Peut-être même que tu veux me tuer…

– Ou peut-être que, ce qu'il y a, c'est que quelqu'un est en train de me tendre un piège.

– Oui. Ce serait l'hypothèse la plus satisfaisante. Le problème, c'est que je me méfie des hypothèses satisfaisantes. Nous avons tendance à y croire bien plus que ce que la raison nous ordonne.

– Peut-être… peut-être que c'est plus simple. Quand on m'a attaquée, je me souviens d'avoir tiré avec mon plasma. Peut-être que Dani faisait partie du groupe d'attaque, peut-être que je l'ai blessée à ce moment-là et qu'elle est morte quelques heures plus tard…

– Elle a été exécutée, Bruna. Un tir à bout portant derrière la tête, près de l'oreille. Mort immédiate. Et ça s'est passé vers cinq heures du matin.

– Alors…

– Alors arrête de me mentir et raconte-moi tout.

Comment lui expliquer qu'elle n'avait pas confiance en lui ? Comment lui expliquer que, quelque part, elle avait peur de lui ? Et

pourtant… Bruna prit sa respiration et dit à Lizard tout ce qu'il ne savait pas encore. Elle lui parla d'Annie Heart et de son rendez-vous avec Hericio comme quelqu'un qui se laisse tomber sur une pente gelée, en réprimant son vertige et sa peur de s'écraser en arrivant en bas.

– Qui était au courant de ton rendez-vous avec le mémoriste pirate ?

– J'y ai pensé… Nopal, naturellement… Et Habib… mais il ne savait ni le jour, ni l'heure, ni l'adresse. Et mon ami Yiannis, mais lui est au-dessus de tout soupçon.

“Et toi, pensa-t-elle. Toi aussi tu le savais, Lizard.”

– Personne n'est au-dessus de tout soupçon, grogna l'homme.

Ce fut la dernière chose qu'il dit avant de couper la communication, et cette phrase laissa un fond d'inquiétude chez l'androïde. Brusquement, elle se souvint de Maio. L'extraterrestre était capable de lire dans son esprit et, par conséquent, il aurait pu capter son rendez-vous avec le mémoriste. En outre, il provenait d'une civilisation extragalactique… un monde lointain où il pourrait se retirer sans crainte des représailles des sbires labaristes. Oui, bien sûr, Maio était supposé être un exilé politique et en danger s'il retournait sur sa planète, mais… jusqu'à quel point pouvait-on le croire ? Plus encore, en réalité, qu'est-ce que les Terriens savaient des *bestioles* ? Et si les extraterrestres étaient en train d'essayer d'attiser la violence entre espèces pour déstabiliser la Terre et pouvoir ainsi la coloniser, comme les groupes xénophobes le soutenaient ? Bruna eut honte de ses pensées et repoussa cette peur irrationnelle jusqu'à l'ensevelir au fond de sa conscience : il ne semblait pas que l'immense distance qui sépare les mondes favorise l'aventure colonialiste. Mais il restait possible que Maio soit impliqué dans une conjuration. Pour de l'argent, par exemple. Maintenant qu'elle y pensait, est-ce que ça n'était pas étonnant que cet Omaa soit tout à coup apparu dans son lit ? Et que dire de son obstination à monter la garde devant sa porte ? Par le grand Morlay, quel monde de paranos, se dit Bruna avec un dégoût soudain : non seulement elle soupçonnait tout le monde tour à tour, mais il suffisait en plus que quelqu'un l'ait traitée avec affection pour qu'il lui semble doublement suspect.

Elle regretta son grand puzzle à moitié fait : elle avait besoin de se détendre et le puzzle était la meilleure façon de déconnecter rapidement. Quoi qu'il en soit elle n'avait plus beaucoup de temps, si bien qu'elle se maquilla avec soin et mit la perruque d'Annie Heart. Enveloppée dans le peignoir de l'hôtel, elle entra avec son portable dans une boutique Express et acheta une garde-robe thermique pour son personnage. Pendant qu'elle attendait l'arrivée du robot, elle parla avec Yiannis et envoya un message à Habib : tous deux étaient très

préoccupés par la situation politique. Les vêtements arrivèrent en vingt minutes à peine : les boutiques Express étaient chères mais efficaces. Elle s'habilla avec une combinaison rose assortie à une veste matelassée qui lui parut horrible, mais qu'Annie la blonde adorerait certainement, puis sortit du coffre-fort de sa chambre ses deux colliers, un détail perfectionniste qu'elle avait apporté pour l'occasion : rien de tel qu'un bijou pour couronner son déguisement de fille classique et intense. Elle élimina aussitôt le léger pectoral en or, qui n'allait pas avec ses vêtements thermiques, et prit l'autre pièce, sa préférée : un ancien *netsuke* en ivoire, un bonhomme souriant avec un sac sur l'épaule, qui pendait d'un fil de rubis et de petites perles en or. Le collier faisait partie de son lot de faux souvenirs : sa mère le lui avait supposément offert avant de mourir. C'était un objet étrange, car la dotation de souvenirs des techno-humains était toujours constituée d'objets simples et ordinaires : des jeux d'enfants, des holographies, des bagues bon marché. Néanmoins, Bruna avait apporté son *netsuke* à un spécialiste, qui lui avait certifié qu'il était authentiquement chinois et de l'époque Ming. Un bijou trop luxueux. Toutefois ce n'était pas sa valeur économique que Bruna appréciait, mais sa bizarrerie amusante et même l'émotion qu'il éveillait en elle. Elle avait beau savoir que sa mère n'avait jamais existé, elle ne pouvait s'empêcher d'aimer son *netsuke* avec une tendresse qui semblait venir du fin fond de son impossible enfance. Du fin fond d'elle-même. Quand elle portait ce bonhomme avec son sac, la réplicante se sentait protégée. Et elle avait besoin de se protéger pour affronter ce Hericio dernièrement si grandi. Elle mit le collier, vérifia que l'agrafe était bien fermée, et, après un dernier coup d'œil satisfaisant dans le miroir, descendit au bar de l'hôtel en se déhanchant sur les hauts talons antidérapants de ses coquettes bottes de neige. Également roses et horribles.

Quand elle s'assit sur le tabouret du comptoir, il était 15h40. Le bar était vide et le serveur vola vers elle, attentionné. Bruna demanda une vodka-citron et une pile de sandwichs froids qu'elle commença à dévorer à toute allure : elle ne voulait pas se trouver morte de faim au moment de son entretien avec Hericio. Quand Serra arriva, il en restait encore un dans l'assiette.

– L'énigmatique Annie Heart, dit le suprématiste en guise de salut.

Il n'avait pas l'air très content.

– Tu ne serais pas en train de me faire un sale coup, pas vrai, Annie ? Je n'aimerais pas du tout que tu me fasses un sale coup…

– Et pourquoi crois-tu que je vais te faire un sale coup ? Tu veux un sandwich ?

Serra fit non de la tête. Il ne la quittait pas des yeux.

– Tant mieux, dit la rep en engloutissant le sandwich avec délice.

Il était au fromage et aux noix. Il aurait plu à Bartolo, pensa-t-elle

absurdement.

– Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

– Quand ? bredouilla-t-elle la bouche pleine.

– Ça. Et ça. Tu es pleine de bleus.

La détective prit le temps de mâcher et d'avaler. Puis elle répondit sèchement :

– Un accident.

– Quel genre d'accident ?

– De la circulation.

– Tu t'es fait renverser par une voiture ?

– Je me suis fait renverser par les poings de deux technos.

Serra la regarda attentivement, dubitatif mais impressionné.

– Sérieusement ?

– Bon… En vérité, je leur avais dit de s'écarter de mon chemin… De descendre du tapis roulant.

– Et ?

– Ils ne se sont pas écartés.

– C'est pour ça que tu ne répondais pas au téléphone…

– J'étais à l'hôpital.

– Tu as porté plainte contre eux ?

– Non. Pourquoi ? Ces juges lèche-reps ne leur font jamais rien. C'est comme ça, tu le sais bien. Impunité totale pour les monstres.

– Tu sais qui c'était ? Montre-les-moi et tu vas voir ce que j'en fais de leur impunité, fanfaronna Serra en bombant le torse.

– Non, tu peux faire bien mieux que ça pour moi… Tu peux me fournir un pistolet à plasma.

– Un pistolet ? C'est un bien grand mot.

– Mais je suis sûre que si quelqu'un peut dégoter une arme, c'est bien toi, l'amadoua Bruna avec flagornerie.

L'homme apprécia visiblement l'éloge et joua les durs.

– Eh bien, je ne sais pas. Ce n'est pas facile.

– Il me le faut. Il me faut ce pistolet, tu ne vois pas ? Un petit plasma, je n'ai pas besoin de plus. Et, naturellement, je suis prête à payer ce qu'il faudra. Vas-tu permettre qu'on me frappe encore impunément, alors que tu pourrais l'empêcher ? La vie est en train de devenir trop violente et le futur proche promet d'être pire… Tous les humains bien nés devraient être armés.

Serra hocha la tête affirmativement.

– Oui. C'est vrai. C'est dans notre programme. Nous réclamons le droit de nous défendre. Bon, je vais voir ce que je peux faire. Et maintenant allons-y. Hericio t'attend.

Bruna se leva. Elle mesurait une tête de plus que le lieutenant. Elle posa sa main sur la poitrine gonflée de l'homme.

– Mais tu dois me l'obtenir tout de suite… Je pars demain pour la

Nouvelle-Barcelone…

Et, pour renforcer sa demande, Bruna-Annie appuya un instant sa tête sur le cou du type, même si elle dut se pencher pour cela :

– Tu vas m’aider, n’est-ce pas ? dit-elle d’une voix câline.

Serra lança au monde un sourire fat de supériorité :

– Oui, ma belle. Ne t’inquiète pas, tu l’auras ton petit pistolet.

Et, prenant Bruna par le coude avec un air d’heureux propriétaire, il la fit sortir du bar.

Qu’est-ce qu’on ferait pas pour se procurer une arme.

Bruna pensait que le rendez-vous aurait lieu dans un endroit retiré et tranquille, mais ils se dirigèrent vers le siège du PSH. Qui, pour l'heure, n'était pas précisément l'endroit le plus discret de la ville. Une foule se bousculait devant l'entrée malgré le froid qui régnait : des journalistes, des policiers et des sympathisants de tous poils et conditions. Les partisans du suprématisme avaient tout à coup l'air de s'être multipliés à vitesse grand V. Sur le trottoir d'en face, une vingtaine d'apocalyptiques jouaient du tambour et annonçaient la fin du monde avec une joie insolite. Serra se fraya un chemin dans la cohue à coups de coude expéditifs et l'androïde suivit son sillage. Ils franchirent sans difficulté le cordon policier puis la ligne de sécurité du parti, composée de garçons très jeunes et très nerveux. En passant, le lieutenant leur dit avec arrogance de rester bien attentifs : c'était un ordre inutile, mais le type se délectait de la facilité avec laquelle s'ouvraient pour lui les portes interdites à d'autres, de l'attroupement de spectateurs qui le regardaient, de faire partie des dirigeants d'un parti qui, du jour au lendemain, était devenu un produit phare. Il semblait avoir grandi d'une dizaine de centimètres tant il marchait fièrement, les épaules rejetées en arrière, le cou dressé. Au-dessus de leurs têtes, un écran public les montra tandis qu'ils entraient : une des personnes présentes était en train d'envoyer les images. Serra se rengorgea et fronça davantage les sourcils, interprétant pompeusement son rôle d'Important Politicien Très Préoccupé Par La Situation.

– Ça chauffe, commenta-t-il dans le hall.

Et il ne put s'empêcher de laisser échapper un petit sourire de lapin heureux.

C'était un sordide immeuble de bureaux et le PSH se trouvait au quatrième étage, dans un grand appartement délabré, avec des couloirs tordus et des réduits étroits de tous les côtés. La porte du palier demeurait ouverte et des tas de gens entraient et sortaient. Il régnait une ambiance d'activité chaotique et frénétique.

– Suis-moi.

Ils traversèrent un dédale de cloisons coulissantes bon marché et d'espaces intérieurs sans fenêtres éclairés par des lampes blafardes à lumière résiduelle.

– C'est un labyrinthe. Jusqu'à présent, ça nous a bien rendu service et le loyer est bas. Mais avec la dimension qu'on est enfin en train de prendre, il va falloir déménager dans un endroit plus

adapté…

Ils arrivèrent dans un bureau mieux meublé et s'arrêtèrent devant la table d'un garçon au torse traversé de courroies et avec deux pistolets à plasma sous les aisselles. Quel culot, pensa Bruna : comme ils se sentent puissants.

– Il nous attend, lui grogna Serra.

Le garçon acquiesça sans rien dire et appuya sur l'écran de son portable. Une porte blindée s'ouvrit derrière lui dans un déclic.

– Vas-y seule. Quand tu sortiras, fais-moi appeler, dit le lieutenant.

De l'autre côté de la porte, il y avait un petit couloir et, au bout, un deuxième battant blindé qui se débloqua lorsqu'elle arriva devant. Elle l'ouvrit. Le bureau d'Hericio était grand, rectangulaire, avec deux autres portes sur la droite et une grande baie vitrée. L'homme se tenait à côté, debout, en train de regarder pensivement dehors, et l'androïde eut la sensation que c'était une scène préparée à son intention, qu'Hericio était lui aussi en train de s'interpréter lui-même, comme Serra, dans le rôle du Leader Contemplant Sereinement Sa Responsabilité Historique. Bruna traversa la pièce en roulant ostensiblement des hanches, à fond dans sa personnalité d'Annie Destructrice : puisqu'on jouait la comédie, se dit-elle, jouons-la tous.

– Annie, Annie Heart… Enfin je te rencontre… dit le type en lui tendant la main. Viens, asseyons-nous là, nous serons plus à l'aise.

Ils s'installèrent dans des fauteuils en cuir synthétique. La baie vitrée, observa Bruna, était factice. Ce n'était que la projection d'une rue en boucle continue, semblable aux images de la maison du mémoriste pirate… c'est-à-dire de la maison de Pablo Nopal. En réalité, le bureau était comme une chambre forte, avec toutes ses portes blindées et sans ouverture sur l'extérieur. Une fenêtre simulée, du cuir artificiel et un faux leader.

– J'ai cru comprendre que tu voulais faire un don au parti… Pardonne-moi d'entrer si rapidement en matière, mais, comme tu le vois, je suis très occupé. Les choses vont très vite et je n'ai pas de temps à perdre… dit-il pompeusement.

Puis il s'écouta lui-même et peut-être qu'il pensa avoir été trop grossier :

– Enfin, pas à perdre, dans ton cas, mais pour m'amuser, pour me détendre, pour converser. Je n'ai pas beaucoup de temps pour parler avec toi, ce que je regrette…

– D'accord, Hericio, je comprends. Et je te remercie de m'avoir reçue en des instants si compliqués. Mais tu dois aussi comprendre que je veuille m'assurer que mon argent va atterrir au bon endroit.

– Tu peux être tranquille. Avec le PEFI, tu sauras comment a été dépensée jusqu'à ta dernière gaïa. Tout ira au parti, naturellement. À ce propos, notre permis est sur le point de devenir caduc… Il faudrait

qu'on puisse s'occuper de ta contribution dans les dix prochains jours.

– Là n'est pas le problème et ce n'est pas ce qui me préoccupe. Je suis même prête à apporter de l'argent en dehors de la loi… Ce que je veux savoir, c'est si le PSH le mérite… Si tu le mérites…

Hericio dressa nerveusement son menton dans un tic colérique.

– Tu as vu tous ces gens qu'il y a en bas ? Dans la rue ? Tous ces gens qui nous demandent d'intervenir et de sauver la situation ? Regarde, Annie Heart, il y a des années, quand nous étions dans notre traversée du désert, peut-être que nous aurions désespérément eu besoin de ton soutien… Mais aujourd'hui… C'est toi qui as demandé à me voir. Si tu veux participer à ce projet transcendant, si tu veux collaborer à cette renaissance de l'humanité, fais-le. Et sinon, tu peux tranquillement t'en aller par cette porte.

Le ton de sa voix était devenu de plus en plus ronflant et il acheva son discours comme si c'était un meeting. Voilà pourquoi il l'avait reçue aujourd'hui et ici, au siège. Pour l'impressionner avec son succès. C'était un vendeur et il était en train de vendre son parti à la hausse. La rep fit bouffer ses cheveux dans sa main et sourit imperturbablement.

– Eh bien moi, j'ai l'impression qu'il serait bon pour toi de me convaincre.

L'aplomb de Bruna déconcerta le politicien. L'homme s'appuya contre le dossier de son fauteuil, joignit le bout de ses doigts comme un prédicateur et la scruta avec méfiance :

– Peut-on savoir de quelle quantité d'argent nous sommes en train de parler ?

– Dix millions de ges.

Hericio sursauta.

– Tu ne disposes pas de cette somme, Annie.

– Elle n'est pas uniquement à moi. Je ne l'ai pas dit à Serra car c'est une information qui ne doit pas circuler et qui n'est pas de son ressort, mais derrière moi il y a une série de professionnels haut placés et d'hommes d'affaires de la Nouvelle-Barcelone… Des gens assez connus… Nous avons formé un groupe de pression suprématiste, un groupe clandestin car nous sommes partisans de l'action directe. Nous sommes écœurés par les partis traditionnels, qui nous ont conduits à cette situation indigne. Mais nous avons pensé que le PSH était peut-être différent… Nous t'avons suivi, nous avons écouté ce que tu disais et ça nous a plu… Et en voyant que tu demandais un PEFI, nous avons pensé que c'était une bonne opportunité, et que cela pouvait indiquer que tu projetais quelque chose… Mais je te dirai une chose : nous ne sommes pas encore convaincus que tu sois vraiment notre homme.

Le visage d'Hericio était un catalogue d'émotions opposées : vanité, avidité, méfiance, excitation, crainte, indécision. L'avidité

l'emporta.

– Et que faudrait-il que je fasse pour vous convaincre ?

– Dis plutôt : que faudrait-il que tu aies fait. Nous ne croyons pas aux paroles, mais aux actes. Alors, raconte-moi à quoi vous vous adonnez vraiment au PSH.

L'homme paraissait stupéfait.

– Je ne te comprends pas.

Bruna planta son regard dans le sien :

– Alors parlons clairement. À la Nouvelle-Barcelone, certains d'entre nous ont pensé que le PSH avait eu quelque chose à voir avec ces dernières morts de réplicants… De Chi et des autres.

La méfiance l'emportait maintenant. Hericio devint si nerveux qui sa voix monta d'un demi-ton.

– Tu nous accuses de meurtre ?

– Nous avons juste pensé que c'était une campagne merveilleusement bien faite pour attiser le ressentiment et réveiller la conscience endormie des gens. Une œuvre d'art de l'agitation sociale, en réalité.

– Mais qui es-tu donc pour surgir tout à coup du néant et nous accuser d'une chose pareille ?

– Je ne sors pas du néant. Je sais que vous avez consciencieusement enquêté sur moi. Vous connaissez toute ma vie. Tu sais même l'argent que j'ai à la banque, à ce que je vois. Je suis une professeur compétente et reconnue. Maintenant c'est moi qui te dis ce que tu m'as dit avant. Si tu veux, tu me fais confiance et tu me démontres que nous pouvons te faire confiance, et alors ces dix millions seront à toi. Mais si tu ne veux pas, je peux tranquillement m'en aller par cette porte.

Hericio ravala sa salive.

– Ce marché n'est pas clair pour moi. Tu ne disposes même pas réellement de tout cet argent.

– Et ce qui n'est pas clair pour moi, c'est si nous sommes réellement sur la même longueur d'onde et si nous voulons la même chose.

Il y eut un court silence, pesant.

– Tu es pleine de bleus, dit le type en la montrant du doigt.

– Ce sont des taches de naissance, répondit la rep avec un sarcasme corrosif.

L'homme la regarda avec incrédulité et revint à leur sujet :

– Et qu'est-ce que tu veux que je te dise, Annie ? J'ai applaudi chacun de ces assassinats de rep… et surtout la fin honteuse de ce monstre de Chi. Je me suis même réjoui, et ça je le nierai si tu le répètes en public, je me suis réjoui de cette tuerie d'humains causée par cette techno qui s'est fait exploser… cette Nabokov. Une mort est

toujours une tragédie, et encore plus s'il y a des enfants, comme dans ce cas. Mais cette boucherie a été essentielle dans la prise de conscience des gens, et on sait bien qu'il n'y a pas de révolution sans victimes… À vrai dire, ça me semble un prix assez bas si, grâce à cela, nous échappons à la dégénération sociale. Mais ni mon parti ni moi-même n'avons eu quoi que ce soit à voir avec tout ça.

– Je vois. Et, à partir de maintenant, qu'est-ce que vous comptez faire ?

– Mener le changement, naturellement. Nous sommes en contact avec d'autres groupes suprématistes dans différents points de la planète… Il y a eu pas mal de mouvements de revendication dans le monde la semaine dernière… Rien de comparable avec le nôtre, mais il est évident qu'une réaction globale est en germe contre toute cette ignominie.

– Tout ça c'est bien beau, mais je parle d'ici et maintenant… D'actes, pas de paroles. Concrètement, quel va être votre prochain pas ? Car il faudrait maintenant un bon coup de théâtre… Le bouquet final. Maintenant, par exemple, il serait parfait qu'un rep assassine, disons… Chem Conés. Chem est l'un de tes disciples, c'est un suprématiste connu et il est à présent en première page des actualités pour avoir assumé la présidence en fonction de la Région. Imagine un peu quel formidable stimulant pour la cause serait sa mort…

Une étincelle d'émotion traversa le visage d'Hericio comme un trait de lumière. Bruna se pencha en avant et murmura :

– Nous pourrions t'y aider. Une aide professionnelle, efficace et sûre…

Mais la lumière s'était déjà éteinte. L'homme se leva et se mit à marcher en rond.

– Je ne dis pas que tu as tort. Une telle mort serait très profitable. Un martyr. Oui, c'est ça, notre mouvement a besoin d'un martyr… bredouilla-t-il.

Il s'arrêta au milieu du bureau et la regarda.

– Mais c'est impossible. Impossible. Je ne participerai jamais à une chose pareille et je ne permettrai pas que le PSH y participe. Et tu sais pourquoi, Annie Heart ? Tu sais pourquoi ? Pas par manque de trempe ou de volonté. Pas par pruderie moraliste, car je sais bien qu'un petit mal est largement corrigé par un bien supérieur. Mais quand tu fais une chose comme ça, tu cours le risque qu'on finisse par le savoir. Ça n'arrivera sans doute pas à ton époque, tant que tu seras en vie tu te débrouilleras sans doute pour que tout reste caché. Mais après ta mort ? Après, les historiens et les archivistes arrivent comme des vautours et retournent tout. Et je dois faire attention à mon prestige, tu comprends, Annie Heart ? Je suis destiné à devenir l'une des grandes figures de l'Histoire. Je suis le régénérateur de la race

humaine. Le sauveur de l’espèce. Les générations futures parleront de moi en me remerciant et en me vénérant. Et je dois prendre soin de ce legs ! Je ne dois pas donner des arguments à l’ennemi, puisque je ne pourrai pas être là pour me défendre, pour m’expliquer… Jusqu’à présent, je n’ai pas eu à me souiller les mains, et je ne vais pas commencer à le faire maintenant, alors que j’ai déjà atteint les portes de la postérité.

Il est en train de parler sérieusement, se dit Bruna, estomaquée. Si estomaquée, en fait, qu’elle remarqua qu’elle avait la bouche ouverte et la referma. Naturellement, elle n’avait pas espéré que le leader spéciste lui avoue ouvertement sa participation au complot : elle voulait juste aborder le sujet pour voir comment il prendrait la chose. Lancer un hameçon en eaux troubles, comme disait Merlin. Mais elle ne s’attendait pas à une réaction pareille. Ce type s’y croyait. C’était un imbécile. Elle eut l’intuition, presque la certitude, qu’Hericio n’avait rien à voir avec la mort de Chi et des autres reps. Ou alors c’était un acteur exceptionnel. Elle sentit tout à coup une couronne de feu lui serrer les tempes. C’était le prix à payer pour la tension de faire semblant d’être quelqu’un qu’elle n’était pas et suivre le jeu de ce suprématiste répugnant. Avoir l’air de haïr les reps, et y croire même un peu afin d’être convaincante. Toute cette dissociation lui avait fendu la tête. Quatre ans, trois mois et treize jours. Quatre ans, trois mois et treize jours.

– D’accord. Je crois que ta position est claire pour moi, dit l’androïde en se levant de son fauteuil.

– Et que… qu’est-ce qui se passe avec l’argent ?

– J’en parlerai avec les autres, répondit-elle de manière ambiguë.

Hericio grimaça, contrit, disant mentalement adieu aux dix millions.

– Nous pourrions faire beaucoup de choses ensemble… indiqua-t-il près de la porte, conciliant.

– Nous le pourrions. Si tu changes d’avis à propos de ce que je t’ai dit, laisse-moi un message à mon nom à l’hôtel Majestic… J’appellerai tous les jours pendant un mois pour voir s’il y a quelque chose.

La porte se referma dans son dos et Bruna lâcha un petit soupir de soulagement. Elle traversa le bref couloir et sortit dans l’antichambre. Le garçon aux courroies et aux pistolets était toujours là, mais le pire était que Serra était là aussi. Par le grand Morlay… la migraine lui perforait le crâne. Le lieutenant s’approcha d’elle, frimeur et mielleux.

– Un robot t’apportera ce que tu voulais dans deux heures à ton hôtel. Il faudra que tu paies en billets. Cinquante toiles. Prix d’ami.

Cinq cents ges pour un pistolet à plasma. Ce n’était pas mal. S’il fonctionnait.

– Du coup j’ai pensé qu’on pourrait aller dans ta chambre attendre

le robot… murmura Serra en s'agrippant à elle.

Bruna posa une main sur son épaule et l'écarta. Elle voulut le faire avec douceur, mais elle était fatiguée et dut s'avérer trop brutale, car le lieutenant se crispa :

– Mais qu'est-ce qu'il y a ! Tu as tiré de moi tout ce que tu voulais et maintenant tu veux me laisser en plan ? Tu crois que je suis quelqu'un dont une blonde comme toi peut se foutre ?

Oh, oh, oh… Les feux d'artifice habituels. Le chimpanzé qui frappe sa poitrine pour faire peur. Bruna respira et essaya de se contenir et de se concentrer au milieu des décharges de douleur qui fouettaient son front.

– Il ne me viendrait pas à l'idée de me foutre de toi, Serra. Ce qu'il y a, c'est que je ne me sens pas bien. J'ai très mal à la tête. Maintenant tu as deux options : soit tu me crois et tu me laisses me reposer et, si tu le veux, nous nous voyons demain après-midi. Soit tu penses que c'est l'excuse habituelle et tu me montes un numéro et nous pouvons dire adieu à la distraction. C'est toi qui choisis.

– Demain tu t'en vas.

– Demain soir.

Serra réfléchit un instant, de mauvais poil.

– C'est vrai que tu n'as pas bonne mine.

– C'est vrai que je ne me sens pas bien.

Le type fit un pas en arrière et la laissa passer.

– À quelle heure, demain ?

– À seize heures.

– Je vais annuler l'envoi du robot. Je lui dirai de venir demain après-midi, maugréa-t-il en pointant son doigt sur elle.

– Fais comme tu voudras, grogna Bruna en s'en allant.

Personne ne la raccompagna et elle se perdit dans ces couloirs inextricables. Elle mit une éternité à trouver la porte de sortie et une autre éternité à traverser la foule serrée et de plus en plus nombreuse qui s'agglutinait dans la rue. Quand elle réussit à atteindre le trottoir d'en face, elle s'appuya contre le mur et vomit.

– Repens-toi, ma sœur : le monde s'achève dans quatre jours, clama un apocalyptique à ses côtés.

Elle recommença à vomir. Ce foutu mal de tête était en train de l'achever.

Hericio resta à regarder avec une certaine tristesse la porte par où l'explosive Annie Heart avait disparu. Il était dur de renoncer à dix millions de ges, surtout maintenant qu'ils devaient déménager dans un meilleur siège et acquérir le niveau de représentativité que son nouveau leadership social exigeait. Mais les principes sont les principes, se dit-il emphatiquement, et le fait d'avoir été capable de choisir la gloire au-delà du vil argent le fit se sentir sublime. Une vague d'humidité lui monta aux yeux, un larmoiement ému devant sa propre grandeur.

C'est alors qu'il entendit un bruit extrêmement léger dans son dos, un murmure de vêtements et de pieds, et il sut qu'Ainhó était là et avait de nouveau emprunté la porte de derrière pour entrer dans son bureau. Son importunité l'agaça et il se maudit de lui avoir donné le code d'accès. À quoi pensait-il quand il avait fait ça ? Il cligna plusieurs fois des paupières pour tenter de sécher rapidement ses yeux, réprima sa mauvaise humeur et se retourna. Ainhó le regardait en souriant, les bras croisés sur sa poitrine.

– Cette manie que tu as d'entrer et de sortir comme un fantôme commence à m'énerver, dit le politicien, sans pouvoir éviter une pointe d'aigreur.

– Avant tu me remerciais de venir te voir, répondit Ainhó sans se défaire de son sourire.

– Ah oui ? Peut-être. Mais maintenant je suis trop occupé. Je ne sais pas si tu t'en rends compte, mais la situation a changé. Maintenant je suis la solution, la renaissance, le futur. Les gens attendent de grandes choses de moi et je vais les leur donner.

Et en disant "les gens", il avait bougé son bras en l'air dans un geste ample et majestueux qui semblait désigner la fausse fenêtre, la ville virtuelle que l'on voyait à travers la fenêtre, et éventuellement le monde entier. Ainhó rit.

– Moi, ne pas m'en rendre compte ? Mon cher Hericio, mais c'est MOI qui t'ai mis là !

– Toi ? Ça fait trente ans que je suis dans la politique ! s'indigna l'homme.

– Trente ans d'ostracisme extraparlementaire.

– Ça, c'est une… !

– D'accord, d'accord, je retire ça. Et je te présente mes excuses. Je ne veux pas me fâcher avec toi. Ne nous énervons pas. On fait la paix ?

Ainhó lui tendit la main, mais Hericio était encore trop irrité.

– On fait la paix ? dut répéter Ainhó.

Il y a peu de choses aussi embarrassantes que de laisser quelqu'un la main en l'air, de sorte que le politicien céda et la lui serra, mais de mauvaise grâce et avec une grimace tordue. Puis il alla s'asseoir à son bureau. Sa table était imposante et sa chaise très haute : elles lui donnaient un sentiment de puissance et il souhaitait impressionner ses visiteurs.

– Bon. Je t'ai dit que j'étais très occupé. Pourquoi tu es là ? Qu'est-ce que tu veux ? grogna-t-il.

L'autre prit son temps et s'installa sur une chaise en face du politicien, puis croisa ses jambes sans façon et sourit de nouveau.

– Disons qu'il s'agit d'une visite de courtoisie. Je viens te présenter mes félicitations pour ces bonnes choses qui t'arrivent et voir comment tu vas. Comment vas-tu, Hericio ? demanda Ainhó avec ce qui semblait être un intérêt sincère.

– À merveille… Hum… Encore que… il me semble que… je deviens… aphone.

Manquait plus que ça, pensa le suprématiste en portant une main à sa gorge. Il était de plus en plus énervé.

– Ah… aphone… Je vois. Mais pour en revenir à ce que nous disions : tu ne te souviens pas que je t'avais dit que je te rendrais célèbre ? Que je te porterais au sommet de la scène politique ? Que je ferais de toi l'homme à la mode ?

– Moi… Non…

– Mais si, Hericio, mais si. Et à ce moment-là, tout ce que je te disais t'intéressait. Nous avions décidé que je monterais une opération… Une campagne pour promouvoir ton image et la présence sociale de ton parti. Tu n'as pas voulu savoir en quoi consisterait cette campagne et tu as bien fait. De toute façon, je ne te l'aurais pas non plus raconté.

– Je…

– Attends, excuse-moi de t'interrompre. Si ça ne te dérange pas, je vais enlever ça.

Ainhó souleva un peu la manche droite de sa casaque et, attrapant un bout de peau de son poignet, tira vers l'extérieur et s'épluchа la main. On aurait dit un dépeçage, mais il s'agissait en réalité d'un gant très fin et transparent en dermosilicone. Ainhó rangea délicatement ce déchet dans un sac hermétique et le scella.

– Ouf, quel soulagement. Malgré tout, ces trucs finissent par donner de l'allergie, quoi qu'on en dise… Revenons à nos moutons, je veux que tu saches que tu fais partie d'une vaste opération. Tu pensais avoir engagé mes services, tu croyais être en train de payer une campagne d'image avec cette somme d'argent ridicule que tu m'as

donnée… Pauvre malheureux. Ce n'est pas moi qui ai travaillé pour toi, mais toi pour moi. Tu es mon œuvre, je t'ai créé. Et tu n'es qu'un pion à l'intérieur d'un plan grandiose. Si grandiose qu'il ne pourra jamais tenir tout entier dans ta tête de linotte. Tu ne dis rien ?

– …

– Je vois. J'aimerais croire que tu te tais de honte devant ta propre stupidité, mais je crains que ce ne soit l'effet du bloquant neuromusculaire que je t'ai passé en te serrant la main avec le gant. Les poisons de contact sont incroyablement anciens… On les utilisait dans la Rome antique, au Moyen-Âge, à la Renaissance… En cette époque ultra technologique de pistolets à plasma et perforeuses à jet d'azote, il m'a paru élégant de recourir à quelque chose de classique… Avec une touche de modernité, bien sûr : c'est du tétrapancuronium, un curare synthétique et renforcé. Une toxine foudroyante. En quelques secondes, comme tu as pu le vérifier, tu te retrouves paralysé. Tu ne peux pas bouger. Tu ne peux pas parler. Mais tu peux par contre voir, entendre… et sentir. En vingt minutes, la toxine finit par arrêter les muscles respiratoires et le sujet meurt d'asphyxie. Mais ne t'inquiète pas, nous n'en arriverons pas là. Tout est clair jusqu'à présent ? Des questions ?

– …

– Ha ha ha, pardonne-moi pour cette blague de mauvais goût. Et pardonne-moi aussi parce que je t'ai espionné… avant… quand tu parlais avec Bruna. Bon, toi tu crois que c'est Annie Heart, mais elle s'appelle en réalité Bruna Husky et c'est… une réplicante ! Sûrement que si tu n'étais pas paralysé, tu frissonnerais… Ça ne te dégoûte pas de l'avoir reçue ici, dans ton propre bureau ? D'avoir bavardé gentiment avec elle ? De l'avoir désirée ? Parce que tu l'as certainement désirée… si blonde, si chaude, si voluptueuse… Eh bien cette rep et toi avez dit quelque chose de très intéressant : que la cause avait besoin d'un martyr. Et c'est vrai. Vous avez raison.

Ainhó se leva tranquillement et sortit un volumineux étui en similicuir de la poche intérieure de sa casaque. Dedans, il y avait un énorme couteau de boucher. Ainhó contourna la table du bureau, la lame à la main, et s'approcha d'Hericio paralysé.

– Ça n'a rien de personnel. Et je ne suis pas non plus de ces personnes qui jouissent en faisant ces choses-là. Non. Mais c'est ce qu'il faut faire et je le fais. Parce que je sais très clairement où il faut en venir. Et je vois très clairement le chemin. Vois-tu, je vais maintenant utiliser ce couteau. Encore une arme traditionnelle. Bien moins élégante que le poison, certes. Mais encore plus ancienne. Primitive. Écoute, tu as eu la malchance de tomber au milieu de la débâcle de l'Histoire et c'est pour ça que tu vas être piétiné. Je le regrette, mais tu es le martyr le plus indiqué. Et qui plus est ton

supplice doit être révoltant. Spectaculaire. C'est pour ça que je suis en train de te faire ça… et ça… Mmmm… J'essaie de faire vite, mais ce n'est pas si facile, pas du tout… Et en plus, cette blessure empeste… Beurk. C'est bientôt fini. Je crois que je vais trancher encore un peu par là… Oh-oh. Et maintenant, avec la pointe du couteau je sors les intestins… Voilà. C'est ça… C'est formidable. Ça ressemble assez à l'hologramme anonyme que Myriam Chi avait reçu… Tu te souviens de ce que tu disais tout à l'heure ? Comme quoi un petit mal se trouve largement corrigé par un bien supérieur ? Eh bien, tu as été mon petit mal d'aujourd'hui, mon pauvre Hericio. Mais attends, ce n'est pas possible, tu es en train de bouger un œil ? Ah, non. Pas la peine de s'inquiéter. Ce n'est qu'une larme.

Il aurait dû être content, car c'était la réponse qu'il cherchait quand il avait envoyé son mémorandum, mais il se sentait en réalité effrayé et nerveux. Yiannis avait toujours été une personne ordonnée, un type méticuleux et légaliste, et le fait d'avoir commis non pas une mais deux fautes administratives monumentales était quelque chose qui le perturbait profondément, quand bien même il avait enfreint les normes délibérément. En outre, la réaction avait été bien plus fulgurante que ce à quoi il s'attendait et cela attisait aussi son inquiétude. Une heure ne s'était pas écoulée depuis l'envoi de son courrier que le secrétaire de la superviseure l'avait convoqué à un rendez-vous urgent pour cet après-midi même. Et il ne s'agissait pas d'une rencontre holographique, mais d'un rendez-vous en tête à tête, quelque chose de véritablement inconcevable. Et un samedi, en plus ! Yiannis était donc là, dans l'antichambre du bureau de la superviseure, assis sur un canapé flottant ultramoderne, en attendant d'être reçu. Il poireautait depuis presque une heure, malgré la pression du secrétaire pour qu'il se dépêche. Bien sûr il pouvait s'agir de quelque chose de prémédité… Une tactique d'usure pour le rendre encore plus nerveux. Si c'est ce qu'ils essayaient de faire avec cette longue attente, il fallait reconnaître qu'ils y arrivaient. Yiannis s'agita sur son siège et le canapé se balança doucement dans l'air comme un berceau. Ces fichus meubles design.

– Yiannis Liberopoulos ? Mme Yulia t'attend.

Enfin. L'archiviste suivit la jeune fille qui était venue le chercher. Elle portait une ligne d'implants capillaires qui descendaient comme une brosse sur son cou allongé, dans le style balabi. La coiffure extraterrestre était devenue à la mode chez les jeunes Terriens et ils avaient maintenant tous l'air de chevaux aux crinières taillées.

– Entre donc, mon cher Yiannis. Assieds-toi, je t'en prie.

Mon cher Yiannis ? C'était la première fois de sa vie qu'il voyait cette femme. Il hésita un instant sans savoir très bien où s'installer, car la pièce était décorée à la dernière mode minimaliste, avec des meubles éthérés à peine visibles. Il opta finalement pour une ligne de lumière bleutée et s'assit dedans avec une appréhension méticuleuse. La ligne s'adapta à son corps et forma un dossier. La superviseure occupait un fauteuil semblable devant une table semi-transparente qui se fondait dans un énorme écran circulaire. La décoration avait dû coûter une fortune. Les Archives, une des institutions les plus puissantes des EUT, appartenaient à la gigantesque entreprise privée

PPK, bien que l'État Central Planétaire eût voix au chapitre au sein du conseil de gestion. Et c'était sans nul doute un marché fabuleux, puisque tous les citoyens de la Terre devaient payer une redevance chaque fois qu'ils accédaient à l'information.

– J'ai lu ton mémorandum, et en premier lieu je veux te remercier pour ton intérêt et ton zèle professionnel. Parce que je suis sûre que tu as fait ça animé des meilleures intentions. Mais, vois-tu… Depuis que je suis à ce poste, personne n'avait eu recours au protocole d'urgence CC/1. Je ne sais pas si tu sais qu'en cas d'activation de ce protocole, une copie de ton message est automatiquement envoyée à l'administration centrale de l'État. Et cela, je vais être sincère avec toi, s'avère pour nous tous très embêtant… Maintenant les fonctionnaires vont venir, ils vont enquêter sur nous…

– Mais c'est bien, c'est parfait. Il faut que les services de sécurité des EUT enquêtent de façon urgente sur ces irrégularités.

La superviseure tourna sa tête sur le côté, comme un oiseau, et planta son regard sur l'homme. C'était une femme maigre et fibreuse, avec de petits yeux durs dont les paupières ne clignaient presque pas.

– Ah, Yiannis, Yiannis… Je m'explique mal ou tu me comprends mal. Ton mémorandum est une erreur. Une faute. Un excès de zèle plus exactement, dit-elle avec douceur, comme si l'archiviste lui faisait de la peine, mais dans sa voix vibrait une lame coupante.

– Un excès de zèle ? Mais comment… ? Tu as vraiment lu mon courrier ? Et les autres documents ? Il est indéniable que quelqu'un est en train de manipuler les articles…

– J'ai tout lu, j'ai tout étudié, et mes experts aussi ont tout étudié. Il n'y a rien. Tu vois des fantômes. Il n'y a que des petites erreurs sans importance par-ci par-là. Les errata habituels.

– Mais…

– Les errata habituels ! Ton comportement est beaucoup plus grave que ces fautes insignifiantes. Tu as sorti un article de la chaîne d'édition, interrompant le flux d'information, et ce qui est encore pire, tu as fait une copie privée et illégale d'un texte non encore autorisé. C'est une conduite inadmissible.

Yiannis réalisa qu'il rougissait. Il ne pouvait pas s'empêcher de se sentir comme un malfaiteur : à lui aussi, ça lui semblait inadmissible. Des phrases automatiques de regret et d'excuse commencèrent à se bousculer dans sa bouche.

– Selon la Loi Générale sur les Archives, émettre une copie illégale peut être considéré comme un acte d'espionnage. Tu pourrais aller en prison pour cela, continuait de dire la femme.

La menace était si excessive et si évidente que Yiannis ravala brusquement les excuses qu'il était sur le point de présenter. Il s'ébroua, indigné.

– Je doute que quelqu'un considère que je suis un espion. Je t'ai immédiatement informée de ce que j'avais fait. Je voulais juste attirer ton attention au plus vite étant donné la gravité du problème…

– Mais de quel problème parles-tu ? Tu te fais vieux, Yiannis. Tu es fatigué. Tu vois des fantômes. Ne disais-tu pas que le professeur Mière n'existait pas ? Regarde…

La femme toucha son ordinateur et un flot d'images inonda le grand écran. Lu Mière dans sa maison de New Delhi, Lu Mière lors d'une conférence holographique interplanétaire, Lu Mière en train de recevoir le Nobel… Si tant est que ce nabot au teint olivâtre était vraiment le professeur Mière, ainsi que les registres documentaires qu'il était en train de voir le soutenaient. Yiannis en fut abasourdi : ce matin même, à peine quelques heures plus tôt, il n'y avait personne de ce nom sur le web. Rien. Il n'existait pas. Et maintenant les informations se succédaient de façon torrentielle. Il eut un instant de vertige : alors, serait-il vrai qu'il s'était trompé ?

– Tu vois ? Il n'y a aucun problème, Yiannis. Le problème, c'est toi.

Non. Ce n'était pas une erreur. C'était une conspiration. Quelqu'un avait falsifié toutes ces images et les avait introduites dans le système en quelques heures à peine. Il sentit son vertige augmenter. Il avait l'impression de flotter sur un précipice.

– Si tu ne prends pas ma plainte au sérieux, j'irai parler avec le comité de gestion… dit-il faiblement.

– Tu n'iras parler avec personne, Yiannis Liberopoulos. Tu es renvoyé. Et, au fait, nous avons saisi ton écran central.

– Quoi ? Mon ordinateur ? Vous êtes entrés chez moi ? Mais comment avez-vous osé ? bredouilla l'homme.

– Par l'article 7c/7 de la Loi sur les Archives… Récupération de matériel volé. Nous y sommes allés avec la police. Tout est parfaitement légal. Et ne regarde pas ton portable, parce que tu n'y possèdes pas non plus la copie que tu as faite ce matin. Nous l'avons supprimée par commande à distance depuis ta console. De sorte que tu n'as rien. Et pas de travail non plus. Et tu peux encore nous dire merci, car nous n'allons pas porter plainte contre toi. Et maintenant, si ça ne te dérange pas…

Yiannis se leva comme un agneau et sortit du bureau puis de l'immeuble de façon automatique, sans se rendre compte de là où il allait. On l'avait renvoyé. Les Archives étaient sa vie et on l'avait renvoyé. Et, en plus, on était entré chez lui et on lui avait pris son ordinateur. Et, par-dessus le marché, il était en train de se passer quelque chose de terrible… un coup d'État dans la Région, ou peut-être la planète. Il avait la tête qui tournait et était trempé de sueurs froides. Il marchait si stupéfié qu'il ne remarqua pas la voiture qui

s’approchait lentement dans la rue encore enneigée. Un véhicule sombre aux vitres teintées. En fait, il ne le vit que lorsqu’il fut sur lui. Que lorsque la voiture rugit et se jeta sur lui comme un nuage noir. Yiannis cria, fit un bond en arrière, se tordit la cheville. La voiture dérapa, patina sur la glace et passa en le frôlant : il en avait réchappé à deux centimètres près. L’archiviste se sentit hors d’haleine, terrassé par un soupçon terrifiant. On a essayé de me tuer, pensa-t-il. On veut m’assassiner.

À ce moment-là, le véhicule réussit à redresser sa trajectoire. La vitre teintée du conducteur s’abaissa et une tête d’homme qui le regardait avec indignation apparut :

– Imbéééécíiiiiile ! cria le type en s’éloignant.

Yiannis se sentit désorienté. Puis il jeta un coup d’œil autour de lui. Il se trouvait au milieu de la chaussée. Il fit un effort et reconstruisit mentalement ses derniers mouvements. Il était si bouleversé qu’il avait dû descendre du trottoir sans faire attention à la circulation. On n’avait pas essayé de l’écraser : c’était lui qui s’était jeté sous les roues sans regarder. Son vieux cœur battait péniblement dans sa poitrine et la cheville qu’il venait de se tordre lui faisait mal. Oui, il était vraiment un imbécile.

En cas de besoin, Pablo Nopal pouvait disparaître en moins d'une heure. Il disposait d'une demi-douzaine d'appartements secrets disséminés à travers le monde et d'une poignée de fausses identités. C'est-à-dire que Pablo Nopal ne s'appelait pas toujours Pablo Nopal. En réalité, la moitié de l'existence du mémoriste demeurait plongée dans les eaux sombres de l'invisibilité, comme les icebergs artificiels du Pavillon de l'Ours. Année après année, avec persévérance et un génie remarquable pour la clandestinité, l'écrivain s'était construit une vie parallèle. Des entreprises fantômes, des prête-noms qui ignoraient pour qui ils travaillaient, des plaques civiles si parfaitement falsifiées qu'elles étaient impossibles à détecter (en fait, il s'agissait de cartes authentiques confectionnées par des fonctionnaires corrompus). Et un réseau clandestin d'informateurs, car il n'y a pas de pouvoir sans connaissance. C'est peut-être vrai que l'argent ne fait pas le bonheur, pensait le mémoriste, mais il achetait la sécurité, qui était quelque chose de mieux et de moins volatile que la félicité. À quoi pouvait bien aspirer un homme sensé sinon à être raisonnablement protégé de la douleur ? Même si pour ce faire, il fallait recourir à des méthodes socialement réprouvées, à des comportements interdits.

Nopal n'avait pas choisi d'être comme ça. Il n'avait pas opté volontairement pour le chemin de l'illégalité, de même que le marginal social ne choisit pas la marginalité, mais se retrouve exilé de l'autre côté de la ligne de tout ce qui est normal. Le destin avait été injuste avec le mémoriste, le destin s'était acharné contre lui, et il avait dû apprendre à se défendre et à répondre à la violence par la violence. Le véritable survivant est celui qui n'hésite pas à faire ce qui sera nécessaire pour survivre, et Nopal n'hésitait pas. Souvent il s'étonnait lui-même, il se contemplait avec une curiosité non dénuée de surprise, parce qu'il n'arrivait pas à comprendre comment, aimant si peu la vie, il pouvait être capable de s'y accrocher avec autant de ténacité, avec une telle férocité. Peut-être qu'il faisait ça par orgueil, à cause de la ferme décision de ne plus jamais se laisser humilier. Ou peut-être qu'il s'agissait d'un automatisme des cellules, de l'acharnement de la chair à continuer d'être, de cette fébrile soif de vivre qui fait que certains malades en phase terminale, malgré la douleur et la détérioration, se battaient jusqu'à leur dernier souffle pour prolonger une existence pourtant pénible. Oui, la métaphore du malade n'était pas mauvaise, pensa le mémoriste : quelque part, Nopal avait toujours ressenti qu'il y avait quelque chose de pathologique

chez lui, quelque chose de douloureux. La vie était une saloperie de maladie qui finissait par vous tuer.

Bruna entra dans sa chambre d'hôtel presque à l'aveuglette : les altérations visuelles étaient une conséquence dévastatrice de la migraine. Elle se jeta sur son sac à dos et en sortit une injection hypodermique de paramorphine. Il lui restait encore trois doses sur les huit qu'on lui avait données à l'hôpital. Elle l'appliqua dans son bras avec des mains tremblantes et se laissa tomber exténuée sur le lit pour attendre ses effets. Aussitôt, elle sentit que la drogue commençait à parcourir son corps à petits pas feutrés, éteignant les élancements de douleur, montant avec sa fraîcheur de neige jusqu'à son amygdale, balayant le tourbillon de corpuscules brillants qui l'empêchaient de voir. Ah. Quel soulagement indescriptible.

Elle ouvrit les yeux dans un léger sursaut. Zut, elle s'était endormie. Elle regarda l'heure : elle avait perdu une heure, mais se sentait extraordinairement bien. Reposée et comme neuve. Elle était dans la chambre qu'elle avait louée en tant que Bruna, mais portait encore son déguisement d'humaine. Quand elle était arrivée, elle se sentait tellement mal qu'elle ne pouvait penser qu'à mettre la main sur la paramorphine et n'avait pas respecté ses propres normes de travail. Elle espérait que personne ne l'avait vue entrer dans la chambre, et que personne n'avait prêté attention aux vidéos de sécurité. Ç'avait été une erreur, mais de toute façon elle allait immédiatement quitter l'hôtel. Elle se leva d'un bond et commença à se dépouiller d'Annie Heart à toute allure. Quand Husky réapparut dans le miroir, avec la ligne tatouée qui lui sillonnait le corps (le coupait, l'attachait, comme le disait l'essentialiste), elle se sentit extrêmement heureuse. C'était comme revoir une vieille amie.

Elle fit ses bagages et passa dans la chambre d'Annie pour y reprendre également ses affaires. Elle était sur le point de terminer quand on frappa à la porte.

– Merde…

Elle regarda l'écran et vit l'image d'un robot. Elle sourit, subitement enthousiaste : elle venait de se souvenir du pistolet à plasma. Peut-être que ce crétin de Serra n'avait pas annulé le marché. Quand elle ouvrit la porte, elle constata qu'il s'agissait d'un vieux messager cabossé. Il ne devait pas avoir de reconnaissance visuelle, ce qui lui convenait. En détectant la présence de Bruna, l'engin se mit à écrire des phrases sur sa bande lumineuse :

Colis pour Annie Heart

Uniquement livraison personnelle sur vérification

Identification requise.

La détective sortit la fausse plaque civile que lui avait fournie Mirari et l'approcha de l'œil du robot. Le machin émit un bip de confirmation.

Identification acceptée

Livraison sur paiement préalable

500 gaïas-papier.

Bruna sortit dans le couloir, se rendit à la caisse automatique qu'il y avait à chaque étage près des ascenseurs, paya les deux chambres, celle d'Annie et la sienne, et retira ensuite cinq toiles sur son crédit. Elle revint auprès du robot et mit l'argent dans la fente. Le couvercle de la boîte blindée s'ouvrit et un joli kit complet de massage électronique thaïlandais apparut.

– Mais qu'est-ce que… ?

Le robot s'éloignait déjà au fond du couloir en cliquetant. Bruna était sur le point de le faire revenir et d'exiger le remboursement de ses gaïas, mais elle y réfléchit ensuite à deux fois. Elle entra dans la chambre, dégagea la surface de la petite table et ouvrit le paquet. À l'intérieur, il y avait un étrange objet ovoïde en silicone, avec des roues et des ventouses, vraisemblablement le kit de massage thaïlandais capable de parcourir votre corps de manière automatique en vous pétrissant et en vous suçotant et en vous enduisant d'huiles essentielles. L'objet s'ouvrait en deux afin de loger les différents onguents. Quand Bruna l'ouvrit, elle trouva le pistolet à plasma. Une cachette ingénieuse : la forme de l'arme s'adaptait à celle de l'appareil de massage. Le pistolet avait un aspect bricolé et horrible : il semblait fabriqué à partir de pièces recyclées et dépareillées. Voilà pourquoi il était si peu cher. Elle plaça l'arme sur la charge minimum et sur micro-impact, visa un côté du lit et tira. Il y eut une très légère vibration de lumière silencieuse. Puis Bruna se pencha et constata que la partie inférieure du matelas présentait un trou infime, quelque chose comme l'accroc laissé par une mite. On aurait dit que cet engin hideux fonctionnait. C'était mieux que rien. Tout ça devenait trop dangereux pour sortir sans arme.

Il faisait nuit noire quand elle sortit du Majestic, mais on percevait un certain redoux dans l'air : la crise polaire devait commencer à se calmer. Elle avait beau porter le poids de ses bagages, elle n'essaya même pas de prendre un taxi : à cette heure-ci et avec la peur ambiante, sûr que personne ne s'arrêterait pour une rep comme elle. Les tapis roulants marchaient à nouveau et Bruna pressa le pas pour lutter contre le froid et fuir le matraquage des écrans publics, qui continuaient de passer des images violentes de techno-humains, des déclarations suprématistes, des interviews de Chem Conés et d'Hericio, des nouvelles sur d'autres troubles semblables survenus

dans divers coins des EUT. Les écrans brûlaient de haine spéciste. Bruna se demanda si les débuts de la Guerre rep avaient été comme ça. Est-ce que les androïdes s'étaient sentis aussi persécutés, aussi pestiférés lors de cette fatidique année 2060 ? Et ces juifs du XXe siècle ? Ceux qui avaient fini par être exterminés dans des fours crématoires ? Avaient-ils observé le début de leur fin comme elle observait maintenant cette escalade politique et légale contre les techno-humains ? Quatre ans, cinq mois et treize jours. Au rythme où ça allait, quelles tragédies pourraient bien se produire au cours de ces quatre années qui lui restaient ? Elle ne savait même pas si elle parviendrait à vivre jusqu'à sa TTT. L'avenir était une pierre noire écrasante, un grondement d'avalanche.

Archives Centrales des États-Unis de la Terre
Version Modifiable

ACCÈS STRICTEMENT RESTREINT
ÉDITEURS AUTORISÉS UNIQUEMENT

Madrid, le 30 janvier 2109, 10h30

ACCÈS REFUSÉ
YIANNIS LIBEROPOULOS N'EST PAS UN ÉDITEUR AUTORISÉ
SI TU NE POSSÈDES PAS UN CODE VALIDE, ABANDONNE IMMÉDIATEMENT CES PAGES

ACCÈS STRICTEMENT RESTREINT
ÉDITEURS AUTORISÉS UNIQUEMENT

L'INTRUSION NON AUTORISÉE CONSTITUE UN DÉLIT PÉNAL POUVANT ÊTRE SANCTIONNÉ PAR UNE PEINE ALLANT JUSQU'À VINGT ANS DE RÉCLUSION

YIANNIS LIBEROPOULOS, TU ES SOMMÉ D'ABANDONNER IMMÉDIATEMENT CES PAGES.

LA PERSISTANCE DANS LA TENTATIVE DE FORCER LE SYSTÈME PROVOQUERA UNE ALERTE POLICIÈRE DANS TRENTE SECONDES.

COMPTE À REBOURS AVANT ALERTE POLICIÈRE
29
28
27
26
25
24
23
22
21

Elle ouvrit les yeux et tomba sur le visage de Yiannis à deux centimètres du sien, en train de crier et de gesticuler nerveusement.

– Bon sang ! s'exclama Bruna, en s'asseyant d'un coup.

Une vague d'instabilité agita le monde. La chambre trembla, sa tête lui fit mal, son estomac s'entortilla. Son corps lui rappela, avant sa mémoire, qu'elle avait encore une fois trop bu d'alcool la veille au soir. La silhouette de l'archiviste voletait frénétiquement dans la pièce comme un moineau pris au piège. C'était une fichue holo-com.

– Yiannis, c'est fini. J'annule tout de suite ton autorisation holographique, grogna la rep, en se tenant la tête avec la main.

– Ils m'ont renvoyé ! C'est une conspiration ! Et je ne peux pas rentrer dans les Archives ! J'ai essayé de te le dire hier soir mais tu ne répondais pas.

Forcément. Elle eut une claire image d'elle-même en train de refuser les appels. Elle était arrivée chez elle fatiguée et déprimée et s'était mise à boire. D'autres fois, elle buvait parce qu'elle était contente et détendue. Et d'autres, parce qu'elle était angoissée. Elle trouvait toujours une raison de se soûler. En regardant en arrière, sa courte vie se composait d'une succession de nuits dont elle se souvenait à peine et d'une infinité de matins aux réveils ingrats qu'elle ne se remémorait que trop bien.

– Voyons voir… calme-toi et réexplique-moi ça. Lentement. Comme si j'étais une *bestiole* et que je ne comprenais pas bien la langue…

Yiannis se mit à raconter précipitamment sa conversation avec la superviseure.

– D'accord, d'accord, je vois. Écoute, il vaut mieux que je vienne chez toi. Je serai là dans moins d'une heure, dit Bruna.

Et elle raccrocha sans laisser le vieil homme achever sa phrase.

Quatre ans, trois mois et douze jours.

Elle respira et se leva.

Nausées et vertige.

Elle décida de s'injecter une dose hypodermique de paramorphine. Ce n'était certes pas la meilleure façon de se débarrasser de la gueule de bois, c'était comme de tuer des mouches avec un pistolet à plasma ou se couper la main parce qu'on a mal au doigt. Mais elle savait qu'avec ça elle allait se sentir tout de suite très bien, et les temps étaient si agités qu'elle trouvait plus prudent de sortir en pleine forme. En plus, elle avait encore un peu mal aux côtes, pensa-t-elle en guise

d'excuse pendant qu'elle s'injectait sa dose. C'était l'avant-dernière qui lui restait. Dommage.

Elle se regarda dans le miroir. Elle avait à nouveau dormi dans ses habits et ils étaient tout froissés et chiffonnés. Autour du cou, elle portait encore le *netsuke* authentique de sa fausse mère. Elle décida de l'y laisser : elle avait l'impression d'avoir besoin de sa compagnie. Ou de sa protection.

Le thermomètre extérieur indiquait quatorze degrés : la crise polaire était terminée. Elle prit une courte douche d'eau, choisit un ensemble vert métallisé dans son armoire et s'habilla en se sentant très bien, reposée, alerte. Et aussi affamée. Elle se dirigea vers le coin cuisine pour se préparer un morceau et c'est alors qu'elle le vit : le puzzle était fait ! Fini. Résolu. Elle le regarda stupéfaite et, au milieu des lambeaux de brume qui brouillaient la nuit d'avant, elle crut se revoir en train de poser des pièces. Elle avait dû travailler au puzzle jusque très tard… Et avec une chance particulière ou un acharnement surhumain. L'image du Cosmos était complète. Et, au centre, dans la zone critique qui manquait avant et qui lui avait donné tant de fil à retordre pendant des mois, on voyait maintenant la nébuleuse planétaire Hélix, cet objet gazeux spectaculaire de la constellation du Verseau que les astronomes connaissaient comme “l'œil de Dieu”. Hélix, bien sûr, se dit Bruna presque déçue par l'évidence. Comment ne l'avait-elle pas deviné ? C'était l'accident cosmique le plus célèbre et il y avait même deux ou trois sectes de frappadingues qui le croyaient sacré. La dernière pièce du puzzle activait un petit effet tridimensionnel et l'image avait l'air de vibrer et de palpiter dans l'immensité de l'espace. Un œil magnifique ourlé de vaporeuses paupières rougeâtres et avec un iris intensément bleu, un œil gigantesque qui la contemplait. *C'est ce que je fais qui m'apprend ce que je cherche*. Elle avait cherché la nébuleuse Hélix, elle avait cherché quelque chose d'évident et ne s'en était pas aperçue. Et il avait fallu qu'elle se soûle et qu'elle perde conscience, il avait fallu qu'elle se laisse guider par la pure intuition pour achever le puzzle. L'œil de Dieu. Cet œil beau, glacé et indifférent qui nous regarde.

Après avoir déjeuné en quatrième vitesse d'hamburgers de protéines goût dinde, elle mit son pauvre pistolet à plasma dans son sac à dos, convaincue que le monde extérieur allait être un peu plus désagréable que la veille, et sortit. Et, en effet, le beau temps semblait avoir jeté de l'huile sur le feu de la haine. Des groupes de manifestants entourés de cordons policiers hurlaient des slogans que Bruna ne parvint pas à comprendre, pendant que les écrans publics versaient sur sa tête des torrents de violence. Il y avait des voitures renversées, des vitrines brisées, des containers en flammes. En passant dans le parc-poumon, elle vit que plusieurs de ses délicats arbres artificiels avaient

été déchirés et arrachés. Les carrefours étaient occupés par l'Armée et Bruna dut montrer sa plaque civile à deux contrôles. Elle craignit d'être fouillée et qu'on trouve son plasma, mais ce ne fut heureusement pas le cas. Elle arriva chez Yiannis les nerfs en pelote.

L'appartement de l'archiviste était aussi désuet que lui. Il se trouvait dans un bel immeuble d'environ trois siècles d'ancienneté qui avait survécu aux différentes guerres sans dommages excessifs, mais n'avait jamais été rénové. La maison avait des couloirs sombres, des pièces inutiles et une incompréhensible quantité de salles de bain. Yiannis vivait généralement dans les deux salles principales, l'une transformée en salon et l'autre en chambre, mais il utilisait le reste de la maison comme entrepôt pour l'infinité d'affaires qu'il gardait, dont une impressionnante quantité d'anciens et précieux livres en papier. C'est dans l'une de ces chambres tapissées de livres que Bruna avait vécu pendant plusieurs mois après la mort de Merlin. Yiannis l'humain avait pris soin d'elle, tout comme Maïtena la techno avait pris soin de Lizard. Mais les relations entre espèces étaient maintenant en train de se putréfier.

La porte à peine franchie, Bruna remarqua quelque chose de nouveau : la console de l'entrée, qui était normalement un fouillis, avait été débarrassée et montrait comme unique objet un vase bleu avec trois tulipes jaunes. Des fleurs naturelles ! La rep en fut estomaquée.

– Ça alors, tu as fait du rangement sur la table…

– Pfff… répondit le vieil homme de manière ambiguë, en faisant un geste vague de la main.

Ils parcoururent le couloir et entrèrent dans la salle, et elle était là, à sourire sagement. De prime abord, Bruna eut du mal à la reconnaître sans l'empaquetage de ses panneaux de femme-publicité.

– Bonjour, Bruna. Je suis très heureuse de te voir, dit RoyRoy avec enthousiasme.

– Moi aussi… répondit automatiquement la rep. Même si c'est surtout une surprise que tu me fais. Tu as démissionné de ton emploi chez Texaco-Repsol ?

La femme regarda Yiannis avec une moue un peu troublée.

– Eh bien, c'est moi qui… C'est moi qui l'ai aidée à se libérer de ce travail d'esclave. Disons que je l'ai débauchée ! répondit l'archiviste à sa place.

Puis il se mit à rire nerveusement de sa propre blague.

– Hum, je veux dire que je lui ai prêté de l'argent jusqu'à ce qu'elle trouve quelque chose de mieux, et puis elle… elle vit à la maison.

– Ah. Bien. Ok. Génial, dit Bruna.

– Yiannis est très généreux. Enfin, tu le sais déjà, ajouta RoyRoy.

Oui, l'androïde le savait. L'archiviste ne faisait pas autre chose pour la femme-publicité que ce qu'il avait fait pour elle-même. Et, par ailleurs, Yiannis avait l'air… enthousiasmé par RoyRoy. Et elle aussi paraissait changée. Plus jeune. Plus sûre d'elle. Il y avait de quoi être contente pour son ami. La rep se laissa tomber dans le vieux fauteuil vert et Yiannis s'assit dans le sofa à côté de la femme. Ils faisaient un merveilleux petit couple.

– Non, non, c'est RoyRoy qui est généreuse. Tu ne peux pas savoir à quel point elle m'a soutenu dans cette histoire. Heureusement qu'hier soir elle était là. Comme tu peux le comprendre, je suis rentré brisé de cet entretien avec la superviseure.

– Oui, bien sûr.

La femme ne devait pas être chez Yiannis depuis plus de deux ou trois jours, mais on voyait déjà son empreinte partout. Les meubles étaient placés différemment et les étagères bien rangées. L'écran émettait successivement des images de l'enfant de Yiannis et d'un adolescent dont la rep supposa que c'était le fils de RoyRoy. Oh oui, un couple parfait et tendrement uni par le culte de ses morts. Elle se mordit les lèvres et trouva qu'elles avaient un goût de venin.

– Bon, alors, raconte-moi exactement ce que cette femme t'a dit hier, marmonna-t-elle.

Pourquoi était-elle si irritée ? Pourquoi ne se réjouissait-elle pas que ce pauvre homme soit tombé amoureux ? Est-ce qu'elle n'avait pas elle-même ressenti que Yiannis la poussait à trop s'accrocher à la douleur de la perte de Merlin ? Et est-ce qu'il ne valait pas mieux qu'il ait rencontré un autre deuil plus proche avec lequel s'identifier ? L'archiviste était en train de raconter son histoire, mais Bruna ne parvenait pas à se concentrer sur ce qu'il disait. Elle les voyait là, assis côte à côte, humains, semblables, beaucoup plus vieux qu'elle et pourtant avec une longévité probablement plus grande. Elle les voyait unis alors qu'elle était seule, éperdument bizarroïde même chez les bizarroïdes.

L'écran s'alluma automatiquement sur un flash d'information. Helen Six, la journaliste en vogue, apparut à l'image avec une mine si spectaculairement tragique que Yiannis se tut et les trois se mirent à regarder les actualités. Et c'est alors qu'ils apprirent la nouvelle : Hericio était mort. Il avait été assassiné la veille, dans l'après-midi. Il n'avait pas seulement été assassiné, mais aussi torturé. Quelqu'un lui avait ouvert le ventre de haut en bas et sorti les intestins alors qu'il vivait encore. Un crime épouvantable.

Comme l'hologramme de Chi, pensa immédiatement Bruna bien qu'elle se soit trouvée plongée dans une sorte de stupeur. Yiannis la regarda :

– Mais… tu ne m'avais pas dit que tu allais le voir hier ?

RoyRoy sursauta, ouvrit grand les yeux et se couvrit les joues avec ses mains.

– Bruna ! Qu'est-ce que tu as fait ? gémit-elle.

– Moooooi ?! bondit la rep indignée.

Il se passa alors quelque chose de très étrange : l'archiviste leva sa main dans l'air comme s'il allait dire quelque chose, puis il la porta à sa gorge et s'effondra doucement sur le côté.

– Yiannis ! haleta RoyRoy, en se penchant sur l'homme et en s'écroulant à son tour sur lui.

Bruna sauta du fauteuil et s'approcha des deux corps inanimés. De petites bulles jaunes sortaient de la bouche de RoyRoy. Elle remarqua alors l'odeur, un subtil arôme de danger. Il y avait quelque chose dans l'air, une menace chimique. Elle retint sa respiration, mais c'était trop tard. Elle sentit que ses jambes devenaient lourdes, que son corps cessait de la porter. Elle tomba par terre, mais ne se rendit pas. Dans un improbable effort de volonté, et protégée par son extraordinaire vigueur physique, elle se traîna péniblement à quatre pattes vers la fenêtre. Il fallait qu'elle y arrive, il fallait qu'elle l'ouvre. Elle concentra tout son esprit sur la distance à parcourir. Un centimètre de plus, et un autre, et encore un autre. Mais elle avançait très lentement et elle ne pourrait pas retenir son souffle bien longtemps. Il lui restait encore la moitié du chemin quand un mouvement réflexe lui fit engloutir une bouffée d'air. Elle le sentit inonder délicieusement ses poumons, la libérer de cette angoissante asphyxie. Et elle sentit aussi qu'il l'empoisonnait. Ce fut comme une tache rapide sur ses yeux. Puis l'obscurité et le néant.

Elle souleva les paupières. La maison vrombissait et trépidait. Au plafond couraient des ombres liquides qui semblaient se poursuivre les unes les autres. Elle mit quelques instants à comprendre que ce vacarme était dû au tramway aérien qui passait juste devant la fenêtre. Devant sa fenêtre. En voilà un autre. De nouveau le bruit et le tourbillon des ombres. Bruna respira profondément tandis que l'angoisse s'abattait sur elle. Elle savait ce qu'elle devait faire et c'était terrible.

Elle regarda le réveil : lundi 31 janvier 2109, 09h30. Elle devait se dépêcher. Quatre ans, trois mois et onze jours. Quatre ans, trois mois et onze jours ? Qu'est-ce que ça signifiait ? Pourquoi est-ce que ce calcul temporel avait tout à coup surgi dans sa tête ? Elle se leva du lit profondément préoccupée. Elle était habillée. Tant mieux : moins de temps perdu. Elle se sentait nauséeuse, confuse. Une patine d'irréalité semblait tout recouvrir, comme si la vie glissait à la surface des choses. Elle ne reconnaissait pas sa maison, par exemple. Elle savait que c'était sa maison, mais elle n'arrivait pas à s'en souvenir. Mais tout ça n'avait pas d'importance. L'important, l'urgent, l'épouvantable, c'était la mission qu'elle devait accomplir afin de pouvoir sauver le petit Gummy d'un destin atroce. Bruna tressaillit. Ça, c'était clair. Sa mission et la situation dans laquelle l'enfant se trouvait ressortaient avec une précision totale au-dessus de l'irréalité générale, comme l'image fixe et détaillée d'un cheval en train de courir sur un fond flou. C'est tout ce qu'elle devait faire. C'est tout ce qu'elle devait savoir.

La ceinture se trouvait sur la table, élégamment déployée et placée comme s'il s'agissait d'un bijou. Et, à côté de la ceinture, un petit hologramme de Gummy. L'enfant en train de rire aux éclats, ses petits yeux plissés et étincelants, ses joues si lisses. Il avait deux ans et demi. Bruna se revit en train d'embrasser cette peau neuve, ce corps doux et délicieux, et des larmes brûlantes de terreur et de douleur se mirent à rouler sur ses joues. Elle les écrasa d'une main sur son visage, comme on tue une bête, et, faisant un effort pour se contrôler, elle s'agrafa la ceinture. Elle savait bien comment ça marchait : il fallait d'abord enlever la sécurité puis appuyer sur la membrane tactile pendant au moins vingt secondes. Quand elle enlèverait son doigt, les minuscules ampoules s'ouvriraient, laissant échapper leur gaz mortel. Au moins, ce serait une mort rapide : moins d'une minute jusqu'à l'asphyxie. Pas comme ce qu'ils avaient promis de faire à Gummy si elle n'exécutait

pas ce qui était convenu. Une interminable, sadique agonie. Bruna retint un haut-le-cœur. Du calme, s'implora-t-elle. Il fallait qu'elle se concentre. Le vacarme assourdissant d'un nouveau tram la poussa à l'action. Elle devait ouvrir les ampoules dans l'échangeur central du tramway, pour profiter de l'afflux de gens et du fait que c'était un espace clos, et l'endroit se trouvait à quatre pâtés de maisons. Elle éteignit la boule holographique et la mit dans sa poche, et elle allait sortir quand elle se rendit compte qu'elle n'avait pas son portable sur elle. Bizarre. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle et ne le vit pas. Elle chercha plus méticuleusement, entre les draps froissés, dans la salle de bain, par terre. Il n'y était pas.

– Écran, localise mon portable.

Elle n'obtint pas de réponse. Elle regarda l'écran : c'était un modèle très ancien. Elle essaya de passer en manuel et de pianoter un numéro. L'ordinateur n'accepta pas l'appel. Étrange. La sensation d'irréalité s'accentua, l'irréalité bourdonnait autour d'elle comme une guêpe. Alors le visage de Gummy s'alluma de nouveau dans sa tête avec une netteté de glace. Quelle importance qu'elle ait son portable ou pas. De toute façon, elle allait mourir dans quelques minutes.

Et pourtant…

Quatre ans, trois mois et onze jours. Encore cette litanie absurde qui traversait sa tête. Un panneau hors service se trouvait sur l'ascenseur, si bien que Bruna descendit les escaliers sordides à pied avec l'impression qu'elle portait une pierre dans son cœur, un poids de plus en plus lourd qui gênait ses pas. Le numéro qu'elle avait essayé de marquer sur l'ordinateur était celui de Paul Lizard. Et qui était Paul Lizard ? Une connaissance, peut-être un ami. Le nom de Lizard émergeait de la confusion comme un havre sûr dans une mer déchaînée. Un coin de lumière dans des ténèbres glaciales. Une aide possible ? À chaque marche qu'elle descendait, Bruna se sentait un peu plus déchirée entre l'obligation d'accomplir sa mission et l'horreur que lui inspirait la tuerie. Mais elle ne pouvait pas empêcher ça. Elle devait le faire.

Et pourtant…

Elle arriva au rez-de-chaussée et remarqua que l'immeuble semblait être une sorte d'appart'hôtel. Bizarre de ne pas se rappeler. Dans le hall sombre et crasseux, il y avait un comptoir de réception exigu et un panneau électronique qui affichait les prix. La lumière était allumée, mais il n'y avait personne. Tout à coup, les pieds de Bruna la portèrent jusqu'au cagibi. Elle regarda le petit écran : il était ouvert. Elle composa le numéro de Lizard avant même de s'apercevoir de ce qu'elle était en train faire et le visage du policier apparut aussitôt. Car c'était un policier. Bruna sursauta en se le rappelant, et en même temps elle eut envie de pleurer de soulagement rien qu'en

voyant les traits de cet homme.

– Bruna ! Où diable étais-tu passée ? hurla Lizard.

– Moi… chez moi, balbutia-t-elle.

– Tu n'es pas chez toi, parce que *je* suis chez toi ! Bruna, qu'est-ce qui se passe ? Tu es déconnectée, qu'est-ce qui se passe avec ton portable ? Je suis au courant pour Yiannis et RoyRoy…

Yiannis et RoyRoy. Ces noms provoquèrent des ondes concentriques dans son esprit embrumé, comme des pierres qui tombent dans une eau marécageuse. Elle se mit à entendre un bourdonnement sourd entre ses oreilles.

– Il faut que j'y aille. Je dois faire quelque chose d'horrible, gémit-elle.

– Attends ! Bruna, qu'est-ce que tu dis ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

– Je dois tuer. Je dois tuer beaucoup de gens.

– Quoi ! ? Mais pourquoi ?

– Si je ne le fais pas, ils tortureront Gummy, pleura-t-elle.

– Gummy ? Qui est Gummy ?

– Mon fils ! Mon fils ! cria-t-elle.

Lizard la regarda, atterré. On aurait dit quelqu'un qu'on venait de frapper sur la tête.

– Tu n'as pas d'enfants, Bruna… susurra-t-il.

Le bourdonnement était assourdissant.

– Il faut que j'y aille.

– Non ! Attends, où es-tu ? Écoute-moi : tu ne peux pas avoir d'enfants, tu es une rep !

Quatre ans, trois mois et onze jours.

– Que veut dire “quatre ans, trois mois et onze jours”, Lizard ? Tu dois le savoir.

L'inspecteur la regarda, déconcerté.

– Je n'en ai aucune idée… S'il te plaît, dis-moi où tu es, Bruna. Je viendrai te chercher…

Elle fit non de la tête.

– Je suis désolée. Si je ne le fais pas, ils tortureront Gummy.

– Attends, s'il te plaît ! Et comment sais-tu… comment sais-tu qu'ils ne lui feront rien ? Peut-être que tu tueras ces gens que tu dois tuer et qu'ensuite ils lui feront quand même du mal…

Bruna y réfléchit pendant quelques instants. Non. Ils ne lui feraient pas de mal. Elle le savait avec une clarté et une certitude totales. Si elle accomplissait sa part, l'enfant serait épargné.

– Tu es dans la rue Montera ! Je t'ai localisée. Ne bouge pas, j'arrive dans cinq minutes ! cria l'homme.

– Je ne peux pas. J'y vais.

– Où ça ?! interrogea Lizard à l'agonie.

– À l'échangeur de trams, dit Bruna.

Et faisant volte-face, elle sortit à l'extérieur, nauséeuse, avec le tournis, comme sourde.

Elle marcha vite, enfermée dans la bulle de son cauchemar, étrangère aux prédications des apocalyptiques, au tapage des écrans publics, aux regards de peur ou d'aversion qu'elle suscitait sur son passage. Elle marcha comme une automate, concentrée sur son devoir. Mais quand elle arriva à la hauteur du gigantesque échangeur en forme d'étoile, ses pieds s'arrêtèrent. Le bourdonnement s'intensifia encore à l'intérieur de son crâne, un bruit qui commençait à devenir douloureux. Elle visualisa la lame ronde d'une scie dentée découpant son cerveau par le milieu et tressaillit. Alors lui vint à la mémoire, surgie d'elle ne savait où, la figure d'une femme avec une ligne noire dessinée autour de son corps, une femme coupée par son tatouage. Quatre ans, trois mois et onze jours. Pendant quelques instants elle fut incapable de bouger et c'est tout juste si elle put respirer. Puis le visage de Gummy éclata dans sa tête et tout se remit en mouvement. Elle vérifia que la ceinture était prête et décida de traverser par la passerelle suspendue afin d'entrer par la porte latérale du bâtiment. À ce moment-là, une voiture s'arrêta dans un crissement de roues sur le trottoir à côté d'elle et un homme en sortit. C'était Lizard. Bruna recula de quelques pas et se mit en garde, prête à se battre s'il essayait de l'arrêter. Mais le type resta à quelques mètres de distance.

– Bruna… Du calme…

– N'approche pas.

– Je ne vais pas approcher. Je veux juste parler. Dis-moi, qui dois-tu tuer ? Comment vas-tu faire ?

– Laisse-moi passer. Tu ne peux pas m'en empêcher.

– Écoute, Bruna… ton cerveau a été manipulé. Je crois qu'on t'a mis un implant de comportement induit. On t'a fait croire que tu avais un fils, mais ce n'est pas vrai. Il faut qu'on t'enlève cet implant avant qu'il te tue.

Le bourdonnement redoubla. Peut-être que Lizard avait raison. Peut-être que cette histoire d'implant était vraie. Mais son fils était toujours entre les mains de ces monstres. Petit, terrifié et sans défense. Elle imagina l'épouvante de l'enfant et eut presque envie de hurler. Elle ôta la sécurité de la ceinture et approcha sa main de la membrane tactile.

– Ils m'ont dit ce qu'ils feraient à Gummy si je n'obéissais pas – sa voix se brisait –, je ne peux pas supporter ça. Je dois lâcher ce gaz avant midi. Si je ne peux pas le faire dans l'échangeur, je le ferai ici.

– Attends, attends, par toutes les maudites espèces, s'il te plaît ! Ne fais pas ça… Si c'est un gaz, ça n'aura pas le même effet ici à l'air libre que dans l'échangeur, n'est-ce pas ? Ils ne voudront pas que tu le gaspilles ici…

– Peut-être. C'est un gaz neurotoxique très efficace. Je sais qu'il tue en une minute et qu'il est très puissant. Ça fera aussi bien l'affaire ici.

Paul regarda autour de lui. À quelques mètres de là, un tapis roulant passait chargé de gens. Puis il y avait cette passerelle très empruntée, les voitures, les immeubles.

– Merde, Bruna, attends un moment, je t'en supplie… S'il te plaît, s'il te plaît !… J'ai appelé un ami à toi… Et il doit être sur le point d'arriver. S'il te plaît, attends.

La rep se mit à paniquer. Elle toucha la membrane avec ses deux doigts. Elle les laissa là, appuyés sur la ceinture.

– Si tu as appelé des renforts… si tu as l'intention de me tirer dessus… J'ai appuyé sur l'interrupteur. Si j'enlève mes doigts de cette membrane, les ampoules s'ouvriront et le gaz sortira.

Lizard blêmit.

– Non, s'il te plaît… J'ai juste prévenu un ami à toi, c'est la vérité… Donne-moi dix minutes… Non, vingt. Je ne te demande que ça. Il n'est pas encore midi. Je ne te demande que vingt minutes. Si à 11h30 tu veux toujours entrer dans cet échangeur, je te laisserai partir. Je t'en prie. Vingt minutes et, en échange de ça, je m'occuperai de ton fils. Quand tu seras morte. Il faudra bien que quelqu'un s'en occupe.

Bruna sentit qu'un abîme vertigineux s'ouvrait en elle : c'était vrai, elle n'y avait pas pensé. Il faudrait bien que quelqu'un s'occupe de Gummy. Quatre ans, trois mois et onze jours. Elle haleta, angoissée, et serra un peu plus ses doigts sur la membrane.

– D'accord. Jusqu'à 11h30. Et tu t'occuperas de l'enfant. Mais n'appelle personne et ne bouge pas.

– Je ne ferai rien, rassure-toi…

Ce furent les douze minutes les plus longues de la vie de Paul Lizard. Quant à la rep, elles passèrent comme un cauchemar, comme un délire fiévreux. Comme une brume lente clairsemée de brusques images atroces qui traversaient sa tête comme des coups de poignard.

Et à la treizième minute Pablo Nopal arriva.

– Bonjour, Bruna.

L'androïde le regarda avec inquiétude. Elle le connaissait. Et quelque part il la troublait, mais elle ne savait pas pourquoi.

– Qu'il est joli, ton collier. Qu'il est beau, ce *netsuke*. Il appartenait à ta mère, tu t'en souviens ? Quand tu étais petite et que tes parents sortaient dîner, ta mère entrait dans ta chambre avant de s'en aller. Tu faisais semblant de dormir mais tu la voyais se pencher sur toi, svelte et froufroutante dans ses habits de soirée, parfumée, nimbée par la lumière du couloir… Et à son cou pendait ce petit bonhomme. Alors ta mère mettait une main sur ce *netsuke* et c'est comme ça, en le tenant,

qu’elle effleurait de ses lèvres ta joue ou ton front. Sans doute qu’elle attrapait son collier pour qu’il ne te heurte pas quand elle se penchait, mais cette scène s’est cristallisée pour toujours en toi avec ces ingrédients-là : la nuit pleine de promesses, la lueur du couloir, le baiser de ta mère pendant qu’elle saisissait ce petit bonhomme comme si c’était un talisman, comme si c’était la clef secrète qui lui permettrait de se téléporter vers cette vie mystérieuse et heureuse qui attendait tes parents quelque part…

Voilà ce que disait Nopal de sa voix grave et tranquille, et subitement Bruna se vit là-bas, à l’intérieur de ce corps somnolent et de ce lit, dans le cocon tiède des draps et du parfum de sa mère, qui l’enveloppait comme un anneau protecteur. Ce souvenir la traversa.net et brûlant, lui coupant le souffle. Et ce ne fut que le premier. Nopal dévida une à une les réminiscences de la pelote enchevêtrée de sa tête et le contour flou des choses commença peu à peu à retrouver sa précision. Une demi-heure plus tard, Bruna avait de nouveau passé son bal des fantômes, elle avait pleuré une fois de plus à la révélation de l’imposture, elle avait compris qu’elle était une androïde. Et qu’elle ne pouvait pas avoir d’enfants. Mais Gummy continuait de crier en elle de manière assourdissante. Son fils continuait de l’appeler et d’avoir besoin d’elle. La rep gémit. Les larmes brûlaient ses yeux. Avec sa main gauche, elle remit la sécurité de la ceinture puis retira ses doigts engourdis de la membrane. Lizard fit mine de s’approcher d’elle, mais Bruna l’arrêta d’un cri féroce.

– Stop !

L’inspecteur s’arrêta net.

– Maintenant c’est moi qui te demande cinq minutes…

Personne ne parla.

La rep pencha la tête et ferma les yeux. Et elle s’apprêta à tuer Gummy. Elle se remémora le poids de l’enfant dans ses bras, son odeur chaude de petit animal, sa menotte poisseuse qui effleurait son visage, puis elle se dit : ça n’est pas vrai, ça n’existe pas. Ça n’existe pas ! répéta-t-elle dans un cri silencieux jusqu’à ce que l’image s’efface peu à peu, comme les pixels d’un enregistrement défectueux. Elle passa ensuite au souvenir suivant du petit. Puis au suivant. Ses premiers pas chancelants. Cet après-midi d’été bleuté et paisible où Gummy avait mangé une fourmi. La façon qu’il avait de dire “caramel” dans son demi-langage : *mamel*, et les petites bulles que la salive faisait à ses commissures. Et comment il mettait sa main dans la sienne à elle quand quelque chose lui faisait peur. Tout ça n’existait pas ! Ça n’existait pas ! Les souvenirs disparaissaient doucement, ils éclataient comme des bulles de savon, et la douleur était de plus en plus insupportable, de plus en plus lancinante : c’était comme se brûler puis gratter la brûlure. Mais Bruna continuait, à l’agonie, suicidaire,

creusant encore et encore dans la chair à vif, jusqu'à atteindre le souvenir final et le pulvériser. Et là, tout au fond, après avoir accompli la mort imaginaire de Gummy, l'attendait, tapie, la mort véritable de Merlin. Bruna Husky était de retour, tout entière.

Elle ouvrit lentement les yeux, épuisée et endolorie. Elle regarda Lizard et Nopal, dans l'expectative.

– Alors cet implant va me tuer, comme les autres ? Il va me faire exploser la cervelle ? Je vais m'arracher les yeux ? murmura-t-elle d'une voix brisée.

Et, à ce moment-là, elle leva la tête et se vit. Son image inonda tout à coup les écrans publics : elle au naturel, et elle en Annie Heart. Elle qui entrait au Majestic. Annie qui entrait au siège du PSH. Et les grands flashs rouges de l'info de dernière minute : "La Techno Bruna Husky Coupable de la Torture et de l'Assassinat d'Hericio." Midi venait de sonner.

L'idée était de Bruna. Il fallait lui enlever l'implant, mais elle serait arrêtée si elle allait dans un hôpital. Alors elle avait pensé à Gándara.

– Le médecin légiste ? s'étonna Lizard.

– Il sait extraire les *mémos* artificielles… en tout cas sur des cadavres.

– Oui, mais… tu es sûre de lui ? Ça m'a l'air d'un type bizarre. Il ne te dénoncera pas ?

Bruna fit non d'un mouvement de tête et ce fut assez pour que le monde se mette à osciller. Elle se sentait de plus en plus nauséeuse.

– Non, il réagira bien, c'est un ami… Et si nous lui donnons un peu d'argent, il sera encore plus amical… murmura-t-elle faiblement.

Elle était certaine qu'elle allait mourir et elle espérait juste que Lizard l'empêcherait de s'arracher les yeux. L'inspecteur appela Gándara : le médecin légiste travaillait la nuit et n'était pas à l'Institut, mais Paul lui servit une vague excuse et réussit à prendre un air suffisamment urgent et officiel pour lui faire promettre de venir en courant.

– Moi je veillerai à ce qu'il tienne sa langue, grogna Nopal.

– Qu'est-ce que tu veux dire par là ? demanda l'inspecteur avec une certaine inquiétude.

– Je parle d'argent… je lui donnerai quelques ges.

Ils étaient tous les trois dans la voiture du policier. Ils avaient ordonné au véhicule d'obscurcir ses vitres afin de cacher la rep. Les écrans publics rediffusaient sans relâche des images de Bruna, et son aspect était malheureusement trop facile à reconnaître. Lizard et le mémoriste paraissaient avoir signé une trêve, une alliance passagère que l'androïde aurait trouvée très bizarre si elle avait été en mesure d'y penser. Mais elle se sentait tellement mal que les idées semblaient ne pas circuler dans sa tête. De fait, elle n'avait pas non plus remarqué une chose plus étrange encore : au lieu de l'arrêter, l'inspecteur était en train de l'aider à s'échapper.

En arrivant à l'Institut médicolégal, Bruna avait de la tachycardie et des sueurs froides. Lizard se gara dans un coin discret du parking, la laissa dans la voiture avec Nopal et s'en alla voir si le médecin était là. Il revint avec lui au bout d'un moment qui leur parut insupportablement long.

– Quelle sale mine tu as, Bruna. On dirait l'un des miens, dit le médecin légiste en guise de salut.

Ils apportaient avec eux un chariot-robot à capsule.

– Il faut la déshabiller, dit Gándara.

Ils l'aidèrent à enlever ses vêtements et le collier au *netsuke*, l'allongèrent à l'intérieur de la capsule et rabaissèrent le couvercle transparent. Ses hématomes visibles rendaient plus crédible son rôle de cadavre. Ils entrèrent dans le bâtiment et franchirent le contrôle de sécurité à toute allure et pratiquement sans formalités, sans l'ombre d'un doute grâce à la présence corrosive et un peu imposante du médecin légiste. Puis ils avancèrent dans le couloir jusqu'à l'une des salles de dissection.

– J'ai dit qu'il s'agissait d'une affaire secrète et officielle et j'ai ordonné que personne n'entre, informa Gándara.

Il fit en sorte que le chariot-robot se place au centre de la pièce, sous le module des instruments, et ouvre son couvercle. La salle était glacée. Lizard regarda le corps nu de la rep, si pâle et vulnérable dans cette capsule sinistre, et sentit le froid à sa place. Et aussi la désolation, la peur, et une espèce de faiblesse angoissée qui ressemblait peut-être à de la tendresse.

Gándara enfila sa blouse et ses gants et alluma sur leurs têtes la puissante lumière antibactérienne.

– Bon… Comment tu te sens, Bruna ?

– Mal.

Gándara la regarda, préoccupé.

– Tu sais quel jour on est aujourd'hui ?

– Lundi… 31 janvier…

Sa voix était pâteuse.

Le médecin légiste prit ses constantes vitales à l'aide d'un mesureur corporel.

– Tachycardie, légère hypothermie… Bon. Nous n'avons pas de temps à perdre. Si tu as cette *mémo*, il faut l'enlever tout de suite.

Avec des mouvements rapides et précis, le médecin tira vers le bas un appareil à l'aspect épouvantable qui pendait au-dessus de sa tête et le mit en marche. Il commença à émettre un sifflement menaçant.

– Il faut que tu restes très calme. Tu as compris ? Pense que tu es de la viande froide.

La rep ouvrit grand les yeux dans un acquiescement muet. Le médecin légiste inséra la pointe métallique de l'appareil dans le nez de l'androïde et appuya sur un bouton.

– Voilà la sonde…

Bruna gémit et ses mains se crispèrent cruellement.

– Par toutes les maudites espèces, Gándara ! Est-ce qu'on ne peut pas lui rendre ça plus supportable ? grogna l'inspecteur.

– Qu'est-ce que tu veux, Lizard, ici on n'a pas d'anesthésiques… On n'en a pas besoin, je ne sais pas si tu t'en rends compte… Tout

doux, Bruna !… Mais ça va être rapide. Et puis, ce n'est pas non plus la mer à boire, hein ? Personne ne s'est jamais plaint, ha-h a…

On voyait à l'écran la progression de la nanosonde dans le cerveau, si extrêmement fine qu'elle émettait une étincelle fluorescente afin d'être vue. Le ver de lumière tournait et retournait dans la matière grise comme une comète folle dans un univers clos. Gándara fronça les sourcils :

– C'est impossible…

Bruna haletait de façon rauque. Elle contractait ses poings et avait le corps si tendu que ses doigts de pied étaient recroquevillés comme des crochets. Ce beau corps douloureux, cette chair malmenée que la lumière bactéricide peignait d'un ton violacé irréel.

– Merde ! Quoi ? Ça ne devait pas être rapide ? explosa l'inspecteur.

Le ver lumineux parcourut une fois encore l'écran puis s'éteignit. La sonde siffla pendant qu'elle se repliait. Gándara sortit l'appareil du nez et se retourna vers Nopal et Lizard.

– Il n'y a rien.

– Quoi ?

– Il n'y a aucun implant. Aucune *mémo* artificielle, à part la mémoire techno-humaine de série, qui est toujours intacte et scellée.

– C'est impossible. Je suis mémoriste, j'ai parlé avec Bruna et je sais qu'elle était victime d'une implantation de faux souvenirs. Je le sais avec une certitude totale, dit Nopal.

– Eh bien il n'y a rien, je te dis. Rien ! Et moi aussi j'en suis complètement sûr, dit le médecin légiste avec une certaine irritation.

Mais il regarda ensuite la rep et se pinça le lobe de l'oreille droite, comme il avait l'habitude de faire quand il était nerveux :

– Quoique, peut-être…

Il leva les mains de la rep, qui étaient toujours crispées.

– Mmmm… Bruna, est-ce que tu as l'impression d'avoir plus de salive que d'habitude ?

La détective remua la tête affirmativement.

– Je vois… Rigidité, salivation excessive… Je suis désolé, mais il faut que je remette la sonde. Cette fois, ça sera vraiment très court…

L'appareil poussa de nouveau son vrombissement de mèche perforeuse, le lombric fluorescent s'alluma sur l'écran, l'androïde gémit. Mais Gándara avait dit la vérité : en quelques secondes, il avait terminé et était ressorti. Il éteignit la machine et la repoussa vers le plafond. Il avait l'air enthousiaste.

– Je crois que je sais ce qui se passe… C'est fantastique ! J'en avais entendu parler mais je n'avais jamais vu ça…

– Quoi, quoi ? demandèrent Pablo et Paul à l'unisson.

– Ce sont des cristaux de chlorure de sodium… Ils peuvent être

gravés comme une puce, mais ils se dissolvent dans l'organisme en quelques heures sans laisser de traces. En d'autres termes, on lui a implanté une *mémo* artificielle en sel, le problème c'est qu'elle s'est déjà dissoute. Mais j'ai pu retrouver encore des traces d'une salinité un peu au-dessus de la normale. Rien d'important.

– Alors elle ne va pas mourir ?

– Non, non. Pas du tout. Le sel a provoqué un petit déséquilibre électrolytique dans le cerveau et il est responsable des nausées, de la rigidité et tout ça. Heureusement, j'ai des réservoirs d'ultra-hydratation que j'utilise avec les corps qui arrivent trop momifiés. Je vais mettre l'une de ces capsules hypodermiques à Bruna et, avec un peu de repos, dans vingt-quatre heures elle sera comme neuve.

– Ils voulaient qu'il ne reste pas de trace de la manipulation de la mémoire… C'est pour ça que la méthode de mort choisie était le gaz… Comme ça, le cadavre de Bruna serait arrivé intact aux mains du médecin légiste et, en faisant l'autopsie, on n'aurait rien trouvé… Ainsi, il aurait semblé que Husky avait commis toutes ces horreurs consciemment et librement. Une techno perverse et vindicative envers l'espèce humaine… réfléchit Lizard.

– L'ennemie parfaite… murmura faiblement la rep.

– Bon, cette petite piqûre c'est pour te mettre la capsule hydrique… Voilà. Dans quelques semaines, quand tu voudras, passe faire un tour par ici et je t'enlèverai le réservoir… Comme c'est un produit conçu pour la viande froide, il ne se résorbe pas. Mais il est totalement inoffensif : tu peux le garder toute ta vie, si ça ne te dérange pas. Maintenant il faut que vous partiez… Au plus vite. Vous avoir ici me met dans l'embarras.

– Un embarras que nous mesurons et que nous voulons remercier, dit Nopal.

Et il serra la main du médecin légiste, en plaçant dans sa paume plusieurs toiles. Gándara sourit et garda l'argent d'un geste naturel.

– Je l'aurais fait quand même, mais avec ça je me sens bien plus aimé et beaucoup plus heureux… Vous pouvez sortir par la porte de derrière, c'est par là que les robots sortent les corps… Il vaudrait mieux qu'elle s'habille…

Lizard prit Bruna dans ses bras et la sortit de la capsule. Les habits rêches de l'homme frôlaient sa peau nue. La rep se serait volontiers blottie éternellement contre la poitrine de l'inspecteur, elle se serait mise à dormir dans ce refuge de chair jusqu'à l'arrivée de sa TTT, mais elle se sentait un peu mieux et savait qu'elle n'avait pas d'autre choix que de bouger. Elle s'habilla donc et marcha même sur ses propres pieds, instable et aidée par Nopal, jusqu'à l'extérieur. La porte de derrière donnait sur un quai de chargement desservi par des robots. Quelques capsules vides étaient empilées à côté du mur. Lizard, qui

était allé chercher la voiture, apparut aussitôt et les fit monter.

– Il faut que nous trouvions un endroit sûr pour te cacher… Jusqu'à ce que tu ailles mieux et que nous parvenions à tirer ça au clair.

– Elle peut rester chez moi, dit Nopal.

– Non. Chez toi, non, répondit sèchement Lizard.

Le mémoriste le regarda avec un sourire moqueur.

– Et pourquoi donc, peut-on savoir ?

L'inspecteur se tut.

– Tu as peur que je sois impliqué dans cette machination ? Ou peur qu'elle préfère être avec moi ?

Ils sont en train de se battre pour moi, pensa Bruna. Que c'était archaïque.

– Je t'ai placé sous surveillance depuis plus d'un an. Si elle va chez toi, mes hommes la découvriront tout de suite, dit Lizard en fronçant les sourcils.

Ah. Finalement, Paul ne se battait pas pour elle. Ce n'était qu'une simple question de stratégie. Bruna sentit un goût saumâtre dans sa bouche. Trop de salive et tout amère.

Nopal blêmit de colère. Une rage calme et luisante.

– Ah, fort bien. Je suis heureux, tu reconnais que tu me surveillais. C'est du harcèlement policier. Je vais porter plainte contre toi.

– Fais comme ça te chante.

– Arrête-toi là, ordonna le mémoriste.

Lizard stoppa le véhicule et l'homme en descendit.

– Nopal… dit la rep.

Le mémoriste leva un doigt :

– Toi, tais-toi. Quant à toi, je vais en finir avec toi. Crois-moi.

Lizard le regarda avec flegme, tout en fermant à moitié ses lourdes paupières.

– Je te crois. Je veux dire, je crois que tu vas essayer. C'est pour ça que je te surveille. Parce que je crois que tu es capable de faire ce genre de choses.

Nopal lâcha un bref éclat de rire sardonique.

– Je vais en finir avec toi, mais devant les tribunaux. Je vais porter plainte contre toi et ça sera la fin de ta carrière. Savoure bien ton petit pouvoir tant que tu le peux.

Et, faisant volte-face, il partit dans la rue.

Ils le regardèrent s'éloigner en silence.

– C'est toi qui l'as appelé, dit enfin Bruna.

– Mmmmm.

– Mais tu le détestes.

– Quand tu m'as parlé de ton fils, j'ai su que ce serait très difficile de te sortir du délire qu'ils t'avaient implanté. Alors je me suis

souvenu de lui et j'ai pensé qu'il pourrait t'aider.

– Comment… hum… comment tu as su que Nopal avait été mon mémoriste ?

– Je ne le savais pas.

– Et comment tu sais que je n'ai pas tué Hericio ?

– Je ne sais pas si tu l'as fait.

– Alors, pourquoi est-ce que tu m'aides ?

– Je ne sais pas non plus.

Bruna se tut quelques instants pendant qu'elle essayait de digérer l'information et, finalement, décida de laisser ça pour plus tard. Elle était épuisée et très désorientée. Elle se sentait un peu mieux, mais elle avait un besoin urgent de dormir. Elle avait besoin d'un endroit sûr où elle pourrait se reposer.

– Tu sais ce qui s'est passé avec mon portable ? demanda-t-elle.

– Je l'ai trouvé chez toi. Tiens. J'ai altéré tes données dans l'ordinateur central de la brigade pour qu'ils ne puissent pas te suivre. Je suppose qu'ils mettront un jour ou deux avant de le découvrir.

La rep attacha la feuille transparente et flexible autour de son poignet et appela Yiannis. Lizard lui avait dit que l'archiviste comme la femme-publicité étaient vivants, que le gaz n'était qu'une substance narcotique et tous deux s'étaient rétablis sans problème. C'étaient eux qui avaient prévenu la police de la disparition de la détective. Le visage agité de Yiannis remplit l'écran :

– Ah, Bruna ! Par tous les êtres sentants, quel plaisir de te voir ! Où es-tu, comment vas-tu, que s'est-il passé ? Ils n'arrêtent pas de te montrer partout en disant des choses épouvantables sur toi… Et puis il y a ces images qui ont été prises quand tu rentrais au PSH déguisée… Malheureusement, tout paraît très crédible.

Husky lui fit un bref résumé fatigué de la situation puis exposa sa nécessité de trouver un endroit où se cacher. Évidemment, la maison de Yiannis n'était pas non plus une option : elle avait déjà été attaquée une fois là-bas. Et aucun autre endroit ne lui venait à l'esprit. Surtout compte tenu du fait que tout le monde croyait que c'était elle la meurtrière.

Le visage du vieil homme s'éclaira :

– Attends… Peut-être… Cette *bestiole* qui s'était tellement prise d'affection pour toi, cet Omaa… Tu ne m'as pas dit que tu l'avais amené au cirque avec la violoniste ? Est-ce que tu ne pourrais pas rester là-bas un jour ou deux ?

– Mais je connais à peine Maio et Mirari… Pourquoi me feraient-ils confiance ? Ils penseront que j'ai tué le…

Et alors elle comprit. Non, ils ne le penseraient pas, parce que Maio saurait qu'elle était innocente. Ça valait la peine d'essayer.

– Bonne idée, Yiannis. Je vais tenter le coup.

Et pendant que Lizard conduisait, Bruna se détendit et se laissa tomber dans un sommeil agité.

Elle était sur le dos dans le lit et l'obscurité se pressait autour d'elle, lourde comme une couverture mouillée. Bruna venait de se réveiller et avait peur. Mais ce qui l'effrayait n'était pas qu'on veuille la tuer ni qu'on lui ait mis une *mémo* en sel dans le cerveau ou que quelqu'un l'ait choisie pour être le bouc émissaire d'une machination sinistre. En fin de compte, c'étaient là des dangers authentiques, des menaces concrètes dont elle pouvait essayer de se défendre. Dans ces cas-là, son cœur battait et son cerveau se gorgeait d'adrénaline. Il y avait quelque chose d'énormément excitant dans le danger réel. Une exubérante réaffirmation de vie.

Non. La peur que Bruna éprouvait maintenant était différente. C'était une terreur obscure et enfantine. Une désolation de mort. C'était cette même peur dont elle souffrait la nuit, petite, quand l'horreur des choses se traînait comme un monstre visqueux aux pieds de son lit, dans les ténèbres. Par toutes les maudites espèces, se désespéra la rep, mais elle n'avait jamais été petite, rien de tout ça n'avait jamais existé ! Ce n'était qu'un faux souvenir, la mémoire d'un autre. Tout à coup, une idée aveuglante et nue s'alluma dans sa tête : Pablo Nopal avait probablement vécu ça pour de vrai. D'où ce *netsuke* si incroyablement cher : c'était le collier de sa mère. D'où l'émotion et l'authenticité avec laquelle Nopal avait décrit les scènes quand il avait tiré l'androïde de son délire. Dans un instant vertigineux, Bruna perçut que le mémoriste se trouvait à l'intérieur d'elle-même transformé en enfant effrayé, et elle en éprouva du dégoût, et en même temps une tendresse indicible. Elle ne voulait plus jamais revoir Pablo Nopal. Faux, elle voulait le revoir, et plus encore, elle avait besoin de le voir, elle avait besoin de l'interroger sur sa mère, sur son père, sur son enfance, elle voulait savoir plus de choses, connaître plus de détails, elle avait faim de plus de vie. Quelle fascination et quel cauchemar.

Quatre ans, trois mois et onze jours. En réalité, déjà dix, car il était 00h41. Le petit matin du 1er février.

La vie était une histoire qui finissait toujours mal.

Elle respira posément pendant quelques minutes, en essayant d'atténuer l'étreinte de l'angoisse. Elle pensa à Merlin et se réfugia dans son souvenir, véritable celui-là, précieux et unique, le souvenir vécu et partagé de sa sagesse et de son courage. “Il y a un moment pour tout et un temps pour chaque chose sous le soleil : un temps pour naître et un temps pour mourir, un temps pour pleurer et un temps pour rire, un temps pour s'embrasser et un temps pour se séparer”,

avait dit son amant quelques jours avant de mourir, très faible déjà mais d'une voix claire et tranquille. Merlin avait toujours aimé ce fragment de l'Ecclésiaste. De belles paroles pour ordonner les ténèbres et pour apaiser ne serait-ce qu'un instant la furieuse tempête de la douleur. À présent, en revivant cette scène, Bruna éprouvait aussi une petite consolation, comme si la peine s'installait docilement à sa place.

La détective se trouvait dans la loge de Mirari, sur le lit de camp situé derrière le paravent. Maio dormait là avec Bartolo, mais ils lui avaient cédé la place. La porte était fermée à clef et la pièce n'avait pas de fenêtre : la rep se sentait comme dans un coffre-fort. Aussi bien l'Omaa que la violoniste avaient extraordinairement bien réagi, lui offrant leur aide sans poser de questions. Il est vrai que Maio n'avait pas besoin de lui demander quoi que ce soit. Elle regarda de nouveau l'heure : 00h48. La dernière représentation se terminerait dans une vingtaine de minutes puis Maio et Mirari viendraient dans la loge. Bruna se sentait mieux et avait faim. Mais elle ne voulait pas allumer la lumière ni actionner le distributeur de nourriture. Elle ne voulait pas faire trop de raffut et se trahir. Elle attendrait qu'ils reviennent.

Le bip de son portable retentit bruyamment dans le silence de la nuit et la rep s'empressa de le faire taire. C'était Habib.

– Par le grand Morlay, Husky… soupira le rep. Heureusement que je te trouve…

– Habib, je n'ai rien fait de ce qu'on raconte.

– Bien sûr, j'ai toujours été certain que tu n'étais pas coupable… mais j'ai pensé qu'ils avaient pu te mettre une de ces *mémos* assassines, comme ils l'ont fait avec Chi… Est-ce qu'on t'en a implanté une, Husky ? Tu vas bien ?

Bruna lui expliqua brièvement la situation.

– Mais je me sens déjà beaucoup mieux.

– Eh bien, tu n'as pas bonne mine. Mais j'ai du mal à te voir… Tu es dans un endroit très sombre.

– Je suis dans…

Habib prit un air effrayé et l'interrompit :

– Ne me le dis pas ! Ne me le dis pas ! Je ne veux pas savoir où tu te caches ! C'est plus sûr pour tout le monde. Imagine un peu qu'on m'attrape et qu'on me fasse ce qu'on a fait à Hericio. Je dirais tout !

La rep le regarda un peu déconcertée. Habib paraissait décomposé.

– D'accord. Ok. Tu as raison.

L'androïde fit un effort pour se rasséréner.

– Excuse-moi. Tout est si terrible que… J'ai les nerfs en boule. Demain j'ai rendez-vous avec Chem Conés, et trois heures après avec la déléguée du Gouvernement Terrestre. Je vais leur expliquer notre vision des choses. Je leur dirai pourquoi nous pensons qu'il s'agit d'une conspiration contre les reps, et je leur demanderai de mettre un

terme à cette folie. Je parlerai également de toi. Est-ce que je peux raconter tout ce que tu m'as dit ?

– Tout sauf la participation de Lizard, Nopal et Gándara.

– Bien sûr. Naturellement. Bon, souhaite-moi bonne chance. Je t'appellerai après.

Il coupa et la petite lueur bleuâtre de l'écran disparut comme un feu follet dans les ténèbres. Immédiatement après, Bruna entendit quelque chose. Un frottement presque imperceptible. Une très légère vibration de l'air. Alarmée, elle s'assit sur le lit. Et soudain tout sembla s'arrêter : le temps, la rotation de la Terre, son cœur. Elle bondit comme un ressort et se jeta au sol la tête la première avant même de savoir pourquoi elle faisait ça, et pendant qu'elle roulait sur le plancher, elle vit un fil de lumière silencieux et éblouissant faire éclater le lit de camp. Du plasma noir. Elle marcha à quatre pattes, portée par son intuition, d'un coin à l'autre de la pièce, poursuivie par les tirs de cette mort muette, qui ouvrait peu à peu des brèches derrière elle. Ses yeux améliorés de rep purent distinguer la silhouette de son attaquant malgré l'obscurité : il était à côté de la porte, dont la serrure avait sans doute été forcée avec une discrétion extraordinaire. Il était de taille moyenne et portait un casque de localisation thermique, qui permettait de voir l'objectif au milieu de la nuit et à travers des obstacles matériels comme le paravent. Tout cela, Bruna le perçut en un instant tandis qu'elle rampait et courait comme une blatte entre les ombres, tout à fait certaine que son agresseur réussirait à la tuer au prochain tir ou au suivant. Il était impossible de s'approcher de lui sans s'exposer et il n'y avait pas d'autre endroit pour sortir que cette porte que l'attaquant bloquait.

Tout à coup, elle le vit apparaître derrière lui, énorme, frôlant le linteau avec sa tête : Maio. La *bestiole* souleva son bras colossal et asséna son poing sur le crâne de l'agresseur, qui tomba par terre. Mais le casque dut le protéger, car il s'agita sur le dos comme une bête, visant l'extraterrestre avec son pistolet. Bruna imagina le large portail translucide et les viscères chatoyants explosant à cause de l'impact : un tir de plasma noir le tuerait. Alors elle se lança vers l'attaquant comme un félin, tout intuition, codification génétique et entraînement. Elle bondit, féroce et furieuse, efficace et cruelle, et, attrapant la tête du type par-derrière, elle la tordit d'un coup. Ce fut un mouvement sec qu'elle exécuta sans réfléchir et sans éprouver quoi que ce soit, un coup parfait de bourreau. Le cou craqua et l'homme s'affaissa entre ses mains. Il était mort.

– Bruna…

Maio alluma la lumière et parla de sa voix murmurante.

– Bruna… Je t'ai entendue, j'ai su que tu étais en danger et c'est pour ça que je suis venu…

La rep était toujours agenouillée par terre. Entre ses jambes, le corps défait de l'assaillant. Elle lui ôta son casque : c'était un homme jeune, inconnu. Sa tête était penchée sur le côté d'une façon grotesque et son visage avait une expression détendue et triste. Moins d'une minute plus tôt il était vivant, et c'était maintenant un cadavre. Un torrent d'images terribles envahit la tête de l'androïde. Des couteaux de sang traversaient sa mémoire, et cette fois il s'agissait de sa vraie mémoire, de son passé authentique : rien à voir avec la peur imaginaire de la fausse enfance. Ce n'était pas le premier mort de Husky : les années de milice avaient été dures. Mais ce n'est pas une chose à laquelle on pouvait s'habituer.

– Bruna, Bruna… Je t'ai entendue avant et je t'entends maintenant aussi, murmura Maio.

Il s'approcha d'elle et posa doucement l'une de ses grandes mains avec trop de doigts sur la tête rasée de l'androïde. Chaleur, douceur, refuge. Le tourbillon de poignards tranchants s'atténua un peu. Le couloir s'était rempli de gens : Mirari avec le boubi dans les bras, d'autres artistes du cirque, des gens du public qui tendaient le cou pour mieux voir. La sortie de scène précipitée de l'Omaa au milieu du spectacle avait dû pas mal attirer l'attention. Sans parler du raffut causé par la bagarre : la loge était détruite. Tous ces humains la regardaient à présent avec des yeux ronds et atterrés. Bruna se vit elle-même, agenouillée avec le corps exsangue de sa victime posé sur son giron. C'était comme une image de *La Pietà*. C'était la Pietà des impies. Elle n'avait pas de regrets pour cet homme, qui était un assassin : elle avait des regrets pour elle-même, pour son automatisme mortel. Il n'était pas nécessaire de le tuer, mais elle n'avait même pas eu le temps de réfléchir avant de le faire. Une femme se fraya un chemin dans la foule et braqua son plasma réglementaire sur elle.

– Police. Bruna Husky, tu es en état d'arrestation.

La policière qui l'avait arrêtée était aussi excitée et contente que si elle avait gagné au Loto Planétaire, mais son supérieur direct arriva illico et se chargea de Bruna, exultant et tout joyeux lui aussi, et sa joie non plus ne fit pas long feu, car la détention de la rep lui fut rapidement arrachée des mains par le chef suivant. Et ainsi, pendant près de deux heures, l'androïde passa de mains en mains en gravissant imparablement la hiérarchie policière, comme un riche butin disputé par des pirates. Après les forces de l'ordre, ce fut au tour des politiciens, qui, avec une frénésie affamée de requins, tentèrent eux aussi de s'emparer d'une bonne bouchée de la capture, jusqu'à ce qu'on décide, à quatre heures du matin, de la mettre dans un cachot de haute sécurité qui se trouvait au palais de Justice, dans l'attente qu'une heure plus raisonnable arrive et qu'une présentation médiatique grandiose de l'événement puisse être faite. Ils voulaient profiter au maximum de cette détention. Bruna parla deux minutes avec un avocat commis d'office, un humain apathique à qui elle dit bien sûr qu'elle était innocente, en plus de lui demander de prévenir les avocats du Mouvement Réplicant. Après quoi, elle se retrouva seule dans un cachot ultramoderne, un endroit constamment éclairé et monitoré, et tenta de contrôler son angoisse et de se reposer un peu. Elle se sentait encore assez mal physiquement.

Mais, à sa surprise, à cinq heures et demie du matin, la première policière vint la chercher avec un collègue à elle. La femme était maintenant de mauvaise humeur et taciturne, peut-être à cause de l'amertume d'avoir constaté combien les succès personnels rapportent peu quand on a trop de chefs sur le dos. Elle ordonna sèchement à Husky de se lever et changea le programme de ses boulets électroniques pour que la techno puisse marcher. Ils avaient entravé Bruna avec des appareils de contention en tout genre : fers aux pieds, bracelets paralysants et même un collier à décharge électrique, capable de provoquer un arrêt cardiaque par télécommande. Il était évident que les humains avaient peur d'elle. Très peur. Et le fait de l'avoir trouvée avec, entre les bras, un type auquel elle venait de casser le cou n'améliorait pas précisément la situation.

La policière taciturne jeta une énorme cape gris foncé sur les épaules de la rep pour couvrir toute sa quincaillerie de forçat et lui enfonça un bonnet en laine noire jusqu'aux sourcils. Grande comme elle l'était, avec la cape qui traînait et le bonnet brodé, elle devait avoir un aspect des plus bizarres, pensa Bruna. S'ils avaient l'intention

qu'elle passe ainsi inaperçue, la tentative était sans doute un échec total.

Parée de la sorte, l'androïde fut conduite par les deux policiers à travers les couloirs silencieux et vides du palais de Justice. Quand ils prirent l'escalier de service et descendirent aux étages d'entrepôt et d'équipement, Bruna commença à s'inquiéter : attachée, électroniquement bloquée et sans défense comme elle l'était, n'importe quel imbécile pourrait faire d'elle ce qu'il voulait. Elle demanda où ils allaient, mais aucun des deux policiers ne daigna répondre. Le jour n'était pas encore levé et cette zone du bâtiment n'était éclairée que par des lumières d'urgence. C'était une atmosphère irréelle et angoissante.

Ils traversèrent un gymnase inattendu au deuxième sous-sol, sortirent dans un parking souterrain et montèrent dans une voiture des mêmes modèle et couleur que celle de Lizard : sans doute un véhicule policier, bien qu'il ne porte pas les insignes officiels. La femme assombrit les vitres et introduisit l'adresse manuellement, de sorte que Bruna continua d'ignorer leur destination. Vingt minutes plus tard, ils s'arrêtèrent devant l'autre porte arrière d'un énorme bâtiment. Mais la rep savait maintenant où ils se trouvaient : à l'Hôpital Universitaire Reina Sofía. Ils sonnèrent, s'identifièrent et la porte s'ouvrit. Un agent de sécurité les conduisit dans un labyrinthe de couloirs jusqu'à une zone qui appartenait au service de psychiatrie. Ou c'est ce qu'il y avait au mur en grosses lettres. Alors l'homme ouvrit avec une clef la porte d'une pièce et d'un geste de la tête il fit signe à la rep d'entrer. C'est ce que fit Bruna et la porte se referma dans son dos. Elle regarda autour d'elle : elle était seule. C'était une chambre très grande, plutôt une salle, éclairée par la lumière cafardeuse et blême d'une poignée de tubes électro-écologiques. Sur un côté, il y avait une table de bureau avec deux ou trois sièges. À l'autre bout de la pièce, une vingtaine de chaises placées en double demi-cercle. Le meilleur de l'endroit, c'étaient ses grandes fenêtres qui donnaient sur la cour intérieure du Reina Sofía, énorme et semblable à un cloître médiéval. Il s'agissait d'un bâtiment très ancien. Bruna savait qu'il avait été à l'origine un hôpital, puis qu'il fut un important musée d'art pendant plus d'un siècle. Les Guerres Robotiques l'avaient détruit et, à sa reconstruction, on l'avait rendu à son utilisation médicale. La rep s'approcha des fenêtres pour jeter un coup d'œil à l'extérieur obscur et remarqua que les vitres étaient parcourues par un quadrillage de lignes électromagnétiques. Des grilles. Elle était encore dans une cellule, quoique plus grande.

– Bonjour, Husky.

Bruna se retourna. À la porte se trouvait Paul Lizard. Il fit une grimace étrange qui aurait pu être n'importe quoi, d'un sourire à une

moue de mépris, entra dans la pièce et s'approcha d'elle. Il portait deux cafés.

– Tu en veux un ?

– Non.

– Bon.

Il but calmement l'un des cafés et but ensuite le deuxième. Puis il resta à la regarder d'un air préoccupé.

– J'ai eu beaucoup de mal à obtenir qu'on t'amène ici. Finalement, j'ai réussi à convaincre la déléguée du Gouvernement Terrestre. Je lui ai dit que, vu la situation, nous ne pouvions pas garantir ton intégrité si les gens savaient où tu étais. Et c'est vrai.

Bruna se tut.

– Elle a autorisé le transfert parce que je lui ai dit que je t'enfermerais ici : elle est obsédée par une possible évasion. Cet hôpital a une aile de psychiatrie de haute sécurité. Ils sont en train de chercher une chambre où te mettre. Je crois qu'il n'y a qu'une demi-douzaine de personnes à savoir où tu es. Nous verrons bien. Je suis convaincu que la police est infiltrée.

– Ouais… souffla la rep avec découragement.

– Comment tu te sens ?

– Très fatiguée.

– Alors essaie de dormir un peu. Nous avons de très dures journées devant nous.

La rep apprécia cette première personne du pluriel : "Nous avons…" Elle se sentit un peu moins seule. Elle regarda Lizard : lui aussi avait une mine livide et éreintée.

– Merci pour tout, Paul.

– Ne me remercie pas. C'est frustrant de n'avoir pas réussi à résoudre cette affaire. Nous essayons d'identifier le type qui t'a attaquée hier… Comment a-t-il su que tu étais dans le cirque ? J'ai même été jusqu'à penser qu'ils avaient pu t'implanter une puce intramusculaire de localisation, mais à la fouille qu'on t'a faite hier soir avant d'entrer dans le cachot, il n'y avait rien…

Lizard se tut quelques instants et regarda ensuite la rep du coin de l'œil :

– C'est dommage que tu aies tué cet homme. Ç'aurait été très utile de pouvoir l'interroger.

La détective se raidit.

– Il allait tirer sur Maio.

– Je ne suis pas en train de t'accuser, Bruna.

– Je ne suis pas en train de me défendre, Lizard.

Quelque chose d'aigre et de piquant s'était brusquement installé entre eux. L'inspecteur grogna et se frotta le visage avec une main.

– Bien. Je vais voir s'il y a du nouveau. Je reviendrai plus tard.

Il alla jusqu'à la porte, frappa avec la jointure de ses doigts et on lui ouvrit. Il allait sortir quand Bruna lui cria depuis l'autre bout de la pièce :

– Eh ! C'est vous qui m'avez faite comme je suis.

– Quoi ?

– Je suis une techno de combat. C'est vous qui m'avez faite si rapide et si mortelle.

L'homme la regarda, les sourcils froncés :

– Ce n'est pas moi qui t'ai faite comme ça… En plus, à moi, tu me plais comme tu es.

Suivant le conseil de Lizard, Bruna s'était installée sur des chaises près de la fenêtre et essayait depuis une heure de faire un somme. Mais chaque fois que le sommeil relâchait ses muscles et que sa conscience commençait à se brouiller, elle éprouvait une sensation de chute brusque et terrifiante qui la réveillait d'un coup. Les bracelets et le collier de détention étaient lourds et inconfortables, et les grilles électromagnétiques vrombissaient subtilement dans le silence comme des moustiques tenaces. Elle regarda vers la cour-cloître. Le jour se levait. L'air avait une intense couleur bleutée qui s'éclaircissait de plus en plus, comme s'il déteignait. Elle se leva et, après avoir maladroitement marché jusqu'à l'interrupteur avec ses jambes entravées, elle éteignit les tubes éco-électriques. Aussitôt, le jour nouveau entra par les fenêtres avec une force irrésistible. Quatre ans, trois mois et dix jours. Et cette nouvelle journée aussi promettait d'être calamiteuse.

Elle revint en canard à la même place près de la fenêtre. Elle aurait pu choisir parmi une vingtaine de sièges, mais les humains et les technos étaient des créatures d'habitudes : ils essayaient tout de suite de se faire un nid d'une foutue chaise d'hôpital. Il était 07h10. Lui donnerait-on quelque chose à manger si elle le demandait ? Quatre ans, trois mois et dix jours.

La porte s'ouvrit timidement et la tête d'Habib apparut. Le dirigeant rep entra, referma le battant dans son dos et sourit, l'air embarrassé.

– Habib ! s'exclama Bruna avec soulagement.

Jamais elle n'aurait cru que voir un autre androïde la réjouirait autant.

– C'est l'avocat commis d'office qui t'a prévenu ? Je ne savais pas s'il le ferait, c'était un imbécile…

L'homme arriva à côté d'elle et lui donna quelques tapes amicales et malhabiles sur l'épaule.

– Je suis désolé, dit-il avec sympathie.

Ensuite, toujours en souriant, il sortit avec une prompte habileté un pistolet à plasma et colla le canon sur la tempe de la détective. Bruna le regarda interdite.

– Je suis désolé, Husky. Je t'aime bien. Mais si tu savais tout ce qui est en jeu… C'était une proposition impossible à refuser.

La main de l'homme trembla légèrement, un mouvement infime et involontaire qui, la détective le savait bien, précédait le tir d'un

dixième de seconde, et elle sut que c'était la fin. Les héros meurent jeunes, pensa-t-elle absurdement dans son dernier instant. Mais soudain le monde s'écroula. Une épouvantable détonation, une pluie de verre brisé, Habib s'effondrant : tout se passa en même temps. Bruna se leva et un tas de fragments de vitre se détachèrent d'elle et tombèrent par terre en tintant. Elle se pencha sur le corps étendu. Il était mort. Il avait un trou noir et rond au milieu du front, et une brèche dans la partie arrière du crâne. Elle observa l'arme : ce pistolet dépareillé et mal fichu que tenait Habib était celui que le lieutenant d'Hericio lui avait vendu.

– Par le grand Morlay !

Du sang et de la cervelle tachaient les bouts de verre brillants qu'il y avait partout. La rep regarda vers la fenêtre : quelqu'un avait tiré du dehors et la vitre s'était brisée, mais le quadrillage électromagnétique était toujours en train de fonctionner et de susurrer.

La porte battit contre le mur en s'ouvrant violemment et Lizard entra comme un bélier, l'arme à la main.

– C'est Habib ! Il est mort ! bredouilla l'androïde.

L'inspecteur jeta un coup d'œil au cadavre.

– Qui a tiré ?

– Je ne sais pas. Du dehors…

Lizard s'approcha des fenêtres. La cour commençait à se remplir de gens attirés par le bruit.

– Paul… Habib venait pour me tuer.

L'inspecteur se retourna et la regarda.

– Ce pistolet… Tu vois ce plasma qu'il tient à la main ? Ce pistolet était à moi. On me l'a pris avant-hier quand on m'a kidnappée.

– Par tous les êtres sentants, Bruna, combien d'armes as-tu encore cachées dans le coin pour qu'on te les vole ? Enfin… Je suppose qu'ils ont aussi manipulé le cerveau d'Habib pour qu'il fasse ça.

Bruna fit lentement non de la tête. Elle était certaine que le techno se trouvait en pleine possession de ses facultés.

– Quel aspect j'avais sous les effets du cristal de sel ? Comment je me comportais ?

– Comme si tu étais devenue folle.

Comme Cata Caïn, sa voisine rep qui s'était arraché un œil. Cette apparence tendue, fébrile et délirante.

– Habib agissait avec une totale normalité. Il m'a dit qu'il était désolé, mais qu'on lui avait fait une offre irrésistible. Je suis sûre qu'il était impliqué dans la machination. Mais pourquoi ? Et qui l'a tué ?

Lizard appuya sur son portable.

– Je demande des renforts. Je ne veux pas prendre le risque de te laisser seule.

La policière et son collègue apparurent à ce moment-là par la

porte.

– Où vous étiez passés ? Vous aviez l'obligation de surveiller cette salle à tout moment, tonna l'inspecteur.

Les policiers ouvrirent et refermèrent la bouche d'un air confus.

– J'ai… eu mal au cœur et… nous sommes allés aux… bredouilla la femme.

Lizard braqua sur eux son plasma réglementaire étincelant.

– Donnez-moi tout de suite vos armes. Vous êtes en état d'arrestation.

Les deux policiers obéirent avec une docilité consternée et des mains tremblantes, et Lizard les obligea ensuite à se menotter mutuellement aux vieux tubes de chauffage du couloir. L'inspecteur entra de nouveau dans la salle et ferma la porte dans son dos, découragé.

– À ton avis, Bruna ? Ce sont des incapables ou des corrompus ? Il n'y a pas moyen de faire confiance à quelqu'un dans cette foutue affaire…

L'inspecteur s'approcha d'Habib en essayant de ne pas marcher sur la cervelle éparpillée de tous les côtés et scruta le cadavre.

– Et tu dis que c'est ton pistolet ?

– Oui. Il me l'a mis sur la tempe. Je crois qu'il voulait que ça ressemble à un suicide. Il porte sûrement un gant de dermosilicone pour ne pas laisser d'empreintes.

Lizard acquiesça.

– C'est probable. Et comment a-t-il pu savoir où tu étais ?

– Je… j'ai dit à l'avocat commis d'office de le prévenir.

L'inspecteur soupira avec agacement.

– Ouais. Bon, j'ai appelé des collègues de confiance pour qu'ils viennent te protéger… Ils vont arriver tout de suite. Et bien sûr le juge viendra aussi, et la police scientifique, et les personnes chargées d'embarquer ces deux imbéciles que j'ai menottés, et je suis sûr qu'un chef de la police ou un politicien apparaîtra aussi pour protester. Ça, c'est certain. De sorte que cet endroit va devenir des plus fréquentés. Je vais voir si je trouve un autre coin où te mettre.

Bruna le regarda, l'air transfigurée :

– Paul…

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Je suis en train de penser que… Pourquoi cet acharnement à me tuer ? Ils ont déjà obtenu de moi ce qu'ils voulaient… Bon, je n'ai pas libéré le gaz, mais ils ont fait en sorte que je paraisse coupable de l'assassinat d'Hericio. À quoi ça peut leur servir de se débarrasser de moi maintenant ?

– À ce que tu ne puisses pas démontrer ton innocence.

– Oui, mais… pourquoi une telle urgence à me supprimer ? À

présent, je peux occuper pas mal de place dans les médias et leur être très utile. On me verra partout comme la rep assassine. Mais on dirait qu'ils meurent d'envie de me liquider. Hier, ils ont envoyé ce type et aujourd'hui c'est Habib en personne qui est venu, et je ne crois pas que ce soit un simple pion de la conspiration… Tous ces risques qu'ils prennent pour me tuer. Pourquoi ?

Lizard plissa son front charnu :

– Pourquoi, à ton avis ?

– Mon fils… Le souvenir de mon fils. C'était si réel ! Et toute cette tendresse et cette douleur…

Bruna tressaillit.

– Elles brûlent encore à l'intérieur… Écoute : et s'ils avaient pris pour modèle des mémoires réelles ? Certains mémoristes le font… Je sais que le mien l'a fait. C'était certainement plus facile pour eux que d'inventer quelque chose de suffisamment intense et crédible. Et si cet enfant avait existé pour de vrai ? Et s'ils avaient peur que je puisse encore me souvenir de quelque chose ? C'est-à-dire : et s'ils avaient peur que je puisse me souvenir d'eux ?

– Et tu le pourrais ? demanda Lizard avec intérêt. Le cristal de sel a fondu…

– Il y a des restes… des miettes de sens. Mais elles s'effacent vite. Comme s'efface le souvenir d'un rêve à mesure que le jour avance.

– Alors il faut que tu t'y mettes tout de suite… Essaie… De quoi tu as besoin ?

– D'un peu de silence… Me concentrer… Peut-être que l'obscurité aiderait…

Par chance, les fenêtres possédaient des stores vénitiens et Lizard les baissa. La pièce se trouva plongée dans une pénombre froide. Ils s'installèrent à la table du bureau, le plus loin possible du cadavre. Assise de dos à Habib, Bruna appuya ses coudes sur la table, enfouit son visage entre ses mains et tenta de se rappeler.

C'était comme descendre dans une cave ténébreuse.

Une main potelée. C'est la première chose qu'elle vit. Une main capitonnée de bébé avec de petites fossettes sur les jointures.

Une peine soudaine noua sa gorge. Ah, l'émouvante, l'incomparablement belle main de son fils. Cet enfant pour lequel elle était prête à mourir et à tuer.

Les souvenirs arrivaient progressivement, brisés, fragmentés, comme les fétus d'un naufrage que les vagues déposent sur le rivage. Un coup de mer et apparut l'image de l'enfant en train de courir derrière un ballon, transpirant et heureux. Un tourbillon d'écume et maintenant elle voyait Gummy dans le creux de son petit lit, en train de se réveiller, les lèvres encore gonflées par le sommeil.

Cet enfant pour lequel elle était prête à mourir et à tuer.

Une douleur tournait en rond au fond de son cerveau comme un squale.

Gummy qui chantait. Gummy qui pleurnichait sans envie de pleurer. Des maisons et des escaliers, des allées mouchetées par la lumière du soleil, le bruit du vent. L’enfant souriait dans les bras de quelqu’un. Cet enfant souriant était très calme. Et très calme aussi la personne qui le tenait sur son giron. Il s’agissait d’une photo. Et la personne qui tenait l’enfant était une femme. Tuer et mourir. Bruna connaissait cette femme. Elle était plus jeune et s’habillait autrement, mais sans l’ombre d’un doute elle la connaissait. La rep ouvrit les yeux.

– C’est RoyRoy.

Après la mort d'Habib, les révélations s'étaient succédé sur un rythme endiablé. Comme dans ces phases finales de la résolution d'un puzzle, pensa Bruna, quand les quelques pièces restantes se mettent à s'emboîter fiévreusement les unes dans les autres, comme si elles s'attiraient, jusqu'à fermer le trou qui restait, la dernière *terra incognita* de l'énigme, montrant enfin son dessin complet.

Dans le bureau d'Habib, on avait trouvé un deuxième ordinateur qui, bien que blindé par un système de sécurité sophistiqué, fut facilement craqué par les experts, et qui avait fourni une mine d'informations essentielles, depuis les matériaux avec lesquels l'holographie menaçante reçue par Chi avait été confectionnée jusqu'à une liste codée de contacts qui était analysée méticuleusement. Le programme de reconnaissance anatomique démontra que l'œil reflété par le couteau de boucher était celui d'Habib lui-même. Cet œil aussi évident que celui de la nébuleuse Hélix, une présence flagrante à laquelle, cependant, Bruna n'avait jamais songé. C'était sans doute Habib qui avait fourni à Chi les éléments sur les premiers réplicants morts, et qui avait laissé la boule menaçante dans son bureau. C'était Habib qui lui avait suggéré de s'infiltrer au PSH, et qui avait envoyé la lentille à Nabokov pour qu'elle devienne folle. Cette lentille de données était ce qu'il devait être en train de rechercher si furieusement quand ils avaient fouillé la maison de Chi. Il avait toujours été là, ce maudit Habib, mais la détective ne l'avait pas vu.

Un des premiers noms qui purent être déchiffrés dans la liste de contacts s'avéra être celui d'un fier-à-bras spéciste de second rang qui avait eu maille à partir avec la justice pour agression et tapage public. L'homme fut arrêté chez lui comme un lapin dans son terrier et une heure plus tard il avouait tout ce qu'il savait, ce qui était assez peu, sauf que la République Démocratique du Cosmos semblait quelque part liée à cette affaire. Ce que, par ailleurs, la police soupçonnait déjà car, si les experts avaient pu craquer si facilement l'ordinateur d'Habib, c'était parce que ce système de sécurité sophistiqué était utilisé sur Cosmos et avait déjà été décodé précédemment par les espions terriens.

Quant à RoyRoy, Lizard lui-même dirigea la patrouille qui était allée la chercher chez Yiannis, mais quand ils arrivèrent elle n'était plus là. Elle avait disparu en laissant toutes ses affaires derrière elle, avec au milieu l'archiviste hébété et désolé. Il se peut que la femme-publicité ait convenu d'un appel de sécurité avec Habib après avoir

accompli sa mission, et, ne le recevant pas, ait décidé de s'enfuir. Le programme central d'identification analysa pendant des heures quelques photos que Yiannis avait prises de RoyRoy et découvrit en fin de compte que son vrai nom était Olga Ainhó, une célèbre chimiste et biologiste disparue quinze ans auparavant. Un studio avait été loué dans le quartier Salamanca avec la plaque civile d'Ainhó, et on trouva dans cet appartement un petit laboratoire capable de synthétiser des substances neurotoxiques et un dossier de documents avec des images diverses, pour la plupart des enregistrements d'expériences scientifiques. Mais il y avait aussi l'éviscération d'Hericio prise en gros plan, avec une terrifiante piste audio de la voix d'Ainhó expliquant à sa victime paralysée pourquoi elle lui faisait ça.

La rep avait passé tout le lundi et la nuit du mardi au cachot, mais l'avalanche d'informations finit par la disculper. La juge de garde la laissa en liberté à 10 heures le mercredi. Il était maintenant 10h38 et elle était en train de prendre un petit-déjeuner avec Lizard dans un café à côté du tribunal. L'inspecteur l'attendait devant la porte lorsqu'elle était sortie.

– Quand je pense à cette comédie qu'Habib m'a jouée en me demandant de ne pas lui raconter où j'étais… Ah… À ce moment-là, il savait déjà que j'étais au cirque. C'est Yiannis qui m'avait suggéré d'y aller, et Yiannis était avec RoyRoy. Quel acteur misérable… bafouilla Bruna, la bouche pleine de petits pains au miel.

– Toutes les communications du Mouvement Radical Réplicant étaient dernièrement enregistrées. Une mesure de sécurité. Je suppose qu'en parlant comme ça avec toi, Habib se fabriquait un alibi… souligna Paul.

– Pas seulement ça ! Il a également appelé pour que son sbire puisse me localiser à l'intérieur du cirque. Le son et la lumière de mon portable ont conduit ce type jusqu'à moi… Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est pourquoi Habib s'est prêté à tout ça.

– L'argent ou le pouvoir. Ce qui revient au même. Ce sont toujours les raisons de fond.

– Tu crois ? Dans cette affaire, ce n'est pas si clair pour moi. Un activiste rep collaborant à une conspiration suprématiste contre les reps ? Et travaillant pour Cosmos, une puissance dont le territoire est interdit aux technos ? Je ne comprends pas qu'il ait participé à un plan qui supposait sa propre extermination.

Depuis que la pelote avait commencé à se démêler, Bruna avait une tempête sous son crâne. Un essaim d'éléments qui tournoyaient et s'entrechoquaient et s'unissaient les uns aux autres en quête de sens. La rep avait besoin de réinterpréter et d'éclaircir ce qui s'était passé. Maintenant elle se rendait compte, par exemple, que si l'ennemi avait toujours l'air de connaître ses mouvements, c'était parce que

l'archiviste racontait tout à RoyRoy. C'est-à-dire à Ainhó. Elle sentit une pointe de rancœur envers son volubile ami, mais qui fut aussitôt diluée par la compassion. Pauvre Yiannis. Il devait être effondré. Découvrir que la femme dont il était tombé amoureux était un monstre capable d'étriper froidement quelqu'un devait être une chose épouvantable. De plus, il était bien connu que les effusions sentimentales altéraient gravement les neurones. C'est pour ça qu'elle ne voulait pas retomber amoureuse. Elle jeta un coup d'œil discret à Lizard et il lui parut plus robuste que jamais. Un mur d'os et de chair. Un homme si grand qu'il lui cachait la lumière. L'inspecteur avait soigneusement découpé toute son assiette en petits morceaux uniformes, la tranche entière de jambon de soja et les œufs frits, et mangeait à présent ces petits carrés d'un rythme régulier et en laissant les jaunes d'œuf pour la fin. Il était comme un enfant, un enfant géant. Une tendresse humide inonda la poitrine de Bruna. La mollesse poisseuse de l'affection.

– Merci beaucoup d'être venu me chercher ce matin. C'est très gentil.

– En réalité, je suis venu te proposer quelque chose de semi-officiel, grogna Paul.

Bruna avala son petit pain de travers. Elle recula sur son fauteuil, se sentant ridicule. Chaque fois qu'elle laisser s'échapper ses émotions, elle finissait meurtrie. Quatre ans, trois mois et neuf jours. Elle s'empressa de se composer une moue sérieuse, professionnelle et vaguement indifférente.

– Ah, une proposition. Très bien. Dis-moi.

– Nous venons de découvrir qu'Olga Ainhó appartient au corps diplomatique de l'Ambassade du Cosmos. Incroyable, non ? Elle n'est jamais apparue publiquement dans rien qui soit lié à la délégation, mais elle est accréditée. Et on pense que c'est là qu'elle s'est réfugiée. J'ai tiré l'ambassadeur du lit et il l'a assez mal pris. Il nie qu'elle ait commis un quelconque délit, il parle de fausses preuves et de campagne orchestrée et dit qu'Ainhó possède une totale immunité diplomatique.

– Donc il a reconnu qu'elle était là-bas…

– En réalité, non. Officiellement, les cosmiques refusent totalement de collaborer et l'affaire est en train de devenir une sorte d'incident international. Enfin, l'ambassadeur est un con, mais il semblerait que, au-dessous, ils essaient de détendre l'atmosphère… Ils nous ont appelés pour nous dire que le ministre conseiller acceptait de nous recevoir. Un rendez-vous informel, ils ont souligné. Chez lui. À 12 heures.

– Nous recevoir ?

– J'ai pensé que ça te plairait de venir, dit Lizard.

Ses joues charnues se pelotonnèrent en un sourire irrésistible, une moue qui lui remplissait le visage de lumière. Rien à voir avec son éternel rictus sarcastique, aux lèvres dédaigneuses et serrées. La chaleur de cette moue radieuse attendrit de nouveau la rep.

– Tu devrais sourire plus souvent, dit-elle, et un timbre de voix étonnamment rauque et intime lui échappa.

Lizard se ferma comme une plante carnivore. Il avala son dernier morceau d'œuf, vida son café et se leva.

– On y va ?

Et Bruna se sentit de nouveau comme une idiote finie.

Les membres de la délégation diplomatique de Cosmos vivaient dans les étages supérieurs de l'ambassade. L'édifice était une grande pyramide tronquée posée à l'envers, si bien que la partie la plus large se trouvait en haut. En outre, les dix premiers étages étaient en verre et totalement transparents, alors que les quatre niveaux supérieurs avaient un parement de grands blocs de pierre sans fenêtre. Le résultat était troublant : on aurait dit que cette lourde masse de pierre allait pulvériser à tout moment sa base en verre. Si le siège des labaristes était néogothique et archaïsant, celui-ci était néofuturiste et renversait les valeurs traditionnelles, peut-être comme symbole du renversement social auquel les cosmiques aspiraient. En tout cas, les deux bâtiments s'avéraient inhumains et oppressants. La partie revêtue de pierre était celle destinée à héberger les résidences de la délégation : plus on était puissant, plus on logeait haut dans la pyramide. Comme le ministre conseiller était le numéro deux, il avait son domicile à l'avant-dernier étage, dont il partageait la surface avec deux autres dirigeants. Le vaste étage supérieur, le plus grand, celui qui était juché de façon écrasante sur les épaules des autres, était la résidence de l'ambassadeur. Cette implacable architecture hiérarchique devait elle aussi avoir beaucoup à voir avec la vie sur Cosmos, pensa Bruna.

À l'intérieur, l'ambassade ressemblait à une caserne. Ultra moderne et ultra technologique, certes, mais une caserne quand même. Austère, monochrome et remplie de soldats diligents qui marchaient comme s'ils avaient une barre de fer à la place de la colonne vertébrale. Une officier à l'uniforme impeccable les accompagna jusqu'à la porte de la maison du ministre. Un robot ouvrit et les mena au séjour, une vaste pièce sans fenêtre mais avec deux murs entièrement couverts d'images tridimensionnelles de la Terre Flottante. On avait réellement l'impression d'être dans l'espace.

– Joli, n'est-ce pas ? dit le ministre en entrant dans la salle. Je suis Copa Square. Un café, un rafraîchissement, une boisson énergisante ?

– Non, merci.

Square demanda au robot un concentré de ginseng et s'assit dans un fauteuil. C'était un homme grand, aux traits parfaits. Si parfaits

qu'ils ne pouvaient être qu'un produit du bistouri, mais d'un bon chirurgien bien sûr. Pas un seul trait de catalogue.

– Il est bien entendu que ceci est totalement extra officiel… Et, cela étant, une preuve de notre bonne volonté. Malgré cette campagne terrienne de calomnies et de perfidies.

Il souriait en disant cela, mais il était glacial. C'était l'une de ces personnes qui utilisaient l'amabilité comme s'il s'agissait d'une forme voilée de menace. Quelque chose d'assez commun chez les diplomates.

– Je croyais que cette rencontre extra officielle signifiait que nous allions pouvoir nous passer des lieux communs habituels. Tu sais bien que c'est Ainhó qui a fait tout ça, dit Lizard avec tranquillité.

Copa Square accentua son sourire. Sa froideur.

– Ainhó a déjà quitté la Terre, protégée par sa condition de diplomate. Un véhicule de notre ambassade l'a amenée jusqu'à l'Ascenseur Orbital, et à l'heure qu'il est elle doit être en train d'arriver sur Cosmos. Peu importe ce qu'elle a fait ou pas. Vous ne pourrez jamais la juger et, en RDC, ils ne sauront jamais ce qui s'est produit ici. Quelque part, c'est comme si tout ce qui s'était passé était une chose… inexistante.

– Oui, je sais que sur Cosmos vous maintenez une censure de fer… Mais je n'aurais jamais cru que vous vous en vanteriez.

– Et, pourtant, c'est une chose dont on peut se sentir fier… Tout d'abord, technologiquement. Obtenir une technologie capable de filtrer et de contrôler ce flux informatif multiple et vigoureux est une prouesse scientifique. Mais aussi, et surtout, éthiquement et politiquement. Le peuple n'a pas besoin de savoir ce qui peut être manipulé et mal compris. Notre peuple ne croit pas aux dieux. Et il ne croit pas en la richesse : en RDC, comme vous le savez, il n'existe ni propriété privée ni argent… L'État fournit et les individus reçoivent en fonction de leurs besoins. Mais l'être humain a besoin de croire en quelque chose pour vivre… Et nos citoyens croient en la vérité ultime… Au bonheur et à la justice sociale. Nous sommes en train de construire le paradis sur notre Terre Flottante. Je sais que la réalité est complexe et contradictoire et qu'il faut aussi la gérer dans l'ombre. Mais cette vérité ultime doit demeurer propre et pure, pour que les gens ne perdent pas leurs illusions. Pour protéger toutes les personnes simples qui ne comprennent pas que l'ombre existe.

– Je vois… C'est un drôle de paradis de croyants dirigé par des cyniques, intervint sarcastiquement Bruna.

– Si tu dis ça pour moi, tu te fourvoies. Tu ne sais pas à quel point je crois en cette vérité qui brûle au fond de tout ce que je fais…

Square se tut quelques secondes et posa sur Bruna un regard inquisiteur.

– Tu es la techno-humaine qu'Ainhó a manipulée. Je comprends

que tu sois irritée. Mais en réalité tout ce qui t'est arrivé est une conséquence de ta nature. Vous les androïdes, vous êtes si terriblement artificiels…

– C'est pour ça qu'ils sont interdits sur Cosmos ? demanda-t-elle en essayant de contenir sa colère.

– Pour ça et parce que vous avez été conçus comme des esclaves. Vous êtes des créatures trop différentes. Vous ne cadrez pas avec notre société égalitaire.

– Tu dis que ce qui est arrivé est dû à l'artificialité des reps, et je suppose que tu veux parler des implants de *mémos* et autres… intervint Lizard à toute allure avant que Bruna ne réponde. Mais nous savons qu'Ainhó avait travaillé avant l'Unification à un projet secret de l'UE pour développer des implants de comportement induit pour les humains… Donc notre cerveau est aussi manipulable que le leur.

Ç'avait été un tir un peu à l'aveuglette, mais il tapa dans le mille.

– Ce projet de l'UE auquel tu fais allusion est caractéristique de l'hypocrisie terrienne… De grandes condamnations publiques de la censure, mais ensuite vous êtes pleins de secrets pourris. Ce projet a été démantelé du jour au lendemain et tout le travail d'Ainhó confisqué. Presque vingt ans de recherches. Et, comme elle ne voulait pas accepter la situation, sa carrière a été détruite. Une grande prouesse du monde libre.

– Sur Cosmos, bien sûr, il n'y a pas de carrière professionnelle individuelle. Juste une grande et unique carrière, celle de la hiérarchie politique, marmonna Bruna.

– Et vous lui avez tout de suite donné refuge… dit Lizard en passant outre au commentaire de la rep.

– Olga Ainhó est une grande scientifique et, en RDC, nous avons besoin de toutes sortes d'aides pour faire avancer notre projet.

– Mais elle ne partage pas votre passion idéologique, n'est-ce pas ? Elle ne m'a pas paru une enthousiaste du paradis, dit Bruna.

– Ainhó a un esprit privilégié, mais c'est une femme blessée. Son fils de seize ans a eu l'idée d'entrer subrepticement dans le laboratoire fermé pour récupérer les dossiers de sa mère et il a été abattu par les agents de sécurité. Qui, d'ailleurs, étaient des technos. Des androïdes de combat, comme toi.

D'où ce sadisme, ce détail pervers de s'arracher ou d'arracher les yeux, pensa Bruna dans un frisson : quelle malade, cette femme.

– Ainhó ne s'en est jamais remise, continua de dire le cosmique. Elle est pathologiquement obsédée par la mort de son fils. Elle ne vit que pour la vengeance et cela pousse parfois à commettre de graves erreurs. De fait, ce pourrait être une bonne explication sur ce qui s'est passé. Une explication hypothétique et totalement extra officielle, naturellement.

– Ah ah. Tu veux dire que cette déséquilibrée d'Ainhó a conçu un plan mégalomane de vengeance contre la Terre en général et les technos en particulier… dit Lizard.

– Hypothétiquement, ce pourrait être ça.

– Et que Cosmos l'a maintenant rapatriée et protégée par pure générosité… ajouta la rep.

– Nous avons beaucoup d'ennemis et nous avons besoin de tous les appuis possibles, je vous l'ai dit. Même déséquilibrée, c'est un génie. Nous n'aimerions pas devoir nous passer d'une scientifique de son calibre. Hypothétiquement.

– Pourquoi prends-tu la peine de nous recevoir et de nous donner cette explication absurde ? Nous ne sommes qu'une petite brigade d'enquête régionale, mais tous les services secrets savent sans doute que vous attisez les conflits sociaux pour déstabiliser les États-Unis de la Terre… dit placidement Lizard.

Square les regarda avec un mépris aristocratique et fulminant.

– La République Démocratique du Cosmos est un État neutre et totalement respectueux de la législation en vigueur.

– À d'autres, Square… Tu sais que nous sommes engagés dans une guerre souterraine. Dans la Deuxième Guerre Froide. Et parfois les guerres froides deviennent un peu trop chaudes. Vous et les Uniques, vous avez à votre solde tous les groupes terroristes qu'il y a sur la planète… Tout est bon pourvu que les États-Unis de la Terre soient affaiblis et que votre pouvoir et votre influence augmentent. À ce propos, le détail des faux tatouages m'a paru d'un raffinement machiavélique… Comme ça, au passage, vous nuisez aussi au Royaume de Labari.

Le diplomate fronça légèrement ses beaux sourcils :

– Je n'ai aucun intérêt à continuer d'écouter vos vieux poncifs et vos vieilles offenses, alors je crois que le moment est venu de clore cette conversation.

– Juste une question… Comment avez-vous convaincu Habib ? dit la rep.

L'homme l'observa avec une étrange expression de délectation malveillante, comme un serpent contemplant sa proie paralysée avant de la dévorer.

– Je n'ai convaincu personne… Tu fais encore erreur à mon sujet. Mais je vais te dire une chose sur Habib… Il avait dix-sept ans. Qu'est-ce que tu en dis ? Tu crois que vous, les technos, vous devez mourir à l'âge de dix ans, mais ce n'est pas vrai. Nous disposons de connaissances scientifiques qui permettent de vous faire vivre bien plus longtemps… Deux décennies ou même trois… Et, en réalité, ces connaissances seraient aussi à la portée des Terriens, s'ils étaient vraiment intéressés par leur développement. Comment tu te sens

maintenant, Bruna Husky, de savoir qu'il y a d'autres androïdes qui ne meurent pas si tôt ? Est-ce que ta fin prématurée ne t'effraie pas davantage ? Est-ce qu'elle ne te semble pas encore plus insupportable et plus horrible ? Est-ce qu'il ne te dégoûte pas, ce fameux monde libre qui ne prend pas la peine de faire des recherches contre la TTT parce que ça n'est pas rentable pour lui ? Est-ce que tu ne serais pas prête à offrir tes services à Cosmos en échange de vivre ne serait-ce qu'une année de plus ? Est-ce que tu ne serais pas capable de faire n'importe quoi ?

Paul la fit sortir de l'ambassade en la traînant presque. Il la tenait fermement agrippée par l'avant-bras et, grâce à ça, la rep fut capable de traverser les couloirs, descendre les escaliers et arriver dans la rue, car autrement elle aurait été paralysée par le poids de ses pensées et par la panique. Par la peur de la mort et de sa propre fureur et du désir désespéré de vivre.

De sorte qu'ils prirent la voiture, que Lizard ramena Bruna chez elle et monta avec elle, car il la voyait encore trop altérée. Une fois dans l'appartement, l'inspecteur, qui semblait toujours avoir une faim insatiable, suggéra qu'ils se fassent quelque chose à manger :

– En plus, manger remonte le moral. C'est pour ça qu'il y avait autrefois cette tradition des banquets d'enterrement.

Devant Bruna estomaquée, l'homme prépara donc un plat de riz dans lequel il mit tout ce qu'il y avait dans le distributeur : des petits pois, des crevettes, des œufs, du fromage. Puis ils s'assirent pour manger et boire en silence. Ils en étaient à déboucher leur deuxième bouteille de vin blanc, quand la détective se risqua à jeter un pont de paroles sur l'abîme qui s'était ouvert dans sa tête.

– Ils ne meurent pas, Paul. Il y a des reps qui ne meurent pas.

– Mais si, ils meurent, comme tout le monde. Seulement un peu plus tard. Et ces années en plus ne leur suffiront pas, je te le garantis. Elles ne suffisent jamais. Tu as beau vivre longtemps, ça n'est jamais assez.

– C'est injuste.

Lizard acquiesça.

– La vie est injuste, Bruna.

C'était ce que disait Nopal : la vie fait mal. La rep se souvint du mémoriste avec une étonnante pointe de nostalgie. Avec l'intuition que lui aurait pu la comprendre.

On frappa à la porte à ce moment-là. C'était un robot messager : il était envoyé par Mirari et laissa au milieu de la pièce une caisse plutôt grande et abondamment étiquetée de l'avertissement fragile. Bruna, intriguée, ouvrit le paquet. Une boule poilue sortit comme une flèche du container et se serra contre le cou de la rep dans un cri.

– Bartolo !

– Bartolo gentil, Bartolo joli, pleurnicha le boubi.

Par le grand Morlay, se dit Bruna, épouvantée à l'idée de l'avoir de nouveau à la maison. Mais l'animal était si effrayé qu'elle ne put pas ne pas lui caresser l'échine pour voir s'il se calmait. Elle sentit battre près de son épaule le cœur agité du goulu, ou ce qui tenait lieu de cœur chez ces bêtes-là.

Bartolo encore dans les bras, elle alla jusqu'à l'écran et appela le cirque. Le visage de Maio apparut, plus canin que jamais et avec une figure de circonstance.

– Dis voir, c'est quoi le problème avec le boubi ? demanda la rep avec impatience.

– Salut, Bruna. Tu sais que j'aime bien Bartolo, nous nous entendons bien, mais il a mangé le plus beau costume à paillettes de la trapéziste. Et elle nous a dit : ou il s'en va, ou c'est moi qui pars.

– Bartolo gentil… murmura le goulu à l'oreille de Bruna d'une voix encore pleine de hoquets.

D'accord, d'accord ! se résigna l'androïde. Elle garderait le boubi, pour le moment. Elle chercherait un autre endroit pour l'accueillir.

– Ok, Maio. C'est pas grave. Et, au fait, merci de m'avoir sauvé la vie. Et pour tout.

L'extraterrestre étincela un peu.

– Ce n'est rien. Toi aussi tu as sauvé la mienne.

– Est-ce que Mirari est dans le coin ?

Maio se tourna et montra la violoniste allongée sur un canapé au fond de la pièce, dans son dos.

– Elle dort. Je vais la réveiller tout à l'heure pour la représentation.

– Je voulais savoir combien peut coûter la réparation de la loge… Le plasma noir l'a détruite.

– C'est pas grave. Le cirque est assuré et l'assurance paie.

Tout à coup, l'Omaa redressa son cou et se mit en tension, levant une main en l'air comme pour demander une pause. Quelques secondes plus tard, il se détendit et s'adressa de nouveau à la détective.

– Mirari était en train de rêver qu'on lui coupait le bras. Elle fait beaucoup de cauchemars avec ce bras. Parfois je la réveille. Mais c'est passé.

Maio et Bruna restèrent à se regarder l'un l'autre quelques instants. Et pendant ce temps-là, la rep put voir la *bestiole* s'assombrir peu à peu jusqu'à prendre une couleur d'un brun rougeâtre intense.

– Bon. Au revoir, dit l'extraterrestre en pleine apothéose chromatique.

– Au revoir, Maio. Et merci.

L'image disparut. Bruna remarqua qu'elle avait un sourire sur les

lèvres. Et une certaine légèreté d'esprit. Elle se sentait un peu mieux.

– De quoi tu ris ? demanda Lizard.

– De rien.

De rien qu'elle aurait pu lui raconter, bien sûr.

Ils donnèrent à manger au boubi puis l'animal, apparemment épuisé, se lova sur le canapé et se mit à ronfler. Alors Paul se leva et s'étira. Ses poings touchaient le plafond.

– Je me réjouis de te voir plus tranquille, Bruna. Je suppose qu'il va falloir que je m'en aille.

La rep se tut, surprise. L'annonce de l'inspecteur l'avait prise au dépourvu. Elle s'était tout à coup vue en train de préparer la nourriture de Bartolo avec lui, fourgonnant dans la maison comme s'ils étaient installés dans une continuité très naturelle. Mais, à présent, il disait qu'il s'en allait. Elle ne s'y attendait pas. C'était absurde mais elle n'avait pas prévu que Lizard parte. Elle n'avait pas non plus prévu qu'il reste. Elle voulait simplement demeurer comme ça, avec lui, dans cette petite paix, dans ce temps sans temps et sans conflit. Elle désirait juste que cette fin de repas dure éternellement. Quatre ans, trois mois et neuf jours. Mais non, ce vieux décompte n'était plus valable. Il y avait des reps qui vivaient vingt ans. De nouveau le vertige, l'abîme.

L'homme se racla la gorge.

– C'était bien de travailler avec toi. Peut-être que nous nous retrouverons sur une autre affaire.

– Oui, bien sûr.

Ne t'en va pas, pensa Bruna. Ne t'en va pas.

Mais qu'est-ce qui lui arrivait ? L'androïde n'avait jamais eu de mal à demander à un partenaire potentiel de rester. Elle n'avait jamais beaucoup douté quant à l'endroit où poser ses mots, ses mains et sa langue pour faire en sorte que l'autre réagisse comme elle le voulait. Mais elle était maintenant paralysée. Elle ressentait maintenant trop de choses. Elle voulait trop de choses et ne savait pas les demander.

– Merci pour le repas.

– De rien. Je veux dire, merci à toi. C'est toi qui l'as fait.

Lizard ouvrit la porte et l'estomac de l'androïde se contracta douloureusement jusqu'à avoir la taille d'une bille.

– Tu ne veux pas prendre un whisky ? dit-elle, au désespoir.

Paul la regarda étonné :

– Je m'en vais…

– Pour trinquer à cette fin heureuse ! Juste une minute.

– Soit…

L'inspecteur entra de nouveau mais resta à côté de la porte. L'androïde remplit deux verres avec des glaçons et alla chercher la bouteille. Un client la lui avait offerte et celle-ci n'était pas encore

ouverte. Après avoir servi les boissons, elle donna un verre à Lizard et garda l'autre à la main. Elle détestait le whisky et n'y goûta pas.

– Au fait… dit l'inspecteur.

– Oui ?

Elle s'entendit elle-même trop anxieuse.

– Ce qui a tué Habib est une balle métallique de 9 mm provenant d'un vieux pistolet à poudre… Probablement un Browning High Power…

Ce n'était pas ce que Bruna espérait entendre. Ce n'était pas ce qu'elle voulait écouter, bien que ce soit une information intéressante. Elle s'obligea à répondre intelligemment.

– Ah… Le même type de projectile que celui utilisé pour assassiner l'oncle de Nopal, c'est ça ?

– Plus que ça. Les deux balles ont été tirées exactement par la même arme… Je te l'avais dit que Pablo Nopal n'était pas fiable.

– Eh bien, si c'est vraiment lui, cette fois il m'a sauvé la vie, répondit-elle trop sèchement.

Lizard resta à la regarder pensivement, la tête un peu penchée. Puis il déposa son verre sur l'étagère qu'il y avait à côté de l'entrée. Cette moue finale, définitive.

– Très vrai. Eh bien, au revoir.

D'accord ! Alors qu'il s'en aille, pensa Bruna avec une rage contenue. Qu'il parte au plus vite.

– Au revoir.

L'homme ouvrit de nouveau la porte. Et la referma de nouveau. Il appuya son dos sur le battant, prit de nouveau son verre et, après l'avoir vidé, mâcha pensivement l'un des glaçons.

– Une chose, Bruna… Cette histoire s'achève…

– Cette histoire ?

– Oui, l'enquête, notre collaboration, la justification qui fait qu'on peut continuer à s'appeler… Je veux dire que c'est maintenant ou jamais… Le conte se termine. Soit je reste avec toi cette nuit, soit on ne se reverra plus.

Ce n'était peut-être pas une proposition très romantique, mais elle fut efficace. La rep marcha lentement jusqu'à lui, en remarquant qu'un sourire idiot dansait sur ses lèvres et en sentant cette espèce d'incrédulité émerveillée des premiers instants d'une rencontre sexuelle longuement attendue. C'est en train de se produire, se disait l'androïde. Mieux encore : ça va se produire. Et donc, Bruna arriva à côté de Lizard et appuya la paume de ses mains sur sa poitrine, sentant la chaleur de cette chair dure et moelleuse en même temps. Et, s'inclinant sur lui, elle entra dans sa bouche. Sa langue était froide et avait le goût du whisky. Et l'androïde, qui n'aimait que le vin blanc, trouva subitement délicieuse cette salive parfumée. Cette langue

aromatisée et vigoureuse.

Le désir éclata à l'intérieur de la rep comme une brusque attaque de folie. Bruna voulait dévorer Lizard, elle voulait se sentir dévorée, elle voulait se fondre avec lui et exploser comme une supernova. Elle arracha ses vêtements à grands coups, cassant les fermoirs, et essaya de faire pareil avec ceux de l'inspecteur, qui résistèrent. Ils roulèrent à terre, haletants, se mordant la bouche, serrant et grognant, dans une confusion de bras et de jambes qui ressemblait plus à une lutte au corps à corps qu'à une rencontre sexuelle, jusqu'à ce que l'homme parvienne à s'asseoir à califourchon sur elle, lui saisir les poignets et l'immobiliser.

– Attends… Attends ! Ma belle tigresse… Un peu plus doucement… murmura-t-il d'une voix rauque.

Et alors, la tenant prisonnière de son poids, Lizard termina d'enlever très calmement ses vêtements, pendant que la rep tremblait entre ses jambes et le voyait nu pour la première fois, savourant ce délicieux moment de bonheur où l'on découvre le corps de l'amant. Alors, maintenant nus tous les deux, lentement, pendant que les corps s'accouplaient et que les peaux se comprenaient toutes seules, Paul s'inclina sur elle et lui ouvrit les lèvres de ses lèvres.

Le sexe était quelque chose de bizarre et d'incompréhensible. Quand il s'agissait d'un amant occasionnel, quand son partenaire ne réchauffait que son corps, le sexe était pour Bruna facile et vif et strident. Mais quand l'autre lui réchauffait également le cœur, comme c'était le cas avec Lizard, alors le sexe devenait quelque chose de caverneux et de compliqué, et le simple fait de s'embrasser était comme de se mettre à tomber à l'intérieur de l'autre. Se mettre à se perdre pour toujours.

Ils se séparèrent un moment pour reprendre leur souffle, s'éloignèrent un peu pour se regarder, pour confirmer le prodige d'être ensemble. Le corps de Lizard était robuste, pas gros, avec la peau un peu fatiguée par l'âge. Comme Bruna l'adora, cette peau fatiguée, elle qui n'allait jamais vieillir. Au centre de sa poitrine, et montant du pubis vers le bas-ventre, deux poignées de poils surprenantes à une époque où tous les hommes s'épilaient. La rep enfouit son visage dans les boucles denses du sexe de l'homme, savourant le frôlement de cette douce broussaille, l'odeur de bois de sa chair. Elle avait besoin de posséder Paul tout entier, de connaître chaque centimètre de sa peau, d'embrasser ses petites marques et ses cicatrices, de parcourir avec sa langue les plis secrets. C'est ce que la rep était en train de faire, respirer et lécher et explorer ce tiède territoire des merveilles, quand l'homme la prit par les bras et, la posant sur lui, la pénétra lentement. Nous sommes en train de mélanger notre kuammil, pensa Bruna sans penser, se sentant complète, énorme et comblée,

totalement pleine de Lizard. Et elle se serra contre lui jusqu'à réussir à lui frôler le cœur et à tuer la mort.

Quand Bruna arriva au Pavillon de l'Ours, Nopal était déjà là. Il contemplait mélancoliquement la paroi en verre de l'énorme réservoir. Des tonnes d'eau bleue resplendissante se pressaient contre la vitre, immobiles et vides. Melba n'apparaissait nulle part.

– Je n'ai pas de chance avec cette fichue ourse. Je n'arrive jamais à la voir. Tu es sûre qu'elle existe ? dit Pablo en guise de salut.

– Certaine.

Elle s'assit sur le banc à côté de lui sans savoir très bien comment se comporter. Nopal l'avait appelée ce matin, par chance après le départ de Lizard. Le mémoriste voulait, semblait-il, lui rendre le *netsuke*, qu'il avait gardé quand on avait dû la déshabiller à l'Institut médicolégal. Bruna était encore au lit, protégée par l'odeur de Paul, par l'empreinte des doigts de Paul et par le souvenir de la chaleur de son corps, et quand Nopal lui avait proposé un rendez-vous, la rep n'avait pas trouvé que c'était une mauvaise idée. En fait, elle s'était montrée si réceptive que c'était même elle qui avait cette fois choisi le pavillon comme point de rencontre.

Cependant, à présent qu'elle voyait le mémoriste en face, la rep se sentait indécise et mal à l'aise. Qu'est-ce que je fais là ? se demanda-t-elle. Et, avec angoisse, elle pensa ensuite qu'elle avait commis une grave erreur en venant. Entre eux, il y avait trop de choses non dites et tous ces mots se pressaient maintenant dans la bouche de l'androïde et la rendaient muette.

– Tiens. Ton collier.

Bruna le prit. Ce petit bonhomme avec son sac. L'image de sa mère s'alluma aussitôt dans sa tête, l'odeur de son parfum, sa robe froufroutante, le furtif baiser d'au revoir des soirées de fête. Elle ressentit un petit malaise.

– Il était à ta mère, bien sûr. Toute cette histoire du baiser du soir… C'était ta mère.

– Oui.

Le malaise empira. Non seulement son souvenir n'était que mensonge, mais à présent elle avait en plus la certitude qu'il s'agissait de la vérité d'un autre. De Nopal. Et savoir que cette fausse mémoire était la réalité de quelqu'un rendait son imposture encore plus douloureuse et grotesque, tout comme savoir que certains reps pouvaient vivre plus d'années redoublait son angoisse de mourir.

– Garde ton foutu collier. Je n'en veux pas, dit Bruna, en jetant le *netsuke* sur le banc.

Nopal n'y toucha pas.

– Je t'ai donné ce que j'avais de meilleur, Bruna, dit-il tranquillement.

– Et aussi de pire. Toute cette douleur, pour quoi faire ? La mort de mon père, pour quoi faire ? Le mal et la souffrance. Rien de tout ça n'a de sens.

– Tu possèdes trois fois plus de scènes que les autres technos. Tu es beaucoup plus complexe. Tu connais la mélancolie et la nostalgie. Et l'émotion d'une belle musique, d'un mot ou d'un tableau. Je veux dire que je t'ai aussi donné la beauté, Bruna. Et la beauté est la seule éternité possible.

Durant quelques minutes, ils contemplèrent en silence le réservoir d'eau. Ce mur bleu hypnotisant. Alors c'était vrai qu'elle était différente, pensa la rep. Ce qu'elle avait toujours pressenti se confirmait. Et, quelque part, cette certitude la tranquillisa. Quatre ans, trois mois et huit jours. Elle se mordit les lèvres, énervée par son réflexe comptable. Maintenant, chaque fois que ce compte à rebours obsessionnel s'enclenchait dans sa tête, Bruna se rappelait avec une soudaine irritation les paroles de Copa Square : “Est-ce que tu ne serais pas capable de faire n'importe quoi en échange de vivre ne serait-ce qu'une année de plus ?” Non, se dit la rep. N'importe quoi, non. Du moins elle l'espérait.

Tout avait trop changé au cours des derniers jours, tout était si confus. À commencer par le fait insolite d'être assise à côté de son mémoriste. Elle le regarda du coin de l'œil, stupéfaite de ne pas éprouver une horreur plus grande. Bruna avait toujours cru qu'elle serait épouvantée de connaître son écrivain, qu'elle le haïrait de lui avoir procuré une existence si douloureuse. Et pourtant… L'androïde ne savait pas définir ce qu'elle éprouvait pour Nopal. Il y avait de la rancœur, mais aussi de la fascination. Et quelque chose qui ressemblait à de l'amour. Et à de la gratitude. Mais pourquoi de la gratitude ? Pour avoir créé son identité ? Pour l'avoir faite différente et orgueilleuse ? Pour l'avoir conçue semblable à lui ? Mais, d'un autre côté, si Pablo Nopal l'avait faite à son image et à sa ressemblance, alors avait-elle hérité aussi de ses instincts meurtriers ? Chaque fois qu'elle avait tué, ce n'était donc pas seulement une conséquence de son conditionnement génétique ? Penser à tout ça lui hérissait les poils.

– Tu as tué Habib… Mais tu m'as sauvé la vie. Je suppose que je dois te dire merci.

– Ta vie est très importante pour moi… parce que c'est moi qui te l'ai donnée. Mais je n'ai tué personne.

– Tu mens.

– Comment pouvais-je savoir que tu étais à l'hôpital Reina Sofía ?

Ou qu'Habib allait t'attaquer ?

– En effet, ce sont de très bonnes questions. Comment l'as-tu su ?

Nopal sourit :

– Laisse-moi te dire une chose, Bruna : je suis innocent. Innocent. Et tu l'es toi aussi.

Il prit le collier sur le banc et, tout en se relevant, s'approcha d'elle et le mit autour de son cou. Ce fut un geste si naturel que Bruna ne s'y opposa pas. Elle resta simplement assise là comme une idiote, à le regarder. Le mémoriste se pencha et déposa un baiser sur sa joue.

– Sois sage, dit-il.

Et il s'en alla.

Deux secondes plus tard l'ourse apparut, plongeant majestueusement dans le bleu intense, ses laines spongieuses ondoyant autour de son corps comme des anémones. La dernière de son espèce, cette Melba si seule. Alors Bruna fit ce qu'elle pensait faire depuis plusieurs jours et composa un numéro sur son portable. La figure lunaire de Natvel remplit l'écran. Le tatoueur regarda l'androïde, imperturbable, et dit seulement :

– Maintenant ?

– Maintenant. S'il te plaît.

– Un ours. Tu es un ours, Bruna.

Les paroles de l'essentialiste ne la surprirent absolument pas : si la rep était venue aujourd'hui au pavillon, c'était qu'elle pressentait la réponse du tatoueur. Il n'y avait rien de magique dans tout ça, se dit Bruna dans un grognement sceptique. Ce n'était qu'une conséquence de la nexine, cette enzyme expérimentale qui favorisait l'empathie. Elle avait dû capter les pensées de Natvel au cours de leur dernière rencontre, se répéta-t-elle. Mais malgré son énorme aversion envers l'ésotérisme, le fait est que la rep se sentit étrangement émue. Elle se leva du banc et s'approcha de la vitre. De l'autre côté, Melba la regardait avec ses yeux noirs comme des boutons. Bruna posa les paumes de ses mains sur le verre, imaginant le poids et la pression de l'eau, la trouble puissance de cette autre vie. Et pendant un instant elle se vit à côté de l'ourse, toutes deux flottant dans le bleu du temps, de même que Bruna avait flotté dans la nuit et la pluie, presque deux ans plus tôt, à côté de Merlin agonisant, juchés sur ce lit qui était une épave au milieu du naufrage. Ce qui était très douloureux mais également très beau. Et la beauté, c'est l'éternité.

– Tu es Husky ! Noooooon ? Tu es Bruna Husky !

Quelqu'un tira sur son bras, la sortant du bleu interminable. Elle se retourna. Trois adolescents humains, deux garçons et une fille, avaient l'air très excités de la voir.

– Tu es Husky ! Quelle chance ! On peut se faire une vidéorep avec toi ?

Les jeunes dirigèrent leurs portables vers elle, la filmant de tous les côtés.

– Mais qu'est-ce que vous faites ! Arrêtez ! Fichez-moi la paix ! grogna-t-elle.

Bruna était habituée à produire de la crainte chez les humains même quand elle souriait, et à éveiller l'effroi quand elle se mettait en colère. Mais maintenant, malgré ses gueulantes, les gamins continuaient de sautiller autour d'elle comme si de rien n'était. Elle dut littéralement partir en courant pour pouvoir se libérer de leur enthousiasme. Et quand elle passa les portes extérieures du Pavillon de l'Ours et arriva sur l'avenue, elle vit sur un écran public le film que les ados venaient de faire.

– Par toutes les maudites espèces !

Elle se mit à marcher dans la rue, en observant les écrans, et se retrouva sur beaucoup d'entre eux. Certaines images avaient déjà été émises quelques jours plus tôt, quand on la recherchait pour meurtre : elle en Annie Heart, elle en Bruna, entrant au Majestic ou au PSH. Mais il y en avait plein d'autres. Elle vit même le fonds documentaire de sa plaque civile. Et maintenant, on ne l'accusait de rien, au contraire : les écrans publics égrenaient à présent une délirante histoire d'héroïsme. Au péril de sa vie, la techno-humaine Bruna Husky avait réussi à déjouer à elle seule une conspiration très dangereuse. Les techno-humains étaient très gentils. Les suprématistes étaient très méchants. Et les cosmiques et les labaristes étaient très méchants eux aussi, toujours à conspirer dans les hauteurs pour prendre le pouvoir sur terre. Bouche bée, elle connecta son portable aux actualités, généralement un peu plus fiables, un peu seulement, que les écrans publics. Le complot était en train de s'écrouler comme un château de cartes. On avait arrêté divers chefs de la police, une horde de casseurs extrémistes, plusieurs avocats, un juge, deux responsables des Archives Centrales. Le président provisoire de la Région, Chem Conés, déclarait pompeusement que, avec l'aide inestimable des techno-humains, fidèles compagnons du gouvernement et de la planète, il irait jusqu'au bout dans l'enquête sur cette machination suprématiste répugnante. Il était écœurant d'écouter tout ce blabla mensonger, ce conte frauduleux d'un monde heureux, claironné avec un tel culot par l'un des spécistes les plus féroces. Conés allait sauver sa peau et son poste, comme tant d'autres fanatiques. Évidemment que la décapitation du complot ne mettait pas un point final au suprématisme, à la tension entre espèces, aux mouvements souterrains tortueux de Cosmos et Labari, toujours avides de déstabiliser les États-Unis de la Terre et d'augmenter leur pouvoir et leur influence sur la planète. Mais au moins, soupira Bruna, c'était une bataille de gagnée. Un soulagement. Un répit.

Les nouvelles étaient si excitantes que la rep eut envie d'appeler Lizard pour commenter avec lui ce qui était en train de se passer, mais elle se retint : lui non plus ne l'avait pas contactée. En pensant à l'inspecteur, une petite noix de contrariété s'installa dans sa poitrine. Lizard s'était réveillé très tard, il avait dû partir en quatrième vitesse, ils n'avaient convenu de rien, elle ne savait même pas avec certitude s'ils se reverraient. Et puis n'était-elle pas une ourse ? L'animal solitaire, comme l'avait dit le psychoguide, celui qui ne vivait ni en meute ni en couple.

– C'est mieux comme ça, dit-elle à haute voix. Moins de chance de se tromper et de se couvrir de ridicule.

Quatre ans, trois mois et huit jours.

Ou peut-être huit ans, trois mois et quatre jours.

Bruna savait qu'elle allait mourir, mais peut-être ne connaissait-elle pas encore la date exacte.

Elle appela de nouveau Yiannis. Il ne répondait toujours pas. Elle avait essayé de le contacter plusieurs fois depuis qu'elle était sortie de prison. Il ne répondait jamais. Au début, elle n'avait pas trop insisté : elle l'imaginait caché, honteux, et était elle-même un peu remontée contre lui d'avoir été si bavard. Mais maintenant le manque de nouvelles de l'archiviste commençait à être préoccupant. Elle décida de passer par chez lui.

Elle traversa Madrid avec une gêne croissante, car tout le monde la regardait et la montrait du doigt. Elle essaya de prendre un taxi, mais il y avait une nouvelle grève des trams et tous les véhicules étaient occupés. Le monde était de nouveau plein de reps, ils avaient l'air d'être sortis tous en même temps de sous les pierres où ils se cachaient, et beaucoup d'entre eux la saluaient au passage comme s'ils étaient des amis intimes. Elle commençait à se sentir vraiment agacée.

Dans l'immeuble de Yiannis, quelqu'un déménageait. Une équipe affairée de robots de déménagement transportait des caisses et des meubles dans un camion. Elle monta dans l'ascenseur avec l'un des robots. Et ils s'arrêtèrent au même étage. Bruna eut une intuition atroce. Elle sortit dans le couloir avec cette caisse métallique grinçante qui roulait derrière elle et, en effet, elle trouva la porte de Yiannis ouverte et la maison à moitié démantibulée. Dans l'entrée, il y avait une humaine blonde vêtue d'une combinaison de travail qui chargeait les robots à mesure qu'ils arrivaient. Celui qui était monté avec la rep reçut une petite tour de chaises empilées.

– Que… qu'est-ce qui se passe ici ?

La blonde la regarda comme si elle était une imbécile.

– À ton avis ? Une entreprise de déménagement, des robots de transport… Et la réponse à l'énigme d'aujourd'hui est… dit ironiquement la femme en employant la phrase d'un concours à la

mode.

– Je veux dire que je connais le locataire. Yiannis Liberopoulos. Je ne savais pas qu'il changeait de maison… Où est-il ?

– Aucune idée.

– Où devez-vous porter les meubles ?

– Nulle part. En réalité, c'est pas un déménagement. C'est une vente. Il a vendu tout le contenu de l'appartement. On est en train de le vider.

– Quoi ? Mais… ce n'est pas possible.

Sa consternation devait être si évidente que la blonde s'attendrit et se mit à consulter les références de l'opération sur son portable. Quatre robots s'étaient entassés devant elle et attendaient leur chargement au ralenti dans un léger murmure cliquetant.

– Ah, voilà… Oui, Yiannis Liberopoulos. C'est ce que je te disais. Vente totale du contenu. Tiens, c'est bizarre… Il n'y a aucune adresse, aucune coordonnée à lui… Il y a une personne de référence… Une certaine Bruna Husky. C'est à elle qu'il faut payer l'argent des meubles.

– Quoi ?!

La rep s'empara de la main de la femme et, en tirant dessus, regarda elle-même l'écran du portable.

– Ça va pas ! protesta la blonde.

En effet, son nom était là. L'unique bénéficiaire de la vente. Bruna fit volte-face et partit en trombe. Elle croyait savoir où était Yiannis.

– De rien, ma grande, de rien ! entendit-elle grogner la blonde dans son dos.

Par le grand Morlay, pourvu que j'arrive à temps, s'il te plaît, que j'arrive à temps, marmottait la rep tout en courant. Elle décida de ne pas monter sur les tapis roulants car ils étaient si bondés qu'on lui barrait le passage et courut le plus vite qu'elle put sur tout le trajet. Ce fut une course exténuante de quarante minutes. Quand elle entra dans l'immeuble de la Finis, elle était hors d'haleine. Elle fila vers la table de réception située au milieu du hall, mais avant d'y arriver elle localisa Yiannis. Il était assis, morose et pensif, sur l'un des fauteuils de l'espace d'attente. Elle s'approcha de lui et se laissa tomber dans le fauteuil d'à côté.

– Qu'est-ce que tu fabriques ici ? haleta-t-elle.

L'archiviste sursauta et la regarda, surpris.

– Ah, Bruna… Eh bien… Je suis désolé… Enfin… Tu le vois bien.

Et il désigna vaguement autour de lui. Le hall élégant et spacieux dans de douces teintes vertes, l'éclairage intime et indirect, la musique apaisante. Éparpillées dans l'espace d'attente, il y avait une douzaine d'autres personnes, quelques-unes toutes seules, d'autres par deux, mais hormis la musique de fond il régnait un silence et une ambiance

de recueillement, comme dans une église. Finis était la plus grande entreprise d'euthanasie des États-Unis de la Terre et la seule qui officiait à Madrid.

– Oui, je vois. Mais la question est : qu'est-ce que tu fous ici ?

– Eh bien, c'est évident. Je ne sers à rien. Je n'aime pas la vie. Et je suis déjà très vieux.

– Arrête avec ces âneries. Tu me sers, à moi. Moi, j'ai besoin de toi. Allez, on s'en va. On va parler de ça calmement, mais dehors. Cet endroit me fait froid dans le dos.

– Ce n'est pas vrai. Je ne te sers à rien du tout. On a failli te tuer à cause de moi. Je suis un vieil imbécile. J'aurais dû prendre cette décision il y a longtemps.

– Tu sais ce que Merlin aurait donné pour pouvoir continuer à vivre, bordel de merde ?! hurla-t-elle, furibarde.

Son cri se réverbéra dans le hall et tout le monde la regarda. Deux agents de sécurité s'approchèrent rapidement d'eux.

– Tu dois partir tout de suite. Tu troubles la paix de ce lieu.

C'étaient deux solides reps de combat. Bruna se leva calmement, en ressentant une joie autodestructrice sauvage.

– Je sens qu'on va s'amuser, murmura-t-elle férocement.

– Non, non, arrête, du calme, attends ! supplia Yiannis en s'agrippant à son bras.

Puis, se tournant vers les agents :

– On s'en va, on s'en va.

Et, en effet, ils s'en allèrent. Ils sortirent de Finis et marchèrent comme des zombis l'un à côté de l'autre, trop secoués pour pouvoir parler. Une centaine de mètres plus loin, il y avait un minuscule jardin urbain, à peine un rond-point. Ils s'y dirigèrent mécaniquement et s'assirent sur un banc sous un jeune bouleau. L'arbre était couvert de bourgeons. C'était un matin magnifique. Février était l'un des meilleurs mois de l'année. Ensuite la chaleur montait trop.

– Regarde ce jour splendide. Quel mauvais goût, vouloir se tuer un jour si beau, grommela Bruna.

– Je n'ai rien. J'ai laissé mon appartement. J'ai vendu mes meubles.

– Je sais.

– Je t'ai viré tout l'argent que j'avais.

– Je te le rendrai, ne t'inquiète pas.

Ils se turent quelques instants.

– Tout a passé si rapidement… L'adolescence, la jeunesse… la mort de mon fils… le reste de ma vie. Un jour tu te réveilles et tu es un vieillard. Et tu n'arrives pas à comprendre ce qui s'est passé. Comment tout est parti si vite.

– Si tu ne fais pas d'âneries comme celle d'aujourd'hui, tu vivras

encore plus longtemps que moi. Ne m’agace pas.

– *Non ignoravi me mortalem genuisse*. J’ai toujours su que j’étais mortel. Cicéron le disait.

– *Neque turpis mors forti viro potest accidere*. La mort ne peut être honteuse pour un homme courageux. De Cicéron aussi.

L’archiviste la regarda, enchanté.

– Tu t’en souviens !

– Bien sûr, Yiannis. Tu m’as appris beaucoup de choses. Je te dis que tu me sers beaucoup.

Ils restèrent à nouveau silencieux, mais c’était un silence débordant de compagnie. Tout à coup Bruna visualisa le banc sur lequel ils étaient assis, le jardin circulaire, le quartier, la ville de Madrid, la péninsule ibérique, la boule bleue et verte de la Terre, le petit système solaire, la galaxie effilochée, les vastes ténèbres cosmiques pointillées de constellations et de naines rouges et de géantes blanches… L’Univers entier. Et, au milieu de cette immensité indescriptible, elle voulut croire un instant au mirage réconfortant de n’être pas seule. Elle pensa à Yiannis. À Maio et Mirari. À Oli. Même à Nopal. Et, surtout, elle se souvint de Lizard, auquel elle dédia une pensée légère, comme sur la pointe des pieds, en retenant son souffle. Il y avait un temps pour rire, un temps pour s’embrasser. Même si les ours ne se rejoignaient que pour s’accoupler, peut-être qu’elle était différente en cela aussi.

– Bon… soupira l’homme. Alors, il faudra que je voie si je peux relouer mon appartement… Et j’irai faire un tour aux Archives pour voir s’ils me réadmettent à présent que tout est passé… Pourtant, tu sais… Je ne suis pas en train de dire que je veux me tuer, plus maintenant… Mais il y a quelque chose de merveilleux quand on se débarrasse de soi-même… Cette liberté suprême de cesser d’être qui on est. Me remettre à nouveau dans cette vieille peau me semble assez déprimant.

– Alors ne le fais pas. Cherche-toi un autre appartement. Et travaille avec moi. Je te propose d’être mon associé.

– Tu dis ça sérieusement ?

– Parfaitement. Tu en sais long sur tout et tu es très bon pour te documenter, comparer l’information et analyser logiquement les choses. Nous ferons une équipe formidable.

Yiannis sourit.

– Ce serait amusant.

– Ça le sera.

L’écran public le plus proche commença à émettre un flash d’information spécial : “Le Tribunal Constitutionnel déclare illégal le paiement de l’air.” Yiannis poussa un petit cri de joie :

– Tu vois ? Je te l’avais dit. Il ne faut pas perdre espoir ! Il ne faut

pas arrêter de faire pression pour que les choses s'améliorent !

Même Bruna était impressionnée. La rep ne voyait pas ça aussi clairement que l'archiviste, les propriétaires de l'air allaient sans doute rechercher un biais, et les Zones Zéro continueraient probablement à être des ghettos misérables et pollués dont les pauvres auraient beaucoup de mal à sortir. Mais, malgré tout, la décision du Tribunal Constitutionnel était très importante. Après tout, Bruna avait pu voir dans sa courte vie de rep un changement social fondamental. Avec un peu de chance, peut-être que cette petite fille déportée par la police fiscale pourrait voir ça aussi.

– Bravo, Yiannis… Tu vois comme tu sais tout ? Tu vas m'être très utile… Voyons voir, testons tes capacités de déduction… Pourquoi moi ?

– Pourquoi toi ?

– Oui… Pourquoi RoyRoy m'a choisie moi ?

– Ma foi, je ne sais pas, voyons voir… Tu es une rep de combat, tu as un aspect assez terrifiant avec cette raie qui te coupe en deux, tu rends très bien dans les médias pour ce qu'elle voulait obtenir, tu travailles comme détective et par conséquent il était probable que tu aies des armes… et puis comme ça Habib avait un prétexte pour t'embaucher… En réalité, tu avais tout à fait le profil. Il se peut qu'ils aient utilisé un programme d'affinités et que ta fiche soit sortie.

Ah oui, ces programmes d'affinités électroniques qu'on voyait partout… Les gens recouraient tout le temps aux ordinateurs pour trouver des employés, des charpentiers, des amants, des amis. Oui, peut-être que Yiannis avait raison, peut-être qu'elle s'était vue embrigadée dans ce cauchemar à cause d'une foutue machine aveugle. Il y a toujours une part de banalité dans toute tragédie.

– C'est une bonne hypothèse. Tu vois ? Tu fais ça très bien. On va au bar d'Oli pour fêter ça ?

En se levant, Bruna remarqua qu'il y avait quelque chose par terre, à côté du banc. Elle le remua du bout du pied : il s'agissait d'une affiche tridimensionnelle sale et déchirée. “Repens-toi ! – 3 février – la Fin du Monde”, clignotaient les lettres, presque sans énergie. C'était une pancarte des apocalyptiques.

– On est bien le 3 aujourd'hui, non ?

– Oui.

Bruna regarda autour d'elle. Ce matin splendide, ce jardin paisible.

– Alors on dirait que c'est pas aujourd'hui que le monde va s'achever, dit la rep.

– On dirait bien que non.

– Bon. C'est rassurant.

UNE PETITE NOTE

Comme plus d'un lecteur l'aura sans doute deviné, la très belle citation au début de ce livre, “C'est ce que je fais qui m'apprend ce que je cherche”, n'est pas de Soulakniès, artiste plasticien de la planète Knio, mais du peintre abstrait français Pierre Soulages, auteur, entre autres, d'une fascinante série de tableaux énormes et complètement noirs.

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

Le Territoire des barbares, 2002
La Folle du logis, 2004
La Fille du cannibale, 2006
Le Roi transparent, 2008
Instructions pour sauver le monde, 2010
Belle et sombre, 2011

1 Ensemble architectural dont le nom signifie *Nouveaux Ministères*, bâti dans les années 1930 pour abriter diverses institutions officielles. *(NdT)*